Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

RB6711

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/theatreourecueil06fava

Eisen inv. *Aliamet sculp.*

La Chercheuse d'Esprit.

THEATRE
DE M. FAVART,
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés juſqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece.

THÉATRE DE LA FOIRE.

TOME SIXIÉME.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. XLIII.

TABLE GÉNÉRALE

Des trois derniers Volumes du Théâtre de M. FAVART.

THÉATRE DE LA FOIRE.

Tome VI.

- MOULINET PREMIER, Parodie de Mahomet Second. Seul.
- LA SERVANTE JUSTIFIÉE, Opera-Comique. Avec M. Fagan.
- LA CHERCHEUSE D'ESPRIT, Opera-Comique. Seul.
- LE PRIX DE CYTHERE, Opera-Comique. Avec M. le Marquis de P.
- DOM QUICHOTTE chez la Ducheſſe, Ballet Comique, en trois Actes. Seul.
- LE COQ DU VILLAGE, Opera-Comique. Seul.
- LES BATELIERS DE S. CLOUD, Opera-Comique. Seul.

Tome VII.

- LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR, Opera-Comique, en un Acte. Avec M. Rouſſeau de Toulouſe.
- ACAJOU, Opera-Comique en trois Actes, en Vaudevilles. Seul.
- LES AMOURS GRIVOIS, Opera-Comique, en un Acte. Avec Mrs. de la Garde & le Sueur.
- L'AMOUR AU VILLAGE, Opera-Comique, en un Acte & en Vaudevilles, ſur un fond d'Opera-Comique de M. Carolet.
- THÉSÉE, Parodie nouvelle de Théſée. Avec Mrs. Laugeon & Parvi.
- LE BAL DE STRASBOURG, Divertiſſement Allemand, Opera-Comique. Avec Meſſieurs de la Garde & le Sueur.
- CYTHERE ASSIÉGÉ, Opera-Comique, en un Acte. Avec M. Fagan.
- LES JEUNES MARIÉS, Opera-Comique, en un Acte. Seul.

Tom. VIII.

L'Amour Impromptu, Parodie de l'Acte d'Eglé. Seul.

Les Nymphes de Diane, Opera-Comique, en un Acte. Seul.

Le Mariage par Escalade, Opera-Comique, à l'occasion de la prise de Mahon. Seul.

La Répétition Interrompue ou le Petit-Maître malgré lui, Opera-Comique. Avec M. Pannard.

La Parodie au Parnasse, Opera-Comique en un Acte.

Le Retour de l'Opera-Comique, en un Acte. Seul.

Le Départ de l'Opera-Comique, avec Compliment, en un Acte. Seul.

La Ressource des Théatres, Piece en un Acte. Seul.

Le Bal Bourgeois, Opera-Comique, en un Acte. Seul.

Les Musiques des *Nymphes de Diane*, d'*Acajou*, de *Cythere Assiégé*, faisant un volume, pour servir de Supplément aux Œuvres de M. Favart, on les vendra séparément, 6 liv.

Fin de la Table.

MOULINET PREMIER;

PARODIE

DE

MAHOMET SECOND;

Représentée, pour la première fois, à l'Opera-Comique, le 15 Mars 1739.

ACTEURS.

MOULINET, *Commandant d'un Parti d'Houzards.*

LA RANCUNE, *ſon Lieutenant.*

TITATA, *Maréchal des Logis.*

RABAT-JOIE, *Houzard & Domeſtique de Moulinet.*

SABRE-DE-BOIS, *Houzard attaché au Lieutenant.*

NICODEME, *Fermier, pere de Colette.*

COLETTE, *Amante de Moulinet.*

CLAUDINE, *Payſanne & ſuivante de Colette.*

La Scène eſt dans un Village.

N. B. La plûpart des airs contenus dans cette Pièce ſe trouvent notés à la fin de la Chercheuſe d'Eſprit.

ÉPÎTRE.

MOULINET

A

MAHOMET.

REçois, cher Mahomet, un hommage ſans fard;
Cette Epître eſt le fruit de ma reconnoiſſance:
A Moulinet tu n'as aucune part;
Mais cependant il te doit la naiſſance,
Et je ſuis ton enfant bâtard.
Comment cela? C'eſt un myſtère.
Je vais le dévoiler: la Folie eſt ma mere;
En t'écoutant débiter avec art
Ces nobles ſentimens que le Public admire;
A ta conduite ſans écart,
A mille traits qui bravent la Satyre,
L'Amour, en ta faveur, la perça de ſon dard.
Elle ſent auſſi-tôt une biſarre verve;
Et, dans ſon cerveau calotin,
Me conçoit, ainſi que Jupin
Conçut la divine Minerve.
Trois jours, à me former, elle s'évertua;
Et puis...., adshit...., m'éternua.

De cette boutade ou ſaillie ;
Tu ne dois pas être irrité :
Ta gloire n'eſt point avilie.
Depuis longtems, toi ſeul as mérité
L'honneur que te fait la Folie.

AU LECTEUR.

AIR : *De tous les Capucins du monde*, ou, *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

NExaminez point, je vous prie,
Cet avorton de la Folie ;
Il fut fait ſans attention,
Joué dans un déſordre extrême,
Imprimé ſans réflexion,
Et l'on doit le lire de même.

MOULINET PREMIER,

PARODIE

DE

MAHOMET SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

LA RANCUNE, SABRE-DE-BOIS.

LA RANCUNE.

APPROCHE, Sabre-de-bois; tu n'es ici que pour m'entendre.

» Enfin voici le jour que Moulinet arrive,
» Avec le jeune objet dont ſon ame eſt captive.

Ce fier Commandant des Houzards, après avoir pillé ce Village l'année derniere, s'eſt amouraché de la fille du Fermier de ce Château.

AIR : *O Turlutaine.*

Elle court la pretantaine,
En croupe derriere lui ;
Notre amoureux Capitaine,
O Turlutaine,
Nous la raméne aujourd'hui,
Turlututantaleri.

C'eſt, dit-on, à deſſein de l'épouſer, il veut que ce ſoit moi qui prépare le divertiſſement de ſes Noces : préparons-lui plûtôt du fil à retordre.

SABRE-DE-BOIS.

Mais, valeureux la Rancune, depuis que Moulinet ſoupire aux pieds de Colette, il eſt devenu ſi benin qu'il va gagner tous les cœurs.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

De bonté ſon ame eſt remplie,
Pourquoi voulez-vous le trahir ?

LA RANCUNE.

A ſon pouvoir je porte envie,
C'en eſt aſſez pour le haïr.

Va, mon pauvre Sabre-de-bois, je connois mieux que toi le Pelerin.

» Moulinet, je le ſçais, n'eſt point toujours barbare,
» De contraſtes divers, aſſemblage bizarre,
» Il tourne au moindre choc comme un Moulin à Vent ;
» Tantôt il eſt Gaſcon, tantôt il eſt Normand :

» Se laiſſant entraîner, aimant à contredire ;
» Burleſque Capitan, fade Amant qui ſoupire,
» Il céde au vertigo qu'il ne peut maîtriſer,
» Et dans le ſeul excès il ſçait ſe repoſer.

Son mariage va ſervir de prétexte pour le perdre. Tandis qu'il s'eſt amuſé à promener ſa maitreſſe, il a laiſſé ſes Houzards languir ici dans l'inaction. En qualité de Lieutenant je me ſuis acquis leur eſtime.

AIR : *Quand la Bérgere vient des Champs.*

Je leur fais boire le matin,
Le brandevin :
J'excite leur eſprit mutin,
Je les inſpire.
Chacun ſoupire
Pour le butin.

Je ne manquerai pas de leur repréſenter que notre Chef eſt prêt à ſe fixer dans ce lieu en épouſant une Payſanne, & qu'en ſa faveur il nous défendra de piller le Villageois. Il n'en faut pas davantage pour les animer ; nous avons une trop forte antipathie contre le Payſan.

SABRE-DE-BOIS.

Vous avez raiſon.

LA RANCUNE.

Je ne crains que Titata notre Maréchal des Logis ; c'eſt un étourdi qui ſe fait tout blanc de ſon

épée, & qui n'obéit qu'à ſon Capitaine dont il a formé les mœurs. Eſperons toutefois : c'eſt mon frere, je ſçaurai bien le gagner : de plus Nicodeme, le Pere de Colette, que l'on croyoit mort, vient d'arriver ſecrettement dans le Village.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Avec ce bon Villageois,
J'ai fait autrefois la tampone :
Il étoit riche & courtois,
Il aimoit le jus de la tonne ;
Il logeoit dans cette maiſon :
C'étoit le Coq de ce Canton :
Je veux qu'au gré de mon courroux,
Moulinet tombe ſous ſes coups.

Ce Payſan ne ſçait pas que ſa fille eſt au pouvoir de Moulinet. Je l'attends ici pour l'en inſtruire. Je l'apperçois. Tourne-moi les talons, & ne reparois plus.

SCENE II.

NICODEME, LA RANCUNE.

NICODEME.

BOn jour, brave la Rancune : tu m'as toujours témoigné de l'amiqué, quoique tu ſois du nombre de ces vauriens qui m'avont chaſſé de ce Châtiau. Ils n'ont laiſſé que les quatre murailles ; queu changement, pour n'en pas pleurer de triſteſſe !

AIR : *Les Trembleurs.*

Faudroit être un cœur de roche ;
C'eſt-là qu'on tournoit la broche,
Le Cellier étoit tout proche,
Et la table étoit ici :
C'eſt là que ma pauvre femme,
Eſt morte ſous votre lame :
Ce ſouvenir me fend l'ame.
Hélas ! on m'a tout ravi !

LA RANCUNE.

Hé bien ! veux-tu te venger ?

NICODEME.

Oui ; mais je ne ſons pas le plus fort.

LA RANCUNE.

Laiſſe faire. Tu ſçais que je t'avertiſſois jadis fidelement de nos entrepriſes, moyennant bouteille.

NICODEME.

Oui, vous êtes un bon diable.

LA RANCUNE.

Je trouve un moyen de chaſſer Moulinet de ta maiſon & du Village.

NICODEME.

Comment ça ?

LA RANCUNE.

On t'aura dit, ſans doute, qu'après avoir couru les Champs avec une Payſanne de ce lieu, il la raméne aujourd'hui.

NICODEME.

J'en avons entendu marmoter queuque choſe.

LA RANCUNE.

AIR *Vous m'entendez-bien.*

Tu dois ſçavoir que les Houzards
En amour ſont des Egrillards,
Et de quelle maniere...

NICODEME.

Hé bien ?

LA RANCUNE.

Aiment les Gens de Guerre.

NICODEME.

Je m'en doutons bien.

C'eſt-à-dire, que votre Capitaine eſt de ſt'himeur-là.

LA RANCUNE.

AIR : *Ah ! ah ! le plaiſant perſonnage, le Maître fou que voilà !*

Son ardeur eſt extrême
Pour ſon jeune tendron.
Ce bel objet qu'il aime,
Le connois-tu ?

NICODEME.

Morgué non.

LA RANCUNE.

Mon pauvre Nicodeme !
Ah ! ah !
C'eſt ta fille elle-même.

NICODEME.

Ah ! que nous dites-vous là ?
» Ma fille entre ſes bras ! que ma douleur eſt forte !
» Non, alle eſt innocente, ou bian alle en eſt morte.

LA RANCUNE.

J'admire ta bonne opinion.

NICODEME.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ma fille, à l'honneur trop fidelle,
Ne ſe laiſſe pas amuſer ;
Il n'a pû rian obtenir d'elle,
Car an dit qu'il veut l'épouſer.

LA RANCUNE.

Ce n'eſt pas toujours une régle.

NICODEME.

Oh! dame, vous m'embarraſſez trop; vous pourriais bian avoir queuque magniere de raiſon. Cela m'inquiette, morguenne! ne pourions-nous pas trouver une invention pour l'ôter à Moulinet?

AIR: *Ne m'entendez-vous pas?*

Ce maudit fier-à-bras
Rend mon chagrin extrême;
Il eſt puiſſant, il l'aime...
Mon cher, ne tardons pas;
Tirons-la de ſes bras.

LA RANCUNE.

C'eſt auſſi mon deſſein: mais il faut ménager la choſe.

NICODEME.

Oh! point tant de ménagemens: ça preſſe, voyez-vous! les filles empiront diablement vîte entre les mains de vous autres.

LA RANCUNE.

Hé bien! va m'attendre au Cabaret prochain: nous jaſerons de cela plus librement. J'entends notre Commandant, ſauve toi. (*Seul.*) Il faut avouer que je ſçais bien conduire une conſpiration.

SCENE III.

MOULINET, LA RANCUNE, *suite.*

MOULINET.

» DAns ce triſte Château qu'a pillé mon courage,
» Moulinet votre Chef aujourd'hui s'emménage.
» Avec les Payſans demeurons à couvert,
» Et paſſons en repos notre quartier d'hyver.
» Mépriſons ces Houzards avides de rapines
» Que le gain, non l'honneur, au butin détermine.
» Comme à tout enlever ils mettent leur vertu,
» Le Payſan par eux eſt volé, non vaincu.

AIR : *Qu'on ne me parle plus de guerre.*

Qu'on ne me parle plus de Guerre,
Que le calme regne à ſon tour ;
Je laiſſe dormir mon tonnerre,
Je m'humaniſe en ce ſéjour.
Pendons au croc le cimeterre,
Buvons, fumons, faiſons l'amour.

» Aux Villageois tremblans annoncez ma clémence :
» Ils peuvent revenir chez eux en aſſurance.
» Un amour doucereux enchaîne mon penchant;
» Je deviens honnête homme, & ne ſuis plus méchant.

» Dites à l'Univers que je permets qu'il vive.
» Aux pied d'un jeune objet ma valeur eſt captive ;
» Une fille du lieu va recevoir ma foi :
» Ce n'eſt point m'abaiſſer, c'eſt l'élever à moi.

AIR : *Tambour, que tu cauſes d'allarmes à mes amours !*

Je ſerai ſon mari,
Elle ſera ma femme ;
Si l'on murmure ici,
Regardez cette lame,
Tambours ;
Partez, que l'on annonce mes amours.

LA RANCUNE.

» La fille d'un manant votre femme !

MOULINET,

Obéi.
(*Il ſort.*)

SCENE IV.

LA RANCUNE, *arrête un des ſuivans de Moulinet.*

LA RANCUNE.

OUI, nous t'obéirons. Approche, mon ami,
» De mes complots ſecrets inutile complice. ...
» Mais tu feras bien mieux de n'entrer point en lice ;
» Ta figure, ton geſte, ainſi que tes diſcours,
» Des beautés de l'intrigue interrompoient le cours.
» Nous n'avons pas beſoin d'un ſi ſot caractere ;
» Sors ... J'apperçois Colette, envoyons-lui ſon pere.

SCENE V.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

ENFIN, belle Colette, nous revoyons votre clocher.

COLETTE.

AIR : *Nous voyageons par tout le monde.*

Claudine, après un long voyage,
Ah! quel bonheur!
Nous revenons dans ce Village
Avec l'honneur ;

J'ai ſauvé de plus d'un haſard
Ma vertu.

CLAUDINE.

Peſte !
Vous trouvez, dans votre Houzard,
Un Amant bien modeſte.

Il vous a cette obligation ; il ne valoit d'abord pas mieux que les autres : combien de fois vous a-t-il menacée ?

AIR : *Nous avons, pour vous ſatisfaire.*

Il peſtoit, juroit comme quatre,
Voyant ſes feux humiliés ;
Mais, hélas ! tout prêt à vous battre,
Je l'ai vu tomber à vos pieds.

Cependant on ne croira rien de ſa retenue : nous venons de reſpirer l'air de la Ville avec lui ; entre nous cela ne donne pas un trop beau vernis à notre réputation. Une Payſanne revient de-là avec un certain fumet de Coquette qui frappe les connoiſſeurs. On vous chanſonnera vous & votre Amant.

COLETTTE.

AIR : *Vite, ma charmante Manon.*

Mon Amant eſt trop circonſpect :
En amour il n'eſt pas Grec.
Un reſpect
Auſſi ſec
N'eſt pas ſuſpect.

Le

Le monde ne pourra jaſer :
Il vient ici m'épouſer,
Et j'attends
Ces inſtans
Depuis long-temps.
Je chéris les Villageois.
Je plains l'état où je les vois :
Je rendrai leur ſort plus doux ;
Si ce Houzard eſt mon Epoux.
Je le hais ;
Mais
Pour pouvoir
Voir
Tous les Payſans
Contens
Je m'immole à leur ſûreté.

CLAUDINE

Ah ! quelle charité !

Je ne ſuis pas la dupe du prétexte.

AIR : *Petite Brunette au yeux doux.*

L'Hymen vous plaît, je vois cela :
On ne diroit pas qu'elle y touche.
Une fille ſur ce point-là
Fait toujours la petite bouche.

Croyez-moi, ne diſſimulez plus, & livrez-vous à la joie.

COLETTE.

Ah ! J'ai un preſſentiment que cette maiſon me ſera funeſte. Claudine, c'eſt ici

AIR : *Le fameux Diogene.*

Que l'on perça ma mere,
Que l'on fabra mon pere,
La mort vint m'en priver ;
Et ç'eſt ici peut-être
Que je ceſſerai d'être...
Je ne puis achever...

CLAUDINE.

Voilà un Payſan qui vous examine beaucoup.

SCENE VI.

NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

NICODEME.

V'Là note fille : qu'alle eſt brave ! Je la reconnoiſſons ; mais ne faiſons ſemblant de rian ; je voulons voir ſi alle me reconnoîtra itou ; tirons-li les vars du nez.

COLETTE.

Quel eſt ce bon-homme ?

NICODEME.

Madame, je venons pour remarcier vos biaux yeux de ce qu'ils avont adouci ces fripons d'Houzards : an dit comme ça que je pourrons revenir cheux nous, & qu'à vote conſidération ils ne nous

tarabusteront plus ; ça nous rend bian joyeux, & stapandant j'ai envie de pleurer.

COLETTE.

Pourquoi donc ?

NICODEME.

C'est que, révérence parler, j'avions une fille assez drolette, que ces garnemens m'avoient enlevée, & je la retrouvons ; mais on m'apprend qu'alle s'est apprivoisée avec eux.

COLETTE.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Quel trouble je sens naître !
Avec moi quel rapport !
Votre fille, peut-être,
Est innocente encor.

NICODEME.

Ah ! peut-être est bon là.

COLETTE.

Faites-vous reconnoître :
Ce visage abattu
Bien-tôt fera renaître
Sa premiere vertu.

NICODEME

Vous me la baillez belle ! est-ce que ça repousse comme une asparge ? Laissez-moi pleurer.

COLETTE.

» Vous m'attendrissez trop, ce trouble m'embarrasse :
» Ah ! qui que vous soyez, votre douleur me glace.

NICODEME.

» Colette!

COLETTE.

Hé bien! Monſieur, pourquoi me nommez-vous?

NICODEME.

» Chere Colette!

COLETTE.

Hé bien! ... O mouvement trop doux!

» A ces ſons étouffés, à ce viſage blême,

» A ces yeux effarés, eſt-ce vous Nicodême?

NICODEME.

Tu l'as deviné; mais ne m'embraſſe pas encore que je ne ſçachions ta conduite.

AIR: *A la façon de Barbari.*

Comment as-tu paſſé le tems,
Depis plus d'une année?
Avec ces méchans garnemens,
Tes-tu bian gouvarnée?

COLETTE.

Belle demande! ah voyez donc!
La fariradondaine,
La faridondon.

NICODEME.

Ne t'a-t-on pas traitée ici beribi,
A la façon de Barbari?

COLLETTE.

Nanni.

NICODEME.

AIR: *Nous ſommes Houzards.*

Avec un Houzard,
L'honneur court un très-grand hazard.

De tout, un franc soudar
Tire part,
Et traite, sans égard,
Une fille comme un rempart.

COLETTE.

Avec Moulinet, je proteſte
Que mon cœur n'a jamais ſuccombé ;
Auprès du Sexe il eſt modeſte,
Comme le ſeroit un jeune Abbé.

NCODEME.

Comme un Abbé ! dis-tu ?
Ah ! tout eſt pardu.

Ventregué ! comme dit ſt'autre, rian n'eſt pis que l'iau qui dort : on ſe défie de la force & non de la manigance.

AIR : *Le Bois de Boulogne.*

Accoutumé d'être Vainqueur,
L'Officier veut bruſquer un cœur ;
Le Créſus veut en faire emplette,
Mais l'Abbé le prend en cachette.

COLETTE.

Ah ! mon Pere, n'ayez aucun ſoupçon contre moi ; j'ai toute ma vertu.

NICODEME.

AIR :

Ah ! tant mieux ! mon chagrin amer
Se diſſipe comme un éclair ;
Je t'en crois un peu trop en l'air :
Mais, ſur ce point, le plus grand Clerc
N'y voit pas clair.

Approche, que je t'embraſſe : Mais ce n'eſt pas le tout : tant va la cruche à l'iau qu'a la parfin alle ſe briſe, & je craignons pour l'avenir. Défie-toi de l'Amour, il faut l'arracher drès qu'il prend pied : car, vois-tu !

AIR : *Ici je fonde une Abbaye.*

Il faut que tu te l'imagine
Comme un Arbriſſeau qui produit
Queuques douceurs en ſa racine,
Biaucoup d'amartume en ſon fruit.

COLETTE.

Vous avez raiſon.

NICODEME.

Oh dame ! il ne faut pas toujours ſe fier ſur ſa ſageſſe : gnia de çartains momens où le cœur prend feu comme de la poudre : toi qui vis depis long-tems avec les gens de Guerre.

AIR : *Pan, pan, pan, la Poudre prend.*

Acconte une comparaiſon.
Tu ſçais ce que c'eſt qu'un Canon ?
As-tu vû, morgué, comme il pette,
Drès qu'on approche une allumette ?
Pan, pan, pan.
La poudre prend,
Tout eſt en feu dans un inſtant.

COLETTE.

Oui, vous m'éclarez, & je pourrois faire ici quelque ſottiſe.

» Abandonnons ces lieux ; oui, cachez-moi, mon Pere,
» Dans l'abîme des flots, au centre de la Terre.

NICODEME.

Queu diantre de cachette me propoſes-tu ? Je n'entends rian à ton jargon ; comme il eſt changé ! Laiſſe-moi faire, je connoiſſons tous les agets du Châtiau, & je vais penſer comment je pourrons en ſortir.

COLETTE.

Ah ! ne me laiſſez point ſeule.

NICODEME.

Qui t'a rendu ſi peureuſe ?

COLETTE.

Non, vous ne ſortirez pas encore.

NICODEME.

Comme tu ſautes à mon cou ! Laiſſe-moi donc. Queuqu'un viant. Alle ne me quittera pas qu'on ne nous ait ſurprins. Queu malice !

SCENE VII.

MOULINET, NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR : *Oh, oh! ah, ah!*

Dieux ! Qu'eſt-ce que je voi?
Mon amour eſt trahi!
Quel es-tu ? Réponds-moi.
Que viens-tu faire ici ?
Oh, oh ! ah, ah!
Eh! comment donc ? Pourquoi cela?

Parle, & n'attends pas que cent coups détrivieres...

NICODEME.

Oh ! je ne ſis pas à ça près. Je li ordonnions de te bailler taloche toutes les fois que tu vianrois batifoler autour d'elle.

AIR : *Ah ! fripon, comment donc.*

Tu li tendois finement l'hameçon.

MOULINET.

Tu le prends-là ſur un drôle de ton.
Qui t'a chargé de lui donner leçon?

Pour t'en payer, je vais te faire pendre:
Ah! fripon, sur quel ton? comment donc?

NICODEME.

C'est le ton qu'il faut prendre.

AIR: *De nécessité, nécessitante.*

Je suis son Papa.

MOULINET.

Qui? toi!

NICODEME.

Moi-même.
Et mon nom s'appelle Nicodême,

MOULINET.

Toi, son pere?

NICODEME.

Et, morgué, oui son Pere;
Du moins à ce que m'a dit sa Mere.

N'est-il pas vrai, Colette? Rends-li témoignage de ça.

MOULINET.

» Va, je te reconnois: c'est toi qui m'as blessé,
» Lorsque de ce Château mes Houzards t'ont chassé;
» Tu fis bien ton devoir, tu défendois ton Hôte:
» Je t'ai battu, pillé; ce n'étoit pas ma faute.
» Ne me reproche plus une injuste rigueur,
» Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.

NICODEME.

V'là une plaisante magniere de s'excuser! quoi

qu'il en ſoit, n'eſpere rian de Colette : je n'ai qu'à li dire, ſois ſage ; alle le ſera d'abord.

MOULINET.

» Ah ! ſi des Payſans le repos t'intereſſe,
» Surtout, garde-toi bien de m'ôter ma Maitreſſe ;
» Elle arrête mes coups. Tu ſçais que les Soldats,
» Avec les Villageois, vivent en Chiens & Chats.
» Colette, ici, ſuſpend mon ardeur militaire ;
» Mes Houzards ne vont plus à la petite Guerre :
» Mais ſi je la perdois... Vos Poulets, vos Chapons,
» Tout ſeroit enlevé juſques à vos Maiſons.

NICODEME.

Vous voulez que Colette nous acquitte envars vous.

MOULINET.

Oh ! ne ſoupçonne pas le reſpect le plus ſingulier.

AIR : *Luſtucru.*

Tous deux, ſous la même tente,
Nous avons logé long-tems :
Mais l'ardeur que je reſſens
Eſt innocente.
J'ai reſpecté ſa vertu.
L'euſſes-tu cru ?

COLETTE.

Oui, mon Pere, c'eſt moi qui l'ai mis ſur ce pied-là.

MOULINET.

» J'ai volé tous vos biens ; mais je ſuis généreux :
» Je ne vous retiens plus, ſoyez libres tous deux :
» Admire cet effort où ma clémence brille.
» Tu peux me refuſer ou me donner ta fille.

NICODEME.

Si c'eſt pour la bonne choſe, touche-là ; ſi c'eſt pour l'autrement, *Néant*.

MOULINET.

Je prétends être ſon Epoux ;

AIR : *Fille qui voyage en France.*

Et mon reſpect l'abandonne,
Si de moi tu ne fais choix.

NICODEME.

Je vous trouve l'ame bonne ;
Qu'alle ſubiſſe vos loix,
Je vous la donne :
Vous avez de trop bons droits
Sur ſa perſonne.

Je n'avons garde de vous la refuſer.

MOULINET.

Ce n'eſt pas aſſez, charmante Colette : le ſuffrage d'un Pere n'eſt rien pour moi, ſi votre bouche ne le confirme. M'aimez vous ? Parlez, vous étes libre, enfin.

COLETTE.

AIR : *Ces filles ſont ſi ſottes, lon la.*

(*Colette tire un canif.*)

Colette l'a toujours été.
Pour peu que la témérité

Eût ſurpris ma foibleſſe,
Pour venger l'honneur irrité,
J'euſſe imité Lucrece,
Lonla,
J'euſſe imité Lucrece.

AIR : *Tu n'manieras pas mon minet.*

Car j'avois caché ce ſtilet,
Dans la fente, dans la fente,
Car j'avois caché ce ſtilet,
Dans la fente de mon corſet.

AIR : *Landerirette.*

Mon honneur, au premier effort,
Fuyoit dans les bras de la mort.

NICODEME.

Landerirette,
Tu lui bailles l'emphigouri,
Landeriri.

COLETTE.

AIR : *J'en jure par vos yeux.*

Mais j'avoue en ces lieux
Que, ſi tu m'aimes bien,
Je t'aime encore mieux;
Je ne riſque plus rien,
Tu n'es pas dangereux.

Je te connois aſſez pour ne te craindre plus.

Cette preuve ſuffit. (*Elle jette le canif.*)

NICODEME.

Je l'avions, morgué, bian dit, qu'alle étoit ſage.

MOULINET.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

La voilà, cette rare gloire,
Qui toujours a flatté mes vœux ;
Un objet libre & vertueux,
M'accorde une tendre victoire :
Je vais ſavourer la douceur
Des prémices d'un jeune cœur.

Je crains que ce bonheur ne m'échappe. Venez vîte, cher beau-pere : vous ferez dreſſer le contrat à votre fantaiſie ; car, ma foi, je n'entends rien à tout cela.

AIR : *L'allumette.*

J'ai grand beſoin de vos avis,
Vous m'inſtruirez pour le ménage ;
Chez nous jamais, de pere en fils,
Nous n'en avons connu l'uſage.

Au revoir, Colette.

SCENE VIII.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

COmment, vous ſoupirez encore!

AIR : *Tallaleri, tallaleri, tallalalire.*

Pourquoi marquer de la triſteſſe ?
Rien ne doit plus vous émouvoir.
Dans ce moment plein d'allegreſſe,
Colette, ſerrez ce mouchoir.
N'avez-vous pas ſujet de rire ?
Allons donc.
Tallaleri, tallaleri, tallalalire.

COLETTE.

Ne prends point garde à mes larmes : dans le fond, je n'en ſuis pas moins joyeuſe, & l'on pâme de joie ainſi que de triſteſſe.

CLAUDINE.

Oh ! j'en ſuis très-perſuadée.

AIR : *Les Echos.*

L'approche du mariage,
D'une fille émeut le cœur ;
Elle pleure : c'eſt l'uſage,
Cela prouve ſa pudeur.

C'eſt un papa que l'on quitte.
En gémit-on tout de bon?
Non.
On fait un peu l'Hypocrite;
Oui, l'œil pleure: mais l'eſprit
Rit.

COLETTE.

Que nous veut Rabat-joye? Son air triſte m'eſt de mauvais augure.

SCENE IX.

RABAT-JOYE, CLAUDINE, COLETTE.

RABAT-JOYE.

Nicodeme m'a chargé de vous donner ce billet.

COLETTE *prenant le billet avec émotion.*

Que peut-il me marquer?

SCENE X.

MOULINET, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR : *Je ne ſçais pas écrire.*

VOus m'avez l'air tout inquiet.

COLETTE.

Tenez regardez ce billet
Que l'on vient de m'écrire ;
Il préſage quelque malheur :
Liſez-le vous-même, Monſieur ;
Car je ne ſçais pas lire.

MOULINET *lit.*

Ma fille, les Houzards murmurent, y a queuque Anguille ſous roche. N'en dis rian à Moulinet : mais fais-li differer ton mariage, juſqu'à ce que je ſoyons mieux inſtruit. NICODEME.

COLETTE.

Quel revers ! Cher Moulinet, vous en fremiſſez !

MOULINET.

» Je frémis de l'affront, & non pas du danger.

Mes Houzards murmurent de notre mariage ! Ah ! faquins, je vous apprendrai ſi nous avons beſoin

soin de votre consentement. Pour les braver, je veux qu'ils soient tous de la noce; mais je vous vois frémir à votre tour.

» Vous m'insultez; tremblez ou pour vous, ou pour moi.
» N'est-ce pas m'accuser de foiblesse ou d'effroi?

COLETTE.

Ah! je vous jure que je ne tremble que pour vos Houzards: vous êtes un peu brutal de votre naturel, &....

MOULINET.

Ah! si vous ne voulez les voir tous réduits en poudre, gardez-vous bien de m'irriter contre eux.

COLETTE.

Moi, vous irriter contre eux! je suis trop douce pour cela.

AIR: *Du haut en bas.*

C'est la douceur
Qui rend une femme amusante,
C'est la douceur
Qui fait l'éloge de son cœur.
J'ai toujours été bienfaisante:
En moi, la vertu dominante
C'est la douceur.

Mais à propos où est donc mon pere? Il m'inquiette, je vais le chercher. (*Elle sort.*)

MOULINET.

Parbleu! voilà une sortie bien ménagée! Elle a bien fait, cependant, de céder la place à Titata.

SCENE XI.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

» LE Grivois Titata demande à te parler.

MOULINET.

» Parle, pourquoi viens-tu ?

TITATA.

Pour te faire trembler.

AIR : *De la Milice. Non, non, ingrat, tu n'iras pas.*

Crains le dépit de tes Soldats,
Ils te mettront dans l'embarras;
Ne songe plus à ta Colette,
Ventrebleu ! tu dois être las
De courtiser cette fillette,
Qui depuis long-tems suit tes pas.

MOULINET.

AIR : *Il a la fine montre au gousset.*

Tu veux donc m'imposer des Loix ?
Morbleu ! sur le Cheval de bois
Je prétends qu'on te place ;
Encor te fais-je grace.

TITATA.

Hé bien ! avant de m'y envoyer, écoute du moins les leçons d'un bon vivant qui t'aime, & qui parle

comme il penſe. J'oſe t'interroger. A quoi diantre t'amuſes-tu dans ce Château ?

MOULINET.

Tu ſçais que je ne fais que d'y arriver.

TITATA.

AIR : *Ah ! ſi j'avois connu Monſieur de Catinat.*

Tous juſques au Goujat s'écrie à haute voix :
Quoi donc ! ſur notre Chef la Gloire perd ſes droits !
Tandis qu'il fait l'amour, faut-il que ſes Grivois
Dépenſent leur argent, & ſoufflent dans leurs doigts ?

AIR : *Je l'aimerai toujours, quoiqu'il ſoit mort.*

Ce n'eſt plus ce grand homme
Si fier & ſi mutin,
Qui nous eût juſqu'à Rome
Conduits pour le butin.
Nous l'avons donc perdu, ce pauvre corps !
Ah ! faut-il le pleurer avant ſa mort !

MOULINET.

Hé ! bien, ventrebleu ! ils verront de quel bois je me chauffe.

TITATA.

Ce n'eſt point contre eux qu'il faut t'armer ; c'eſt contre toi-même. Un brave Commandant de Houzards s'amuſer à filer le parfait amour ! Quelle honte !

AIR : *Ma mère a du pouvoir beaucoup.*

Tu veux même, ſans examen,
Te mettre au rang des dupes de l'hymen.

Apprends que le ſort nous fit naître
Pour en faire, & jamais pour l'être.

» Ainſi donc, tu bravas & le fer & la flamme,
» Pour porter le butin aux genoux d'une femme!

AIR : *Changement pique l'appétit.*

Sçais-tu bien qu'en toute rencontre
Déja du doigt chacun te montre,
Et qu'on te montrera des deux,
Si tu deviens plus hazardeux.

Tu rougis. Allons, morbleu, courage! Que la Gloire parle à ton cœur. Tuons, pillons, ſaccageons.

AIR : *Je ſuis pour les Dames moi.*

Dans les combats j'ai formé ta jeuneſſe,
Reprends ta fermeté:
N'écoute plus une vaine tendreſſe;
Imite ma fierté.
Quoi! je te voi
Céder à ta foibleſſe!
Je hais la molleſſe, moi,
Je hais la molleſſe.

MOULINET.

C'en eſt trop. Sors d'ici, malheureux.

TITATA.

Tu m'as menacé du châtiment; ſarpedié! je vais le mériter.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Arme ta main d'un éventail,
Et laiſſe ton épée;

D'une Femme prends l'attirail ;
Va t'enfermer dans un Sérail,
Puiſqu'aujourd'hui, de ton poitrail
La Gloire eſt échappée.

AIR : *Les filles de Nanterre.*

Mais ton amour chancelle,
Ton cœur eſt ébranlé :
J'ai le prix de mon zéle,
La Gloire t'a parlé.

MOULINET.

Je n'y puis plus tenir.... Ah ! ne te flatte pas que j'abandonne Colette : je l'épouſerai ſur ta mouſtache.

AIR : *Des Rues.*

Que l'on s'apprête,
Soldats, Tambour,
Dans ce grand jour,
A voir la Fête
De mon amour.
Ma noce aujourd'hui ſe fera.
Si quelqu'un gloſe ſur cela,
Morbleu ! ſa tête
En ſauvera.

Va porter ma réponſe à mes Houzards.

TITATA, *à part.*

Il menace : il eſt troublé. J'en augure bien. Laiſſons-le réfléchir.

SCENE XII.

MOULINET

NOn, non, Colette, tu m'es trop chere ; c'eſt toi qui m'as rendu honnête-homme, & l'on s'oppoſe en vain à ma flamme.... A ma flamme ! Ah ! que ce mot commence à me paroître fade ! Je parle le Jargon d'un petit Maître de Robe.... Mon orgueil admire la fermeté de Titata, ſes reproches réveillent mon courage ; cependant,

AIR : *Je voudrois bien me marier.*

Je voudrois bien me marier,
Je ne ſçais comment faire.
J'entends la Gloire me crier :
Que fais-tu, téméraire ?
Et le tendre Amour me prier
De terminer l'affaire.

Ah ! puiſque la Gloire balance déja l'Amour, elle l'emportera ſans doute.

SCENE XIII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AH! mon Gendre, je venons vous dire adieu; j'emmenons Colette: ſon honneur, ſa vie, votre intérêt, tout ordonne qu'elle batte aux champs.

MOULINET.

» Tout l'ordonne, dis-tu? Mais l'ai-je commandé?

AIR: *Des fraiſes, des fraiſes, des fraiſes.*

Vos Houzards l'y voulont mal,
Ils machinont ſa perte:
Ils feriont du baccanal.
Fuyons leux courroux brutal;
Alerte, alerte, alerte.

» Laiſſe-nous tous les deux enfiler la venelle.

MOULINET.

» Par quelle autorité veux-tu diſpoſer d'elle?

NICODEME.

» Par le droit que j'avons.

MOULINET.

Eh qui te l'a rendu?

NICODEME.

» Je ſuis ſon pere, enfin.

MOULINET,

Quelle preuve en as-tu ?

» Mais laissons ce discours : ta frayeur m'injurie ;
» En tout autre que toi mon bras l'auroit punie.

NICODEME.

AIR : *Refrain.*

Mon Gendre, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

» Mais nous laissons Colette exposée au Rebelle.

MOULINET.

« Je l'adore, je vis, & tu trembles pour elle!

NICODEME.

» Ma foi, je craignons tout.

MOULINET.

Va, tu n'es qu'un poltron,

» Pour moi, je ne crains rien.

NICODEME.

Tu n'es qu'un fanfaron.

AIR : *Lere-la, lere lan-la.*

Tout ton parti s'est révolté.

MOULINET

Punissons sa témérité.

NICODEME.

Seul, contre tous, que peux-tu faire ?
Lere-la, lere lan-la.

» Tu périras toi-même.

MOULINET.

Eh bien ! tant pis pour vous :
» Ma chûte, ventrebleu, vous écrasera tous.

NICODEME.

Pargoi, laisse-nous plûtôt partir. La belle chienne d'amiquié qu'il nous porte-là !

SCENE XIV.

RABAT-JOYE, MOULINET, NICODEME.

RABAT-JOYE.

AH ! mon Capitaine, venez vîte ! vos Houzards jurent après vous, comme tous les Diables, au sujet de votre mariage.

MOULINET.

Hé bien ! ils me verront. Nicodeme, rassemble tes Payſans, reprends ton ancien poſte dans ce Château : que tout ici t'obéisse.

SCENE XV.

MOULINET, NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH! Monsieur, quel péril nous menace! Que viens-je d'apprendre ?

MOULINET.

» Calmez-vous. Ce n'est rien. Trois cents têtes à bas,
» Et le reste en prison, il n'y paroîtra pas.

COLETTE.

Vous n'y suffiriez pas. Attendez.

AIR : *Adieu donc, ma Nanon.*

Je vais de cet orage
Faire cesser le cours ;
Je cause du tapage,
Je dois plier bagage :
Quittons-nous pour toujours,
Adieu donc, mes amours.

MOULINET.

Que me proposez-vous, Colette ? Ah ! n'accordons point ce triomphe à mes soldats ; restez : leurs efforts ne peuvent rien contre ma constance.

AIR : *Ce ſont les filles de la Chapelle.*

Car après le ſerment, ma belle,
Qui nous joint tous deux en ce jour,
Je vous ſerai toujours fidéle
Juſqu'à la fin de mon amour.

» Notre hymen ſe fera, n'alterez point vos charmes :
» Il eſt temps de verſer du ſang, & non des larmes.
» L'attentat de mes gens ne me fait point frémir,
» Je ne veux qu'un regard pour les anéantir.

SCENE XVI.

NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH ! mon pere, ne quittez pas cet étourdi : il va ſe faire tuer... On va me ravir mon Epoux.

NICODEME.

Il ne l'eſt pas encore, gnieu marci. Peſte ! comme alle y va !

COLETTE.

AIR : *De tous les Capucins*, ou *Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

O Ciel ! quel revers pour ma flamme !
Moi qui croyois être ſa femme,
Quoi reſter en ſi beau chemin !
Permets-nous, Fortune ennemie,
Avant de finir ſon deſtin,
De finir la cérémonie.

NICODEME.

AIR : *Flon, flon, flon.*

Ne pleure pas, ma fille,
Ton amant, dans le fond,
Mérite qu'on l'étrille
En double carillon.
Flon, flon, flon.

COLETTE.

Ah! mon pere, qu'oſez-vous dire ?

NICODEME.

Entre nous, il nous a fait trop de mal.

COLETTE.

AIR : *Une fille ſans un ami.*

Mais il nous comble de bienfaits. (*bis.*)

NICODEME.

Il eſt liberal à nos frais,
Sa fureur m'eſt préſente.

COLETTE.

S'il a pillé tous vos effets,
Il m'en paiera la rente.

De plus, ne l'avez vous pas accepté pour Gendre ?

NICODEME.

Je ne pouvions faire autrement : mais, enfin, des Payſans devont-ils s'intéreſſer pour des Houzards?

COLETTE.

Pourquoi non ? Moulinet s'eſt emparé par force de ce Château, vous en êtes le Concierge, vous devez le ſervir comme votre Maître légitime.

» Oſez interroger votre cœur combattu,
» Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.

NICODEME.

Ça ne me paroît pas trop juſte; mais piſque tu dis que c'eſt mon devoir: une fourche, un mouſqueton: que j'aille défendre Moulinet, & mourir pour li.

COLETTE.

Mon pere, où courez-vous?

NICODEME.

Dame! accorde-toi donc. Irons-je? N'irons-je pas? Mais, que nous veut encore Rabat-joye?

SCENE XVII.

NICODEME, COLETTE, RABAT-JOYE.

COLETTE.

HÉ bien? quelles nouvelles?

RABAT-JOYE.

Perſonne n'a oſé tirer le Sabre contre notre commandant; le Lieutenant ſeul lui a fait téte. Voici comme la choſe vient d'arriver: Dès que la Rancune apperçoit Moulinet,

AIR : *La magnote.*

Tout auſſi-tôt de ce hargneux
La mine ſe renfrogne :
Il dit, retrouſſant ſes cheveux,
Et crachant dans ſa pogne :
Morbleu, c'eſt à toi que j'en veux ;
Vien-ça que je te frotte :
Entre nous deux, entre nous deux,
Entre nous deux la magnote.

Mais ſans s'étonner, Moulinet le joint, le terraſſe, lui met les menottes, & le fait conduire en priſon.

NICODEME.

C'eſt bian fait.

RABAT-JOYE.

Oh ! vous n'êtes pas au bout.

AIR : *Il ne faut qu'un coup de baguette.*

Tout eſt ſoumis au Commandant ;
Mais quittez vîte ces retraites.
(*Montant Colette.*)
Fuyez le péril où vous êtes ;
On veut qu'à la tête du Camp,
Elle paſſe par les baguettes.

COLETTE.

Ah Ciel!

NICODEME.

Parguienne, te v'là bien chanceuſe !

AIR : *Petite la Valiere.*

Prenons tous deux la fuite.

COLETTE.

Mon pere, il n'eſt plus tems :
Je veux reſter au gîte.

NICODEME.

Mais, tu perds le bon-ſens.

COLETTE.

Je cours braver l'excès
De leur rage inhumaine ;
Et pour ces beaux projets
Débarraſſons la Scène. (*Elle ſort.*)

NICODEME.

Fais donc comme tu l'entendras.

AIR : *T'as l'pied dans le margouilli.*

T'as l'pied dans le margouilli,
Tir-t'en, tir-t'en, tir-t'entaine,
T'as l'pied dans le margouilli :
Pour quant à moi je m'enfui.

SCENE XVIII.

MOULINET.

JE viens de ranger mes Houzards à la raiſon : cela me met en humeur de faire tapage ; je ne ſçais pas pourquoi.

» Et je ſens dans mon cœur le crime de retour.

Colette en pâtira, je pourrois à préſent l'épouſer ſans obſtacle : mais je me pique d'être ſingulier. Je la quitte.

AIR : *Le Branle de Metz.*

Je chéris trop cette fille,
Et c'eſt peu de la bannir :
Ma fureur va la punir
De ce qu'elle eſt ſi gentille.
Morbleu ! ſi je la tenois,
Comme je l'étrille, trille,
Morbleu ! ſi je la tenois,
Comme je l'étrillerois !

Mais je n'en aurai jamais le courage.

AIR. *Refrain.*

Si-tôt que je la voi,
Mon cœur eſt tant à mon aiſe !
Si-tôt que je la voi,
Je ne dépends plus de moi.

AIR.

AIR. *Comment faire ?*

J'aime Colette tendrement ;
De l'épouser j'ai fait ſerment :
Si j'y manque je ſuis faſſaire ;
Mais ſi l'hymen devient mon lot,
On va me traiter comme un ſot !
Comment faire ?

SCENE XIX.

MOULINET, TITATA.

MOULINET.

BArbare ! Viens jouir du trouble où tu m'as jetté.

TITATA.

» J'ai prévû ces combats :
» Ce que peut Titata, c'eſt de t'offrir ſon bras.

MOULINET.

A quoi veux-tu qu'il me ſerve ?

TITATA.

A te défaire de ta Maîtreſſe.

MOULINET.

Eh ! qui te dit que c'eſt mon deſſein ?

TITATA.

Mon zéle l'a deviné.

MOULINET.

Ah! cruel! ſi tu connoiſſois Colette comme moi, tu penſerois bien différemment.

AIR. *Pour le badinage, bon.*

Mais pour excuſer l'amour,
Je crois ton cœur trop novice ;
Je te voudrois voir un jour ?
Comme un autre, entrer en lice.

TITATA.

Pour le badinage, bon ;
Pour le mariage, non.

AIR : *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon
Dès qu'on porte la cocarde,
Il faut ſe tenir en garde
Quand l'Hymen tend l'hameçon.
C'eſt la gloire qu'on haſarde
D'une certaine façon.
A languir comme un Oiſon
On mérite la nazarde.
Moi, j'épouſe à la Houzarde,
D'une certaine façon.

Je ne m'arrête point à toutes ces fadaiſes d'amour.

AIR : *Je ſuis un bon ſoldat, titata.*

Je ſuis un franc ſoldat ;
Titata

Ne cherche qu'à ſe battre :
Pour aller à l'aſſaut
Tôt, tôt, tôt,
Moi tout ſeul j'en vaux quatre.

» Moulinet peut ici, par ſa valeur extrême,
» S'enrichir au pillage ; & que fait-il ? Il aime.

MOULINET.

» Hé bien ! c'en eſt donc fait ! on m'y force, il le faut ;
» Renonçons à l'honneur, & ſoyons un maraud.

AIR : *Les Trembleurs.*

Puiſque ma douceur vous bleſſe,
Puiſqu'on traite de foibleſſe
Le repos où je vous laiſſe,
Soyons Loup avec les Loups.
Oui, dans ma fureur extrême,
Je roſſerai ce que j'aime ;
Je t'aſſommerai toi-même :
Tout périra ſous mes coups.

Mais que dis-je ? Moi, porter la main ſur Colette ! Ah ! qu'elle fuye,... Va : je te l'abandonne, ſauve la de ma fureur ou de ma foibleſſe : ſi je la revois, je ne réponds de rien.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Elle vient.

TITATA.

Que je la redoute !
Adieu tout l'effet de mes ſoins.

MOULINET, *à Titata.*

Qu'on se retire.

TITATA.

Ah ! je me doute.
Qu'il ne vous faut pas de témoins.

SCENE XX.

MOULINET, COLETTE.

COLETTE.

MOn abord vous surprend.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Vous ne me cherchez plus : je vais partout seulette.
Avouez-le, Monsieur ; vous n'aimez plus Colette.

AIR : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De moi vous plaignez-vous ?
Ai-je donc pû vous déplaire ?
De moi vous plaignez-vous ?
Vous n'êtes pas jaloux.
Votre personne m'est chere ;
Pour vous rendre satisfait,
Tout ce que j'ai dû faire,
Ne l'ai-je donc pas fait ?

MOULINET.

Je ne dis pas le contraire.

COLETTE.

AIR : *Cher Amant, tu m'abandonnes.*

Cher Amant, tu m'abandonnes,
Qui s'y feroit attendu?
Faiſons, puiſque tu l'ordonnes,
De néceſſité vertu.

AIR : *Liſe au bord de la Seine.*

Je te rends ta promeſſe,
Je dégage ta foi:
J'étouffe ma tendreſſe;
Mais j'y perds plus que toi:
Car qui voudra de moi?

» J'oſe ici ſeulement vous faire une priere;
» Ne la rejettez point; Monſieur, c'eſt la derniere:
» Aimez les Payſans, devenez plus humain,
» N'enlevez point leur lard, ne buvez point leur vin;
» Reſpectez leurs moitiés, épargnez leur volaille,
» A leurs troupeaux craintifs ne livrez plus bataille;
» Pour les mieux protéger, ſouvenez-vous toujours
» Que j'étois Payſanne, & que j'eus vos amours.

MOULINET.

AIR : *Cela m'eſt bien dur.*

Je n'ai pas prévu ces allarmes;
A mes yeux pourquoi vous montrer?
Triomphez, vous voyez mes larmes,
Ai-je bonne grace à pleurer?

Contre vos traits je n'étois pas en garde.
Ah ! quand je regarde
Ces beaux yeux dont le charme eſt sûr,
Cela m'eſt bien dur.

(*tendrement.*) (*vivement.*)

» Je vous aime Colette.... Evite ma préſence ;
» Tu cours plus de danger, ici, que tu ne penſe.
(*tendrement.*)
» Plus que jamais ſur moi vos yeux font leur effet.
(*avec fureur.*)
» Ah ! ſi vous connoiſſiez le cœur de Moulinet ;
» Oui, l'amour d'un Houzard eſt un amour impie,
» Prêt à roſſer l'objet qu'il aime à la folie.

COLETTE.

AIR : *Oh! Ricandaine.*

Mais je crois qu'il perd la raiſon !
Oh ! ricandaine, oh ! ricandon :
Rêvez-vous, mon petit Mignon ?
De grace rappellez-vous donc.
Ah ! ſi bruſquement paſſe-t-on,
D'une amoureuſe émotion,
Aux fureurs de l'ambition ?
Ricandaine.

MOULINET.

Ventrebleu ! tourne ailleurs tes pas :
Sur toi j'exercerois mon bras.

COLETTE.

Tu feras ce que tu voudras.

MOULINET.

Moi, je t'étrillerai :
Oh ! ricandaine.

COLETTE.

Moi, je l'endurerai :
Oh ! ricandé.

MOULINET.

» Mais pour être plûtôt débaraſſé de toi,
(*Il tire un piſtolet.*)
» Il faut que je te tue..... Allons, morbleu... reçoi...

COLETTE.

AIR : *Tourne, tourne ; c'eſt ton payement.*

En chemin votre bras demeure,
Pourſuivez donc votre deſſein :
Lâchez le coup, je tends le ſein ;
Puiſque vous voulez que je meure,
Tirez, tirez votre piſtolet.

MOULINET.

Je n'ai rien dans le baſſinet.

COLETTE.

AIR : *Le Meûnier avec la Boulangere.*

Je me livre à ce courroux ;
Que j'expire ſous vos coups :
Je vous le pardonne.

MOULINET,

Que vous êtes bonne !

AIR : *Quand Pierrot coupit.*

La gloire inhumaine
M'excite au forfait.
L'Amour qui m'enchaîne
Me dit en ſecret :
Moulinet,
Turlututu, rengaîne, rengaîne, rengaîne.

AIR : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Je ſens qu'à tes genoux ma foibleſſe m'entraîne.
Je voulois te tuer ; mais l'entrepriſe eſt vaine.
Tout prêt à t'immoler, l'Amour t'a fait quartier ;
Le crime eſt imparfait, le remords eſt entier.

» C'eſt à moi bien plûtôt à me caſſer la tête :
» Oui, c'eſt bien dit, mourons... Colette, tu m'arrête !
» Que d'amour !

COLETTE.

» Ah ! Monſieur, faut-il comme un nigaud
» S'homicider ſoi-même ? Epouſez-moi plûtôt.

MOULINET.

Par ma foi, je crois que tu penſes juſte. Décidons : Colette, veux-tu vivre & devenir ma femme ?

COLETTE.

Pardi, belle demande !

MOULINET.

AIR : *Dans notre village chacun vit content.*

Suis-moi, mon aimable,
Pour l'être à l'inſtant
Au milieu du Camp.

COLETTE.

Mais le lieu n'eſt pas convenable.

MOULINET.

Bon! nous épouſons
Où nous nous trouvons.

COLETTE.

Je n'oſe encore me flatter de rien : vous m'avez promis tant de fois de m'épouſer ſans l'accomplir, qu'il ne faut plus compter ſur votre parole.

MOULINET.

» Ah ! jamais mon ardeur pour vous ne fut ſi forte;
» Je vous aime à la rage, ou le Diable m'emporte....
» Que dis je ? malheureux ! Tu me connois brutal,
» Si tu ne ſors d'ici tu te trouveras mal.
» Pour la derniere fois, évite-moi, te dis-je.

COLETTE.

» Ah ! vous me faites peur ! & tout mon ſang ſe fige !
» Il devient maniaque ! On devroit le lier.
» Adieu donc; pour jamais il le faut oublier.

SCENE XXI.

MOULINET.

» JE te laiſſe partir, & je t'aime, Colette :
» Ah ! je change, morbleu ! comme une Girouette.

SCENE XXII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AHi, ahi, ahi !

MOULINET.

Quels cris ſe font entendre ?

NICODEME.

AIR. *Le long de-çà, le long de-là.*

Morgué, le tour eſt indigne.
Vos Houzards, inſolemment,
M'on fait un affront inſigne ;

Ils m'ont frappé vivement
Le long de-çà, le long de-là,
Le long de l'échigne,
Par derriere & par devant.

Je me ſis expoſé comme un ſot, & je ne ſais comment : mais courez vite au ſecours de ma fille ; ils voulont itou la paſſer par les baguettes.

MOULINET.

» S'ils l'oſoient attenter, qu'ils craignent mes fureurs.
» Non jamais l'Univers n'auroit vû tant d'horreurs.

SCENE XXIII.

CLAUDINE, NICODEME, MOULINET.

CLAUDINE.

DE la joie ! de la joie ! Colette a désarmé les Houzards ; ils la trouvent si belle qu'ils voudroient tous l'épouser.

NICODEME.

Oh ! diable ! je ne voulons point de ces Gendres-là.

CLAUDINE.

Titata vous la ramène.

SCENE XXIV & derniere.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

TRiomphe, Moulinet ; la beauté de Colette a parlé pour toi.

AIR : Marche Françoiſe. *Rata pa ta pan, ſuivant le Régiment.*

Voyant ſur ſon ſein blanc
De fripons d'Amours un groupe,
On s'écrie à l'inſtant :
Sarpédié, la belle Enfant !
Nous excuſons ſon Amant :
Qu'elle ſoit de la Troupe,
Et qu'il la mène en croupe ;
Rata pa ta pan,
Suivant le Régiment.

Nous te permettons de l'épouſer.

MOULINET.

Parbleu ! vous n'en ſerez pas dédits ; je vous prends au mot.

AIR : *Si l'Amour a des tourmens, c'eſt la faveur des Amans.* (*de l'Opera d'Alceſte.*)

Enfin Colette me reſte,
Aucun ne me la conteſte;
N'allons pas, à contre-tems,
Faire un dénouement funeſte.
Si l'Amour a des tourmens,
C'eſt la faute des Amans.

Donnez-moi votre main.

COLETTE.

La voici. Courons ſigner le contrat.

NICODEME.

Qu'on faſſe la noce toute entiere; tandis qu'il eſt dans la bonne veine, je vais envoyer les Ménétriers.

COLETTE.

Toutes réflexions faites, l'amour nous privoit de notre Commandant. L'hymen va nous le rendre.

AIR. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Tant qu'on nourrit l'amour par la ſeule eſpérance,
Il veut avoir le prix de ſa perſévérance;
Mais au but deſiré quand l'hymen le conduit,
Il en meurt de plaiſir dès la premiere nuit.

FIN.

COMPLIMENT
DE
MOULINET
AU PUBLIC.

A la clôture du Théâtre de l'Opéra-Comique, le 21 Mars 1739.*

AIR. *Des Pendus.*

AVant d'abandonner ces lieux,
Moulinet vous fait ses adieux;
Ce départ ne vous touche guére :
Bientôt vous allez voir mon frere
Sur le Théâtre Italien :
Peut-être n'y perdrez-vous rien.

On a cru ne devoir que travestir & parodier simplement une Tragédie qui a mérité, à si bon droit, vos suffrages. On laisse le soin d'en faire la critique à des plumes plus aguerries dans ce genre.

AIR. *Ah! si j'avois connu M. de Catinat.*

Nous avons essayé d'en effleurer le miel ;
Un autre plus mordant peut en tirer le fiel.
Pour peu que mon Cadet se livre à mon penchant,
Si je suis plus mauvais, il sera plus méchant.

Mais cela est fort naturel.

* Nota. *La Parodie a été représentée pour la premiere fois, le 15 Mars 1739.*

AIR : *De nécéſſité nécéſſitante.*

Le bon ſang toujours dégénere :
Mon frere & moi nous avons beau faire ;
Chacun dans notre petite ſphere,
Nous ne vaudrons jamais notre pére.

A mon égard, Meſſieurs, ſi je vous ai ennuyés, je ne vous ai pas ennuyés long-temps. Quoi qu'il en ſoit, il me reſte à vous remercier de l'accueil favorable dont vous avez paru honorer un enfant qui n'eſt pas venu à terme, & qui meurt dans le temps qu'il devroit naître. Ce m'eſt toujours une conſolation d'avoir pour témoin de ma fin une ſi brillante Aſſemblée.

AIR : *Les Echos.*

Aujourd'hui la Salle eſt pleine :
Quel plaiſir de vous y voir !
Qu'ainſi la Foire prochaine
Puiſſe combler notre eſpoir !
Veux-tu, Fortune inconſtante,
Nous rendre, après tant d'échecs,
Secs ?
Qu'en l'an mil ſept cent quarante
Nous revoyions le Public
Hîc.

FIN.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 19 Mars 1740.

ACTEURS.

Madame BERTRAND, *Meuniere.*

LA COMMERE CLIQUET.

COLIN, *Garde-Moulin.*

LISON, *Servante de Madame Bertrand.*

Monſieur GRIFFAUD, *Tabellion.*

La Scene eſt dans un Village.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.

ENFIN, c'eſt donc aujourd'hui que Madame Bertrand doit me remettre les deux cents écus qu'elle donne à Liſon : tout ſeroit perdu, ſi elle alloit s'appercevoir que cette fille eſt aimée de Colin ; heureuſement que les pauvres enfants ont ſi bien fait juſqu'à préſent, qu'ils n'ont point encore été découverts.

SCENE II.

LA COMMERE CLIQUET, LE TABELLION.

LA COMMERE.

AIR : *Que Colin vient de me faire rire !*

AH ! que Colin vient de me faire rire !
A ma Commere allons vîte le dire.
Rien n'eſt ſi drôle que cela.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE TABELLION *à part.*

Bon ! voici le plus mauvais eſprit, la plus méchante langue !...

LA COMMERE.

Rien n'eſt ſi drôle que cela.
Ah ! ah ! &c.

LE TABELLION.

Eh ! de quoi riez-vous donc ſi fort, Commere Cliquet ?

LA COMMERE.

D'une choſe qui ne fera pas rire Madame Bertrand, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Elle le ſaura donc bientôt.

LA COMMERE.

J'ai une attention particuliere pour tout ce qui regarde mes amis. Par exemple,

mon Compere Griffaud, quand vous étiez en peine de vous éclaircir ſur certaines choſes.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere?*

C'eſt moi qui vous fis ſavoir,
Que votre femme alloit le ſoir,
Avec Lubin,
Au bois voiſin :
Vous m'entendez bien,
Vous le ſavez bien.
Vous eutes le plaiſir, Compere,
De ne plus douter de rien.

LE TABELLION.

Oui, oui, oui.

LA COMMERE.

Cela vous ſatisfit beaucoup, n'eſt-ce pas ?

LE TABELLION.

Aſſurément. Mais qu'avez-vous donc appris de nouveau ?

LA COMMERE.

Que Madame Bertrand eſt une franche dupe : elle publie dans le village qu'elle eſt aimée de ſon Garde-Moulin.

AIR : *Il faut, quand l'amour nous preſſe.*

Si l'on croit ce qu'elle chante,
Colin ſuit par-tout ſes pas ;
Vraiment la Maîtreſſe n'eſt pas

Ce qui le tente :
Il trouve bien d'autres appas
Dans la Servante.

LE TABELLION.

Et où diable avez-vous pris cela ?

LA COMMERE.

Oh ! vous ne conviendrez pas du fait. Vous tremblez que l'amour de Colin, s'il étoit découvert, ne portât préjudice à Liſon, que vous appellez votre filleule.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

Cette friponne de Liſon,
Je le ſais, vous eſt chere ;
Vous ne l'aimez pas ſans raiſon :
On dit même, Compere,
Que vous êtes de ce tendron
Un tant ſoit peu le pere.

LE TABELLION.

Voilà toujours de vos coups de langue.

LA COMMERE.

AIR. *C'eſt le tran, tran.*

Ce bruit ne vous fait point d'outrage :
Ne voit-on pas que tous les jours,
A la ville comme au village,
On ſe prête un commun ſecours ?
Entre bons voiſins c'eſt l'uſage ;
Ce que l'on reçoit, on le rend.

C'eſt le tran, tran, tran, tran, tran, tran,
Le trantran du ménage.

LE TABELLION, *à part.*

Il n'y a pas moyen d'arrêter ſon babil. Allons avertir Liſon de ſe tenir ſur ſes gardes. (*Il ſort.*)

SCENE III.

Mme. BERTRAND, LA COMMERE CLIQUET.

LA COMMERE.

ALlons trouver Madame Bertrand. Ah ! la voici fort à propos. Eh ! bien, qu'eſt-ce ma Commere ? Comment gouvernez-vous Colin ?

Madame BERTRAND.

AIR. *Tout drès le matin* N°. 1.

Perſonne comme ce Garçon,
N'a cœur à la beſogne :
Quoique très-vif, c'eſt un mouton,
Point jureur, point ivrogne.
Il n'engendre point de chagrin ;
Toujours en train, tout drès l'matin,
Il fait tourner mon moulin !
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
On n'en trouve point enfin,

Comme Colin,
Comme Colin.

LA COMMERE.

Croyez-vous cela ?

Madame BERTRAND.

AIR. *Un Meunier aimable.* N°. 2.

Oui Colin m'enchante :
Très-fort je lui plais.
Je m'en trouverai contente ;
J'entends bien mes intérêts.
Depuis long-temps il eſt fait à mon tracas,
Et depuis que j'ai ce Gas,
Mon moulin ne chaume pas.

LA COMMERE.

AIR : *Et zon, zon, zon.*

Il vous aime toujours ?

Madame BERTRAND.

Comme à ſon ordinaire.

LA COMMERE.

Ah ! les belles amours !

Madame BERTRAND.

Quoi ! Quel eſt ce myſtere ?

LA COMMERE.

Et zon, zon, zon,
Votre amant, ma Commere,
Et zon, zon, zon,
Eſt celui de Liſon.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce ? Que voulez-vous dire ?

LA COMMERE.

AIR : *Le cul dans une hotte.*

J'ai vu Colin qui tenoit.
Un beau Sanſonnet ;
J'ai remarqué qu'il le ſifloit
Avec un ſoin extrême,
Et qu'il l'inſtruiſoit
A dire : Je vous aime.

Madame BERTRAND.

Et pourquoi, s'il vous plâit, voulez-vous qu'il prenne ce ſoin pour Liſon ?

LA COMMERE.

Pourquoi ? C'eſt qu'il continuoit ainſi :

AIR : *Du haut en bas.*

Ma petite Liſon ignore
Tout mon amour.
Plus de mille fois chaque jour,
Tu lui diras que je l'adore,
Sans pouvoir exprimer encore
Tout mon amour.

Madame BERTRAND.

Quel conte !

LA COMMERE.

Mais rien n'étoit plus touchant que de lui entendre dire : Sanſonnet, mon fils :

AIR : *Sur tous les maux que m'a fait ma Silvie.*

Je te prépare un charmant eſclavage ;

D'être à Liſon tu dois être flatté :
Si, comme toi je ne ſuis pas en cage,
Je n'ai pas moins perdu ma liberté.

Il en dégoiſoit encore bien d'autres.

Madame BERTRAND.

Je ne puis le croire.

LA COMMERE.

Vous devez en être certaine.

Madame BERTRAND.

Quoi ! Colin me trahiroit ! S'il étoit capable.... Je veux m'en éclaicir. (*Elle appelle Liſon.*) Liſon. Oui, je vais bientôt m'en éclaircir.

LA COMMERE.

Je vous laiſſe avec elle. Faites votre profit du petit avertiſſement que je vous donne.

SCENE IV.

Madame BERTRAND, LISON.

Madame BERTRAND.

QU'eſt-ce donc, Mademoiſelle Liſon ? J'apprens de jolies choſes ?

LISON *troublée.*

Qu'eſt-il arrivé ?

Madame BERTRAND.

Quel air interdit !

LISON.

Je m'en vais, car il me ſemble que vous voulez me gronder.

Madame BERTRAND.

Que je vous gronde ou non, reſtez ici, je vous prie.

LISON.

Vous ſavez combien j'ai d'ouvrage à faire.

Madame BERTRAND.

Vous ferez votre ouvrage, quand je vous aurai parlé.

LISON.

AIR. *Quand elle coud, elle eſt contente.* N° 3.

Nous avons tantôt bien à moudre,
Madame BERTRAND.
Quand il ſera temps on moudra;
LISON.
J'ai beaucoup de ſacs à recoudre.
Madame BERTRAND.
Tels qu'ils ſont, on s'en ſervira.
C'eſt tout l'emploi d'une ſervante,
Quand elle coud, quand elle coud,
Quand elle coud elle eſt contente.

LISON.

AIR. *Attendez-moi ſous l'Orme.*

Mais pour le blanchiſſage...

Madame BERTRAND.
Blanchiſſe qui pourra.
LISON.
J'ai laiſſé le fromage.
Madame BERTRAND.
Le prenne qui voudra
LISON.
Il faut du moins que j'aille....
Madame BERTRAND.
Où voulez-vous courir ?
LISON.
Empater la volaille.
Madame BERTRAND.
Eh! laiſſez-la maigrir.

Venons au fait, Mademoiſelle. On m'a rapporté que Colin vous aime, & que vous cherchez à lui plaire.

LISON.

Moi !

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

J'aurois grand tort, aſſurément,
De vouloir attendrir ſon ame;
Si j'ai pu lui plaire un moment,
Je ne lui plaira plus, Madame.

Madame BERTRAND.

C'eſt donc à dire que vous vous êtes apperçue que vous lui plaiſiez ?

LISON.

Et non vraiment : ce n'eſt pas comme cela que je l'entends.

Madame BERTRAND.

AIR. *Du Grondeur.*

Tout-à-l'heure, la Commere
Du fait vient de m'informer.
Vous voulez en vain vous taire ;
Le tout va se confirmer.
Sur un tel point, ma colere
Que rien ne peut désarmer,
Vous fait un crime de plaire,
Tout aussi grand que d'aimer.

AIR. *Tarare, ponpon.*

Je m'apperçois enfin,
Que vous prenez, ma mie,
Trop soin de votre teint ;
Sans doute pour Colin.
Songez-y, je vous prie.
Il vous sied bien, ma foi,
D'être ici plus jolie
Que moi ?

LISON.

J'y aurai attention, Madame.

Madame BERTRAND.

Mais voici Colin. O ciel ! tout ce que ma Commere m'a rapporté n'est que trop véritable. Voilà la cage, voilà l'oiseau. Je l'entends, je crois, qu'il répete : Je vous aime....

LISON *à part.*

Je tremble.

SCENE V.

Madame BERTRAND, LISON, COLIN.

COLIN, *au fond du Théatre, tenant une cage.*

AIR. *Pour voir un peu comment ça f'ra.*

POur elle je grille en ma peau;
D'en parler, je n'ai le courage :
Le don d'une fleur, d'un oiseau,
Souvent dit plus qu'un beau langage.
Portons-lui ce Sansonnet-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

Madame BERTRAND, *se cachant derriere Lison.*

Je n'en puis plus douter. Ah ! coquine de Servante !

COLIN *à part, ne voyant que Lison.*

La voilà, cette chere Lison, que je trouve heureusement seule. (*Haut, en approchant.*) Mademoiselle Lison, voulez-vous bien me faire le plaisir de.... (*Appercevant Madame Bertrand.*) de vous ranger, que je présente cela à Madame Bertrand ?

Madame BERTRAND.

A moi !

COLIN.

Eh ! oui, voirement.

Madame BERTRAND.

AIR. *Valet chez une Fermiere.* De Raton & Roſette.

Quoi ! c'eſt à moi que s'adreſſe
Ce beau moineau guilleret.

COLIN *riant.*

Eh, eh, eh, eh, eh, eh !

Madame BERTRAND.

Je t'ai cru l'ame traîtreſſe ;
De ce ſoupçon j'ai regret.

COLIN.

Eh, eh, eh, eh, eh, eh !
Ce matin, avec adreſſe,
Pour vous prouver ma tendreſſe,
J'ai tendu mon trébuchet ;
De ma main, daignez, Maitreſſe,
Recevoir ce Sanſonnet.

Madame BERTRAND, *prenant la cage.*

Ah ! je reſpire !

LISON.

Vous voyez bien, Madame ?

Madame BERTRAND.

Que je ſuis agréablement ſurpriſe !

AIR : *Que je regrette mon amant !*

L'aimable oiſeau ! qu'il eſt joli !

COLIN.

De plus il peut vous être utile ;
Vous babillerez avec lui,
Quand il faudra que j'aille en ville.
Il parlera,
Chantera,

Dégoiſera,
Ce qu'il ſaura;
Je crois qu'il vous amuſera.

Madame BERTRAND.

Pour ça, il faut avouer que la Commere Cliquet eſt une grande médiſante; elle vouloit me perſuader que c'étoit pour Liſon, & que tu l'aimois.

COLIN.

Moi, aimer Liſon!

Madame BERTRAND.

AIR: *Ton himeur eſt, eſt Catherine.*

J'en étois triſte & rêveuſe.

COLIN.

Vous pouvez vous raſſurer.
Voyez la belle morveuſe,
Pour me faire ſoupirer!
Veut-elle donc, en tendreſſe,
L'emporter à dix-huit ans,
Sur ſa prudente maîtreſſe,
Qui vit depuis ſi long-temps?

Madame BERTRAND.

Cela ne conviendroit guere, aſſurément.

COLIN.

Et pis, j'ai le cœur haut. Vous êtes d'une bien pus grande qualification qu'elle.

Madame BERTRAND.

Va, ma pauvre Liſon; je ſuis fâchée de

de la querelle que je t'ai faite ; je ne manquerai pas de donner aujourd'hui au Tabellion ce que je lui ai promis pour t'établir.

COLIN.

Voilà parler en brave femme, ça.

Madame BERTRAND.

Je vais, tout de ce pas, relancer cette babillarde de Cliquet, & de-là chercher de l'argent chez mes fermiers.

COLIN.

Et moi, m'eſt avis que le jour ne ſe paſſera pas, ſans que j'ayons beſoin des Ménétriers ; je m'en vais les retenir. Mais morgué, attendez-moi donc, Madame Bertrand : je ne ſais pas comme vous faites ; mais je ne peux pas vous quitter un moment : c'eſt pus fort que moi.

Madame BERTRAND.

Oh le gentil garçon ! Que je ſerai heureuſe avec lui ! Je ne veux plus différer notre mariage.

(*Colin ſuit Madame Bertrand.*)

SCENE VI.

LISON *seule.*

COlin ſuit Madame Bertrand ! je ne ſais que penſer.

AIR. *Les Triolets.*

Il me tire d'un embarras,
Pour me remettre dans un autre.
Je craignois de fâcheux éclats,
Colin me tire d'embarras.
Mais auſſi, ne voudroit il pas
Rompre un lien tel que le nôtre ?
Il me tire d'un embarras,
Pour me remettre dans un autre.

SCENE VII.

LE TABELLION, LISON.

LISON.

AH, mon Parrain, vous me voyez bien en peine.

LE TABELLION.

Je ſuis bien en peine auſſi, ma filleule. Madame Bertrand a dit qu'elle me livreroit aujourd'hui les deux cents écus, par-

ce que c'eſt le jour de ta fête, & je n'ai point encore entendu parler d'elle.

LISON.

AIR. *Le ſeul flageolet de Colin.* N° 4.

L'amour de ſon garde-moulin,
Lui trouble la cervelle.
Elle n'a des yeux que pour Colin ;
Le reſte eſt bagatelle.
J'ai bien peur que Colin à la fin,
N'ait des yeux que pour elle.

LE TABELLION.

AIR. *Et ſur-tout prenez bien garde.*

Allez, Liſon, ne craignez rien :
Colin vous aime toujours bien,
De cœur, d'amour, d'affection ;
Mais ſur-tout prenez bien garde à fuir l'occaſion.

Souvenez-vous des raiſons que je vous ai dites, & contraignez-vous. Tenez, écoutez-moi : ſi Colin vient d'un côté, allez-vous-en tout auſſitôt de l'autre ; entendez-vous ?

LISON.

Oui, mon Parrain.

LE TABELLION.

Adieu.

SCENE VIII.

LISON, COLIN.

LISON.

MOn Parrain a raiſon. Si Colin vient par ici, je m'en irai tout auſſitôt par là. Ah!

(*Elle ſe trouve vis-à-vis de Colin.*)

COLIN.

AIR. *Qu'elle eſt jolie, ma brunette!* N° 5.

Je viens trouver la follette,
Qui m'a ſu charmer.
Colin la voyant ſeulette,
Se ſent enflammer.
Qu'elle eſt jolie ma Brunette!
N'os'roit-on l'aimer?

LISON.

Ah, ah! c'eſt vous Monſieur Colin.

COLIN.

Comme vous dites ça? Eſt-ce que vous n'avez pas bien deviné que c'étoit vous que je cherchois, quand ſte maudite Madame Bertrand s'eſt rencontrée viſon-viſu de moi?

LISON.

AIR. *Que de gentilles Pelerines.* Des 3 Cousines.

A d'autres, c'est une défaite.

COLIN.

C'étoit à vous, belle Brunette,
Que je venois conter fleurette ;
Et vous deviez bien être au fait :
C'étoit à vous, belle Brunette,
Que j'apportois le Sansonnet.

LISON.

Est-il bien vrai, Colin ?

COLIN.

Oui, pargué, Lison.

AIR. N° 6.

Je ne sais ce que ça veut dire :
Drès que je vous vois, je soupire ;
Je pense à vous soir & matin.
Ce minois fin & mutin,
Cette main, & ce joli sein,
Et cet œil malin,
Enfin tout ça m'inspire ;
Et quand vous regardez Colin,
Son cœur fait tac, tic, tac, tique, tique, tac,
Comme le taquet du moulin, comme le taquet du moulin.

LISON.

Cela ne sera rien. Je me trouve aussi je ne sais comment, dès que je vous apperçois. Par exemple, j'étois en colere contre

vous, & j'oublie, en vous voyant, que je ſuis fâchée.

COLIN.

Donnez-moi donc votre main, que je la baiſe.

LISON.

Oh que nenni! on m'a défendu ça.

COLIN.

Queu conte!

SCENE IX.

LISON, COLIN, LA COMMERE CLIQUET *à la fenêtre, qui les examine.*

LA COMMERE.

AH! ah! qu'eſt-ce que je vois?

LISON.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

Oui, mon parrain m'a fait entendre
Qu'il ne faut point donner ſa main.

COLIN.

Je ſuis à plaindre.

LISON.

Non, Colin,
Puiſque vous pouvez me la prendre.

LA COMMERE.

Ce ſont eux. Examinons.

COLIN.

Je vous entends, ma chere Liſon, vous me permettez de baiſer votre main, quand vous n'y penſerez pas.

LISON.

Oh! cela n'arriveroit jamais.

COLIN.

Pourquoi?

LISON.

C'eſt que je penſe toujours que cela va m'arriver.

COLIN.

Ça s'appelle avoir de bonnes penſées.

LA COMMERE.

Fort bien.

COLIN.

Ah! que je ſuis content; mais ce n'eſt pas aſſez, chere Liſon.

AIR. *Ça que je te mette.*

Ça, ça, que je mette
Dans ta gorgerette,
Ça, ça, que je mette
Ce petit bouquet.

LISON.

Le mien, mon poulet,
Va te ſervir d'aigrette.

ENSEMBLE, *s'attachant réciproquement leurs bouquets.*

Ça, ça, que je mette
Ce petit bouquet.

LA COMMERE.

Cela va à merveille.

COLIN.

Oh! ça, Liſon, c'eſt aujourd'hui ta fête; morgué, je voudrois bien t'embraſſer ſans que ça te fâche; mais ton Parrain t'aura encore défendu ça, ſans doute?

LISON.

Oui. Mais, Colin, dis-moi donc pourquoi eſt-ce qu'on défend ſi fort à une fille de ſe laiſſer embraſſer par un garçon?

COLIN.

Et, voirement; c'eſt qu'ils diſiont qu'il y a du mal à ça.

LISON.

Mais s'il y a du mal, pourquoi eſt-ce que cela arrive tous les jours?

COLIN.

Oh! c'eſt que c'eſt un mal qui fait du bien.

LISON.

Il y a donc là-dedans du bien & du mal.

COLIN.

Oui. Mais, écoute-moi, Liſon: quand c'eſt le jour de la fête, le mal n'y eſt plus, & le bien y eſt tout ſin ſeul.

LISON *se laissant embrasser.*

Oh ! dame ; dès que c'est comme ça, c'est différent.

LA COMMERE.

Ils s'embrassent ! ah ! Commere Bertrand, où êtes-vous ?

COLIN.

Morgué, quand viendra le temps que je pourrons nous embrasser sans contrainte ?

AIR. *Comme deux seaux dans un puits.*

Mets la main là,
Ma petite maîtresse,
Mets la main là.

LISON.

Tiens, Colin, la voilà.
(Ils se touchent dans la main.)

COLIN.

* Morgué, ce seroit grand dommage de laisser trop long-temps, comm' ça,

Languir notre tendresse,
Et j'agirai
Avant qu'il soit demain.

LISON.

De bon cœur je ferai
La moitié du chemin.

---

* Cette prose se débite sur le ton de l'air, & s'enchaîne avec le vers qui la suit.

AIR. *Dieux! quel moment!* De l'Opéra de Castor & Pollux.

Mon cœur t'engage ici sa foi :
Tu peux compter sur moi,
Je ne suis point volage.
Je n'aimerai que toi,
Non rien que toi,
Et sans partage :
Mon cœur t'engage ici sa foi.

LA COMMERE *haut.*

Oh! pour le coup, cela n'est pas douteux.

LISON.

Qu'est-ce que j'entends ?

LA COMMERE.

Ah ! pauvre Madame Bertrand ! Courons vîte la chercher.

(*Elle se retire de la fenêtre.*)

SCENE X.

COLIN, LISON.

LISON.

AH ! Colin, nous sommes perdus ; la Commere Cliquet étoit à sa fenêtre.

AIR. *O lire, ô lire, ô la.*

Elle a tout apperçu.

COLIN.

Quel malheur imprévu !

LISON.

Elle ira tout redire.

COLIN.

Olire, olire.

LISON.

Elle ira tout redire.

COLIN.

Olire, ola.

Il faut ici de l'entendement ; j'imagine quelque choſe. Rentre vîte dans le Moulin, voilà Madame Bertrand qui revient du Village ; je te réponds qu'elle ne m'échappera pas. Vas donc vîte.

SCENE XI.

COLIN, Madame BERTRAND.

COLIN.

EH ! Madame Bertrand, où allez-vous donc ? Venez un petit moment par ici. Morguenne, il y a je ne ſais combien que je ſuis là, à vous attendre.

Madame BERTRAND.

Et moi, mon pauvre Colin, je viens de déclarer dans tout le Village, que notre mariage s'alloit faire.

COLIN.

Sanguoi, que je ſuis joyeux de vous voir ! jamais morgué, ça ne m'a tant fait de plaiſir !

Madame BERTRAND.

Le pauvre enfant ! As-tu averti les Ménétriers ?

COLIN.

Oui. Mais pargué, faites-moi un plaiſir Madame Bertrand, je vous prie.

Madame BERTRAND.

Q'eſt-ce que c'eſt ?

COLIN.

Donnez-moi votre belle main à baiſer ?

Madame BERTRAND.

AIR. *Entre l'Amour & la raiſon.*

T'amuſer à baiſer ma main ?
Avant peu n'es-tu pas certain
D'obtenir toute ma perſonne ?

COLIN.

Donnez toujours, pour m'obliger.
(*Il lui baiſe la main.*)
L'échantillon me fait juger
Que la piece doit être bonne.

Madame BERTRAND.

AIR : *Mademoiſelle, parez votre Chapelle* No. 7.

Que Colin eſt joli
Et poli !
Eſt-il un galant plus accompli ?

De ton amour parfait,
Tu me donnes, Poulet,
Preuve nouvelle.

COLIN.

J'ai, pour marquer mon zele,
Encor certain bouquet.
Mad'moiſel', parez vot' chapelle.
Parez vot' chapelle.

Madame BERTRAND.

AIR : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Un bouquet! mais comment donc!
Rien n'eſt plus honnête.
Ce n'eſt pas ma fête.

COLIN.

Bon!
Cette raiſon vous arrête?
Il n'importe quel jour c'eſt;
De la beauté qui nous plaît,
C'eſt tous les jours la fête.

Vous voudrez bien que je l'attache moi-même?

Madame BERTRAND.

Qui pourroit, mon cher Colin, te refuſer quelque choſe?

(*Colin lui attache le bouquet.*)

COLIN.

Oh! çà, Maîtreſſe, je vous ai baiſé la main; mais ce n'eſt pas aſſez.

AIR. *Vantez-vous-en.*

Tenez, morgué, je vous demande
Encore une faveur plus grande.
Madame BERTRAND.
Mais il n'en eſt pas, mon Poulet.
COLIN.
Oh! que ſi fait. *bis.*
Je n'oſe le dire tout net :
Mais votre minois m'affriande?
Madame BERTRAND.
Tu veux m'embraſſer, mon enfant?
COLIN *l'embraſſe.*
Vantez-vous-en.

Madame BERTRAND.
Eh! mais. Colin....
COLIN.
Oh! dame! drès que vous ne m'en refuſez pas la permettance, c'eſt tout comme ſi vous me la bailliez.

Madame BERTRAND.
AIR. *Ton joli, belle Meûniere.*

Tu t'y prends d'une maniere,
Mon petit Colin,
A ſoumettre la plus fiere :
Tu ſeras demain
Le maître de la Meûniere,
Et de ſon moulin.
COLIN.
Puiſque vous êtes de c'tte himeur-là, je

m'en vais, de ce pas, dire à Monſieur Griffaud qu'il nous barbouille un mot de Contrat. Touchez-là, Madame Bertrand.

Madame BERTRAND *lui donnant la main.*

Volontiers.

COLIN.

AIR. *Je vais toujours le même train.* Nº. 8.

Je ne ſuis qu'un pauvre garçon,
Mais j'ai le cœur & le bras bon,
Avec moi, point de temps perdu;
Je ſuis vigilant, je ſuis entendu.
Beaucoup font les Olibrius,
A cauſe qu'il ont du *quibus*;
Pour moi, j'ai des talents
Qui ſont plus excellents morgué.
La femme qui m'aura,
Jamais de rien ne chommera:
Morgué, la femme qui m'aura,
Jamais de rien ne chommera.

SCENE XII.

Madame BERTRAND *ſeule.*

JE ne ſaurois mieux faire, que de finir avec ce garçon-là; il achalande ma maiſon.

AIR: *Ah! ah! ah! Venez-y toutes, mes belles jeunes filles, &c.*

Il neſt point de Fermiere

Qui n'apporte ſon grain
A Colin;
Et la journée entiere
Il chante ce refrain :
Ah! ah! ah! Venez-y toutes,
Les belles jeunes filles, moudre
A notre moulin.

SCENE XIII.

LA COMMERE CLIQUET, Madame BERTRAND.

LA COMMERE.

AIR : *Jupin, de grand matin.*

JE n'en puis plus, ma foi;
Enfin je vous vois,
Commere, écoutez-moi;
C'eſt cela
Qui vous ſurprendra.
J'ai vu de mes yeux,
Tout à l'heure, en ces lieux.....
Reſpirons un moment,
J'ai trop couru....
J'ai vu très-clairement,
Qui l'auroit crû ?....
Je vous tairois à tort
Tout ce micmac;
Le ſecret me charge fort
L'eſtomach.

L'eſtomach.

Commere pour le coup,
J'en ſais beaucoup,
Je vais vous compter tout
De bout en bout :
Vous ne me direz plus
Que je fais des caquets ſuperflus.

Madame BERTRAND.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

LA COMMERE.

AIR. *Que j'eſtime mon cher voiſin.*

Veuve qui cherche de l'emploi
Dans l'amoureux myſtere,
Ne doit jamais garder chez ſoi
Fille en âge de plaire.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce à dire ?

LA COMMERE.

Je vous conſeille de renvoyer au plutôt Liſon. Comment, ma Commere, une Servante aller ſur les briſées de ſa Maitreſſe ! Jour de Dieu ! ſi j'étois à votre place, je lui torderois le col.

Madame BERTRAND.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

LA COMMERE.

Oh ! pour cette fois-ci, j'ai vu Colin & Liſon ſe donner des témoignages d'amitié, qui ne ſont pas équivoques.

AIR. *Nanon dormoit.*

En ce lieu-là,
J'ai vu de ma fenêtre ;
Où vous voilà,
J'ai vu le petit traître
Prendre à Liſon la main.
Madame BERTRAND.
N'eſt-ce que cela ?
C'eſt moi, c'eſt moi, qui l'ai laiſſé prendre à Colin.
LA COMMERE.
C'eſt elle, c'eſt elle, elle le prend bien.

AIR. *Pin bi berlot, pin lo relobinet.*

Enſuite, le petit coquet
Offre à Liſon la roſe & le muguet.
Madame BERTRAND.
C'eſt à moi, Commere Cliquet.
LA COMMERE.
Je vous crois.
Madame BERTRAND.
C'eſt à moi,
Ma Commere Cliquet.

LA COMMERE.
AIR. *Daphnis la vit, Philis le vit.*

Leur tendreſſe eſt réciproque.
Madame BERTRAND.
Et ceſſez votre caquet.
LA COMMERE.
Avec Colin Liſon troque
Un baiſer pour un bouquet.

Madame BERTRAND.

C'eſt moi, c'eſt moi, ma chere.

LA COMMERE.

Colin le met
Dans ſon corſet.

Madame BERTRAND.

C'eſt dans le mien, Commere.

LA COMMERE.

Oui, c'eſt dans le ſien,

Madame BERTRAND.

AIR. *Des billets doux.*

Quand on eſt prêt de s'épouſer,
Cela, je crois, peut s'excuſer.

LA COMMERE.

Ah! vous me faites rire.
Je ſais vos droits ſur ce garçon;
Si je n'avois pas vu Liſon,
Je n'aurois rien à dire.

Madame BERTRAND.

Quel entêtement!

LA COMMERE.

Oui, oui, quel entêtement! Ce n'eſt pas tout. Je les ai vu ſe toucher dans la main, & ſe donner une foi mutuelle.

Madame BERTRAND.

Hé! bien, oui. Que trouvez-vous à dire à cela?

LA COMMERE.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Votre Colin admiroit

De Lison la taille mignonne.
Madame BERTRAND.
C'est la mienne.
LA COMMERE.
Il se miroit
Dans les beaux yeux de la Friponne.
Madame BERTRAND.
C'est dans les miens.
LA COMMERE.
Lison, enfin,
Regardoit tendrement Colin,
D'un air doux, naïf, enfantin.
Madame BERTRAND.
C'est moi, rien n'est plus certain.
Vous m'avez prise pour Lison; ah! ah! ah!
LA COMMERE.
Bon! bon! Riez, ah! ah! ah!
Madame BERTRAND.
La pauvre Madame Cliquet!
LA COMMERE.
La pauvre Madame Bertrand!

AIR. *Je passe la nuit & le jour.*
Ou *Qu'il me plaisoit infiniment.*

Vous ne la renverrez donc pas?
Madame BERTRAND.
Pourquoi? J'en suis trop bien servie.
LA COMMERE.
Voisine, c'est un autre cas.
Vous en tenez, ma bonne amie;
Je vous laisserai vivre en paix;

Et déformais,
Je les verrois..... (*ter.*)
Que jamais je n'en parlerois.

Madame BERTRAND.

Peut-on accuſer de la ſorte mon cher Colin ?

SCENE XIV.

Madame BERTRAND, LE TABELLION, LA COMMERE CLIQUET, LISON, COLIN.

LE TABELLION *à Colin & à Liſon, au fond du Théatre.*

DEmeurez là tous deux. Bon jour, Madame Bertrand.

Madame BERTRAND.

Bon jour, Monſieur Griffaut. Colin ne vient-il pas de vous parler ?

LE TABELLION.

Oui. Il vient de me dire de faire ſon Contrat de mariage ; & je l'ai fait.

Madame BERTRAND.

Bon. A l'égard de ce que j'ai promis pour Liſon, le voilà.

(*Elle donne une bourſe au Tabellion.*)

LE TABELLION.

Donnez. (*Bas, ſerrant la bourſe.*) Il y a long-temps que je l'attends.

Madame BERTRAND.

Vous vous intéreſſez à elle : allez, tâchez de m'en débarraſſer, & de lui trouver un parti.

LE TABELLION.

J'en ai un tout trouvé à préſent.

Madame BERTRAND.

Plaît-il ?

LE TABELLION.

Ah ! ça, Madame Bertrand, parlons à cœur ouvert. Vous voulez donc abſolument vous marier avec Colin ?

Madame BERTRAND.

Si je le veux ?

LE TABELLION.

AIR. *Entre l'amour & la raiſon.*

Avec défunt Monſieur Bertrand,
Votre bonheur ne fut pas grand :
Auriez-vous encore le courage
De riſquer un nouveau lien ?

LA COMMERE *à Madame Bertrand.*

Vous, ſur-tout, qui ſavez ſi bien
Adoucir l'ennui du veuvage.

Madame BERTRAND.

Allez, ce ne ſont pas là vos affaires.

AIR. N° 9.

LE TABELLION.

Vous n'êtes pas égaux en âge,
Madame BERTRAND.
Vous raisonnez comme un nigaud.
LE TABELLION.
Vous allez faire un mariage.
Pour vous trop tard, pour lui trop tôt.
Madame BERTRAND.
Je trouve Colin sans défaut
Pour mon ménage.
Je sais fort bien, Monsieur Griffaud,
Ce qu'il me faut.

Il y a une maxime qui est certaine.

LE TABELLION.

Quelle est-elle ?

LA COMMERE.

Écoutons.

Madame BERTRAND.

AIR. N° 10.

De deux cœurs que l'Amour engage,
L'hymen doit être le partage :
Et c'est un attentat affreux,
C'est un forfait, c'est un outrage,
Que d'oser s'opposer aux feux
De deux cœurs que l'Amour engage.

LE TABELLION.

Comment ! un forfait !

Madame BERTRAND.

Oui.

LA COMMERE.

Un attentat!

Madame BERTRAND.

Sans doute.

LE TABELLION.

Et ſi ces deux cœurs engagés par l'Amour, étoient ceux de Colin & de Liſon?

LA COMMERE *faiſant la révérence.*

Comme c'eſt la vérité, ma Commere.

Madame BERTRAND.

Quoi! l'on me parlera toujours de Liſon! Allez, vous radotez tous deux.

LE TABELLION.

Eh! mais.... Voici Colin, vous pouvez l'interroger.

COLIN.

Bon jour, Maîtreſſe. *(Il rit.)*

Madame BERTRAND.

Approche, mon cher Colin, approche; vois l'entêtement de Monſieur Griffaud & de la Commere Cliquet: ils veulent me ſoutenir que ce n'eſt pas moi que tu aimes.

COLIN.

Pargué, Madame Bertrand, cela ſeroit bien mal honnête à moi, ſi je n'avois pas de l'amitié pour vous; vous ne m'avez jamais fait de mal.

Madame BERTRAND *au Tabellion & à la Commere.*

Vous l'entendez,

COLIN,

Vous ne m'avez jamais fait que du bien.

Madame BERTRAND.

Qu'avez-vous à dire à cela ?

COLIN.

Oui, morgué, j'ai une certaine amitié pour vous ; mais, quant à l'égard de ſt'amitié qui fait faire les Contrats.... oh ! dame.... quant à l'égard de ſtelle-là, c'eſt pour Liſon que j'en ai.

Madame BERTRAND.

Comment !

LE TABELLION.

Oui ; & le Contrat que j'ai fait, eſt celui de Colin & de Liſon.

LA COMMERE.

Une autre fois vous me croirez peut-être, ma Commere.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Quoi ! il ſeroit dit qu'une petite impertinente comme Liſon, l'auroit emporté ſur moi ! Non, ma foi, cela ne ſera pas. Vous avez fait de mauvaiſe beſogne, Monſieur le Tabellion, & je vous ferai voir que ce Contrat-là ne vaut rien.

LE TABELLION.

Tarare.

COLIN *au Tabellion.*

Oh ! dame, je ſerois pourtant fâché,

ſi vous alliez être pendu pour cela, Monſieur Griffaud.

LE TABELLION.

Pendu! pourquoi donc, s'il vous plaît?

LISON *s'avance.*

Pardonnez-moi, Madame.

Madame BERTRAND.

Quoi! vous paroiſſez! Quel pardon me demandez-vous? & que pouvez-vous me dire?

LISON.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'Amour engage,
L'hymen doit être le partage;
Et c'eſt un attentat affreux,
C'eſt un forfait, c'eſt un outrage,
Que d'oſer s'oppoſer aux feux
De deux cœurs que l'Amour engage.

LE TABELLION.

Vous-même avez débité la maxime.

LA COMMERE *à Madame Bertrand.*

Elle eſt juſtifiée par vos propres raiſons.

Madame BERTRAND.

Ah! Je ſuis au déſeſpoir.

COLIN.

Il faut pourtant bien, Madame Bertrand, que vous nous pardonniez ſte petite bagatelle-là.

LE TABELLION *à Madame Bertrand.*

S'il ne s'agit que de vous épouſer, pour

vous empêcher de vous livrer au déſeſpoir, vengez-vous ſur moi; je ſuis votre homme.

LA COMMERE.

Ma foi, prenez-le au mot, ma Commere; autant ce magot-là qu'un autre.

LE TABELLION.

Pardonnez tout; cédez à Colin votre moulin, dont vous n'avez plus que faire étant ma femme; & ne ſongeons plus qu'à nous réjouir.

Madame BERTRAND.

Soit. (*à Colin.*) Tiens, voilà ton Bouquet, & je vais tordre le coup à ton Sanſonnet....

(*Elle ſe retire, le Tabellion & la commere la ſuivent.*)

COLIN.

Je m'en mocque.

SCENE XV. & derniere.

COLIN, LISON.

COLIN.

AIR. *Les garçons de Surene.* No 11.

DOnne-moi ta main blanche;
Je ne te plaindrai rien,

Tout ira bien :
Le ſoir j'aurons l'éclanche :
Je moudrai ſans repos,
D'un air diſpos,
Tous les Lundis,
Les Mardis,
Les Mercredis,
Les Jeudis,
Les Vendredis,
Les Samedis,
Sans excepter Dimanche.

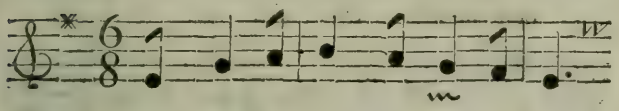
N° 12.

JAmais je ne me laſſe ;
Filles, venez ſans fin,
Digue, digue, diguedin,
J'engraine, blûte & faſſe ;
En rien un ſac eſt plein.
Digue, digue, diguedin ;
Et je donne au plus fin
A ſe tirer mieux du tracas du moulin,
Que Colin.
Toujours mon cliquet va,
Turelu, turelure, lure lure, lurela
Qui voudra moudre, moudra,
Qui voudra moudre, moudra.

AIRS

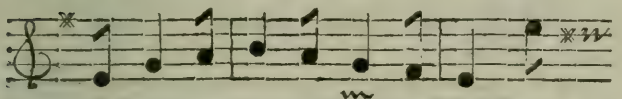
DE LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

N° 1.

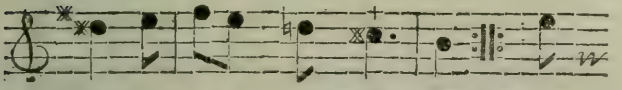


Per - ſon-ne comme ce gar - çon,

N'a cœur à la be - ſo - gne:

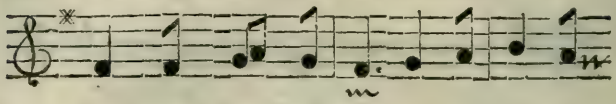


Quoique très-vif, c'eſt un mouton, Point

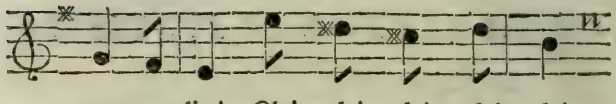


jureur, point i - vro - gne. Il

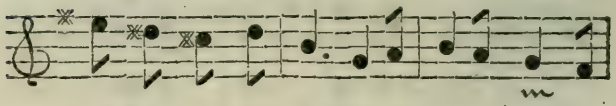
n'engendre point de chagrin; Toujours en



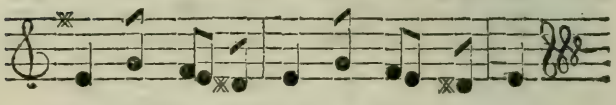
train, Tout drès l'ma-tin Il fait tourner



mon moulin! Oh! oh! oh! oh! oh!

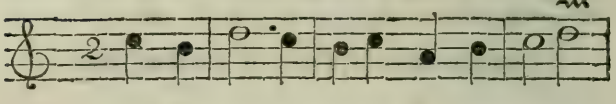


Ah! ah! ah! ah! ah! On n'en trouve point en-



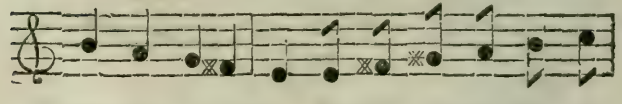
fin, comme Colin, comme Colin.

N° 2.

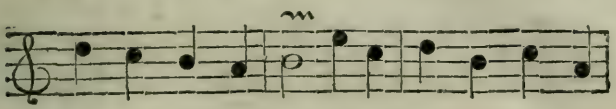


Oui, Co-lin m'en chante: Très fort je lui

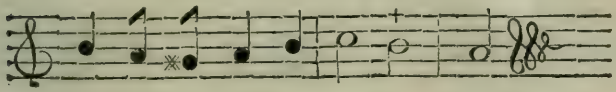
plais. Je m'en trouverai con-ten-te; J'entends



bien mes in-térêts. Depuis longtemps il eſt

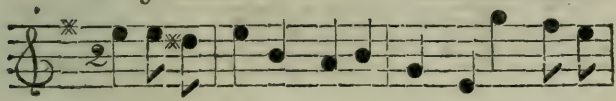


fait à mon tra-cas, Et depuis que j'ai ce



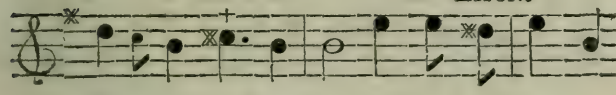
gas, Mon moulin ne chaume pas.

N° 3. LISON. ME. BERTRAND.



Nous avons tantôt bien à moudre, Quandil ſe

LISON.

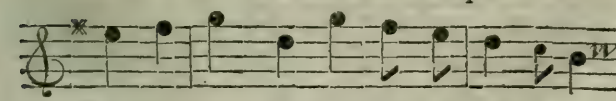


ra temps on mou-dra. J'ai beaucoup deſacs

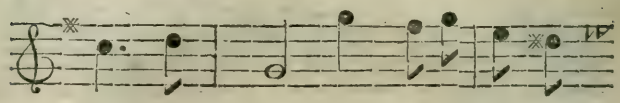
ME. BERT.

à re-coudre. Tels qu'ils ſont, on s'en

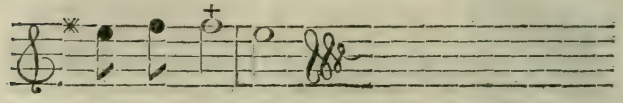
ſer-vi-ra. C'eſt tout l'emploi d'u-



ne ſer-van-te, Quand el-le coud, quand

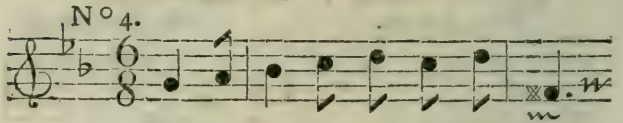


el - le coud, quand el-le coud elle

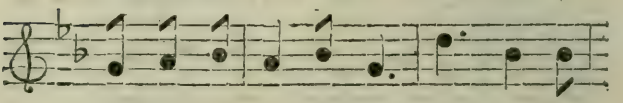


eſt con-ten-te.

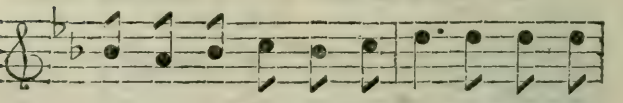
N° 4.



L'Amour de ſon gar-de-mou-lin,

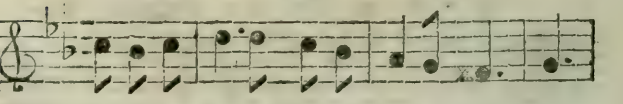


Lui trouble la cervel - le. El - le



n'a des yeux que pour Colin; Le reſte eſt

ba-ga-tel - le, J'ai bien peur que Co-

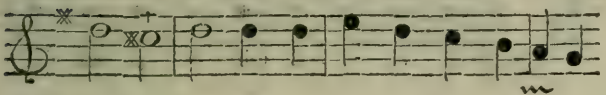


lin, à la fin, N'ait des yeux que pour el - le.

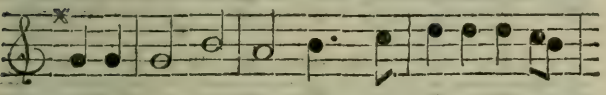
Je

N° 5.

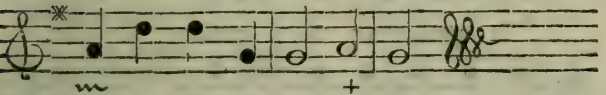
Je viens trouver la fol-let-te, Qui m'a



ſu charmer. Colin la voyant ſeulet-te,



Se ſent en flammer. Qu'elle eſt jolie, ma Bru-

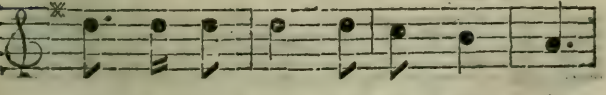


net-te! N'os'roit-on l'aimer?

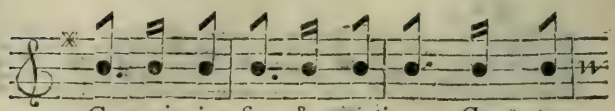
N° 6.

Je ne ſais ce que ça veut di-re!

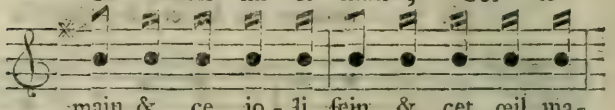
drès que je vous vois; je ſou-pi-re;



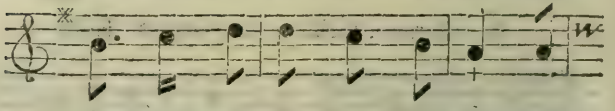
Je penſe à vous ſoir & ma-tin



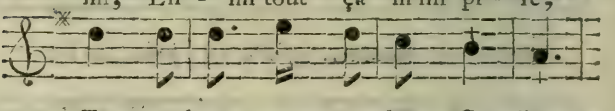
Ce minois fin & mutin, Cet - te



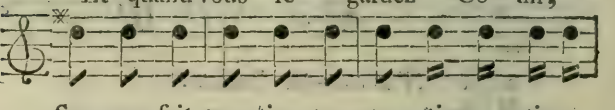
main & ce jo - li sein & cet œil ma-



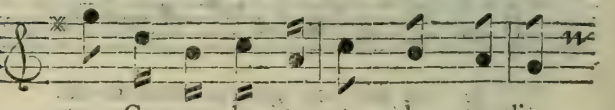
lin, En - fin tout ça m'inſ-pi - re;



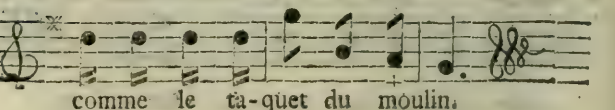
Et quand vous re - gardez Co - lin,



Son cœur fait tac, tic, tac, tac, tique, tique

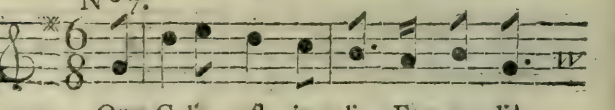


tac, Comme le taquet du moulin,

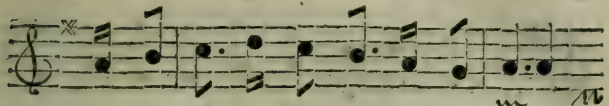


comme le ta-quet du moulin.

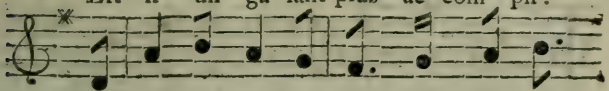
N° 7.



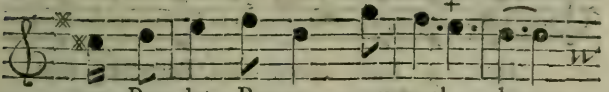
Que Colin eſt jo - li. Et po - li!



Eſt-il un ga-lant plus ac-com-pli?

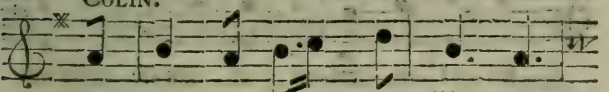


De ton amour par-fait, Tu me don-

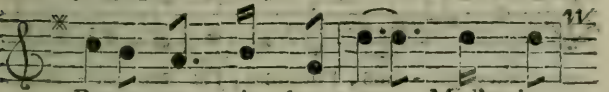


nes, Pou-let, Preuve nou-vel-le.

COLIN.



J'ai, pour marquer mon ze-le,

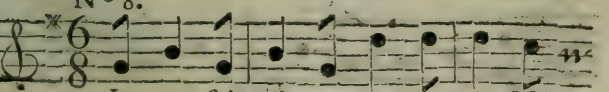


Encor cer-tain bou-quet. Mad'moi-

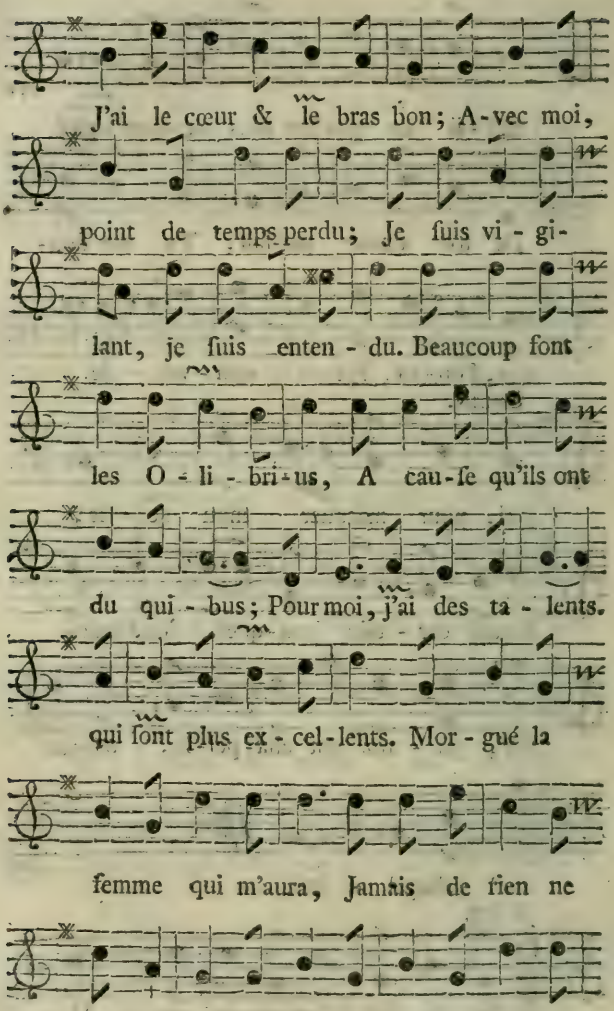
ſell', pa-rez vot' chá-pel-le, pa-rez

vot' chapel-le.

N° 8.

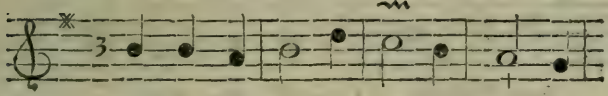


Je ne ſuis qu'un pauvre gar-çon, Mais


J'ai le cœur & le bras bon; A-vec moi,
point de temps perdu; Je ſuis vi - gi-
lant, je ſuis enten - du. Beaucoup font
les O - li - bri - us, A cau-ſe qu'ils ont
du qui - bus; Pour moi, j'ai des ta - lents.
qui ſont plus ex - cel - lents. Mor - gué la
femme qui m'aura, Jamais de rien ne
chomme - ra: Morgué la femme qui m'au-

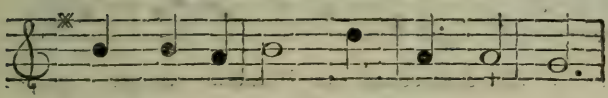
ra, j'amais de rien ne chomme-ra,

N° 9. LE TABELLION.



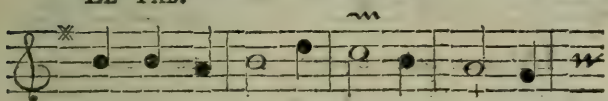
Vous n'êtes pas é - gaux en â - ge,

MAD. BERTRAND.

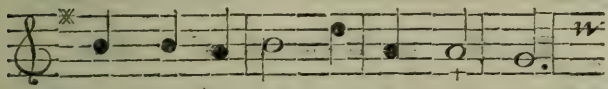


Vous raiſon - nez comme un ni - gaud.

LE TAB.

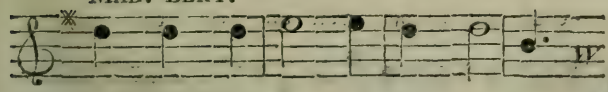


Vous al - lez faire un ma-ri - a - ge,

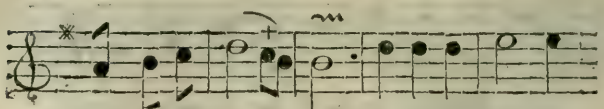


Pour vous trop tard, pour lui trop tôt.

MAD. BERT.



Je trou - ve Co - lin ſans défaut



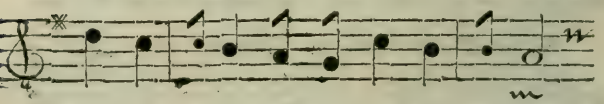
Pour mon mé - na - ge. Je fais fort bien, Mon-

ſieur Griffaud, Ce qu'il me faut.

N° 10.

De deux cœurs que l'Amour en - ga - ge,

L'Hymen doit ê - tre le par - ta - ge:



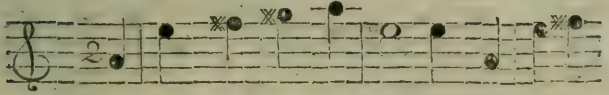
Et c'eſt un at - ten - tat af - freux,

C'eſt au forfait, c'eſt un ou - tra - ge,

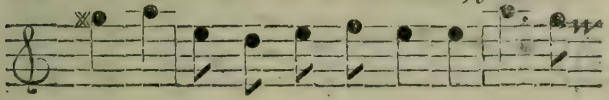
Que d'o - fer s'oppoſer aux feux De deux

cœurs que l'A-mour en - ga - ge.

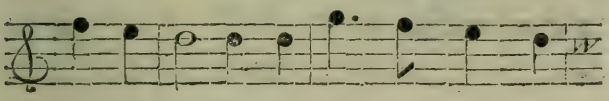
N° 11.



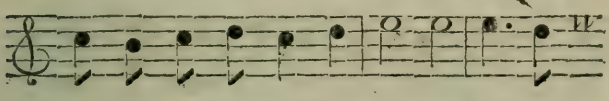
Donnes - moi ta main blanche; Je ne te



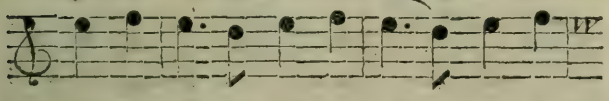
plaindrai rien, Tout i - ra bien: Le soir j'au-



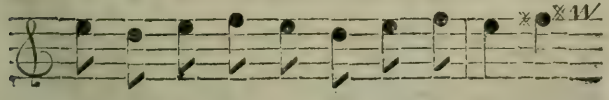
rons l'é - clanche je mou - drai sans re-



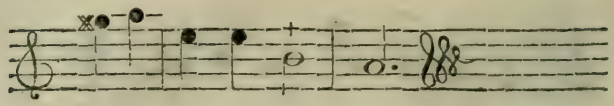
pos, d'un air dif - pos, Tous les lun - dis,



Les Mardis, les Mercre - dis, les Jeu-

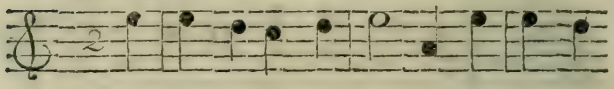


dis, Les Vendredis, les Sa-me - dis, sans



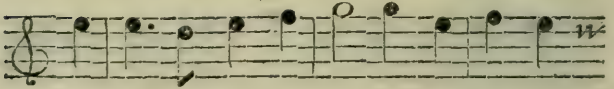
excep-ter di-man-che.

N° 12.



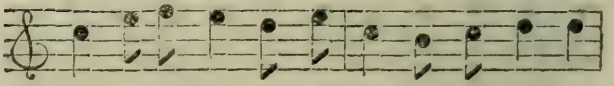
Ja-mais je ne me laſſe, Fil-les, ve-

nez ſans fin, Digue, di-gue, di-gue-din.



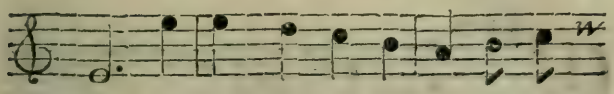
J'en-graine, blûte & ſaf-ſe; En rien un

ſac eſt plein. Digue, digue, di-gue-



din; Et je donne au plus fin A ſe ti-rer

mieux du tracas du mou-lin Que co-



lin, Toujours mon cli-quet va, Tu-re-

lu, tu-re-lure, lure, lure, lu-re-

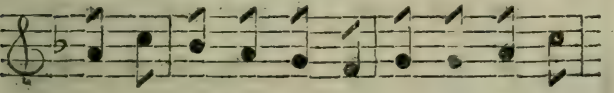
la. Qui vou-dra moudre, moudra,

Qui voudra moudre, moudra.

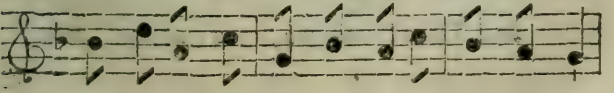
LE TIC-TAC.

COLIN. DUO.

Comme on voit no-tre Moulin Tour-

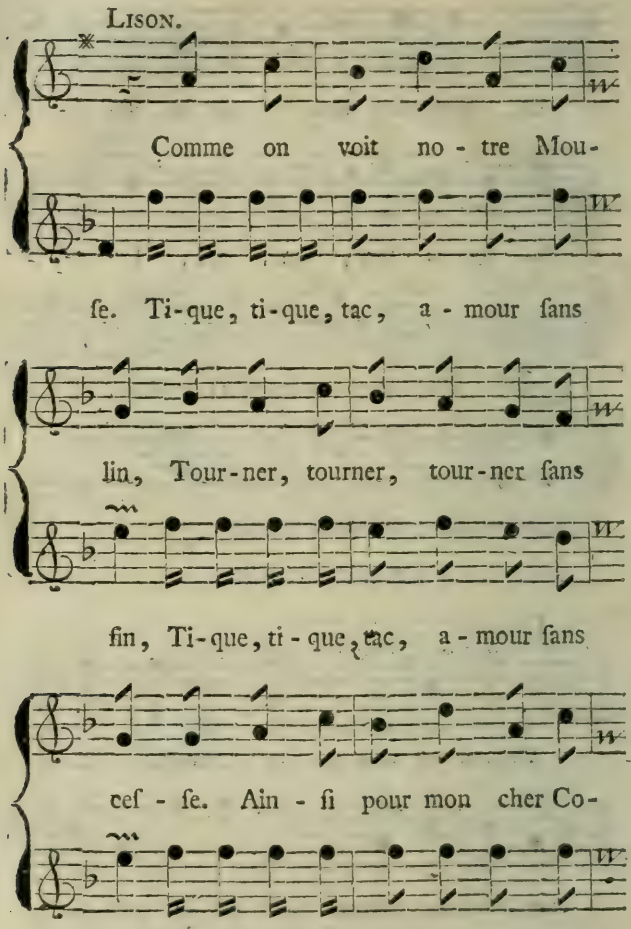


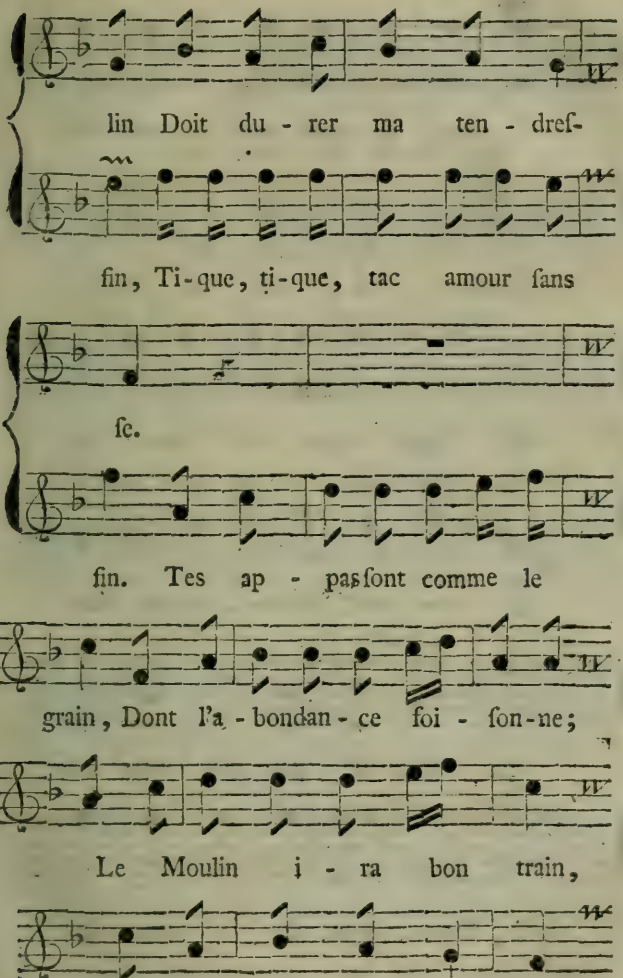
ner, tourner, tourner ſans ceſ-ſe Ain-ſi

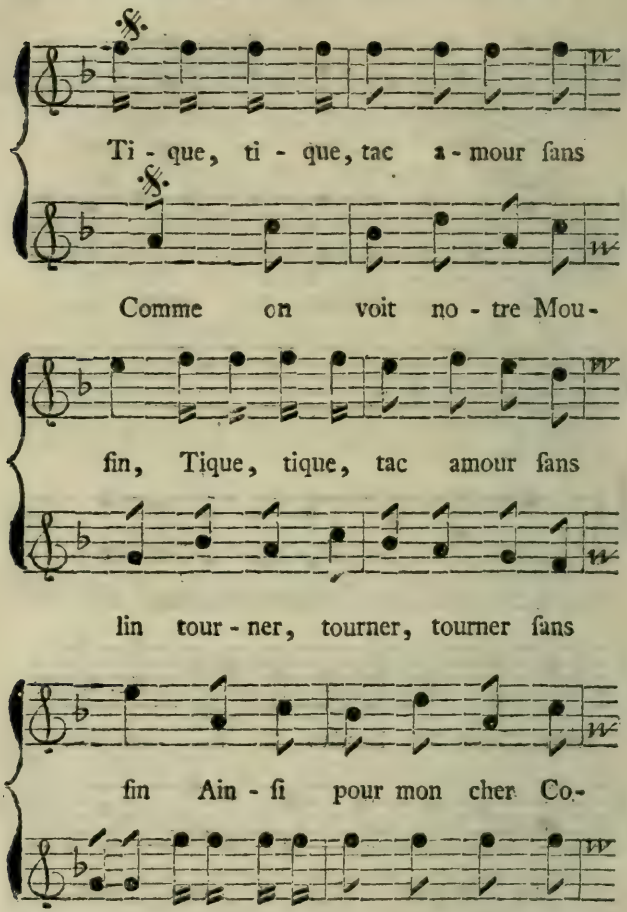


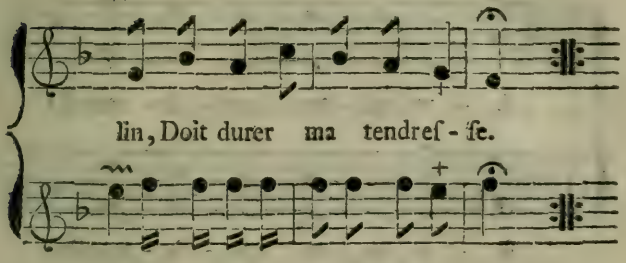
ton ami Co-lin Prouve-ra ſa tendreſ-

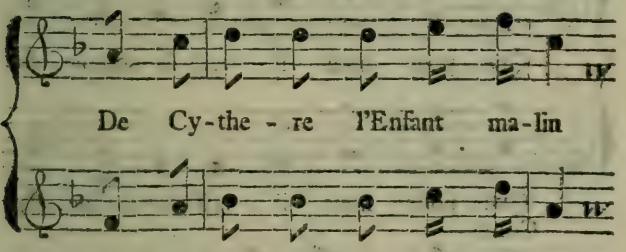
LISON.

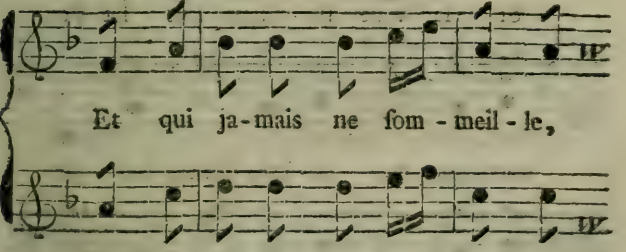

Comme on voit no - tre Mou-
ſe. Ti-que, ti-que, tac, a - mour ſans
lin, Tour-ner, tourner, tour-ner ſans
fin, Ti-que, ti-que, tac, a - mour ſans
ceſ - ſe. Ain - ſi pour mon cher Co-
fin, Tique, ti - que, tac, amour ſans

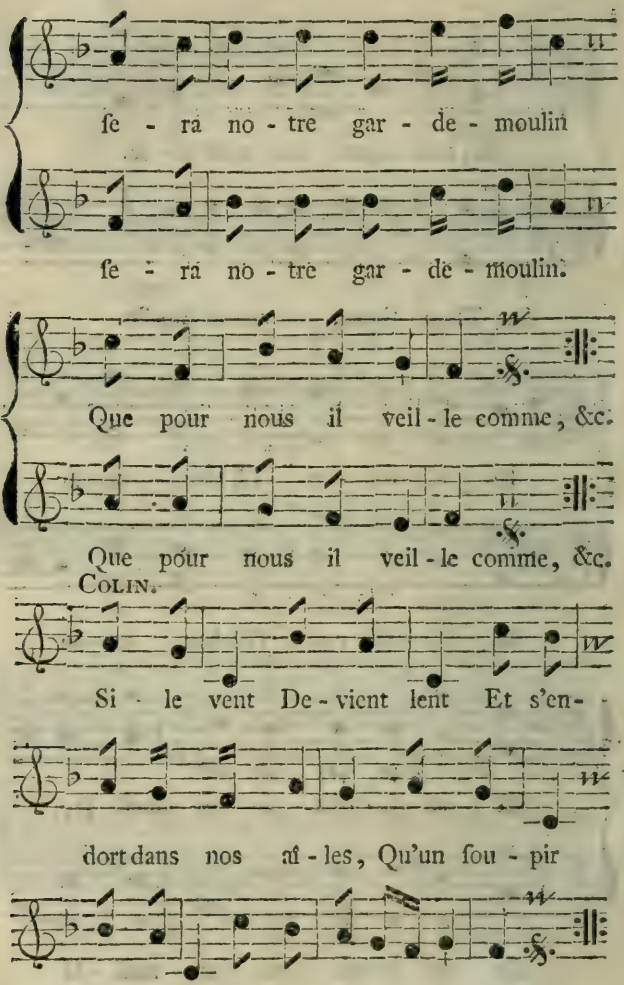

lin Doit du - rer ma ten - dreſ-
fin, Ti-que, ti-que, tac amour ſans
ſe.
fin. Tes ap - pas ſont comme le
grain, Dont l'a - bondan - ce foi - ſon-ne;
Le Moulin i - ra bon train,
La re - colte eſt bon - ne.


Ti - que, ti - que, tac a - mour ſans
Comme on voit no - tre Mou-
fin, Tique, tique, tac amour ſans
lin tour - ner, tourner, tourner ſans
fin Ain - ſi pour mon cher Co-
ceſſe, Tique, tique, tac, a - mour ſans


lin, Doit durer ma tendreſ - ſe.
fin, Tique, tique, tac amour ſans fin.


De Cy-the - re l'Enfant ma-lin
dé Cy - the - re l'Enfant ma-fin


Et qui ja-mais ne ſom - meil - le,
Et qui jamais ne ſom - meil - le,


se - ra no - tre gar - de - moulin
se - ra no - tre gar - de - moulin.
Que pour nous il veil - le comme, &c.
Que pour nous il veil - le comme, &c.
COLIN.
Si - le vent De - vient lent Et s'en- -
dort dans nos ai - les, Qu'un fou - pir
Faſſe a - gir Ses for - ces nouvel-les. Tique, &c.

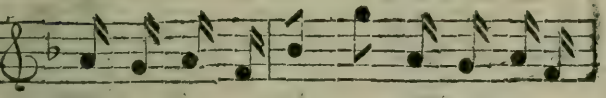
LISON.

Le vent peut changer, Moi je ſuis tou-

jours la mê - me; Songe à mé-na-ger

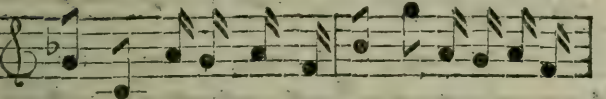
Un cœur qui t'ai - me Tique, &c.

LISON. COLIN.



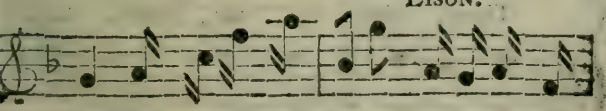
Co-lin m'aime donc? Oui ma pe-ti-te

LISON. COLIN.

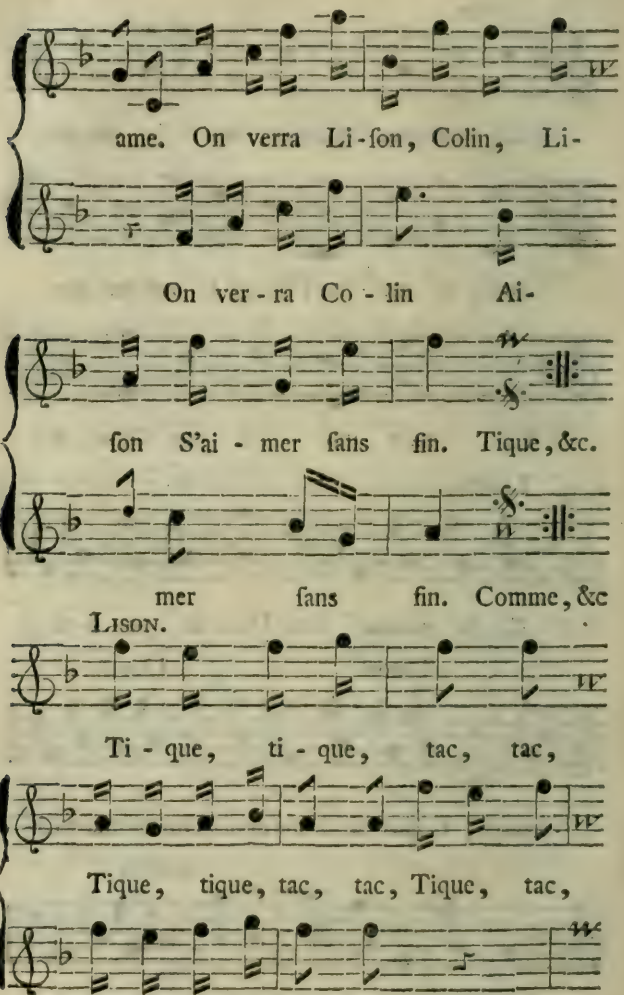


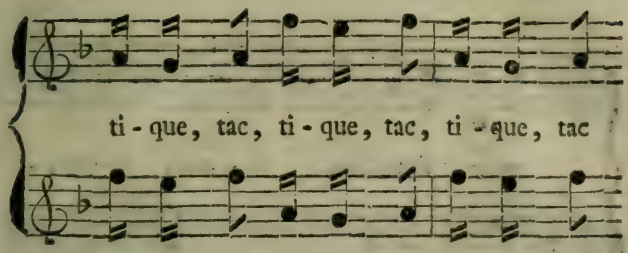
femme, Colin m'ai-me donc? Oui ma chere Li-

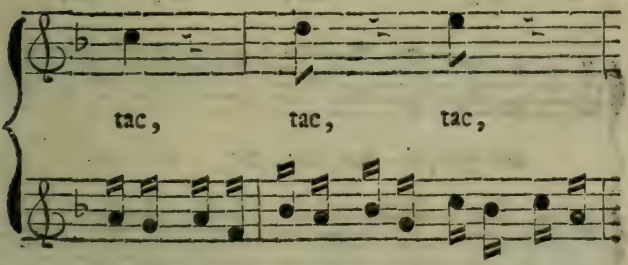
LISON.

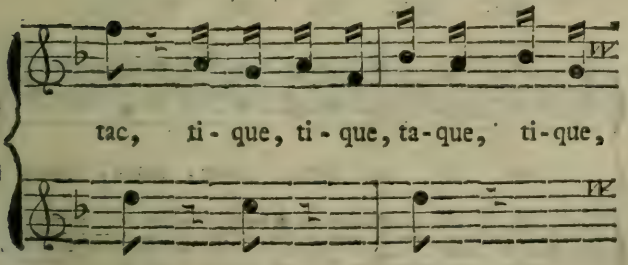


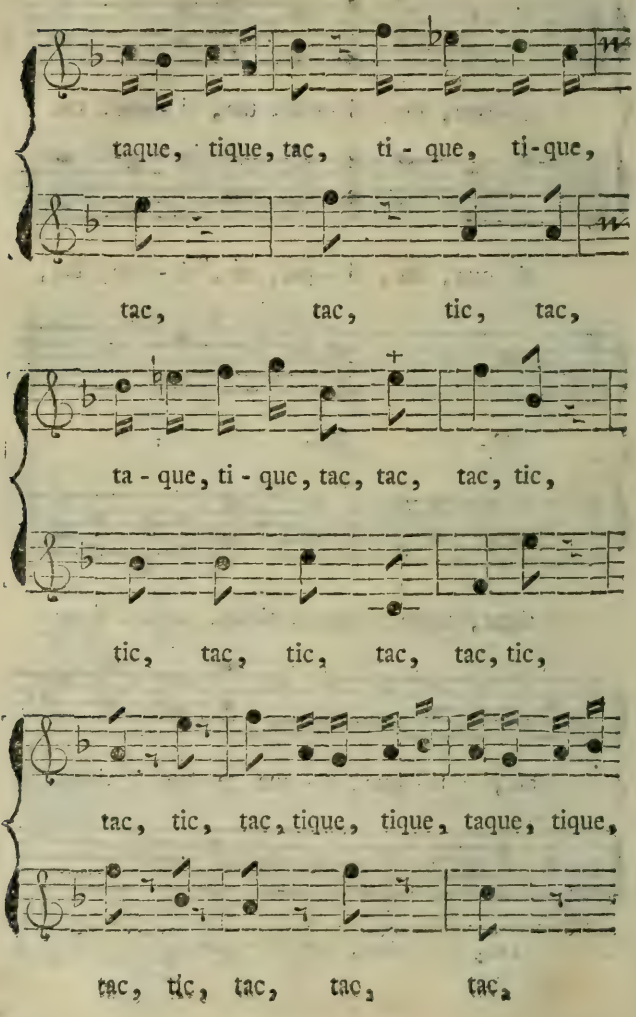
ſon, Aime auſſi Colin. Oui, de toute mon

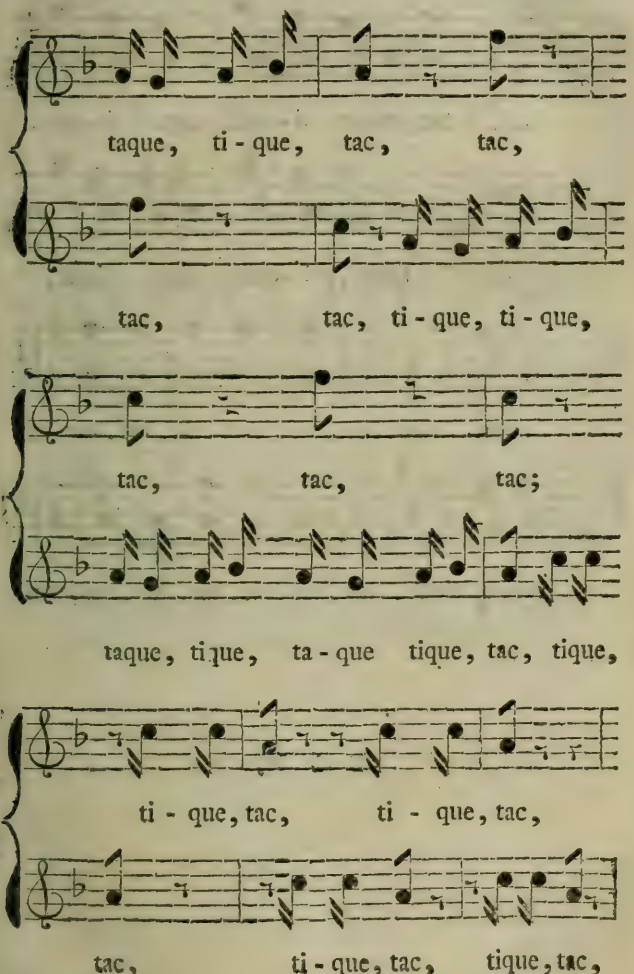

ame. On verra Li-ſon, Colin, Li-
On ver-ra Co-lin Ai-
ſon S'ai-mer ſans fin. Tique, &c.
mer ſans fin. Comme, &c
LISON.
Ti-que, ti-que, tac, tac,
Tique, tique, tac, tac, Tique, tac,
Tique, ti-que tac, tac,
tique,

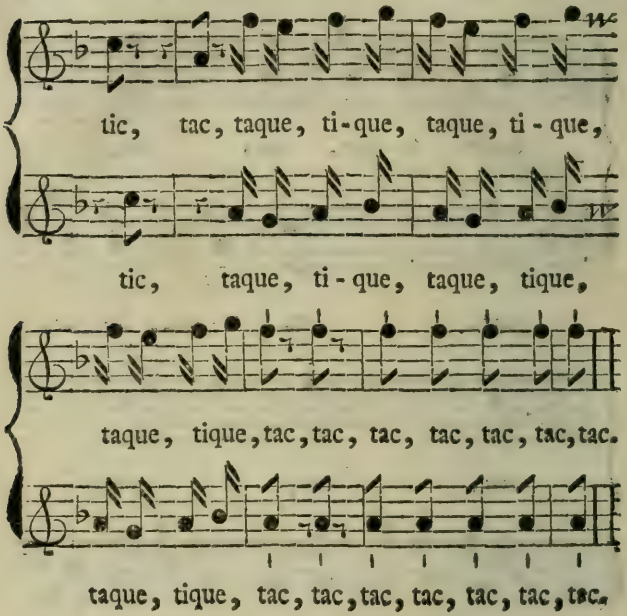

ti - que, tac, ti - que, tac, ti - que, tac
ti - que, tac, ti - que, tac, ti - que, tac,


tac, tac, tac,
tique, tique, taque, tique, taque, tique


tac, ti - que, ti - que, ta - que, ti - que,
tac, tac, tac,


taque, tique, tac, ti - que, ti-que,
tac, tac, tic, tac,
ta - que, ti - que, tac, tac, tac, tic,
tic, tac, tic, tac, tac, tic,
tac, tic, tac, tique, tique, taque, tique,
tac, tic, tac, tac, tac,


taque, ti-que, tac, tac,
tac, tac, ti-que, ti-que,
tac, tac, tac;
taque, tique, ta-que tique, tac, tique,
ti-que, tac, ti-que, tac,
tac, ti-que, tac, tique, tac,


tic, tac, taque, ti-que, taque, ti-que,
tic, taque, ti-que, taque, tique,
taque, tique, tac, tac, tac, tac, tac, tac, tac.
taque, tique, tac, tac, tac, tac, tac, tac, tac.

FIN.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT,

OPERA-COMIQUE;

Par M. FAVART:

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire Saint Germain, le 20 Février 1741.

ACTEURS.

Madame MADRÉ, riche Fermiere.
Monſieur SUBTIL, Tabellion.
Monſieur NARQUOIS, Sçavant.
NICETTE, fille de Madame Madré.
ALAIN, fils de Monſieur Subtil.
L'ÉVEILLÉ.
FINETTE.

Le Théâtre repréſente un Village. La Maiſon de Madame Madré eſt dans le fond.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. SUBTIL, Mad. MADRÈ.

M. SUBTIL.

AH ! Je vous rencontre à propos, ma Commere Madré ; j'allois vous voir.

Madame MADRÉ.

Par quel hazard, Monsieur Subtil ?

M. SUBTIL, *mystérieusement.*

Je viens vous dire que j'ai dessein de me remarier.

Madame MADRÉ.

De vous remarier ! C'eſt fort bian fait. J'ai envie auſſi de me remarier, moi.

M. SUBTIL.

Ah, ah ! Je ſuis charmé de cette conformité. Cela m'encourage à vous faire ma demande.

Madame MADRÉ.

Vous voulez m'épouſer ? Je vous devine.

M. SUBTIL.

Pas tout-à-fait.

Madame MADRÉ.

Comment l'entendez-vous donc ?

M. SUBTIL.

C'eſt votre fille que je vous demande en mariage.

Madame MADRÉ, *étonnée.*

Ma fille ! Ma fille Nicette !

M. SUBTIL.

Oui, Nicette, votre fille.

Madame MADRÉ.

Vous badinez !

M. SUBTIL.

Nanni, ma foi.

AIR. N°. 1. *Des Feuillantines.*

Je veux être ſon époux.

Madame MADRÉ.

Entre nous,
Compere, qu'en feriez-vous ?

M. SUBTIL.

Belle demande, Madame !
J'en ferois.... parbleu ! j'en ferois ma femme.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 2. *Je ne vous ai vû qu'un ſeul petit moment.*

Elle votre femme !

M. SUBTIL.

Oui vraiment.

Madame MADRÉ.

Hélas !
C'eſt une choſe qui ne ſe peut pas.

M. SUBTIL.

AIR. N°. 3. *Si la jeune Iris a pour moi du mépris.*

Expliquez-vous mieux :
Je ne ſuis pas ſi vieux.

Madame MADRÉ.

Qu'importe ?

M. SUBTIL.

Mon amour vous exhorte
A me rendre content.

Madame MADRÉ.

Nicette eſt un enfant.

M. SUBTIL.

Qu'importe ?
J'en ſuis enchanté.

AIR. N°. 4. *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Sa taille eſt raviſſante,
Et l'on peut déja voir
Une gorge naiſſante
Repouſſer le mouchoir :
Elle a, par excellence,
Un teint... des yeux... elle a...
Elle a ſon innocence
Qui ſurpaſſe cela.

Madame MADRÉ.

Mais, ignorez vous que Nicette eſt la ſimplicité même ?

M. SUBTIL.

Tant-mieux, morbleu !

Madame MADRÉ.

Vous auriais là une jolie ſtatue !

AIR. N°. 5. *Que je ſuis à plaindre en cette débauche !*

Machinalement elle coud, tricote,
Et jamais ne lâche un mot.

M. SUBTIL.

Bon : tant-mieux, tant-mieux.

Madame MADRÉ.

Mais elle eſt ſi ſotte !...

M. SUBTIL.

Je riſquerai moins d'être ſot.

Madame MADRÉ.

Comment ! un homme d'eſprit comme vous, Procureur, & Notaire Royal, qui pis eſt, épouſer une Agnès !

M. SUBTIL.

C'eſt pour la rareté du fait.

Madame MADRÉ.

Vous voulez vous diſtinguer.

M. SUBTIL.

Ma défunte n'avoit que trop d'eſprit, de par tous les diables.

Madame MADRÉ.

C'eſt ſingulier, que vous autres gens de pratique, ruſés & malins de votre naturel, vous trouviais toujours des femmes plus ruſées & maleignes que vous.

M. SUBTIL.

C'eſt pour éviter ce malheur, que je veux épouſer Nicette. L'heureuſe ſimplicité!

Madame MADRÉ.

Oui! hom! Je ne ſçais où j'ai pêché cette beſtiole.

M. SUBTIL.

AIR. N°. 6. *J'offre ici mon ſçavoir faire.*

Que diriez-vous donc, ma chere,
Que diriez-vous d'Alain mon fils?

Madame MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. SUBTIL.

Eſt-il un plus ſot caractere?

Madame MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. SUBTIL.

De moi ce nigaud ne tient guère.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 7. *Je voudrois bien me marier.*

De vous il tient peu, je le croi:
Ainſi diſoit ſa mere.

M. SUBTIL.

Je ne ſçais qu'en faire, ma foi.

Madame MADRÉ.

Si vous vouliez, compere,
Je ſçaurois bian qu'en faire, moi,
Je ſçaurois bian qu'en faire.

Tenez, Monſieur le Tabellion; ce garçon-là ne vaut rien pour votre étude: Pardi! mettons-le au labour; il y a moyen de s'accommoder: troc pour troc; je vous donne Nicette, vous me donnerez Alain.

M. SUBTIL.

Quoi! vous voudriez être la femme de ce benêt-là?

Madame MADRÉ.

Chacun a ſes petites raiſons, mon compere: nous ne manquons pas d'eſprit, vous & moi.

AIR. N°. 8. *C'eſt fort bien fait à vous.*

Craignez-vous l'artifice
Fatal à maint époux:
Prenez une novice;
C'eſt fort bian fait à vous;

Mais moi, que je choisisse,
Pour engager ma foi,
Un garçon sans malice;
C'est fort bian fait à moi.

Allons, déterminez-vous.

M. SUBTIL.

Parbleu ! Nicette mérite bien que je vous accorde Alain : touchez-là.

Madame MADRÉ.

C'est marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous, dresser les articles des Contrats.

Madame MADRÉ.

Et nous ferons nos nôces à l'abri de celles de ma Nièce, qui épouse aujourd'hui l'Éveillé, comme vous le sçavez.

M. SUBTIL.

C'est bien dit. J'apperçois Nicette; laissez-moi la pressentir un peu sur cette affaire.

Madame MADRÉ, *à part.*

J'ai peur qu'il ne se repente....

SCENE II.

NICETTE, Madame MADRÉ, M. SUBTIL.

Madame MADRÉ *à Nicette.*

VENEZ-ÇA. Comme ça ſe tient ! levez la tête ; ſaluez Monſieur, & répondez ſur ce qu'il vous dira.

(*Nicette ſalue niaiſement.*)

M. SUBTIL.

AIR. N°. 9. *Si cela eſt, hé bien ! tant-pis.*

Approchez, mon aimable fille.

(*à part.*)

Ah ! que je la trouve gentille !

(*à Nicette.*)

Votre douceur
Gagne le cœur.

NICETTE.

Le cœur !

M. SUBTIL.

Pour vous Nicette je ſoupire ;
C'eſt l'effet d'un regard que vous m'avez lancé.

NICETTE.

Lancé !

M. SUBTIL.

Soulagez mon martyre :

Pour jamais l'Amour m'a bleſſé.

NICETTE.

Bleſſé !

Madame MADRÉ.

L'entretien me fait rire.

M. SUBTIL.

De ces yeux ſi jolis
Tous les coups ſont partis;
Je meurs d'amour.

NICETTE.

Hé bien ! tant-pis.

Madame MADRÉ, *à M. Subtil.*

Vous lui parlez Hébreu. (*à Nicette.*) Nicette, Monſieur le Tabellion ſe préſente pour être votre mari.

M. SUBTIL.

Oui, ma belle enfant.

AIR. N°. 10. *L'éclat de mon bonheur.*

Je viens de vous choiſir
Pour ma petite femme.
Aurez-vous du plaiſir,
En m'épouſant ?

NICETTE.

Oh dame !

M. SUBTIL.

Hé bien ?

Madame MADRÉ.

Achevez donc.

NICETTE.

Oh dame!...

Je n'en ſçais rien.

Madame MADRÉ.

Comment! eſt-ce ainſi qu'on doit répondre?

NICETTE.

Eh! mais, je ne peux pas ſçavoir ça, moi.

Madame MADRÉ.

Il faut faire une révérence, & dire: *Oui, Monſieur.*

M. SUBTIL.

Ma chere Nicette, eſt-ce que vous avez de la répugnance pour moi?

NICETTE, *faiſant la révérence.*

Oui, Monſieur.

Madame MADRÉ.

La petite impertinente!

NICETTE.

Vous m'avez dit de dire comme ça.

Madame MADRÉ.

Oui, d'abord; mais à préſent il faut dire *non.*

M. SUBTIL, *à Nicette.*

Je vous demande ſi vous me trouvez digne d'être votre mari?

NICETTE.

Non, Monſ.... Je dis non, ma mere.

M. SUBTIL.

Eh ! laiſſez-la parler comme elle voudra ; ſes réponſes me font voir qu'elle n'entend pas le langage des Amans.

AIR. N°. 11. *Ces filles ſont ſi ſottes !*

Cela me prouve ſon honneur.
(*à Nicette.*)
Oui, vous avez, mon petit cœur,
Des tréſors que j'admire,
De la vertu, de la pudeur.

Madame MADRÉ.

Répondez, petite fille.

NICETTE.

Cela vous plaît à dire,
Monſieur :
Cela vous plaît à dire.

Madame MADRÉ.

Quels diſcours ! Quel eſprit matériel !

M. SUBTIL.

AIR. N°. 12. *A ſa voiſine.*

Je ſçaurai bien le déboucher.
Ah ! l'aimable innocence !
Rien encor n'a pû l'enticher :
Quel plaiſir, quand j'y penſe !
Ah ! quel plaiſir de défricher
Son ignorance !

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 13. *Dormir eſt un temps perdu.*

Son eſprit ne ſortira
Jamais de ſa coſſe ;

Toujours bête elle ſera,
Après comme avant la nôce.
Moi je n'ignorois de rien.
Dès ſon âge....

M. SUBTIL.

On ſçait fort bien
Que vous fûtes précoce.

Vous l'intimidez. (*à Nicette.*) Venez-çà, répondez à votre fantaiſie. Oui, oui, votre mere le veut bien.

Madame MADRÉ, *à Nicette.*

Parlez, parlez.

M. SUBTIL.

Ecoutez-moi.

AIR. N°. 14. *Ma femme eſt femme d'honneur.*

Avec vous je veux m'unir;
Je me flatte d'obtenir
Votre main, ma chere.

NICETTE.

Ma main! Pourquoi faire?

M. SUBTIL.

Je vais me marier avec vous.

NICETTE.

Marier!

M. SUBTIL.

Oui, je vous chérirai avec tendreſſe; il faut, de ſon côté, qu'une femme ait beaucoup d'amitié pour ſon mari. M'aimerez-vous bien?

NICETTE.

Oui, Monſieur.

M. SUBTIL.

Elle dit oui, ma Commere; que je ſuis content!

AIR. N°. 15. *Ce qui n'eſt qu'enflûre.*

Sur cet aveu plein d'appas,
Mon bonheur ſe fonde.

NICETTE.

Quoi! Monſieur, ne doit-on pas
Aimer tout le monde,
Aimer tout le monde?

M. SUBTIL.

Ce ne ſeroit pas là mon compte.

Madame MADRÉ.

C'en eſt trop. Je perds patience.

M. SUBTIL.

Ne la chagrinez pas; elle eſt telle que je deſire.

Madame MADRÉ.

Laiſſez-la donc, pour ſonger au reſte.

(*à Nicette.*)

AIR. N°. 16. *Pourquoi vous en prendre à moi?*

Allez chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore;
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Pourquoi me gronder encore?

M. SUBTIL.

Contre elle qui vous aigrit?

Madame MADRÉ.

Allez chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore;
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Mais je ne ſçais pas où l'on en trouve.

Madame MADRÉ *s'en va en hauſſant les épaules.*

Hom!

M. SUBTIL *rit.*

Ah, ah, ah; ſans adieu, belle Nicette.

SCENE III.

NICETTE *ſeule.*

QUE je ſuis malheureuſe! Ma mere me dit tous les jours : allez chercher de l'eſprit; &, quand je demande où il y en a, elle hauſſe les épaules, & ſe moque de moi.

AIR. N°. 17. *Quel déſeſpoir!*

Quel déſeſpoir
D'être ſans eſprit à mon âge!
Quel déſeſpoir!
Je pleure du matin au ſoir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le Village.
Quel déſeſpoir!
Je pleure du matin au ſoir.

(*Appercevant*

(*Appercevant M. Narquois qui ſe promene en liſant.*)

Je vois un habile homme,
Que pour l'eſprit on renomme.

SCENE IV.

M. NARQUOIS, NICETTE.

NICETTE *continue en abordant M. Narquois.*

MONSIEUR, dites-moi comme
Je dois faire pour m'en pourvoir.

M. NARQUOIS.

Il faut ſçavoir....

NICETTE.

Daignez, non pas pour groſſe ſomme,
M'en faire avoir.,
Si vous en avez le pouvoir.

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la choſe.

NICETTE.

Excuſez-moi, ſi j'oſe....

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la choſe.

NICETTE.

C'eſt....

M. NARQUOIS.

Elle héſite, elle rougit.

NICETTE.

C'eſt qu'il s'agit....
C'eſt que je voudrois une doſe....

M. NARQUOIS.

De quoi ?

NICETTE.

D'eſprit.
Voulez-vous m'en faire crédit ?

M. NARQUOIS, *riant.*

Ah ah.

NICETTE.

On dit com' ça, Monſieur Narquois, que vous êtes bien ſçavant; & que vous avez été obligé de quitter Paris parce que vous aviez trop d'eſprit ?

M. NARQUOIS.

C'eſt la vérité, ma fille.

NICETTE.

Je ne puis donc mieux m'adreſſer pour en avoir.

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 18. *Je veux garder ma liberté.*

Cela ne s'acquiert qu'à grands frais.

NICETTE.

Ah ! Monſieur, quel dommage !
Je n'ai pas de grands moyens ; mais,
En attendant davantage,
Prenez mon anneau.

M. NARQUOIS.

Gardez ce Joyau ;
Je n'en puis faire uſage.

J'agis ſans intérêt, mon enfant ; mais de quelle eſpece d'eſprit voulez-vous ? Car il y en a de pluſieurs ſortes.

NICETTE.

Dame ! je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet eſprit chef-d'œuvre de l'art, brillanté par l'imagination, & rectifié par le bon ſens ?

NICETTE.

Je ne connois pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 19. *Confiteor.*

On peut définir cet eſprit,
Saillie aimable & raiſonnée ;
Ou, comme un de nos Auteurs dit,
C'eſt la raiſon aſſaiſonnée.
Mon enfant, vous comprenez bien ?

NICETTE.

Comme ſi vous ne diſiez rien.

M. NARQUOIS.

L'eſprit que vous me demandez eſt une choſe bien rare !

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre ?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons Livres.

NICETTE.

C'eſt donc pour feuilleter des Livres, que ma mere s'enferme dans le cabinet de Monſieur le Bailli ?

M. NARQUOIS.

Cela peut être.

NICETTE.

Prêtez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pourquoi faire ?

NICETTE.

Pour le feuilleter ; afin de trouver tout d'un coup de l'eſprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ah, ah ! L'eſprit ne ſe trouve pas ſi promptement. Le mien eſt le fruit d'une longue étude, j'ai commencé par les Humanités.

NICETTE.

Je ſuis déja fort humaine.

M. NARQUOIS.

Enſuite, j'ai étudié la Rhétorique, la Philoſophie, le Droit.

NICETTE.

Et ma mere a-t-elle auſſi étudié tout cela.

M. NARQUOIS.

Non vraiment.

NICETTE.

AIR. N°. 20. *Suivons l'Amour ; c'eſt lui qui nous mene.*

Oh ! bien, tenez, c'eſt trop de myſtere :
Monſieur Narquois, donnez-moi plutôt
Du même eſprit dont ſe ſert ma mere ;
Car c'eſt, je crois, de celui qu'il me faut.

M. NARQUOIS.

C'eſt-à-dire, que vous me demandez l'eſprit naturel.

NICETTE.

Naturel, ſoit.

M. NARQUOIS.

Oh, oh ! celui-là eſt un préſent de la nature, que l'éducation ne ſçauroit donner.

NICETTE.

Comment ?

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 21. *O reguingué, ô lon lan là.*

On peut fort bien le cultiver ;
Mais non pas en faire trouver.

NICETTE.

Vous me voulez faire endéver.

M. NARQUOIS.

Ma fille, en cette conjoncture,
L'art ne peut rien ſans la nature.

NICETTE.

Eſt-ce que vous n'avez pas de ç'teſprit-là, vous?

M. NARQUOIS.

J'en ai; mais.....

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner. C'eſt bien vilain.

AIR. N°. 22. *Tu n'as pas le pouvoir.*

En vous j'ai mis tout mon eſpoir.

M. NARQUOIS.

J'aurois beau le vouloir : (*bis.*)
Hélas ! malgré tout mon ſçavoir,
Je n'ai pas ce pouvoir. (*bis.*)

NICETTE.

Il me quitte. Je ne connois rien de plus chiche que ce Vieillard-là.

SCENE V.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 23. *L'Agaçante. Je vous aime, Célimene.*

FINETTE avec moi s'engage,
Ma parſonne l'attendrit;
Je l'empaumons par mon langage :
Morgué, vivent les gens d'eſprit.
La fortune me rit;
J'épouſons la parle du Village.
La fortune me rit.
Morgué, vivent les gens d'eſprit.

NICETTE.

Ah ! vous en avez ? Donnez-m'en, Monſieur l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 24. *Viens, ma Bergere, viens ſculette, ô lon lan la landerira.*

Que voulez-vous de moi, Nicette ?
O lon lan la landerira.
Tatigué, qu'alle eſt joliette !
O lon lan la landerirette :
Que d'agrémens elle a déjà !

NICETTE.

AIR. N°. 25. *Vous en venez, vous en venez.*

L'eſprit ſeroit mieux mon affaire ;

J'en demande mon néceſſaire.

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! puiſque vous en deſirez,
Vous en aurez, vous en aurez :
Je prévois bian que vous en aurez,
Que vous en aurez.

NICETTE.

Voyez ce vilain Monſieur Narquois ! il m'a dit com' ça, que ça ne ſe pouvoit pas.

L'ÉVEILLÉ.

Bon, bon ! V'la encore un biau olibrius ; il n'a de l'eſprit qu'en Latin ; j'en avons en François.

AIR. N°. 26. *Le tout par nature.*

Oh ! quant à l'égard de ça,
Du reſte j'en avons là.
Comme moi Finette en a,
Et bian-tôt, je vous jure,
Comme à nous il vous viandra ;
Le tout par nature.

NICETTE.

Et ça ne peut-il pas ſe donner ?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, vraiment.

AIR. N°. 27. *Tout cela m'eſt indifférent.*

En voici la comparaiſon :
Lorſque l'on greffe un ſauvageon,
La ſève, par ce ſtratagême,
Se communique & fait profit....
Il en eſt ainſi tout de même ;

On peut ſe bailler de l'eſprit.

NICETTE.

Et ne pourriez-vous m'en faire avoir dès à préſent ?

L'ÉVEILLÉ.

Moi ? Eh mais.... Tatiguoi ! Alle eſt bien drôlette !

AIR. N°. 28. *O ricandaine, ô ricandon.*

Et pourquoi non, mon biau tendron ?
O ricandaine, ô ricandon.
Quoique j'ayons l'air un peu rond,
J'en ſçavons long.
Avec ce petit bec mignon,
Votre recharche, mon trognon,
N'eſt pas vaine.
Le joli minois que voilà !
Pour vous il me parle déja.

(*Il rit.*)

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.
Ça puiſque l'eſprit eſt ſur jeu,
Par la jarni, je ſens bien que....
Oui, je vous en baillerai,
O ricandaine ;
Je vous en donnerai,
O ricandé.

NICETTE.

AIR. N°. 29. *Donnez, Amans ; mais donnez bien.*

Vaudeville du Magnifique.

Vos bontés me rendent confuſe :
Me ferez-vous de tels préſens ?
A moi qui n'ai que quatorze ans.

L'ÉVEILLÉ.

Jamais l'eſprit ne ſe refuſe....

Laiſſez faire, je vous donnerai tout ce que j'en ai.

NICETTE.

AIR. N°. 30. *Non, je ne veux pas rire.*

(*à part.*)

Me donner tout l'eſprit qu'il a! (*bis.*)
Vaux-je la peine de cela?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, ma petite Reine.
Vous en valez bian la peine,
Vous en valez bian la peine.
Oui-da,
Vous en valez bian la peine.

NICETTE.

AIR. N°. 31. *Allons la voir à S. Cloud.*

D'un pareil bien-fait, hélas!
Je ſerai reconnoiſſante.
Sur-tout ne me trompez pas;
Car je ſuis bien innocente.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, j'en ſerois bian fâché.

NICETTE.

Il faut me faire bon marché;
Car je ne ſuis pas riche.

L'ÉVEILLÉ.

Et moi, je ne ſuis pas chiche.

Je ſis un garçon fort ſarviabe, fort cha-

ritable; je ne demandons que vot' amiquié.

NICETTE.

C'eſt trop juſte.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 32. *Vaudeville du retour de Fontainebleau.*

Gardez-vous, ſur cet entretien,
De jaſer avec Finette.
Allez, je vous inſtruirons bien;
Ça, commençons, belle Nicette.

SCENE VI.

L'ÉVEILLÉ, FINETTE, NICETTE.

FINETTE, *retirant l'Éveillé.*

EH! gué gué gué gué, comme il y va!
La la la la la la la la la la la la.

L'ÉVEILLÉ.

Me vlà pris comme un Renard.

NICETTE.

Pardi, ma couſine Finette, vous êtes bian inſupportable de venir nous interrompre comme ça mal-à-propos.

FINETTE.

Oui-dà!

AIR. N°. 33. *L'autre jour Colin, d'un air badin.*
(*à l'Éveillé.*)

Avec ce Tendron,
Vous vouliez donc
Ici me faire niche.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'appréhendez-vous ?

FINETTE.

Craignez mon couroux.

L'ÉVEILLÉ.

Queu transport jaloux !
Je ne lui fais pas les yeux doux.

FINETTE.

De conter fleurette
Vous n'êtes pas chiche ;
Laissez-là Nicette,
Tôt, que l'on déniche.
Pour cette poulette,
L'Éveillé me triche,
Tout prêt d'être mon mari !
Fi.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 34. *Tourlourirette, lironfa.*

Ecoutez-moi, belle brunette,
Et calmez ce brusque dépit. (*Il rit.*)

FINETTE.

Je crois encore qu'il en rit.

L'ÉVEILLÉ.

C'est... c'est... c'est que Nicette
Charche par-tout de l'esprit...
Queu mal fait-on quand on l'instruit ?

NICETTE.

AIR. N°. 35. *Tarare, ponpon.*

M'empêcher d'en avoir! vous n'êtes guère bonne;
Mais il m'en donnera,
Pour cette bague-là.

FINETTE.

Doucement, ma mignonne:
Je lui défends.

NICETTE.

Pourquoi?

FINETTE.

Oh! l'Éveillé n'en donne
Qu'à moi.

NICETTE.

Eh mais; vous en avez tant?

FINETTE.

On n'en ſçaurait trop avoir.

NICETTE.

Laiſſez-la dire, Monſieur l'Éveillé.
Donnez-m'en toujours.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 36. *C'eſt la choſe impoſſible.*

Oh! Finette ne le veut pas.

NICETTE.

Franchement cela me chagrine.
Que dois-je faire en pareil cas?
Ayons recours à ma couſine.
Je compte ſur vous pour cela;
Donnez-m'en donc.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'alle eſt riſible !
C'eſt la la la la la la la,
C'eſt la choſe impoſſible.

FINETTE.

Allez, l'Éveillé ſe moque de vous ; ça ne ſe donne point, ça vient tout ſeul.

NICETTE.

Et quand ça vient-il donc ?

FINETTE.

Dame ! ça vient.... ça vient quand ça vient ; queu queſtion elle fait-là ?

NICETTE.

AIR. N°. 37. *Ah ! ah ! ah ! venez-y toutes, les belles jeunes filles, moudre.*

Ne puis-je ſçavoir comme
Cet eſprit me viendra ?

L'ÉVEILLÉ.

Ce ſera
Lorſqu'auprès d'un jeune homme,
Le petit cœur fera
Ti ta ti ta ti ta ta,
Et que vous ſentirez naître
Un deſir preſſant de connoître
Ce qui cauſe ça.

NICETTE.

Je n'y entends rien.

L'ÉVEILLÉ.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que l'eſprit.

NICETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

L'ÉVEILLÉ.

L'eſprit ? c'eſt... c'eſt une belle choſe !

NICETTE.

Hé bien ?

L'ÉVEILLÉ.

Ça ſart biaucoup aux filles.

NICETTE.

Hé bien ?

L'ÉVEILLÉ.

C'eſt.....

FINETTE.

Oh c'eſt, c'eſt... qu'alle aille apprendre d'Alain ce que c'eſt.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, ça doit faire un bel attelage !

AIR. N°. 38. *Ah ! que Colin l'autre jour me fit rire !*

Qu'il vous en donne ; Alain en eſt le maître.

NICETTE.

Alain, Alain ! cela pourroit-il être ?
On dit, hélas !
Qu'il n'en a pas.

L'ÉVEILLÉ & FINETTE, *en s'en allant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.

SCENE VII.

NICETTE *seule.*

AIR. N°. 39. *Il faut que je file, file.*

TOUT le monde m'abandonne :
Ça me fait sécher sur pié.
Ne trouverai-je personne,
Pour moi de bonne amitié,
Qui m'en donne, donne, donne,
Qui m'en donne par pitié ?

AIR. N°. 40. *Au bout, au bout, au bout du monde.*

Ne perdons pas encor courage,
Informons-nous dans le Village,
Je ferai tant que j'en aurai.
Quêtons à la ronde,
S'il le faut, j'irai
Au bout du monde.

AIR. N°. 41. *Rossignolet du verd bocage.*

Je mettrai fin, par cette emplette,
A mon chagrin.

SCENE VIII.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN.

VOus voilà donc ? Bon jour, Nicette.

NICETTE.

Bon jour, Alain.

ALAIN, *rit niaiſement.*

Hé, hé, hé, hé.

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire ?

ALAIN.

Hé, hé, j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE.

Eſt-ce que j'ai la mine riſible ?

AIR. N°. 42. *Philis en cherchant ſon Amant.*

Tout chacun ſe moque de moi.

ALAIN.

Ce n'eſt pas pour ça, jarniguoi :
Dam', tenez, je ne ſçais pourquoi,
Je ris d'aiſe, à ce que je croi,
Quand je vous voi.

Eſt-ce qu'ous n'êtes pas itou bian-aiſe de me voir vous ?

NICETTE.

Oui, Alain.

ALAIN.

Stapendant vous avez l'air triſte.

NICETTE.

C'eſt que je ſuis fâchée.

ALAIN.

AIR. N°. 43. *Tu n'as pas ce qu'il me faudroit.*

Hé bien! Qu'eſt-ce qui vous chagreine?

NICETTE.

Ah! Je n'ai point d'eſprit, Alain.

ALAIN.

Quoi! C'eſt ça qui vous met en peine?
Non plus que vous, je n'en ai brin;
Je n'en eus jamais, & j'ignore
A quoi l'eſprit me ſarviroit.
Je puis ſans ça bian vivre encore.

NICETTE.

Oh! Moi, je ſens qu'il m'en faudroit.

AIR. N°. 44. *Ton himeur eſt, Cathereine.*

C'eſt, dit-on, choſe fort belle;
Aux filles ça ſart biaucoup.

ALAIN.

Où cette drogue croit-elle?

NICETTE.

Ça ſe trouve tout d'un coup.

ALAIN.

Là-deſſus je veux m'inſtruire.

NICETTE.

Un pareil deſir me tient.
Tout ce que je puis vous dire,
C'eſt que ça vient, quand ça vient.

Sans ma couſine, l'Éveillé m'auroit peut-être donné de l'eſprit.

ALAIN.

Je ſis fâché de n'en point avoir, je vous en ferois préſent.

NICETTE.

Je ne ſçais; j'aimerois mieux vous avoir ſt'obligation-là qu'à d'autres.

ALAIN.

Je ne demanderois qu'à vous faire plaiſir.

NICETTE.

Je voudrois bien vous faire plaiſir auſſi.

ALAIN.

Je ne ſçais comme ça ſe fait, vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous, vous me plaiſez mieux que Robin, mon Mouton.

ALAIN.

Tatigué! ſans ſçavoir c'en que c'eſt que l'eſprit, vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

AIR. N°. 45. *Dans notre Village chacun vit content.*

Cherchons-en enſemble :
Quand nous en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

Vous avez raiſon, ce me ſemble ;
J'en trouvarrons mieux,
Quand nous ſerons deux.

NICETTE.

Si j'en trouve, par hazard, en mon particulier, je vous en ferai part auſſi-tôt.

AIR. N°. 46. *Une Vielle d'argent, lirette.*

Tout à la bonne franquette,
Se partagera.

ALAIN.

La part ſera bien-tôt faite :
Dès qu'il m'en viendra,
Tout ſera pour vous, Nicette.
Tout pour vous ſera.

Je n'en veux avoir que pour vous.

NICETTE.

C'eſt bian honnête, mais il faut que ça ſoit en commun. Allons en chercher au plutôt.

ALAIN.

Par où faut-il aller ?

NICETTE.

Je n'en ſçais rien.

ALAIN.

Attendez.....

AIR. N°. 47. *Un jour le bon Pere Abraham prêchoit avec inſtance.*

On trouve de tout à Paris.
On en vend là, ſans doute;
Ne vous embarraſſez du prix,
J'en aurons, quoiqu'il coûte.
Enſemble, allons-y de ce pas.
Eh! Que ſçait-on? Peut-être, hélas!
J'en trouvarrons en route.

NICETTE.

Partons, c'eſt bien dit.

SCENE IX.

Madame MADRÉ, NICETTE, ALAIN.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 48. *Je n' lui, je n' lui donne pas; mais je lui laiſſe prendre.*

ALAIN, où voulez-vous aller,
Avec cette innocente?
Demeurez, je dois vous parler.
(*à Nicette.*)
Et vous, impertinente,
Pourquoi lui donnez-vous le bras,
D'un petit air ſi tendre?

NICETTE.

Je n' lui je n' lui donne pas;
Mais je lui laiſſe prendre.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 49. *N'oubliez pas votre houlette, Liſette.*

Ne les laiſſons point ſeuls enſemble,
Je tremble,
Qu'ils n'y prennent plaiſir.
Pouvez-vous de la ſorte agir,
Sans rougir, petite pecore?

NICETTE.

Excuſez-moi, Maman, j'ignore
Encore,
Lorſque l'on doit rougir.

Madame MADRÉ.

Allez, petite fille, allez mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mere.

Madame MADRÉ.

Allez, vous dis-je, & que je ne ſçache pas que vous parliez davantage avec Alain; entendez-vous? Que je ne ſçache pas ça.

NICETTE.

Non, ma mere.

(*Elle ſort en regardant Alain à pluſieurs repriſes; Alain la regarde aller.*)

SCENE X.

Madame MADRÉ, ALAIN.

Madame MADRÉ.

A Quoi vous amuſez-vous, Alain, avec une morveuſe ? Vous ne dites mot. Un garçon d'eſprit répondroit queuque choſe.

ALAIN, *d'un ton chagrin.*

Oh ! je n'ai pas d'eſprit, moi.

Madame MADRÉ.

Hé bien ! je vous en ferai avoir.

ALAIN, *d'un air joyeux.*

Tout de bon ?

Madame MADRÉ.

Oui.

ALAIN.

Oh, oh ! tant-mieux. Que je vous ſerai bien obligé !

AIR. N°. 50. *Je ne ſçais pas écrire.*
Vaudeville des Billets doux.

Jamais mon pere ne m'apprit
Comme il faut avoir de l'eſprit.

Madame MADRÉ.

J'en ferai mon affaire.
Je vous inſtruirai dès ce jour.
L'eſprit vient en faiſant l'amour.

ALAIN.

Je ne ſçais pas le faire.

Madame MADRÉ.

C'eſt encore ce que je veux vous montrer. L'eſprit ne ſe façonne que par le commerce du biau ſeſque.

ALAIN.

Montrez, montrez-moi ça.

Madame MADRÉ.

Faut premiérement que vous choiſiſſiez une amoureuſe.

ALAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça, une amoureuſe?

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 51. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Une Belle qu'on aime bien;
Suppoſons que ce ſoit moi-même.

ALAIN, *d'un air riant.*

Oh! tenez, ne ſuppoſons rien:
C'eſt déja fait.

Madame MADRÉ, *à part.*

C'eſt moi qu'il aime.

ALAIN.

Je viens de choiſir à l'inſtant.

Madame MADRÉ, *à part.*

Ah! qu'il me rend le cœur content!
C'eſt cet aveu que je demandois.

ALAIN.

Hé bien ? ſt'amoureuſe, comme vous dites ?

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 52. *Que je regrette mon Amant !*

Il faut l'aborder joliment;
Et, d'une maniere galante,
On lui fait un doux compliment.

ALAIN.

Fort bien.

Madame MADRÉ.

Après on lui préſente,
D'un air coquet,
Un bouquet,
De muguet,
Ou d'œillet,
Qu'on lui met
A ſon corſet.

ALAIN.

Allez, allez, cela vaut fait.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt que faire un compliment ?

Madame MADRÉ.

Par exemple, c'eſt recomparer ſa Belle aux fleurs, au biau jour; enfin, à ce qu'on trouve de plus agriable.

ALAIN.

Bon : revenons à ſt'amoureuſe.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 53. *Quand la Bergere vient des Champs tout dandinant.*

Enſuite on lui baiſe la main,

D'un air badin,
Mon cher Alain;
Quelquefois même plus malin,
Zeſte, on l'embraſſe,
Avec audace.

ALAIN.

Le tour eſt fin.

Et l'eſprit ?

Madame MADRÉ.

L'eſprit alors commence à venir. (*En lui donnant ſon bouquet.*) Eprouvons ſi vous avez bian retenu tout ce que je vous ai dit ? Vlà mon bouquet.

ALAIN, *prend le bouquet & le met à ſon côté.*

Donnez.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 54. *Eſt-ce que ça ſe demande ?*

Il n'entend pas.

ALAIN.

J'entends fort bien
Toute la manigance.

Madame MADRÉ.

Oui, mais voyez s'il en fait rien !

ALAIN.

Baillez-vous patience.

Madame MADRÉ.

Répétez donc
Votre leçon.

ALAIN.

Oh ! ce n'eſt pas la peine.

Alain tantôt
Sera moins ſot;
De ça ſoyez çartaine.

Madame MADRÉ, *à part.*

On lui a dit apparemment que je dois l'épouſer. (*à Alain.*) Vous ſçavez donc...

ALAIN.

Hé, oui, oui, je ſçavons.... ſuffit.

Madame MADRÉ.

A propos, vous êtes de la noce de Finette; je vous choiſis pour mon meneux, & je vais acheter des rubans pour vous, comme ça ſe pratique.

ALAIN.

Bon, bon. (*à part.*) Je donnerai tout ça à Nicette.

Madame MADRÉ.

Suivez-moi.

ALAIN, *bas à Nicette qui paroît.*

Oh! oh! Attendez-moi là, mon Amoureuſe.

SCENE XI.

NICETTE, *avec des fleurs dans ſes cheveux, & un fichu mis à l'envers.*

MA mere emmeine Alain. Pourquoi ne veut-elle pas que je lui parle ? Depuis ſte défenſe-là, j'ai toutes les envies du monde de me trouver avec lui. Il me vient mille choſes dans la tête. D'où vient donc que je ſoupire ? Rêvons un peu ſur tout ça.

SCENE XII.

NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

L'ÉVEILLÉ.

QUEU délice, Finette ! Dans cune heure, je ſerons mari & femme.

AIR. N°. 55. *Diverſité flatte le goût.*

Tu ne feras plus le dragon,
Belle brunette, ſi ma bouche
Vole un baiſer ſur ton menton,
Ou ſur ton petit bec mignon.

(*Il veut embraſſer Finette ; elle le repouſſe.*)

FINETTE.

Tout doux !

L'ÉVEILLÉ.

Quelle mouche
Te pique donc ?
Tu fais la mitouche
Hors de saison ;
Mais je touche,
Biauté farouche,
Au moment d'en avoir raison.

FINETTE.

Nous verrons ça, patience.

L'ÉVEILLÉ, *continue.*

Tatigué qu'alle a l'œil fripon !
Alle animeroit une souche ;
Auprès d'elle, jarnicoton,
J'ai de l'esprit comme un démon.

NICETTE, *sortant de sa rêverie.*

On parle d'esprit. Ecoutons.

FINETTE.

Pour moi, j'en ons eu dès que je t'ai vu, & bien fin à présent qui m'attraperoit.

L'ÉVEILLÉ.

Te souviant-il de la premiere fois que je te rencontris ?

FINETTE.

Oh ! que oui.

NICETTE.

Je vais sçavoir comment l'esprit leur est venu.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 56. *Et la belle le trouva bon.*

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un bocage,
Je t'aviſis, par hazard,
A l'abri d'un épais feuillage,
Tu dormois tranquillement.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faiſois ſemblant.

NICETTE.

Fort bien.

L'ÉVEILLÉ.

Même AIR.

Que ton air étoit charmant!
J'admire d'une cachette,
J'approche enfin doucement,
Et je baiſe ta main blanchette;
Tu t'éveille en te fâchant.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faiſois ſemblant.

Mais pendant que tu rappelles le paſſé, tu ne ſonges pas au préſent.

L'ÉVEILLÉ.

T'as morgué raiſon. Apprête-toi, j'allons venir te chercher pour nous marier.

NICETTE.

Vlà-t-il pas qu'elle l'empêche encore d'en dire davantage!

SCENE XIII.

FINETTE, NICETTE.

FINETTE.

AIR. N°. 57. *Toujours va qui danſe.*

LEs ſoins, les ſoucis, l'embarras,
Sont les fruits du mariage;
On a des enfans ſur les bras,
Il faut faire un ménage;
Mais de toutes ces peines-là,
Un époux récompenſe.
Ta la la la la la la la,
Toujours va qui danſe.

NICETTE, *appelle Finette, comme elle eſt prête d'entrer dans la maiſon.*

Ma couſine? Ma couſine? (*à part.*) Il faut que je l'éloigne de cheux nous, Alain va venir me trouver.

FINETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

NICETTE.

(*à part vivement.*) Elle en inſtruiroit ma mere. (*haut niaiſement.*) Monſieur le Tabellion m'a dit de vous dire comme ça qu'ous alliez cheux lui tout à l'heure, tout à l'heure.

FINETTE.

Eſt-ce qu'il y auroit queuque anicroche à mon mariage? Voyons ça.

SCENE XIV.

NICETTE *ſeule.*

J'Apperçois Alain; je vais lui dire tout ce que j'ai entendu. Mais commençons par eſſayer les ſemblans de ma couſine.

(*Elle ſe met ſur le gazon & fait ſemblant de dormir.*)

SCENE XV.

ALAIN, NICETTE.

ALAIN.

Air. N°. 58. *Je ſommeille.*

Hola, belle Nicette, holà.
Où donc êtes-vous? La voilà
Qui ſommeille.
Avec ces rubans ornons-la;
Mais prenons garde que cela
Ne la réveille.

Même

Même AIR.

Mordi, le tour ſeroit malin ;
Mais je crains trop....

NICETTE.

Alain, Alain,
Je ſommeille.

ALAIN.

J'en ai biaucoup à vous conter ;
Çà, çà, que, pour nous écouter,
Ou ſe réveille.

Même AIR.

Elle dort, approchons ; tout doux....
Je n'oſerois, retirons-nous.

NICETTE.

Je ſommeille.

ALAIN.

Nicette c'eſt aſſez dormi ;
C'eſt la voix d'Alain votre ami
Qui vous réveille.

NICETTE *ſe leve & préſente la main à Alain.*

Allons, baiſez-moi la main, afin que je faſſe ſemblant de me fâcher. Je ſçais comme vient l'eſprit.

ALAIN.

Oh ! je le ſçais bien itou. Allez ; l'eſprit vient de l'amour !

NICETTE.

De l'amour !

ALAIN.

J'allons vous expliquer ça ; quand on a choisi une amoureuse, c'est-à-dire, queuqu'un qu'on aime bien ; on li fait un compliment, & pis encore, on li donne des fleurs.

NICETTE.

C'est drôle.

ALAIN.

AIR. N°. 59. *La fille de Village*, ou *Attendez-moi sous l'orme.*

On prend la main encore.

NICETTE.

Ensuite que fait-on ?

ALAIN.

Puis on la baise encore.

NICETTE.

L'esprit ainsi vient donc ?

ALAIN.

Puis on embrasse.

NICETTE.

Encore !

ALAIN.

Oh ! l'on n'y manque point,
Et d'encore en encore,
L'esprit vient à son point.

J'allons en faire l'expérience. Allons. Prenez que vous v'là. Vous allez voir, vous allez voir.

(*Il va au fond du Théâtre & revient le bouquet à la main & le chapeau sous le bras, en disant :*)

D'une magniere galante, (*il fait la révérence, & dit :*) le compliment à ſt'heure. Mademoiſelle Nicette, vous êtes belle..... belle..... comme..... comme vous-même. Je ne ſçais, mordi, rien de plus biau à quoi vous recomparer. (*d'un ton plus familier.*) L'eſprit viant-il ?

NICETTE.

Non. Mais j'ai bonne eſpérance ; ça me rend joyeuſe.

ALAIN.

AIR. N°. 60. *De l'amour je ſubis les loix ; je n'en fais plus un vain myſtere.*

Recevez donc ce biau bouquet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN.

Il faut, Nicette,
Que je l'attache à ce corſet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN, *après avoir attaché le bouquet.*

L'affaire eſt faite.
Prenons & baiſons cette main.
(*Il baiſe la main de Nicette.*)

NICETTE, *émue.*

Alain.... Alain.... mon cœur palpite.

ALAIN.

Le mien galope auſſi ſon train.

NICETTE.

Cher Alain,
Quel ſujet nous agite !

AIR. N°. 61. *Dieux ! quel tourment !*

C'eſt de l'eſprit aſſurément,
Qui nous vient bruſquement.

ALAIN.

Je penſons tout de même.
Eprouvons encore ça. (*Il lui baiſe encore la main.*)
Je ſens en ce moment....
Ah ! quel moment !

NICETTE.

Un trouble extrême.

ENSEMBLE.

C'eſt de l'eſprit aſſurément.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en charcher. Mais ce n'eſt pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien ; car il me ſemble que l'eſprit ne commence qu'à me venir, & c'eſt ſi peu....

ALAIN.

Oh ! il y a encore l'embraſſement.

NICETTE.

Ah ciel ! J'entends touſſer Monſieur le Tabellion. Le v'là. Cachez-vous derriere moi.

SCENE XVI.

NICETTE, ALAIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

BELLE Nicette, je viens pour dreſſer les articles de mon mariage avec vous. Mais vous me paroiſſez émue.

NICETTE, *en ſerrant la main d'Alain qui eſt caché derriere elle.*

C'eſt que je ſuis à côté de ce qui me fait plaiſir.

M. SUBTIL.

Je lui fais plaiſir ! L'aimable enfant ! Que cette ingénuité a de charmes !

NICETTE, *d'un ton niais affecté.*

Rendez-moi un ſervice, Monſieur Subtil ; la nôce de ma couſine ſe fait cheux nous ; je n'ai pas achevé d'y ranger ; ſi ma mere venoit, elle gronderoit. Allez au-devant d'elle pour l'amuſer ; elle eſt allée par là-bas.

AIR. N°. 62. *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Empêchez-la que d'ici
Elle ne s'approche,
L'Éveillé, Finette auſſi ;
Je crains leur reproche :

Ces cauſeurs avec maman
De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Raſſurez-vous, belle Nicette; je vais faire le guet. (*En s'en allant.*) Qu'il eſt doux de garder ce qu'on aime!

SCENE XVII.

NICETTE, ALAIN.

NICETTE *acheve l'air ci-deſſus vivement, lorſque M. Subtil eſt éloigné.*

VA-T-EN voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

ALAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ſon mariage avec vous?

NICETTE.

Il dit qu'il ſera mon mari: je ne ſçais pas ce que ça ſignifie; mais il faut que le mariage ſoit bian joli, puiſque l'Éveillé & ma couſine ſont ſi aiſes de ſe marier.

ALAIN.

AIR. N°. 63. *Vîte à Catin un verre.*

Oh! ne vous en déplaiſe,
Je ſerois, tatiguoi,
Fâché que vous ſoyez bian-aiſe.
Avec un autre qu'avec moi.

NICETTE, *avec ſentiment.*

Je ſens bien auſſi que je ne pourrois être bien-aiſe ſans vous. Puiſque c'eſt ainſi, marions-nous nous deux.

ALAIN.

Bon, comme ça.

NICETTE.

Comment ferons-nous? Faut prendre conſeil de l'eſprit.

ALAIN.

AIR. N°. 64. *Pour voir un peu comme ça f'ra.*

C'eſt raiſonner fort prudemment,
Il réglera notre conduite.
J'en étions à l'embraſſement;
De ma leçon c'eſt une ſuite.
Belle Nicette, éprouvons-la,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

(*L'Éveillé qu'on ne voit point, chante.*)

AIR. N°. 65. *Quel plaiſir d'être avec vous!*

Quel plaiſir
Vient me ſaiſir!
Voici le moment qui va nous unir.

ALAIN, *avec dépit.*

Peſte ſoit de l'importun!

NICETTE.

C'eſt l'Éveillé : cachez-vous dans not' maiſon, je vais bien vîte le renvoyer.

SCENE XVIII.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

*Repriſe de l'*AIR *ci-deſſus.*

QU'IL m'eſt doux de t'obtenir,
Ma brunette,
Joliette !
Quel plaiſir
Vient me ſaiſir !
Celle que j'aime,
Qui m'aime de même,
Va remplir
Tout mon déſir :
Voici le moment qui va nous unir.

Nicette, vot' couſeine eſt-elle prête ? Je venons la charcher.

NICETTE.

Oh vraiment ! elle eſt fâchée que vous l'ayez fait trop attendre. Elle eſt ſortie.

L'ÉVEILLÉ.

Queu conte ! Eh ! où eſt-elle allée ?

NICETTE.

Oh ! dame.... Ecoutez.

(*Elle parle bas à l'Éveillé.*)

SCENE XIX.

Madame MADRÉ, L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

Madame MADRÉ, *à M. Subtil qu'elle fait entrer dans la maiſon pendant que Nicette parle à l'Éveillé.*

ENTREZ toujours, Monſieur Subtil, je vais vous envoyer Alain & Nicette.

NICETTE, *à l'Éveillé.*

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'ÉVEILLÉ.

Non, non, grand merci. (*En s'en allant.*)

*Fin de l'*AIR *ci-deſſus.*

Quel plaiſir vient me ſaiſir!
Voici le moment qui va nous unir.

NICETTE, *appercevant ſa mere.*

Ah! v'là bien autre choſe!

SCENE XX.

Madame MADRÉ, NICETTE.

Madame MADRÉ.

QUE faites-vous ici petite fille ? Ah! ah! v'là un fichu plaiſamment mis.

NICETTE.

Dame! je ſuis ſi ſimple.

Madame MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs dans vos cheveux? V'là qu'eſt nouveau : je ne prétends pas qu'ous vous ajuſtiais comme ça ; quand vous ſerez mariée, à la bonne heure : on ne trouvera plus à redire à vos actions.

AIR. N°. 66. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

A votre gré vous pourrez faire.

NICETTE.

Hé bien! hé bien! mariez-moi, ma mere :
Que ce ſoit plutôt que plus tard ;
Car, tenez, j'ai tant de bêtiſe,
Que je pourrois bien, par mégard,
Faire encore quelque ſottiſe.

Madame MADRÉ.

Vot' mariage va ſe terminer tout-à-l'heure. Vot' mari futur eſt cheux nous.

NICETTE, *vivement.*

Eſt-ce que vous le ſçavez ?

Madame MADRÉ.

Eh ! vraiment oui.

NICETTE.

Vous l'avez donc vû entrer ?

Madame MADRÉ.

Eh oui ! vous dis-je. Qu'elle eſt bête !

NICETTE.

Et vous me permettez que je me marie avec lui ; non avec d'autres ?

Madame MADRÉ.

Oui, oui, eſprit bouché, je le permets, je le veux, je l'ordonne, & vous ſerez enſemble dès demain.

NICETTE.

Que je ſuis contente !

Madame MADRÉ.

Quel empreſſement ! Où court-elle ?

NICETTE.

Alain, Alain.

Madame MADRÉ, *voyant ſortir Alain de chez elle, avec M. Subtil.*

Que vois-je !

SCENE XXI. ET DERNIERE.

M. SUBTIL, ALAIN, Madame MADRÉ, NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

M. SUBTIL.

NE puis-je ſçavoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez Madame Madré ?

FINETTE, *à M. Subtil.*

Ah! vous v'là, Monſieur le Tabellion. J'ai couru tout le Village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler.

M. SUBTIL.

Qui vous a dit cela ?

FINETTE.

C'eſt Nicette.

L'ÉVEILLÉ, *à Finette.*

Pardi, Mademoiſelle Finette, eſt-ce que nous jouons aux barres? Queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi ?

FINETTE.

Qui vous a dit cela ?

L'ÉVEILLÉ.

C'eſt Nicette.

Madame MADRÉ.

Alain, qu'eſt-ce qui vous a fait entrer cheux nous?

ALAIN.

Hé, hé, hé, c'eſt Nicette.

Madame MADRÉ.

C'eſt Nicette, c'eſt Nicette. Expliquez-nous ça, morveuſe.

NICETTE.

Dame! ma mere, vous ſçavez bien que vous m'avez dit com' ça: petite fille, que je ne ſçache pas qu'ous parliez avec Alain.

Madame MADRÉ.

Hé bien! eſt-ce ainſi que vous m'obéiſſez?

NICETTE.

Vraiment oui. Afin que vous ne le ſçachiez pas, ni perſonne, j'ai envoyé Finette d'un côté, l'Éveillé de l'autre, M. Subtil a bien voulu avoir la bonté de faire le guet, & j'ai fait cacher Alain cheux nous.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué en v'là d'une bonne!

M. SUBTIL.

Quelle innocente!

FINETTE, *rit.*

Ah, ah, ah.

Madame MADRÉ.

Il eſt bien queſtion de rire !

NICETTE, *vivement.*

AIR. N°. 67. *Loin que le travail m'épouvante.* De la Parodie *d'Atys.*

A préſent je ne dois plus feindre :
De vous je n'ai plus rien à craindre ;
Alain m'épouſera demain.
Au plaiſir mon ame ſe livre :
Si je n'avois mon cher Alain,
Je crois que je ne pourrois vivre.

L'ÉVEILLÉ.

Comme elle en dégoiſe !

FINETTE.

Qui eſt-ce qui diroit ça ?

Madame MADRÉ, *à Nicette.*

Queu galimatias me faites-vous ? Vous me paroiſſez bien alerte !

NICETTE.

C'eſt qu'Alain m'a donné de l'eſprit ; vous ne me gronderez plus de n'en point avoir.

ALAIN.

Oh vraiment ! je lui ai donné bien autre choſe : voyez, voyez ; je lui ai donné encore votre bouquet & vos rubans ; c'eſt mon amoureuſe, j'ai bien retenu tout ce qu'ous avez dit.

AIR. N°. 68. *Chacun à ſon tour, liron, lirette.*

Bon effet ça viant de produire :

Grand merci, Madame Madré.
Vous avez bien voulu m'inſtruire :
Morgué, je vous en ſçais bon gré.
J'inſtruiſons votre fille Nicette,
Je li montre à faire l'amour :
Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.

M. SUBTIL.

Que dites-vous à cela, Madame Madré ?

Madame MADRÉ.

Vous-même, Monſieur Subtil ?

M. SUBTIL.

Je dis que je cherchois une Agnès, & que je n'en trouve plus. Ils ſont plus fins que nous, puiſqu'ils nous ont attrapés ; ainſi mon avis eſt qu'on les marie enſemble, pour arrêter les progrès de l'eſprit.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 69. *Ne vous laiſſez jamais charmer ; Iris, c'eſt une erreur extrême.*

Vous penſeriez à les unir ?
Connoiſſent-ils le mariage ?

ALAIN.

L'eſprit commence à nous venir :
J'en trouvarrons bien-tôt l'uſage.

Madame MADRÉ.

Je ne m'attendois pas à ce qui nous arrive.

M. SUBTIL.

Ni moi. Puiſqu'il m'eſt impoſſible de trouver ce que je deſirois ; je vous épouſerai, ſi bon vous ſemble, Madame Madré.

Madame MADRÉ.

Je voulois épouſer un Nigaud, mais.... c'eſt la même choſe, je vous prends ; laiſſons-les enſemble.

FINETTE, *à Nicette.*

Je vous félicite, couſine.

AIR. N°. 70. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

De vous voir de l'eſprit, je ſuis fort ſatisfaite : Alain, le ſot Alain a dégourdi Nicette.

L'ÉVEILLÉ.

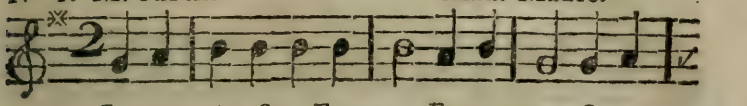
Morgué, c'eſt à bon droit que le Proverbe dit : Vive, vive les ſots, pour donner de l'eſprit.

V'là les violons qui viennent nous rejoindre ; parguenne, en l'honneur de ça, danſons un petit branle, en attendant que tout not' monde ſoit raſſemblé.

FIN.

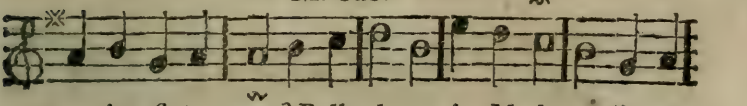
De la Chercheuse d'Esprit.

N° 1. M. Subtil. Mad. Madré.

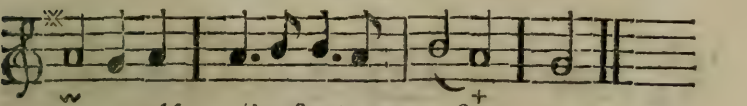


Je veux être son E-poux. Entre nous, Compe-

M. Sub.

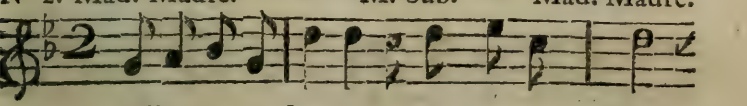


re, qu'en feriez-vous? Belle demande, Madame! J'enfe-

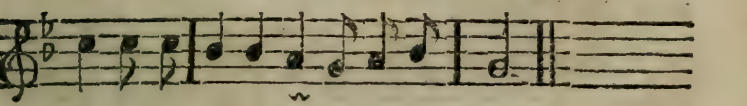


rois... parbleu, j'enferois ma fem - me.

N° 2. Mad. Madré. M. Sub. Mad. Madré.

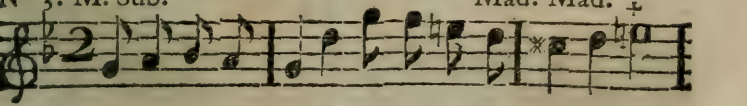


Elle, votre femme! oui vrai-ment. hélas!



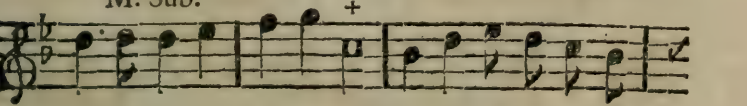
C'est u-ne chose qui ne se peut pas.

N° 3. M. Sub. Mad. Mad.



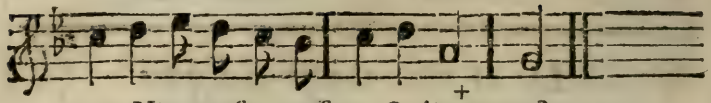
Expliquez-vous mieux. Je ne suis pas si vieux. Qu'impor-

M. Sub.



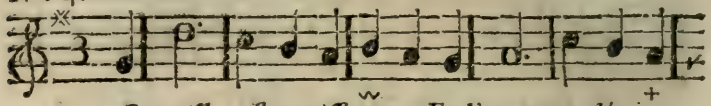
te? Mon amour vous exhor-te A me rendre con-

Mad. Madré. M. Sub.

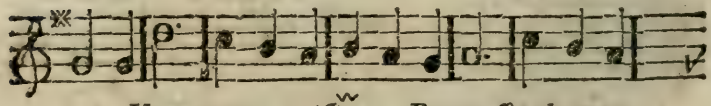


tent. Nicette eſt un enfant. Qu'impor-te?

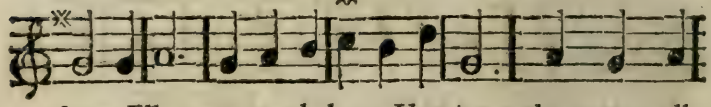
N°. 4.



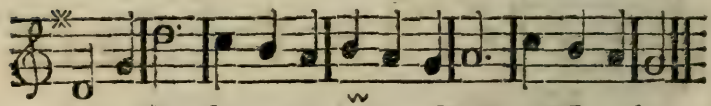
Sa taille eſt raviſſante, Et l'on peut dé-ja



voir U-ne gorge naiſſante Re-pouſſer le mou-

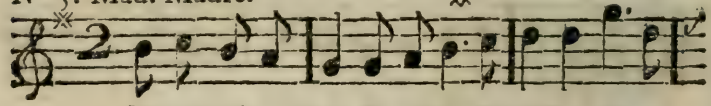


choir. Elle a par excel-lence Un teint... des yeux... elle



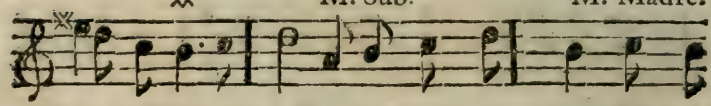
a... Elle a ſon in-no-cence, Qui ſur-paſſe ce-la.

N° 5. Mad. Madré.



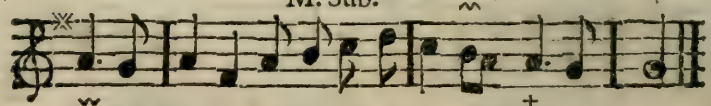
Machi-nale-ment elle coud, tricotte, Et ja-

M. Sub. M. Madré.



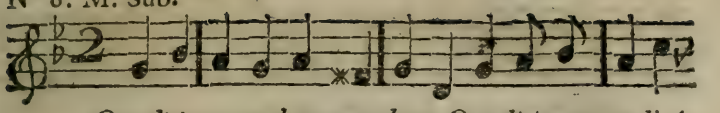
mais ne lâche un mot. Bon: tant mieux, tant mieux. Mais el-

M. Sub.



le eſt ſi ſotte... Je riſquerai moins d'être ſot,

N° 6. M. Sub.

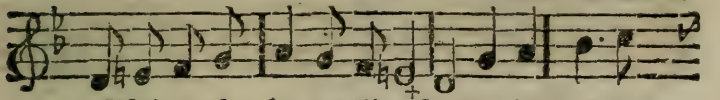


Que diriez-vous donc, ma chere; Que diriez-vous d'A-

Mad. Madré.

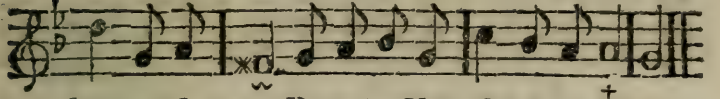
lain mon fils? Moi, je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. Sub. Mad. Madré.



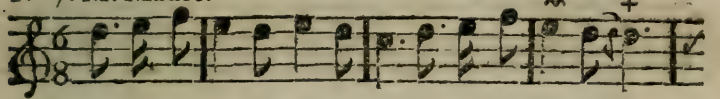
Eſt-il un plus ſot caractè-re? Moi je dis qu'A-

M. Sub.



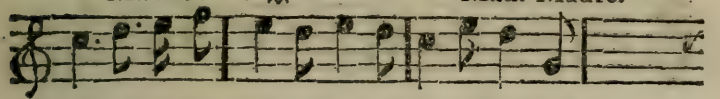
lain vaut ſon prix. De moi ce Nigaud ne tient guère.

N° 7. M. Madré.



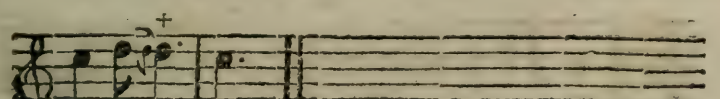
De vous il tient peu, je le croi; Ainſi di-ſoit ſa me-

M. Sub. Mad. Madré.



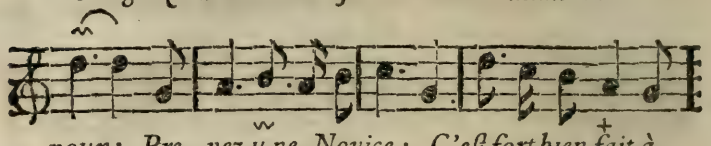
re. Je ne ſçais qu'en faire, ma foi. Si vous vou-

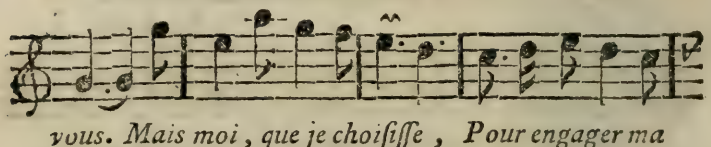
liez, compe-re, Je ſçaurois bien qu'en faire moi, Je ſçaurois

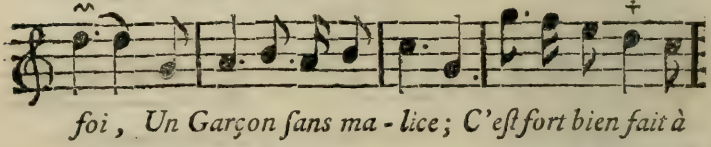


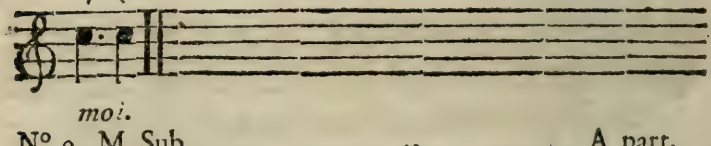
bien qu'en fai-re.

N° 8.

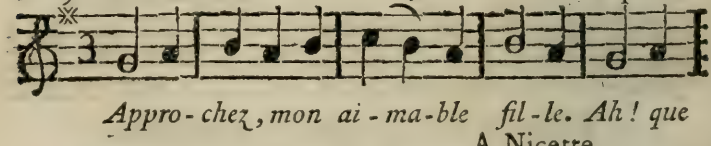




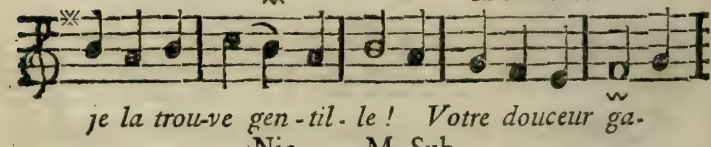




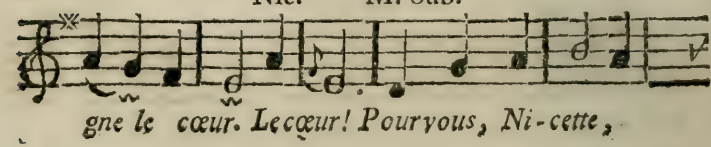
N° 9. M. Sub. A part.

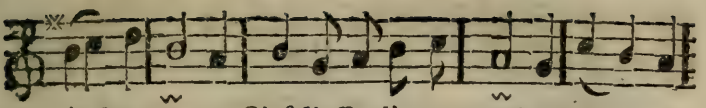


A Nicette.



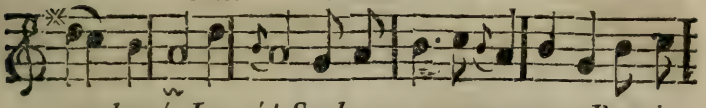
Nic. M. Sub.





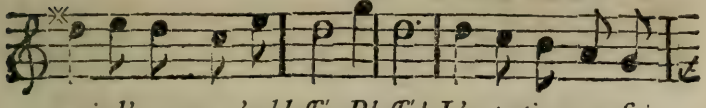
je ſou-pi-re ; C'eſt l'effet d'un re-gard que vous m'a-

Nic. M. Sub.



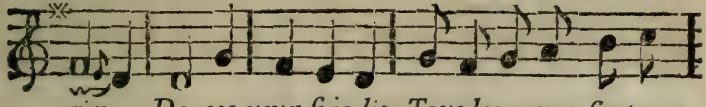
vez lancé. Lan-cé ! Soula-gez mon martyre : Pour ja-

Nic. Mad. Madré.



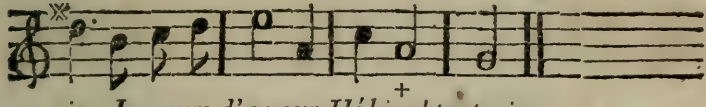
mais l'amour m'a bleſſé. Bleſſé ! L'entretien me fait

M. Sub.



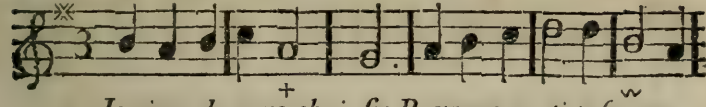
rire. De ces yeux ſi jo-lis Tous les coups ſont par-

Nic.



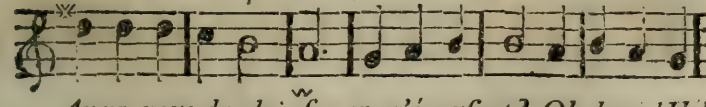
ris. Je meurs d'amour. Hé bien ! tant-pis.

N°. 10. M. Sub.



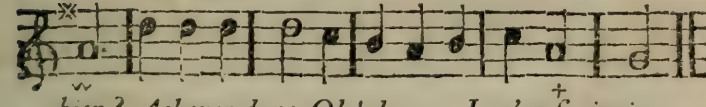
Je viens de vous choi-ſir Pour ma pe-ti-te femme.

Nic. M. S.



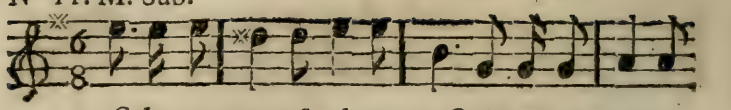
Aurez-vous du plai-ſir en m'épouſant ? Oh dame ! Hé!

M. Mad. Nic.

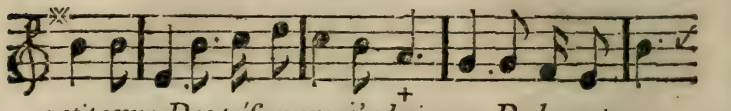


bien ? Achevez donc. Oh ! dame... Je n'en ſçais rien.

N° 11. M. Sub.

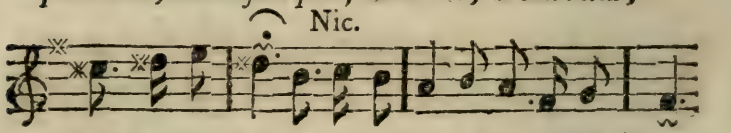


Cela me prouve ſon honneur. Oui, vous avez, mon



petit cœur, Des tréſors que j'admi - re; De la vertu,

Nic.

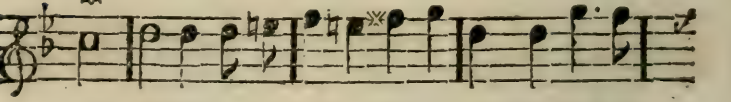


de la pudeur. Cela vous plaît à di-re, Monſieur;

Cela vous plaît à di - - re.

N° 12. M. Sub.

Je ſçaurai bien le déboucher. Ah! l'aimable inno -

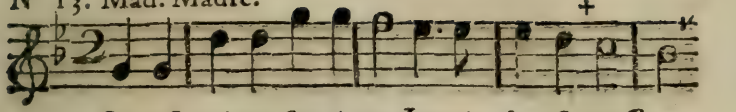


cence! Rien encor n'a pû l'enticher. Quel plaiſir

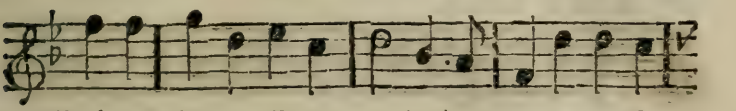
quand j'y penſe! Ah! quel plai-ſir de défri - cher Son

i - gno - ran - ce!

N° 13. Mad. Madré.

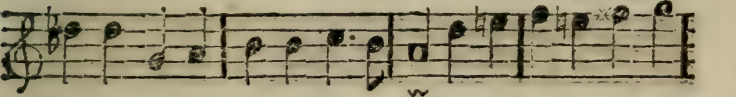


Son eſ-prit ne ſor-ti-ra Jamais de ſa coſſe ;

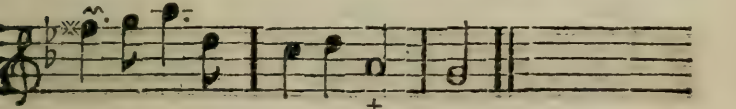


Toujours bé - te elle ſe-ra , Après comme avant l'i

M. Sub.

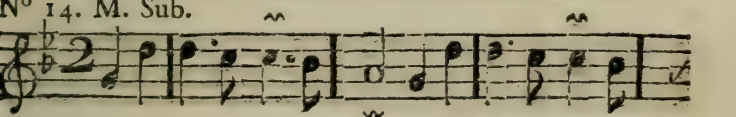


nôce. Moi je n'ignorois de rien; Dès ſon âge.. On ſait fort



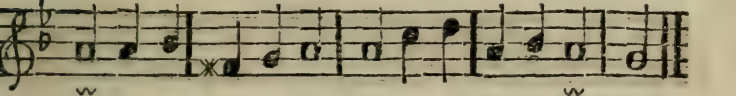
bien Que vous fûtes pré- co - ce.

N° 14. M. Sub.



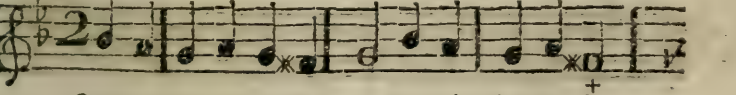
Avec vous je veux m'unir; Je me flatte d'obte -

Nic.



nir Votre main, ma chere? Ma main? Pourquoi faire?

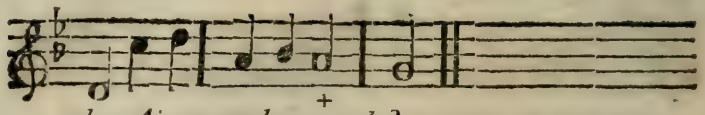
N° 15. M. Sub.



Sur cet aveu plein d'appas Mon bonheur ſe fon -

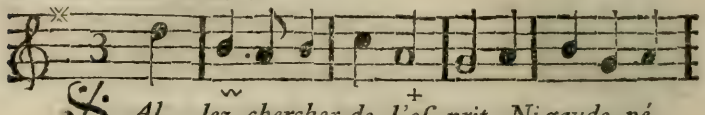
Nic.

de. Quoi! Monſieur, ne doit-on pas Aimer tout le mon-

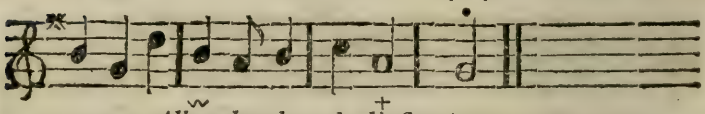


de, Aimer tout le mon-de?

N° 16. Mad. Madré.

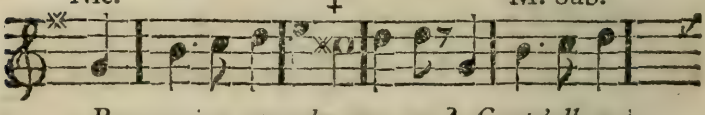


Al-lez chercher de l'eſ-prit, Ni-gaude, pé-

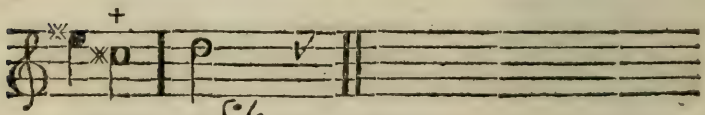


core; Allez chercher de l'eſ-prit.

Nic. M. Sub.

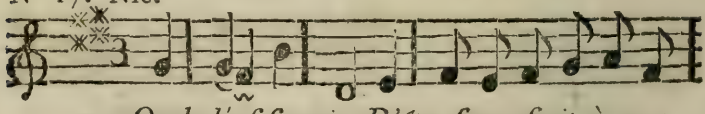


Pourquoi me gronder en-core? Contr'elle qui

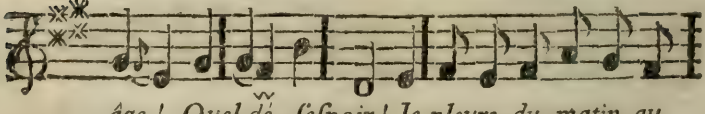


vous aigrit? Allez, &c.

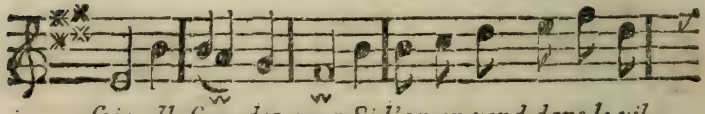
N° 17. Nic.



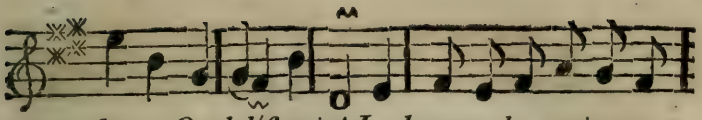
Quel dé-ſeſ-poir, D'être ſans eſprit à mon



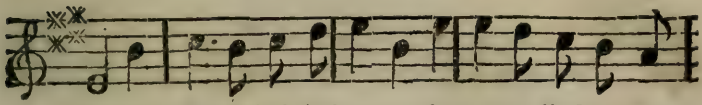
âge! Quel dé-ſeſpoir! Je pleure du matin au



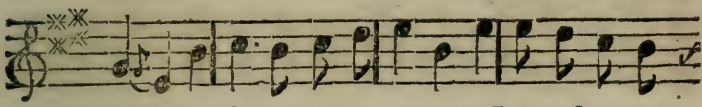
ſoir. Il fau-dra voir Si l'on en vend dans le vil-



lage. Quel déſeſpoir ! Je pleu - re du matin au

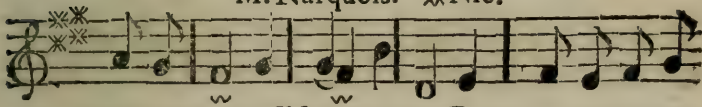


ſoir. Je vois un habile homme Que pour l'eſprit on re-

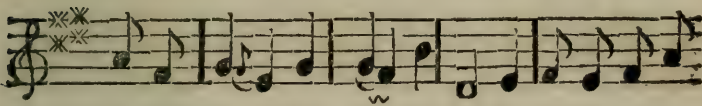


nomme. Monſieur, dites-moi comme Je dois faire pour

M. Narquois. Nic.

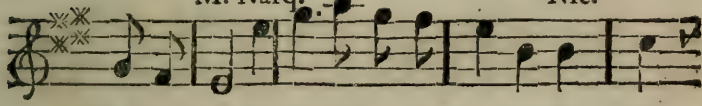


m'en pourvoir. Il faut ſçavoir.. Daignez, non pas pour



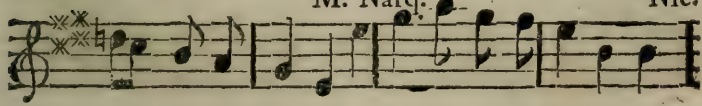
groſſe ſomme, M'en faire avoir, Si vous en avez

M. Narq. Nic.



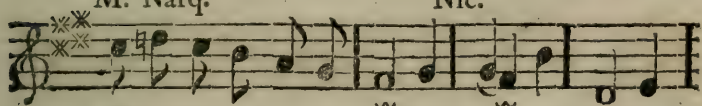
le pouvoir. Expliquez donc la cho-ſe. Ex - cu-

M. Narq. Nic.



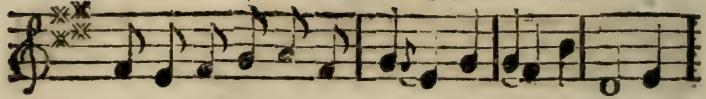
ſez-moi, ſi j'oſe... Expliquez donc la choſe. C'eſt...

M. Narq. Nic.

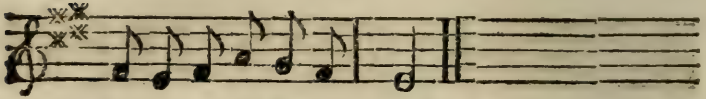


Elle héſite, elle rou-git. C'eſt qu'il s'a-git, C'eſt

M. S. N.



que je voudrois u-ne doſe... De quoi? d'eſprit. Vou-

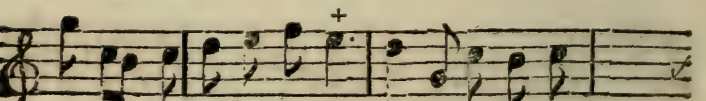


lez-vous m'en faire cré-dit?

N° 18. M. Narq. Nic.

Ce-la ne s'acquiert qu'à grands frais. Ah! Monſieur,

quel domma-ge! Je n'ai pas de grands moyens; Mais,



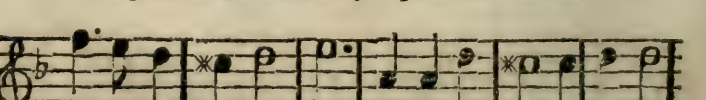
en at-tendant d'avantage, Prenez mon an-

M. Narq.

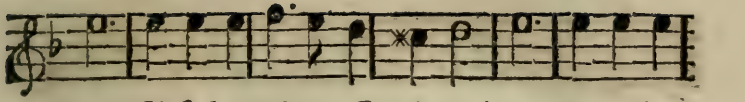
neau. Gardez ce joyau; Je n'en puis faire u-ſa-ge.

N° 19. M. Narq.

On peut dé-fi-nir cet eſ-prit Saillie ai-

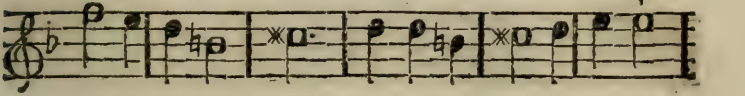


mable & rai-ſonné-e; Qu, comme un de nos Auteurs

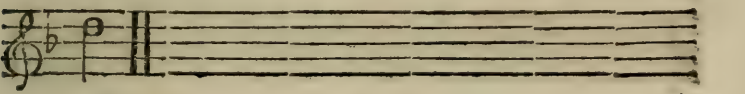


dit, C'eſt la raiſon aſſai-ſon-né-e. Mon enfant,

Nic.

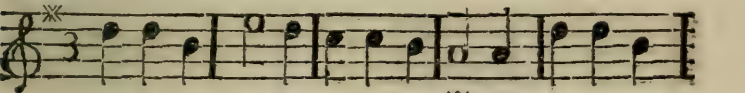


vous comprenez bien? Comme ſi vous ne di-ſiez



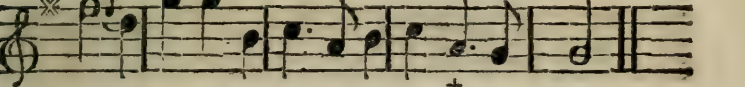
rien.

N° 20. Nic.



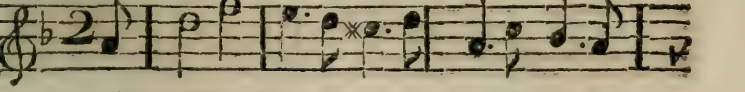
Oh! bien, te-nez, c'eſt trop de Myſte-re: Monſieur Nar-

quois, donnez-moi plu-tôt Du méme eſprit dont ſe ſert ma



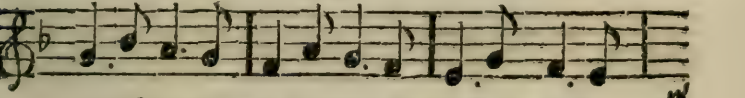
mere; Car c'eſt, je crois, de celui qu'il me faut.

N° 21. M. Narq.



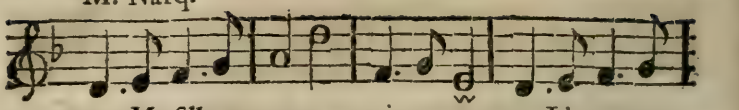
On peut fort bien le cul-ti-ver, Mais non pas

Nic.

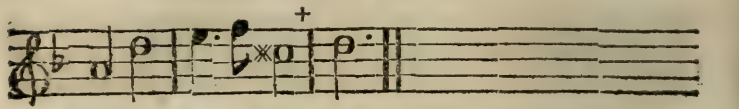


en faire trouver. Vous voulez me faire endé-

M. Narq.

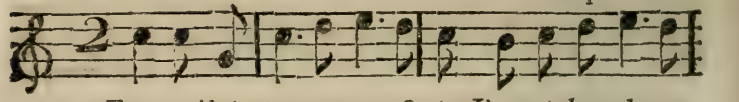


ver. Ma fille, en cet-te conjonc - tu - re, L'art ne peut

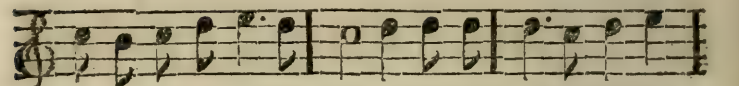


rien ſans la natu - re.

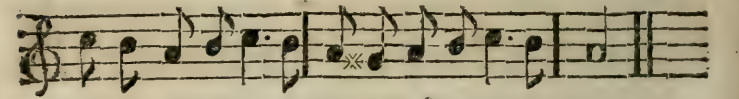
N° 22. Nic. M. Narq.



En vous j'ai mis tout mon eſpoir. J'aurois beau le vou-

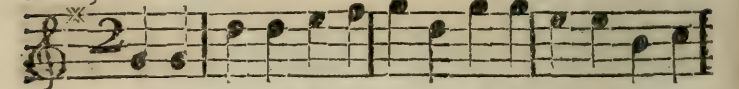


loir, J'aurois beau le vouloir. Hélas! malgré tout mon ſça-

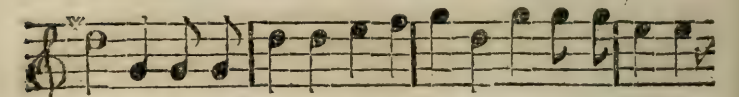


voir, Je n'ai pas ce pouvoir, Je n'ai pas ce pouvoir.

N° 23. L'Eveillé.

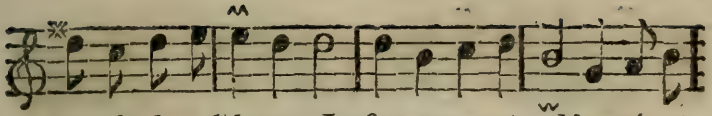


Finet-te avec moi s'engage, Ma parſonne l'atten-

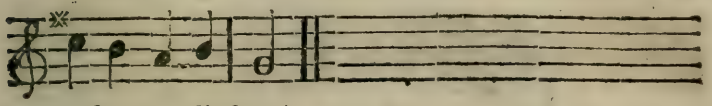


drit; Je l'empaumons par mon langage: Morgué, vive les

gens d'eſprit! La fortu - ne me rit; J'épouſons la

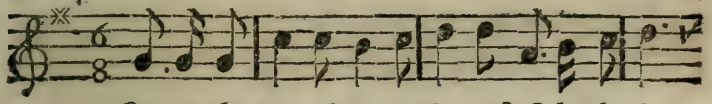


par-le du vil-la-ge; La for-tune me rit: Morgué, vi-

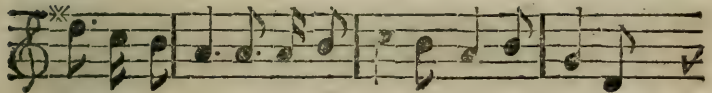


ve les gens d'eſprit!

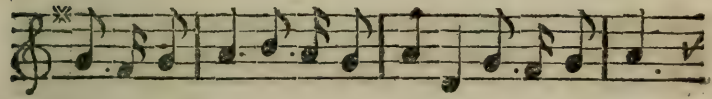
N° 24.



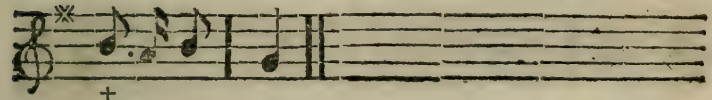
Que voulez-vous de moi, Nicette? O lon lan la,



lande-ri-ra. Tati-gué, qu'elle eſt jo-li-et--te!



O lon lan-la, lan-de-ri-ret-te. Que d'agrémens

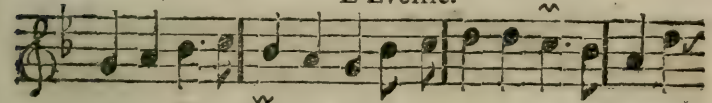


elle a dé--ja!

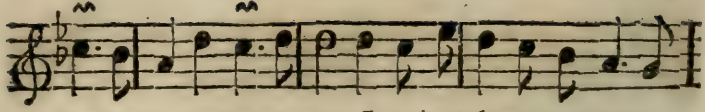
N° 25. Nic.

L'eſprit ſeroit mieux mon affaire; J'en deman-

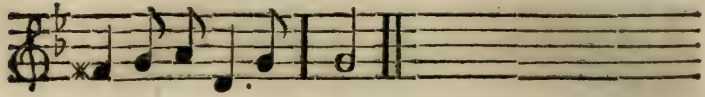
L'Eveillé.



de mon néceſſaire. Oh! puiſque vous en de-ſi-rez, Vous



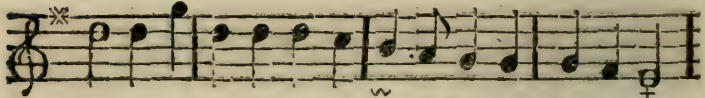
en aurez, vous en aurez. Je prévois bien que vous en au-



rez, Que vous en au - - rez.

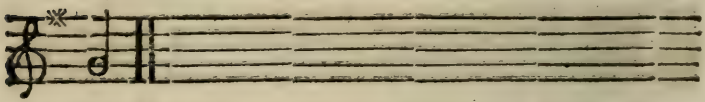
N° 26.

Oh! quant à l'égard de ça, De reſte j'en avons



là. Comme moi, Finette en a; Et bientôt, je vous ju-

re, Comme à nous il vous viendra; Le tout par natu-

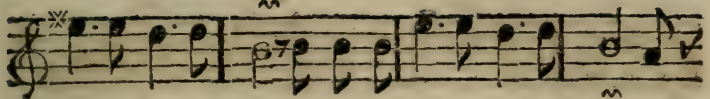


re.

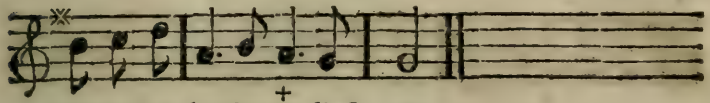
N° 27.

Envoi-ci la compa-rai-ſon. Lorſque l'on greffe un

ſauvageon, La ſeve, parce ſtra-ta-gême, ſe commu-



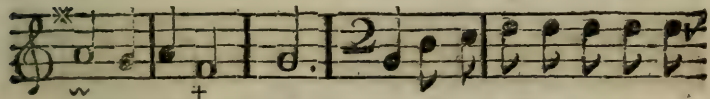
nique & fait profit... Il en eſt ainſi tout de mé-me;



On peut ſe bailler de l'eſ- prit.

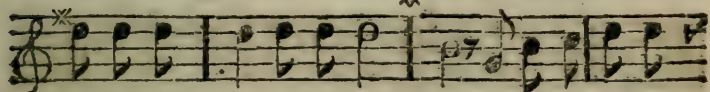
N° 28.

Eh! pourquoi non, mon biau ten - dron? O rican-



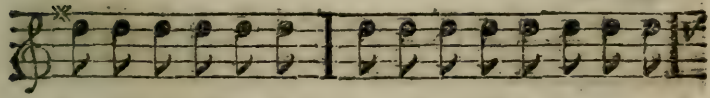
daine, O rican - don. Quoique j'ayons l'air un peu rond,

J'enſçayons long. Avec ce petit bec mignon, Votre recher-

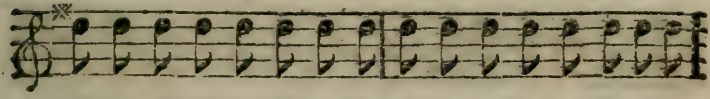


che, mon trognon, N'eſt pas vai - ne. Le jo - li minois

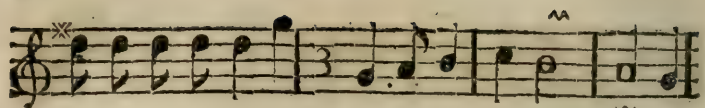
En riant.



que voilà. Pour vous il me parle dé-jà. Ah, ah, ah,

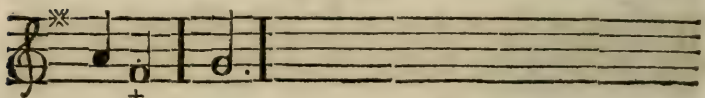


ah, ah, ah, ah, ah. Çà, puiſque l'eſprit eſt ſur jeu, Par la jar-



ni, je ſens bien que... Oui, je vous en baill-le-rai, O

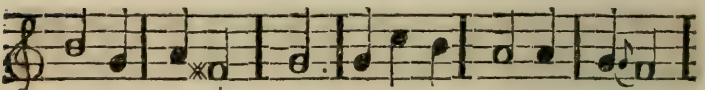
ri-can-dai-ne; Je vous en-donne-rai, O



ri-can-dé.

N° 29. Nic.

Vos bon-tés me rendent con-fu-ſe. Me ferez-

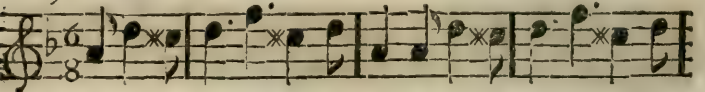


vous de tels pré-ſens, A moi qui n'ai que quatorze

L'Eveillé.

ans? Jamais l'eſ-prit ne ſe re-fu--ſe...

N° 30. Nic.

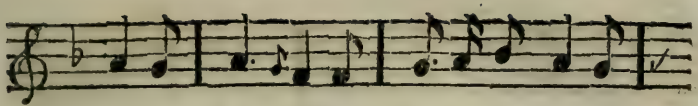


Me donnertoutl'eſpritqu'il a! Me donnertoutl'eſpritqu'il

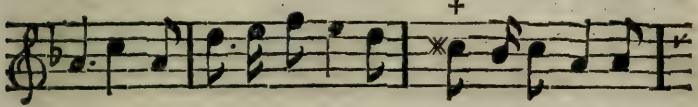
L'Eveillé.

a! Vaux-je la pei-ne de ce-la? Oui, ma pe-

tite



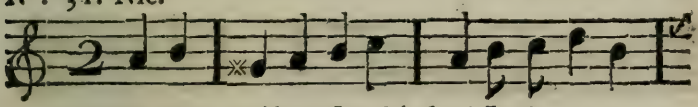
ti-te Reine. Vous en va-lez bian la



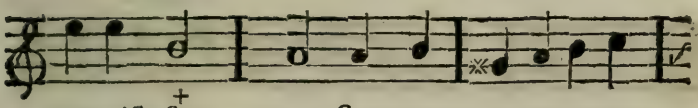
pei-ne, Vous en va-lez bian la pei-ne, Oui-dà; Vous

en va-lez bian la pei - - - ne.

N°. 31. Nic.

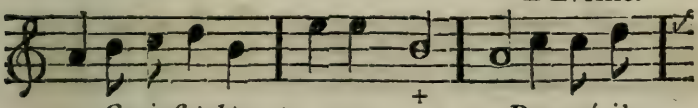


D'un pa-reil bien-fait, hé-las! Je ſe-rai re-



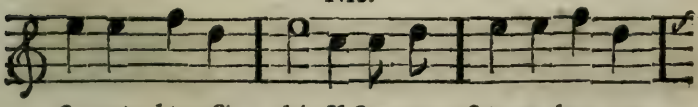
connoiſ-ſan - - - te. Sur-tout ne me trompez

L'Eveillé.



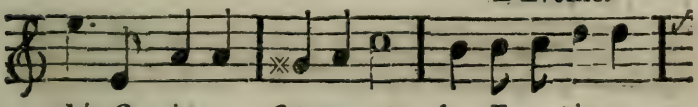
pas; Car je ſuis bien in-no-cen - - te. Par-gué, j'en

Nic.

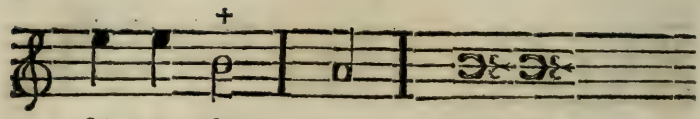


ſe-rois bian fâ-ché. Il faut me fai-re bon mar-

L'Eveillé.

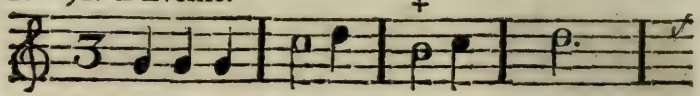


ché; Car je ne ſuis pas ri-che, Et moi je ne

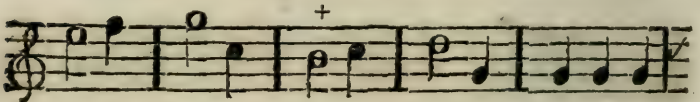


ſuis pas chi - - - che.

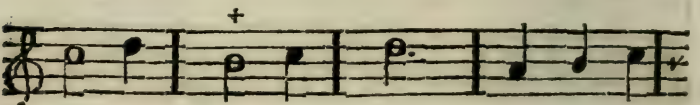
N°. 32. L'Eveillé.



Gar-dez-vous, ſur cet en-tre - - tien,

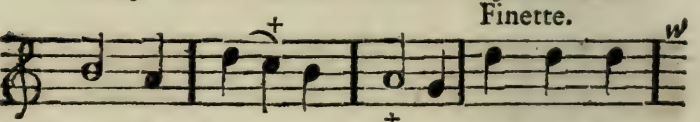


De ja - ſer a - - - vec Fi - - ne - te. Al-lez, je

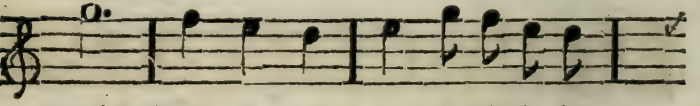


vous inſ - - trui - rons bien ; Cà, com-men-

Finette.



çons, bel - le Ni - cet - te. Eh! gué, gué,



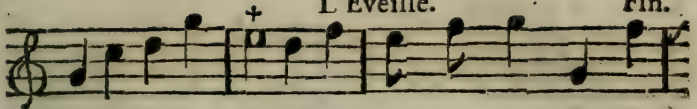
gué! Comme il y va! la, la la la

la, la la la la la ta la la.

N°. 33. Finette.

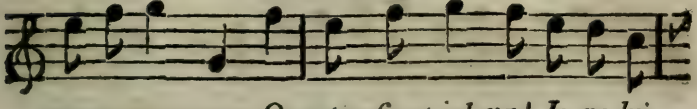
Avec ce ten-dron, Vous vou-liez donc I-

L'Eveillé. Fin.



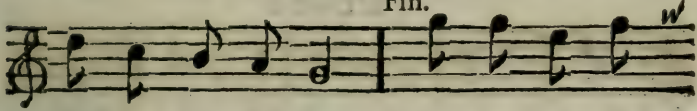
ci me faire ni-che? Qu'appré-hen-dez vous? Crai-

L'Eveillé.

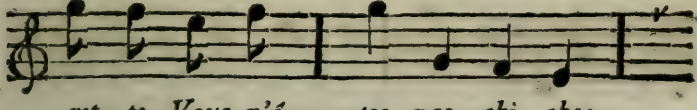


gnez mon courroux. Queu transport jaloux! Je ne lui

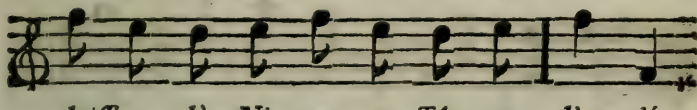
Fin.



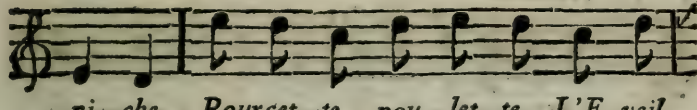
fais pas les yeux doux. De con-ter fleu-



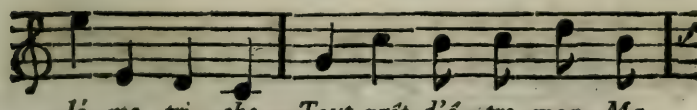
ret-te Vous n'é--tes pas chi-che;



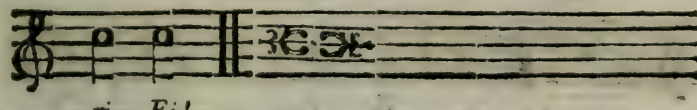
laiſſez--là Ni-cet-te, Tôt, que l'on dé-



ni-che. Pourcet-te pou-let-te, L'E-veil-

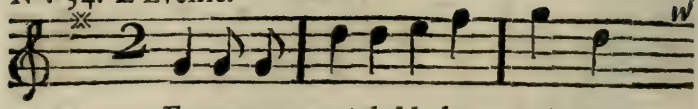


lé me tri-che. Tout prêt d'é-tre mon Ma-



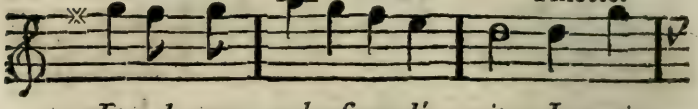
ri, Fi!

N°. 34. L'Eveillé.



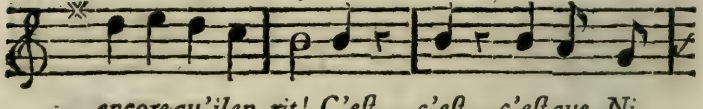
E-cou-tez-moi, bel-le bru-net-te,

Finette.

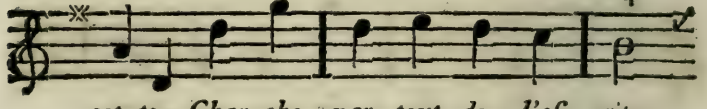


Et cal-mez ce bruſ-que dé-pit. Je crois

L'Eveillé.



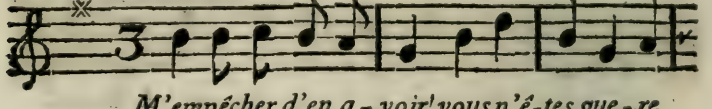
encore qu'il en rit! C'eſt....c'eſt...c'eſt que Ni-



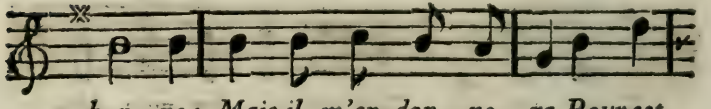
cet-te Char-che par-tout de l'eſ-prit...

Queu mal fait--on quand on l'inſ---truit?

N°. 35. Nicette.

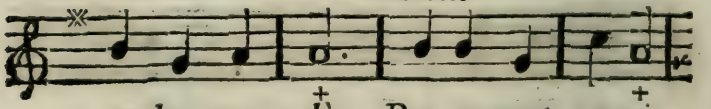


M'empécher d'en a-voir! vous n'é-tes gue-re

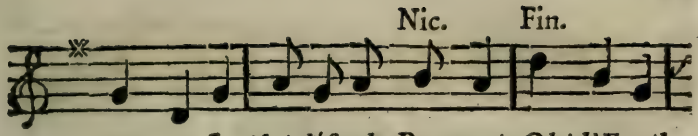


bon-ne; Mais il m'en don-ne-ra Pour cet-

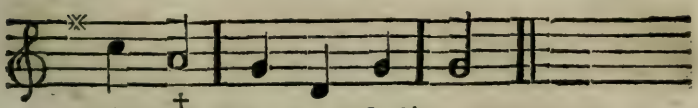
Finette.



te ba-gue--là. Dou-ce-ment, ma mi-

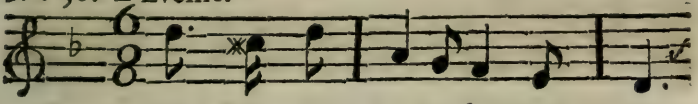


gnonne ; Je lui défends. Pourquoi? Oh! l'E-veil-



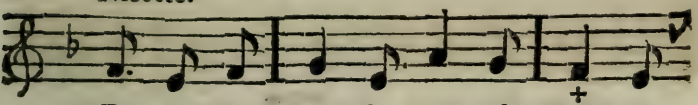
lé n'en donne Qu'à moi.

N°. 36. L'Eveillé.

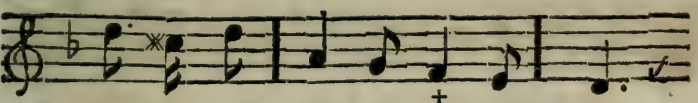


Oh! Finette ne le veut pas

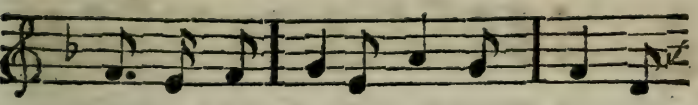
Nicette.



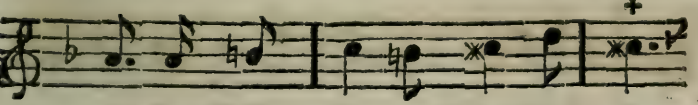
Franchement cela me chagrine.



Que dois-je faire en pareil cas?

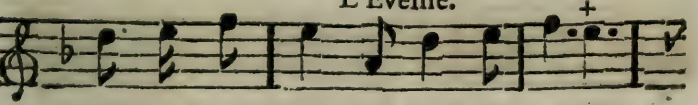


Ayons recours à ma Cou--fine.

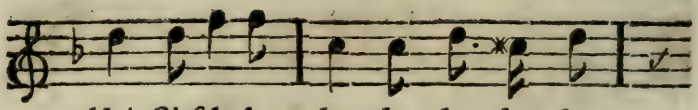


Je compte ſur vous pour cela:

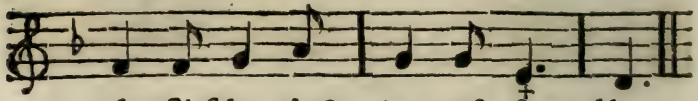
L'Eveillé.



Donnez-m'en donc. Qu'alle eſt ri--ſi-

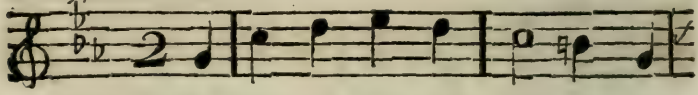


ble! C'eſt la la la la la la la



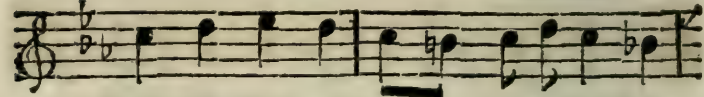
la, C'eſt la choſe im-poſ-ſi---ble.

N°. 37. Nicette.

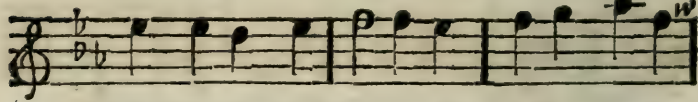


Ne puis-je ſça-voir com-me Cet

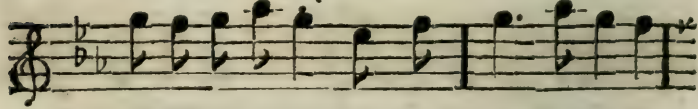
L'Eveillé.



eſ-prit me vien-dra? Ce ſe-ra Lorſ-



qu'auprès d'un jeune homme, Le pe-tit cœur fe-

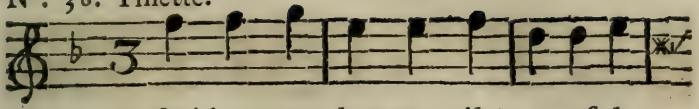


ra Ti, ta, ti, ta, Et que vous ſen-ti-rez

naître Un de-ſir preſ-ſant de con-

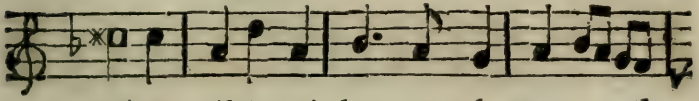
noî-tre Ce qui cau-ſe ça.

N°. 38. Finette.

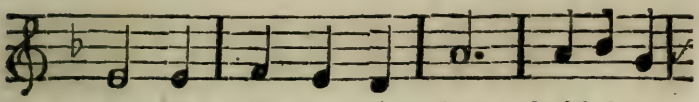


Qu'il vous en don-ne, Alain en eſt le

Nicette.

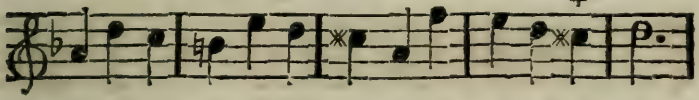


maî-tre. Alain, A-lain, ce-la pour-roit-il



é--tre? On dit, hé--las! Qu'il n'en a

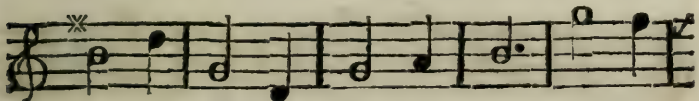
L'Ev. & Fin.



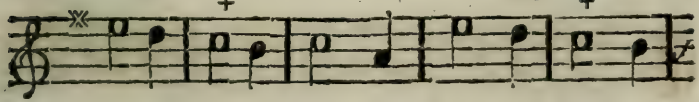
pas. Ah, ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah.

N°. 39. Nicette.

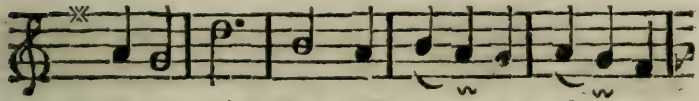
Tout le mon--de m'a-ban--don-ne,



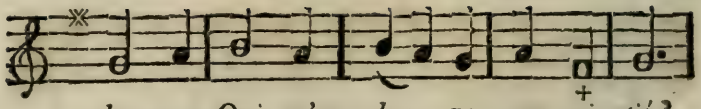
Ça me fait ſé--cher ſur pié; Ne trou-



ve-rai-je per-ſon-ne, Pour moi de bonne

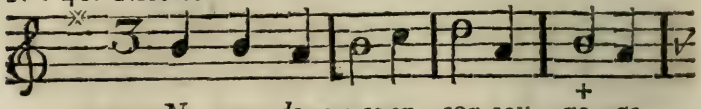


a-mi-tié, Qui m'en don-ne, don-ne,

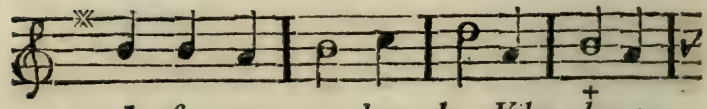


don-ne, Qui m'en don-ne par pi-tié?

N°. 40. Nicette.

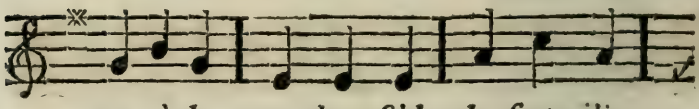


Ne per-dons pas en-cor cou-ra-ge,

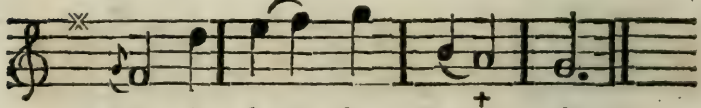


In-for-mons-nous dans le Vil--la-ge;

Je fe-rai tant que j'en au-rai. Qué-

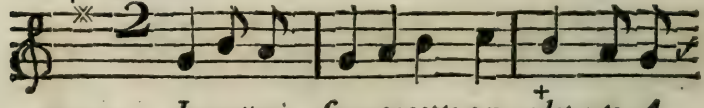


tons à la ronde. S'il le faut, j'i-



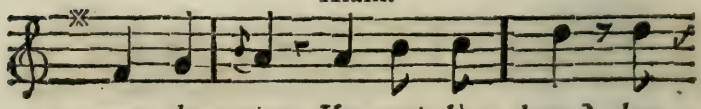
rai Au bout du mon---de.

N°. 41. Nicette.



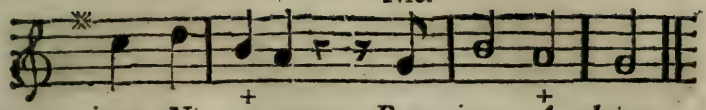
Je mettrai fin par cette em-plet-te A

Alain.



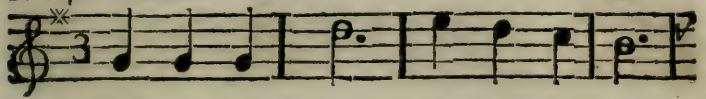
mon cha-grin. Vous voi-là donc? bon

Nic.

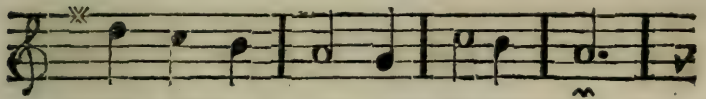


jour, Ni-cet-te. Bon jour, A-lain.

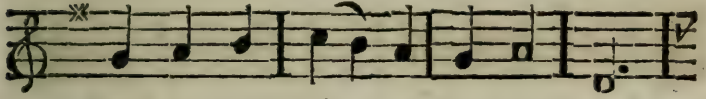
N°. 42. Nicette.



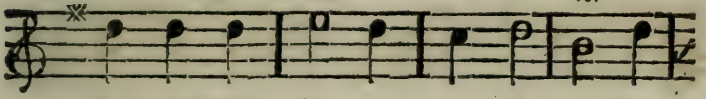
Tout cha-cun ſe mo-que de moi.



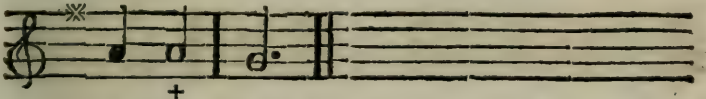
Ce n'eſt pas pour-ça, jar-ni--goi.



Dam', te-nez, je ne ſçais pour-quoi,

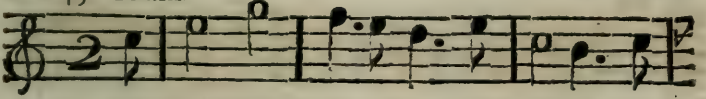


Je ris d'aiſe, à ce que je croi, Quand



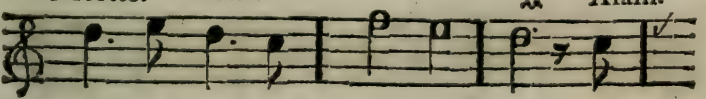
je vous voi.

N°. 43. Alain.

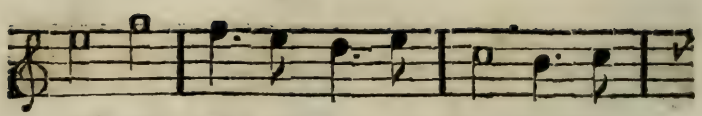


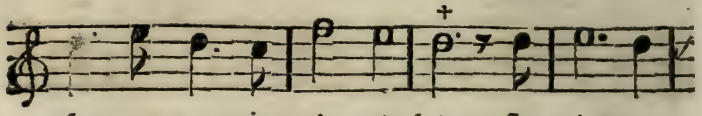
Hé bien! Qu'eſt-ce qui vous cha-grei-ne? Ah!

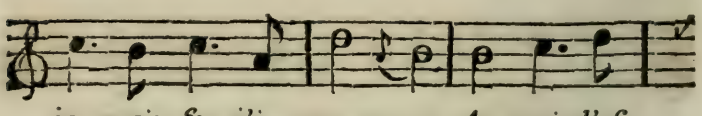
Nicette. Alain.

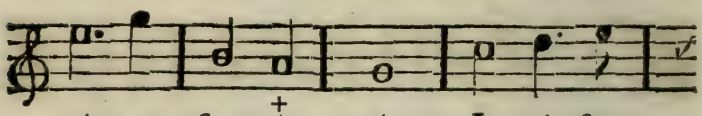


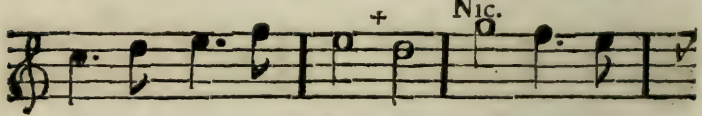
je n'ai point d'eſ-prit, A-lain. Quoi!

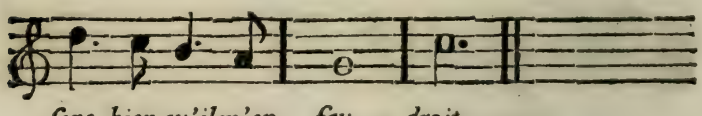

c'eſt ça qui vous met en pei - ne? Non


plus que vous, je n'en ai brin; Je n'en eus

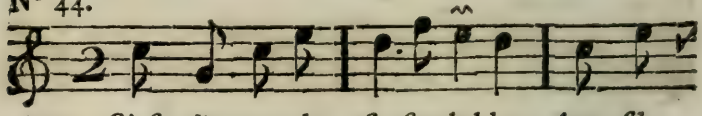

ja - mais & j'i - - gno - re A quoi l'eſ-

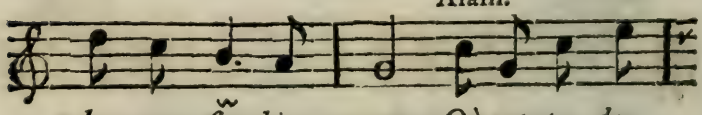

prit me ſar - vi - - roit. Je puis, ſans

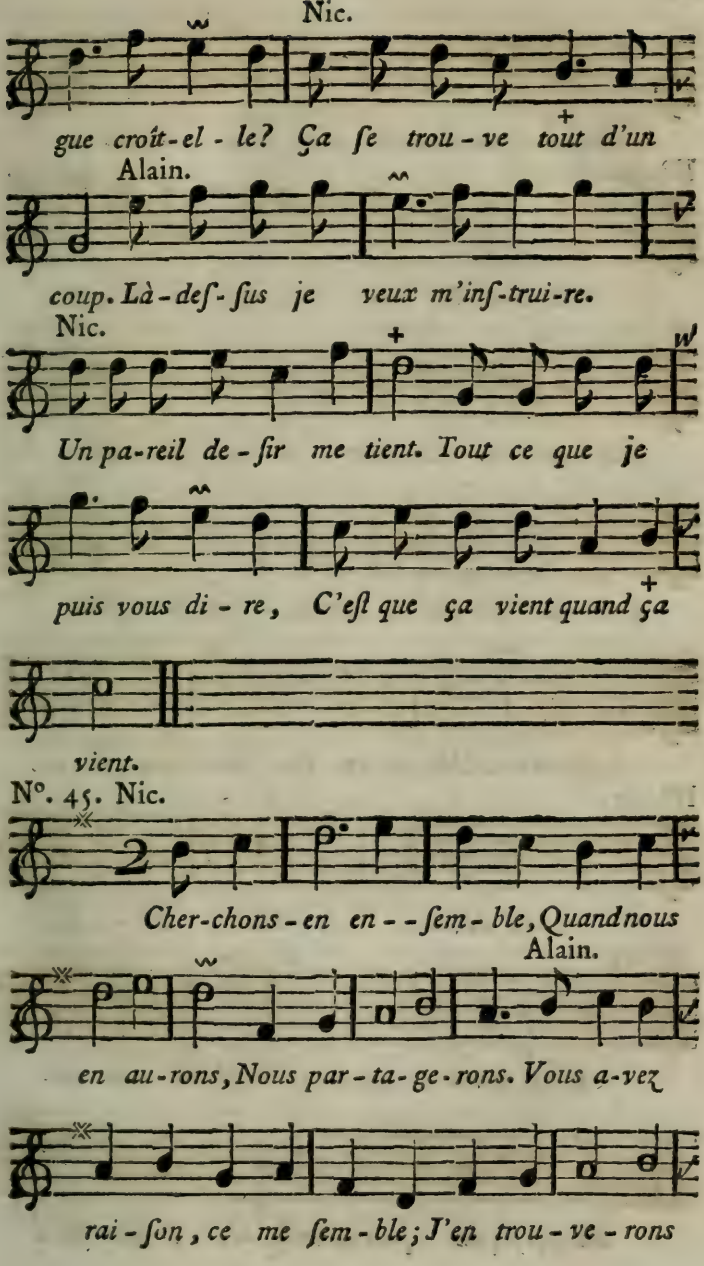

Nic.
ça, bian vivre en - - co - re. Oh! moi, je

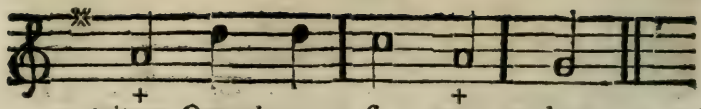

ſens bien qu'il m'en fau - - droit.

N° 44.


C'eſt, dit - on, cho - ſe fort bel-le, Aux fil-

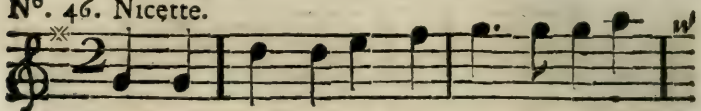

Alain.
les ça ſart biau - - coup. Où cet - te dro-


Nic.
gue croît-el-le? Ça ſe trou-ve tout d'un
Alain.
coup. Là-deſ-ſus je veux m'inſ-trui-re.
Nic.
Un pa-reil de-ſir me tient. Tout ce que je
puis vous di-re, C'eſt que ça vient quand ça
vient.
N°. 45. Nic.
Cher-chons-en en--ſem-ble, Quand nous
Alain.
en au-rons, Nous par-ta-ge-rons. Vous a-vez
rai-ſon, ce me ſem-ble; J'en trou-ve-rons



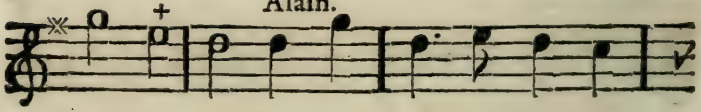
mieux, Quand nous ſe - - rons deux.

N°. 46. Nicette.

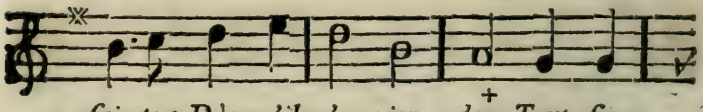


Tout à la bon-ne fran-quet-te Se par-

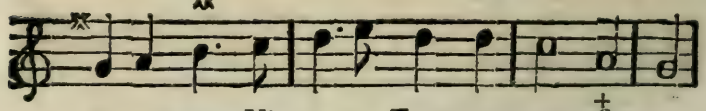
Alain.



ta - ge - ra. La part ſe - ra bien - tôt

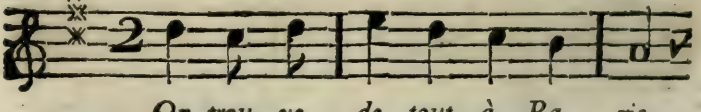


fai - te : Dès qu'il m'en vien - dra, Tout ſe-

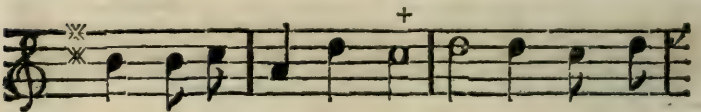


ra pour vous, Ni - cet - te, Tout pour vous ſe - ra.

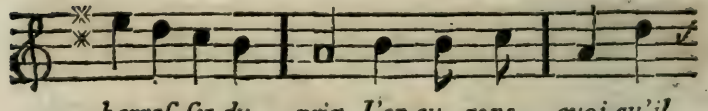
N°. 47.



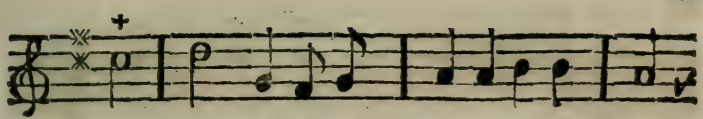
On trou - ve de tout à Pa - - ris.



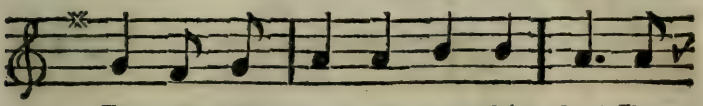
On en vend là, ſans dou - te; Ne vous em-



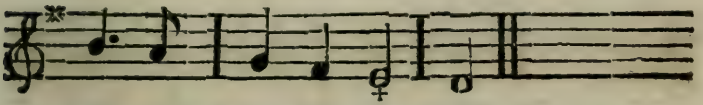
barraſ-ſez du prix, J'en au - rons, quoi qu'il



coû - - te. En-ſemble, allons-y de ce pas.

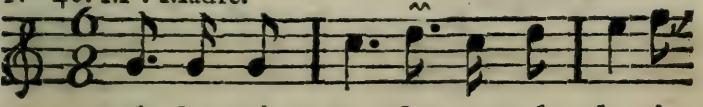


Eh! que ſçait - on? peut-être, hé - las! J'en

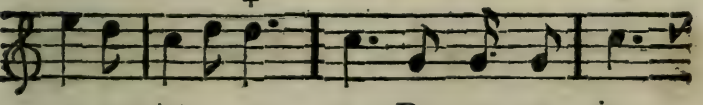


trou - ve - - - - rons en rou - - te.

N° 48. M^e. Madré.

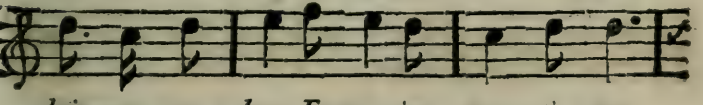


A - lain, où vou - lez-vous al - - ler A-



vec cette in - no-cen - - - te? De - meu - rez, je

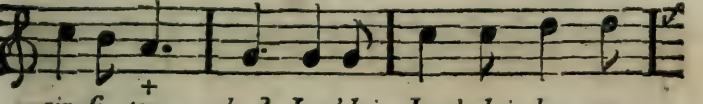
A Nicette.



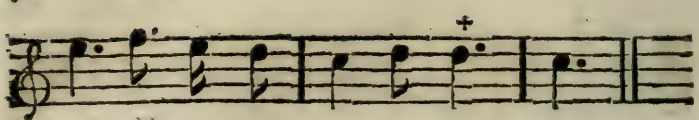
dois vous par - ler. Et vous, im - - per - ti - nen-

te! Pour-quoi lui donnez-vous le bras, D'un petit

Nicette.

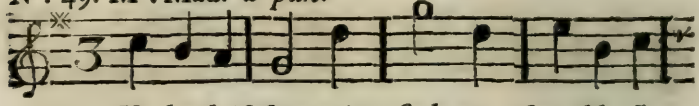


air ſi ten - - dre? Je n'lui, Je n'lui don - ne

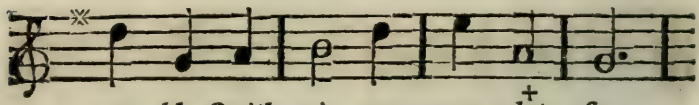


pas: Mais je lui laiſ- ſe pren - - dre.

N°. 49. Mᵉ. Mad. *à part.*

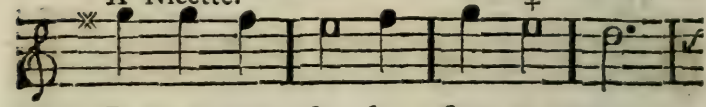


Ne les laiſ-ſons point ſeuls en - ſem - ble, Je

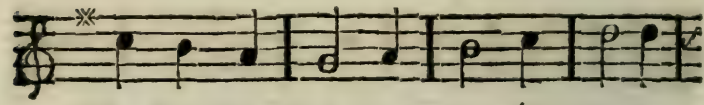


trem - ble Qu'ils n'y pren - nent plai - ſir.

A Nicette.

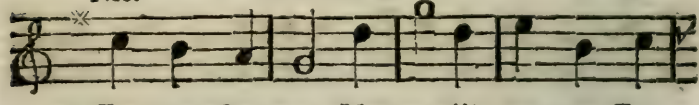


Pou-vez-vous de la ſorte a - - gir,

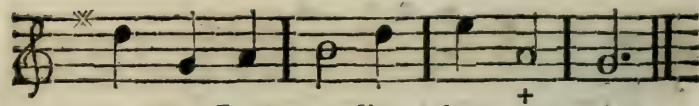


ſans rou - gir, pe - ti - - te pé - - co - re?

Nic.



Ex - cu - ſez - moi, Maman; j'i - gno - re En-



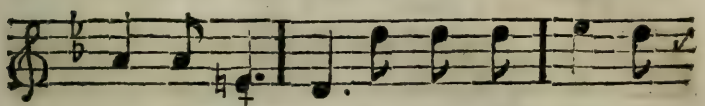
co - re Lorſ- que l'on doit rou - gir.

N°. 50. Alain.

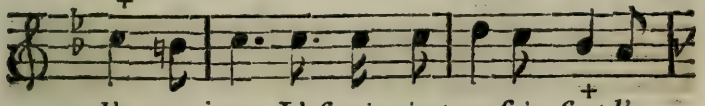
Ja - mais mon pe - re ne m'ap - prit Comme

Mᵉ. Mad.

Il faut a - voir de l'eſ - prit. J'en fe - rai

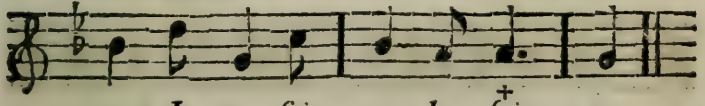


mon af - fai - - re. Je vous inſ - - trui - rai



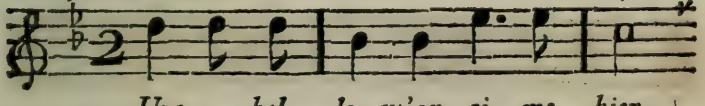
dès ce jour. L'eſ-prit vient en fai- ſant l'a-

Alain.



mour. Je ne ſais pas le fai - - re.

Nº. 51. Mᵉ. Mad.



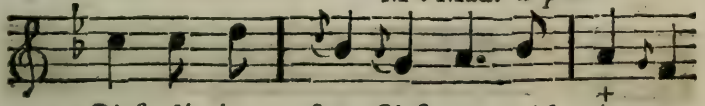
Une bel - - le qu'on ai - me bien...

Sup - po - ſons que ce ſoit moi - - même.

Alain.

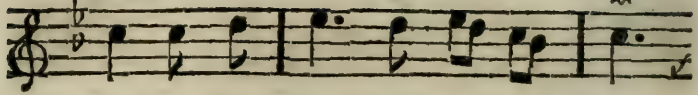
Oh! te - - nez, ne ſup - po - ſons rien.

Mᵉ. Mad. *à part.*



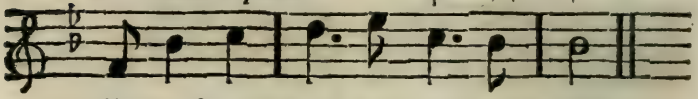
C'eſt dé - ja fait. C'eſt moi qu'il ai - me.

Alain.



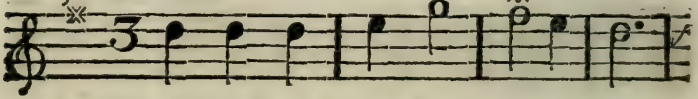
Je viens de choi - - sir à l'inſ - tant.

Mᵉ. Mad. *à part.*



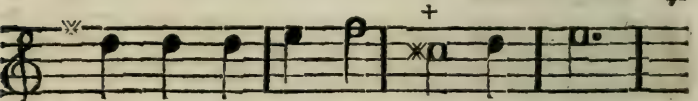
Ah! qu'il me rend le cœur con - tent!

N°. 52. Mᵉ. Mad.



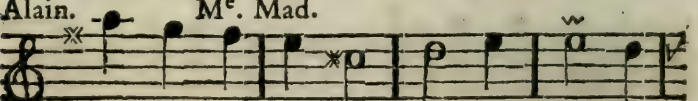
Il faut l'a - - bor - der jo - li - ment;

Et d'u - - ne ma - nie - re ga - lan - te,



On lui fait un doux com - pli - ment.

Alain. Mᵉ. Mad.

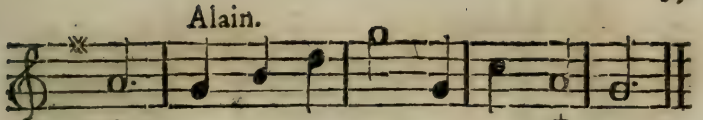


Fort bien. A - près on lui pré - - ſen - te,

D'un air co - quet, Un bou - quet, De mu -

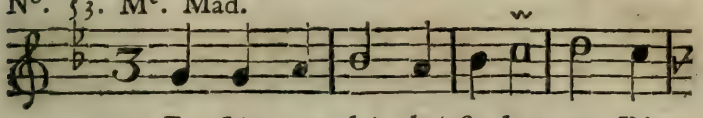
guet, Ou d'œil - let, Qu'on lui met A ſon cor-

ſet.

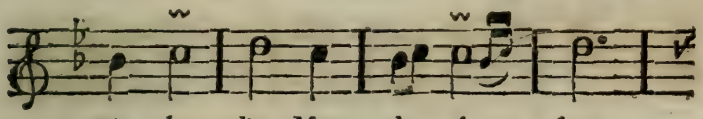


ſet. Al-lez, al-lez, ce-la vaut fait.

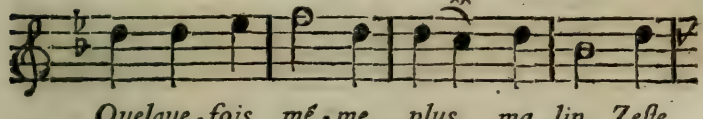
N°. 53. M^e. Mad.



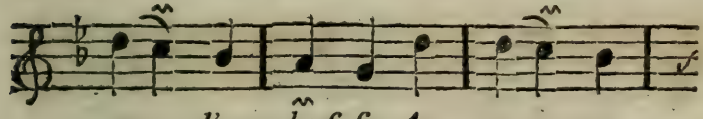
En-ſuite on lui bai-ſe la main, D'un



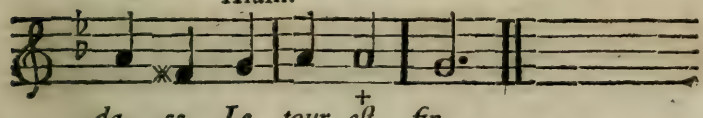
air ba--din, Mon cher A--lain;



Quelque-fois mé-me plus ma-lin, Zeſle,

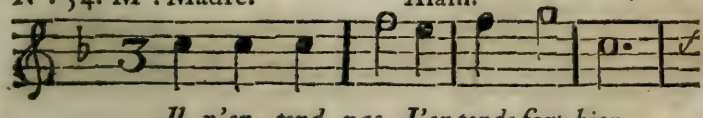


on l'em-braſ-ſe A--vec au-

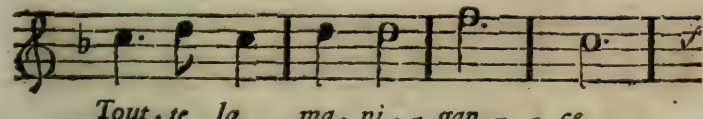


da--ce. Le tour eſt fin.

N°. 54. M^e. Madré. Alain.

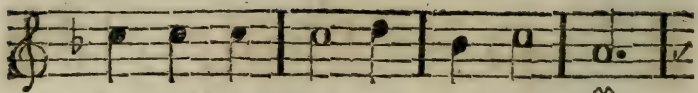


Il n'en-tend pas. J'en-tends fort bien



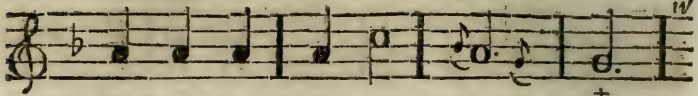
Tout-te la ma-ni--gan--ce.

Mᵉ. Madré.



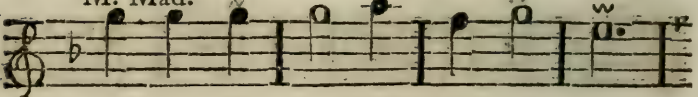
Oui; mais voy - - ez s'il en fait rien.

Alain.



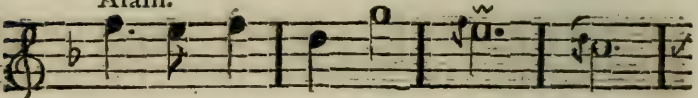
Baillez - vous pa - ti - - - en - - - ce.

M. Mad.

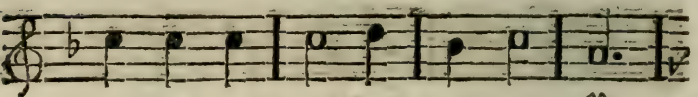


Ré - pé - - tez donc Vo - - tre le - - çon.

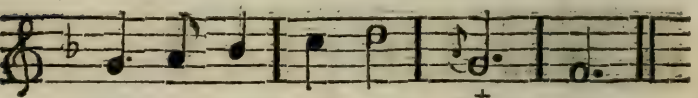
Alain.



Oh! ce n'eſt pas la pei - - ne,

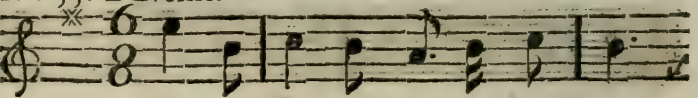


Alain tan - - tôt ſe - - ra moins ſot:

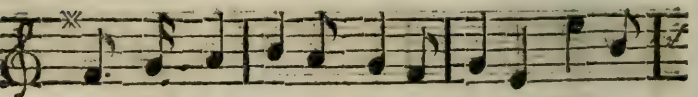


De ça ſoy - - ez çar - - tai - - ne.

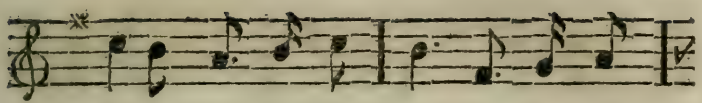
N°. 55. L'Eveillé.



Tu ne fe - ras plus le dra - gon,

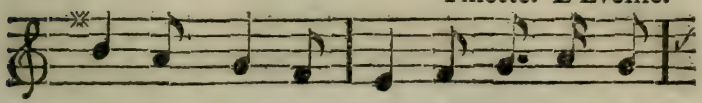


Bel - le Bru - nette, ſi ma bou - che Vole un

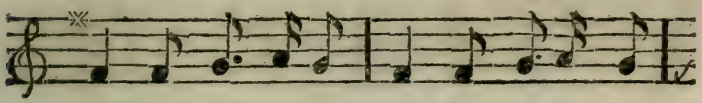


baiſer ſur ton men - ton, Ou ſur ton

Finette. L'Eveillé.

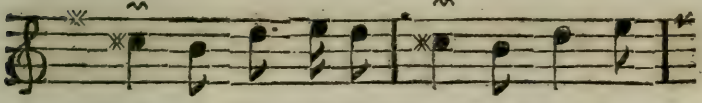


pe - tit bec mi - - gnon. Tout doux! Quelle



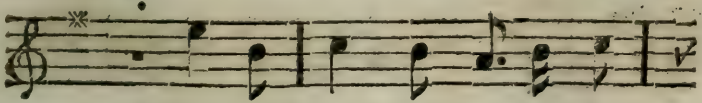
mou-che Te pi-que donc? Tu fais la mi-

tou - che Hors de ſai - - ſon; Mais je



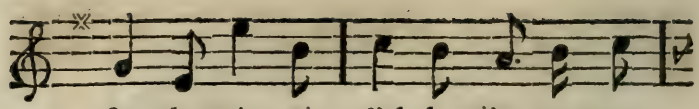
tou - che, Biau-té fa - rou - che, Au mo-

ment d'en a - voir rai - - ſon.

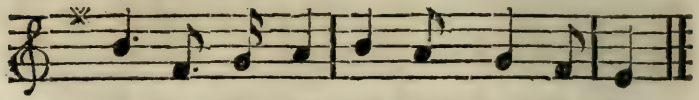


Ta - tu - - gué, qu'alle a l'œil fri-

pon! Alle a - ni - - me - roït u - ne

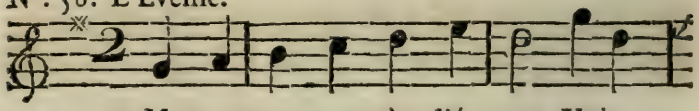


ſou- che : Au-près d'el-le, j'ar - ni-co-

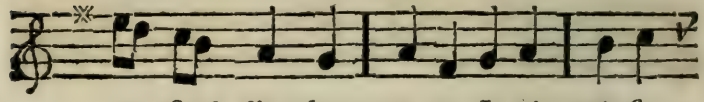


ton, J'ai de l'eſ- prit comme un dé-mon.

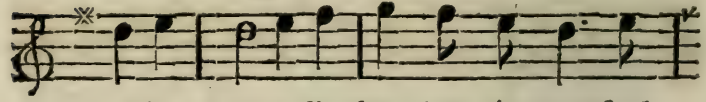
N°. 56. L'Eveillé.



Me pro-me-nant à l'é- cart, Un jour

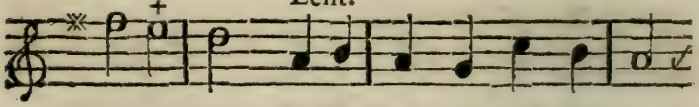


au fond d'un bo - - ca-ge Je t'a - - vi-ſis



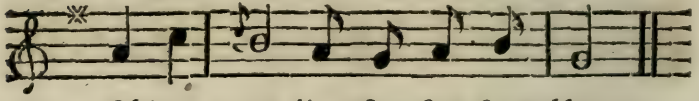
par ha - zard, A l'a-bri d'un é-pais feuil-

Lent.



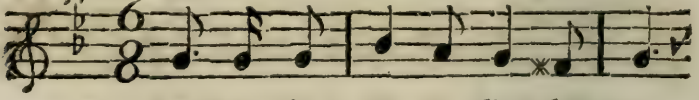
la - - ge. Tu dor-mois tran-quil- le-ment.

Finette.

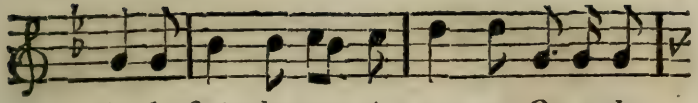


Oh! vrai-ment, j'en fai-ſois ſem - blant.

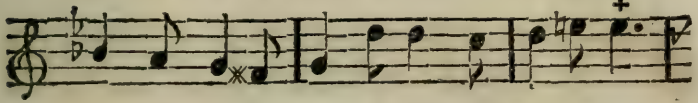
N°. 57. Finette.



Les ſoins, les ſou-cis, l'em-bar-ras,

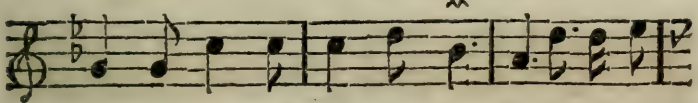


ſont les fruits du ma - ri - a - ge; On a des



en - fans ſur les bras, Il faut faire un mé - na-

ge; Mais de tou - tes ces pei - nes -

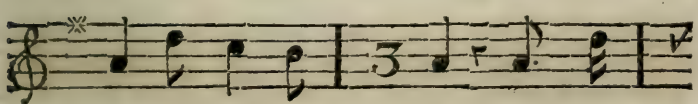


là, Un E - poux ré - com - pen - ſe. Ta la la

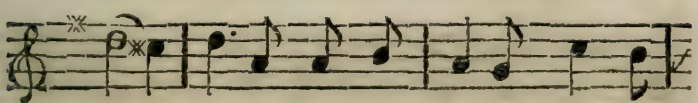
la la la la la, Toujours va qui dan - ſe.

N°. 58. Alain.

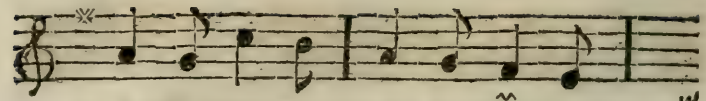
Ho - là, bel - le Ni - cette, ho - là; Où donc é -



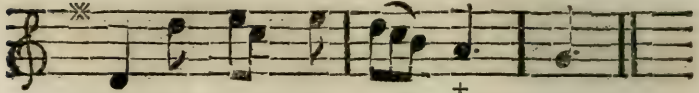
tes - vous? La voi - - - là Qui ſom -



meil - - le. A - vec ces ru - bans or - nons -

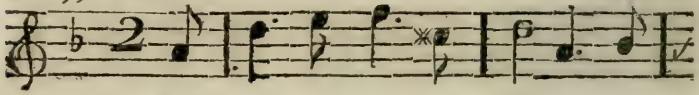


là; Mais prenons gar-de que ce-



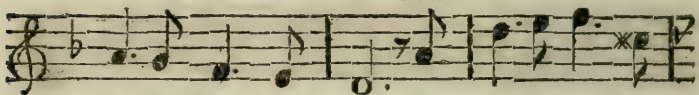
la Ne la ré - - veil - - - - le.

N°. 59. Alain. Nicette.



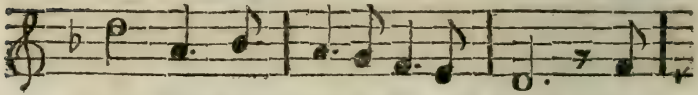
On prend la main en - - co - re. En-

Alain.



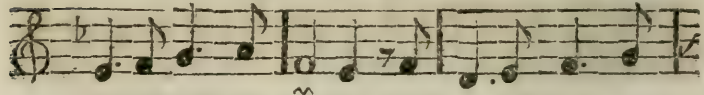
ſui-te que fait-on? Puis on la baiſe en-

Nicette. Alain.

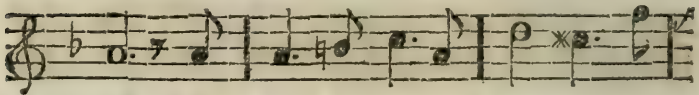


co-re. L'eſ-prit ain-ſi vient donc? Puis

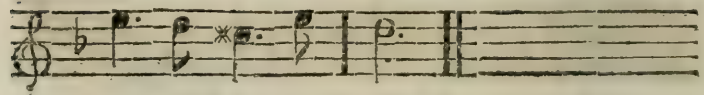
Nic. Al.



on embraſſe. En-co-re! Oh! l'on n'y man-que

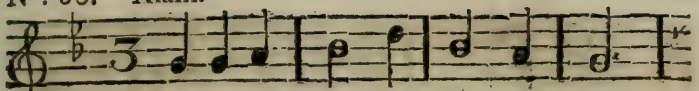


point; Et d'en-core en en - co - re, l'eſ-



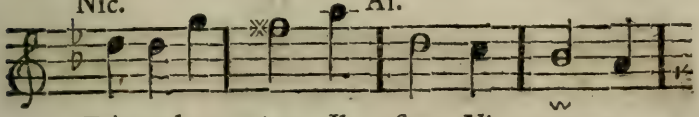
prit vient à ſon point.

N°. 60. Alain.

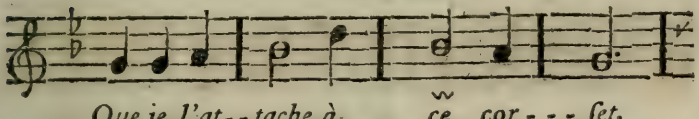


Re-ce-vez--donc ce biau bou--quet.

Nic. Al.

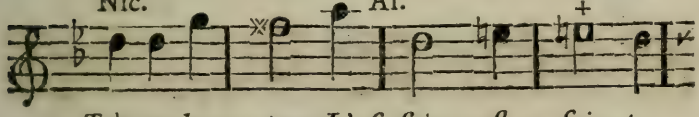


Très-vo-lon---tiers. Il faut, Ni--cet--te,

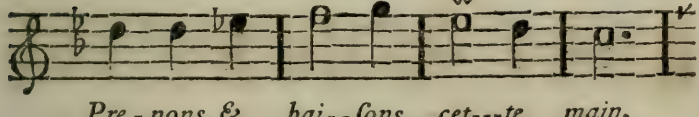


Que je l'at--tache à ce cor---set.

Nic. Al.

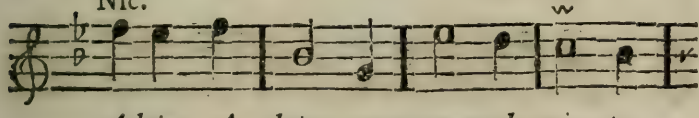


Très-vo-lon---tiers. L'af-faire eſt fai--te;



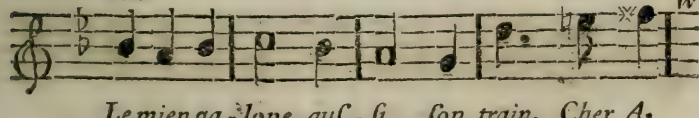
Pre-nons & bai--ſons cet---te main.

Nic.

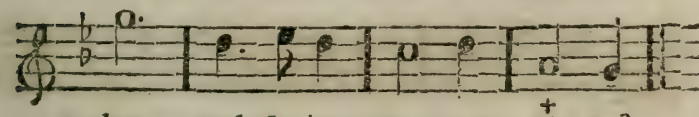


A-lain... A--lain... mon cœur pal--pi--te.

Al. Nic.

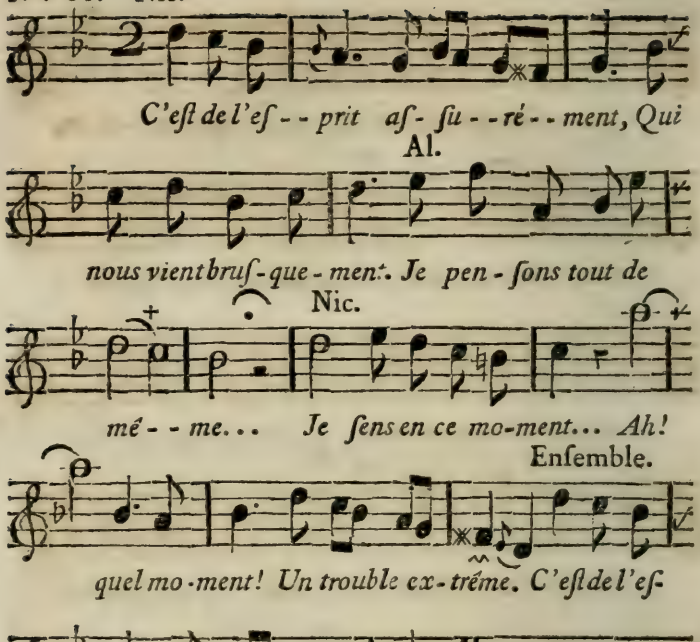


Le mien ga-lope auſ-ſi ſon train. Cher A-

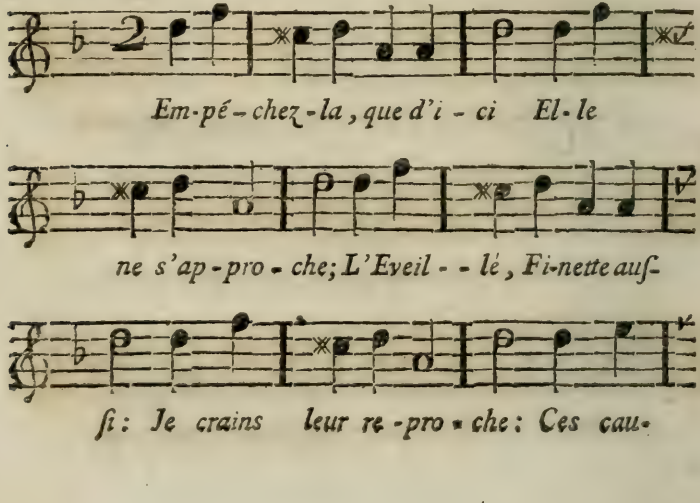


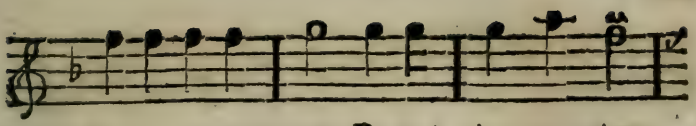
lain, quel ſu-jet nous a---gi--te?

N°. 61. Nic.

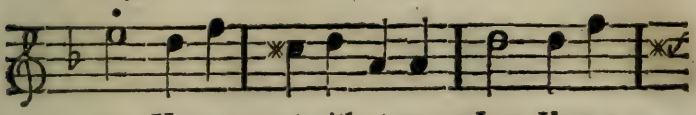


N°. 62. Nic.

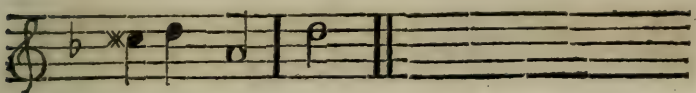




ſeurs a-vec ma-man De moi s'en-tre-tien-

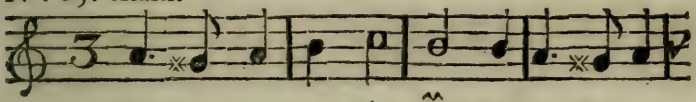


nent. Va-t-en voirs'ils viennent, Jean, Va-t-en

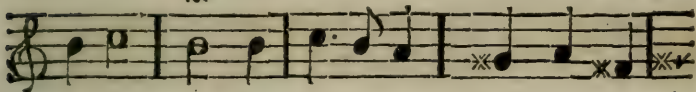


voirs'ils vien-nent.

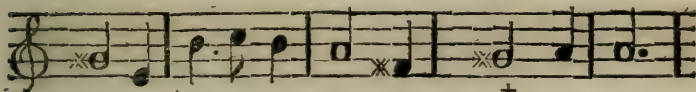
N°. 63. Alain.



Oh! ne vous en dé-plai-ſe, Je ſe-rois,

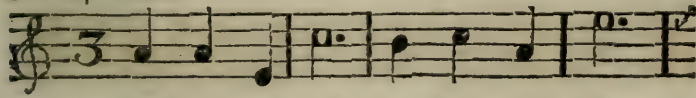


ta-ti-goi, Fâ-ché que vous ſoy-ez bian

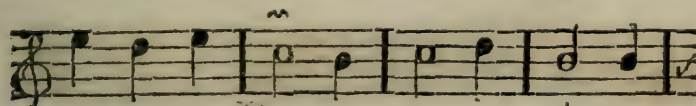


ai-ſe A-vec un au-tre qu'a-vec moi.

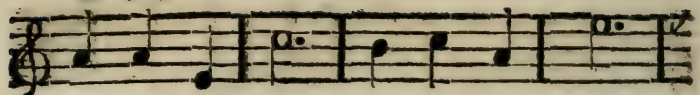
N°. 64. Alain.



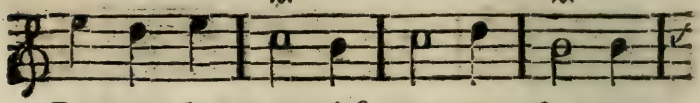
C'eſt rai-ſon-ner fort pru-dem-ment,



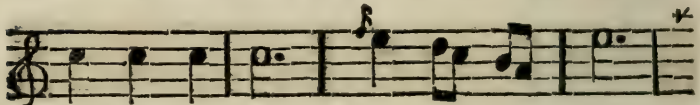
Il re-gle-ra no-tre con-dui-te.



J'en é - tions à l'em - braſ - ſe - ment;



De ma le - çon, c'eſt u - ne ſui - te.

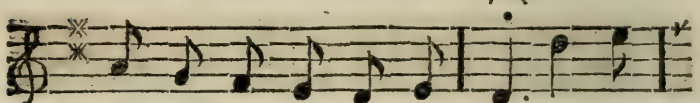


Bel - le Ni - cette, é - prou - vons - la,

Pour voir un peu com - ment ça f'ra.

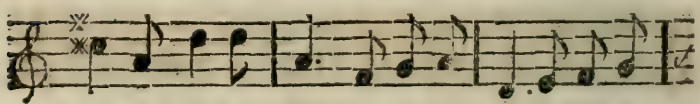
N°. 65. L'Eveillé.

Quelplai - ſir Vient me ſai - ſir! Voi - ci le

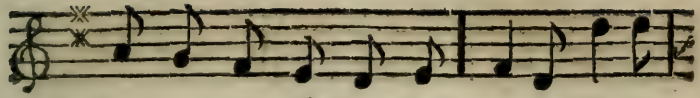


mo - ment qui va nous u - nir. Qu'il m'eſt

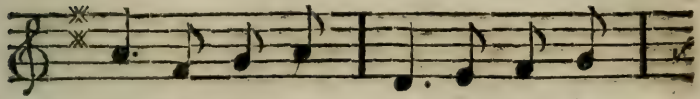
doux de l'ob - te - nir! Ma bru - net - te, Jo - li -



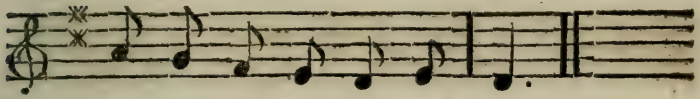
et - te; Quelplai - ſir Vient me ſai - ſir! Cel - le que



j'ai-me, Qui m'ai-me de mé-me Va rem-

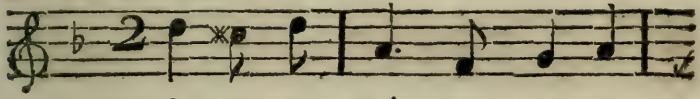


plir Tout mon de- - -sir: Voi-ci le



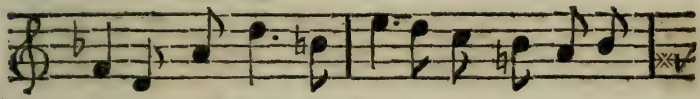
mo-ment qai va nous u-nir.

N°. 66. M^e. Mad.



A vo-tre gré vous pourrez

Nicette.

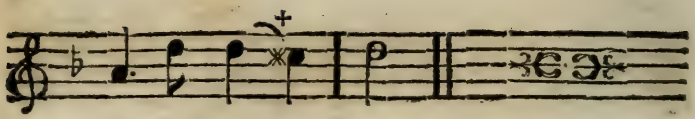


faire. Hé bien! hé bien! ma-ri-ez moi, ma

me-re. Que ce ſoit plu-tôt que plus tard;

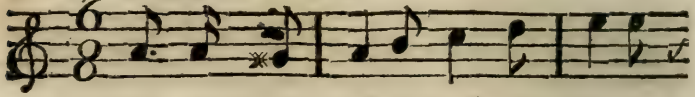
Car, tenez, j'ai tant de bé- - -ti-ſe, Que je pour-

-rois bien, par mé-gard, Faire en-co-re quel-

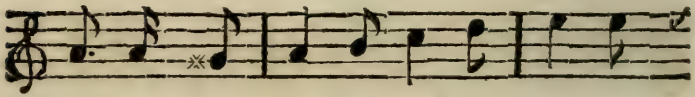


que ſo - ti - - - - ſe.

N°. 67. Nicette.



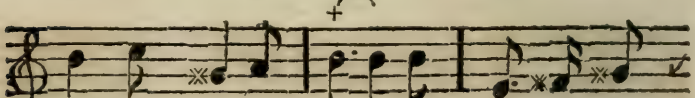
A pré - - ſent je ne dois plus fein-dre;



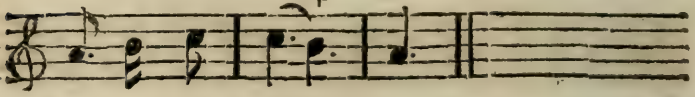
De vous je n'ai plus rien à crain - dre :

A - lain m'é - - pou - ſe - ra de - - - main.

Au plaiſir mon a - me ſe li - - vre. Si je n'a-



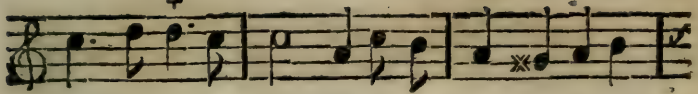
vois mon cher A - - lain, Je crois que je



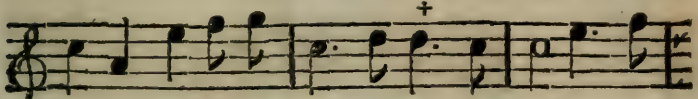
ne pour-rois vi - - - vre.

N°. 68. Alain.

Bon ef-fet ça viant de pro - dui-re, Gramer-ci,

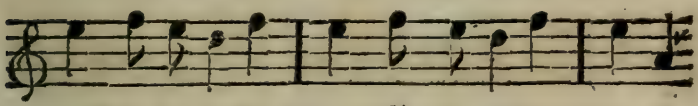


Ma-da-me Ma-dré; Vous a-vez bian vou-lu m'inſ-



trui-re: Morgué, je vous en ſçais bon gré. J'inſ-trui-

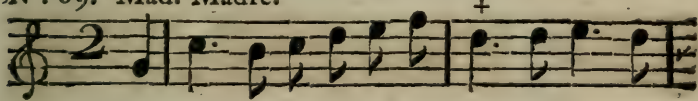
ſons vo-tre fil-le Ni - - cet-te, Je lui



montre à fai-re l'a-mour. Cha-cun a ſon tour, li-

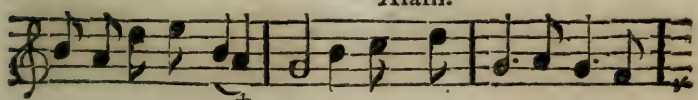
ron, li - - ret-te. Cha-cun a ſon tour.

N°. 69. Mad. Madré.



Vous pen-ſe-riez à les u-nir? Con-noiſ-ſent

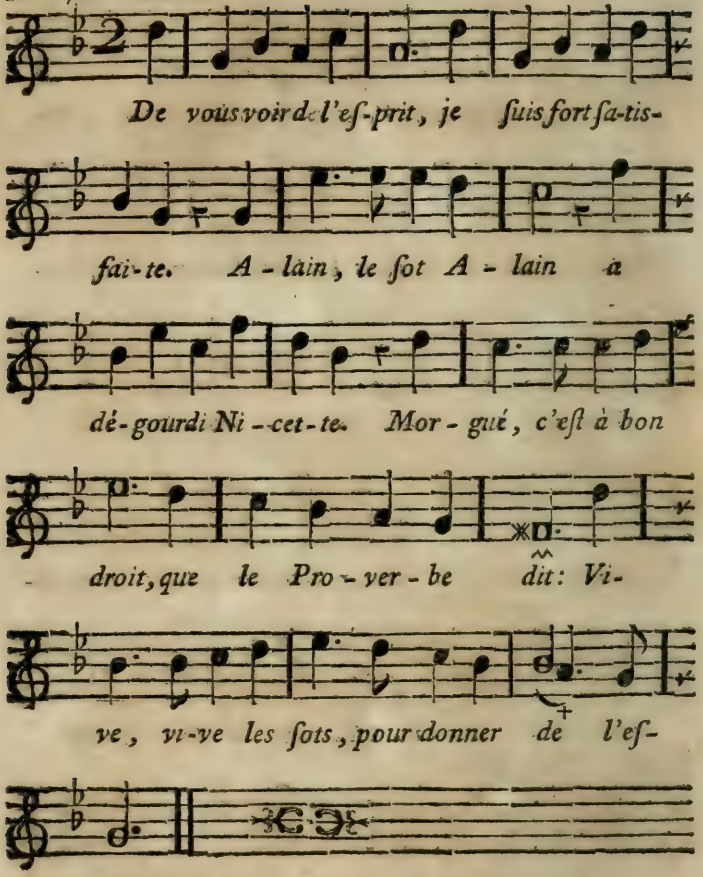
Alain.



ils le ma-ri-a - - ge? L'eſprit commence à nous ve-

nir, J'en trouvarons bientôt l'u-ſa-ge.

N°. 70. Finette.



FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & Fils, Imprimeur-Libraires de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1769.

LE PRIX DE CYTHERE,

OPERA-COMIQUE;

Par M. le Marquis D. P. & M. FAVART ;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre du Fauxbourg S. Germain, le 12 Février 1742.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PROLOGUE.

MESSIEURS, vous attendez dans la Piéce nouvelle,
Le ſtyle vif, léger, charmant,
D'une riante Bagatelle.
L'y trouverez-vous ? Nullement :
Nous avons tâché ſeulement
De plaire par le ſentiment.
Ah ! par le ſentiment ! on nous la donne belle :
C'eſt bien ici ſon élément !
Dit un Cauſtique en ce moment :
Ces gens ont perdu la cervelle,
Je vais ſiffler aſſûrément.
Eh ! Monſieur, un peu d'indulgence,
Ou que, du moins, votre ſilence
Laiſſe écouter tranquillement.
Faut-il d'abord qu'on épilogue ?
Par-tout, le ſentiment fut toujours de ſaiſon :
Eh ! pourquoi le bannir de notre Dialogue ?
Souffrez à ce ſujet une comparaiſon.

Les Orangers dans les champs d'Heſpérie,
Hauts, touffus, croiſſent par forêts;
Sur leur cîme toujours fleurie,
Les Pommes d'or font briller leurs attraits,
Et les rameaux ſont courbés ſous le faix.
Les Nymphes quittent la prairie,
Pour folâtrer ſous leur ombrage épais,
Et reſpirer à longs traits
Les doux parfums & le frais.
Ces Arbres cultivés en France,
Ont, il eſt vrai, beaucoup dégénéré;
Mais malgré cette différence,
Un Parterre, ſans eux, n'eſt jamais bien paré.
On les voit ſurpaſſer encore,
Quoiqu'ici délicats & nains,
Tous les autres préſens de Pomone & de Flore,
Qui font l'honneur de nos Jardins.

Les ſentimens, Meſſieurs, ſont de pareille eſpéce;
Ils ont toujours droit de charmer:
Tranſplantons-les, ils ſe font eſtimer,
Et conſervent leur nobleſſe.
Peut-être eſt ce une erreur; daignez-nous animer
Dans l'épreuve qu'on en va faire.
Notre deſſein eſt téméraire;

On n'atteint pas d'abord le Vrai :
Mais lorſque l'on tente un eſſai,
L'unique but, Meſſieurs, eſt de vous plaire :
Ce point ſeul mérite ſalaire.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

L'AMOUR.

HEBÉ.

UN ASIATIQUE.

UNE GEORGIENNE.

UN ESPAGNOL.

UN FRANÇOIS.

UNE FRANÇOISE.

UN HOLLANDOIS.

UNE HOLLANDOISE.

UN SAUVAGE.

UNE SAUVAGESSE.

HABITANS de Cythere.

La Scene eſt dans l'Iſle de Cythere.

LE PRIX DE CYTHERE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, HEBÉ.

L'AMOUR.

MERCURE a-t-il exécuté mes ordres, Charmante Hebé? A-t-on annoncé le Prix que je propose aux Amans de tout Sexe & de toutes Nations?

HEBÉ.

Oui, puissant Amour.

Air : *A l'ombre de ce verd Boccage.*

On sçait déjà dans tout Cythere,
Que pour l'Amant le plus épris,
Venus, votre divine mere,
Réserve trois baisers pour Prix;

Et que la plus parfaite Amante,
Dont vous approuvez les ardeurs,
Obtiendra la faveur charmante,
De triompher de tous les cœurs.

L'AMOUR.

C'eſt vous, aimable Nymphe, que je charge du ſoin d'examiner ceux qui ſe croiront dignes du Prix.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

Pour juger ce point qui m'intéreſſe,
Je veux, Hebé, qu'à vous on s'adreſſe.
Qui peut mieux ſe connoître en tendreſſe,
Que la Déeſſe de la jeuneſſe ?

Je vous quitte, afin de laiſſer le champ libre aux prétendans.

SCENE II.

HEBÉ, UN HOLLANDOIS, UNE HOLLANDOISE.

HEBÉ.

ACQUITTONS-nous de l'emploi que l'Amour me donne : mon Sexe eſt Juge compétent ſur ces matieres. Il me vient déjà de la pratique.

LE HOLLANDOIS.

Bon jour, Mamſelle ; enſeigne-moi Monſié l'Amour.

HEBÉ.

Que lui voulez-vous ?

LA HOLLANDOISE.

Nous venir tous deux enſemblement pour avoir la Prix de Cythere.

HEBÉ.

C'eſt à moi qu'il faut s'adreſſer. Qui êtes-vous ?

LE HOLLANDOIS.

Je vous dire, Mamſelle, que moi l'y étre Hollandois, Mamſelle, & mon femme que v'là l'y étre Hollandoiſe auſſi pareillement, Mamſelle.

HEBÉ.

Deux Epoux Hollandois prétendre au Prix de Cythere ! Entre-nous, vous ne me paroiſſez guères ſuſceptibles de ſentimens amoureux.

Air : *Tant de valeur & tant de charmes.*

L'Amour eſt un enfant aimable,
Enjoué, folâtre, & badin.

LA HOLLANDOISE.

Il n'étre ici qu'ein franc mutin ;
Chez nous l'y étre plus raiſonnable.

HEBÉ.

Faites-moi donc connoître votre façon d'aimer ?

LA HOLLANDOISE.

Nous faire consister le véritable amour dans le mariache.

HEBÉ.

Je suis de votre avis, si vous conservez dans les bras de l'Hymen tous les agrémens & la vivacité de l'Amour.

LA HOLLANDOISE.

Oh ! Nous n'entendre rien à tous les jolis petits sottises des Amoureux des autres Nations. Nous commencer d'abord par l'épousement, & nous faire après connoissance.

HEBÉ.

C'est-à-dire, que votre amour commence où finit celui des autres.

LE HOLLANDOIS.

Sans doute. Moi, par exemple, avoir épousé mon femme par Lettre de change.

HEBÉ.

Comment cela ?

LE HOLLANDOIS.

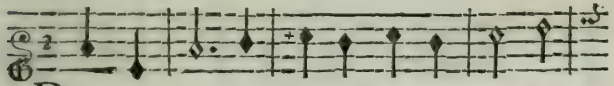
Un jour mon Correspondant de Batavia, envoyer à moi plésiéres Marchandises, & moi trouver son fille dans la facture.

HEBÉ.

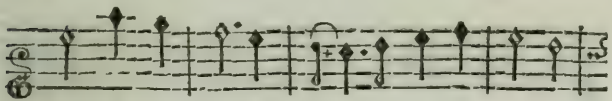
Dans la facture ?

LE HOLLANDOIS.

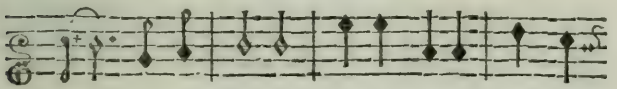
Oui, parblé. L'y avoit : *item, j'envoye à vous, Monſié, un fille bien conditionnée, pour en faire votre femme.*



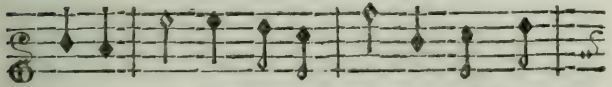
DAns vo- tre fa- mil-le, Point manquer d'en-



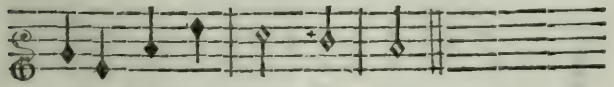
fans : Car ce jeune fil- le N'avoir que trente



ans. Elle eſt bonne, groſſe, forte ; Vous ſe-



rez con-tent : Mais le meil-leur, c'eſt qu'elle ap-



porte De l'ar- gent comp- tant.

HEBÉ.

Et vous l'avez épouſée à lettre vûe ?

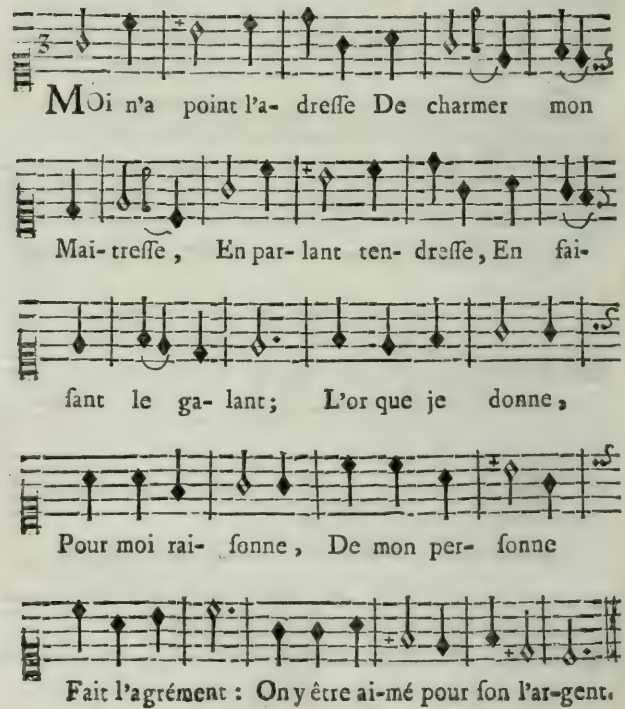
LE HOLLANDOIS.

A lettre vûe.

HEBÉ.

Sans chercher auparavant à lui plaire ?

LE HOLLANDOIS.



HEBÉ.

A ce que je vois, l'Amour n'eſt chez vous qu'une affaire d'intérêt ?

LA HOLLANDOISE.

Pardonne-moi. L'Amour l'y étre chez nous le ſoûtien de la République, autant que le lien du Commerce.

LE HOLLANDOIS.

Air : *Margot la Ravaudeuſe.*

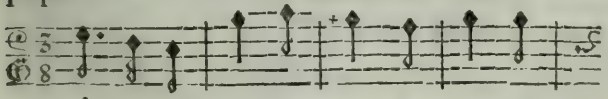
Moi l'épouſer, mon Dame,
Pour avoir ein enfant,
Et mon petite femme
M'aime ſi grandement,
Que, pour prouver ſon flâme,
Au bout de quatre mois,
Li m'en donnir trois.

HEBÉ.

Voilà une grande preuve de tendreſſe.

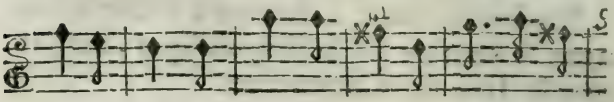
LE HOLLANDOIS.

Oh ! Nous aller d'abord au ſolide. C'eſt-là ce qui s'appelle du véritable amour, & non ces doucérs vaines, ces amuſſemens inutiles qui font perdre le tems aux autres péples.

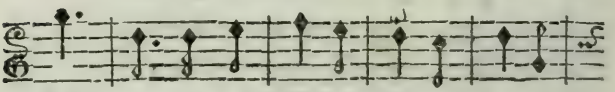


A L'amour tout ce- la doit nuire :

Où peut con- duire L'excès de ces ſoins

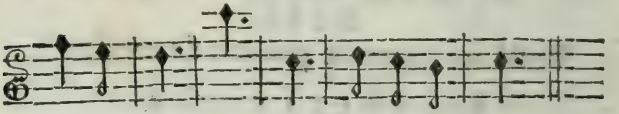


fa-mi- liers ? Il faut pro- duire Des hé- ri-



tiers. De peur que la ra- ce ne ceſſe,

J'en ai, Dé- ceſſe, Bien en- vi- ron un



quarte- ron. Hom, hom ; Encor vit- on.

Moi avoir ein Manufacture d'étoffes pour mon Commerce avec ein Manufacture de Sujets pour la République, & mon femme ſeconder moi également dans l'ein & dans l'autre.

HEBÉ.

C'eſt un tréſor.

LE HOLLANDOIS.

Auſſi, nous vivre tous deux dans ein grand union.

LA HOLLANDOISE.

Jamais de débat entre nous : mon Mari ne me dire jamais le moindre mot.

LE HOLLANDOIS.

Depuis que nous l'y être enſemble, moi ne lui avoir ſeulement pas dit : comment vous porte-toi, mon femme ?

HEBÉ.

Tout cela eſt fort bien ; mais ce n'eſt pas aſſez pour remporter le Prix.

LE HOLLANDOIS.

Que faut-il donc ?

HEBÉ.

Une convenance dans les cœurs plûtôt que dans les biens ; une ſympathie étroite, & tous ces petits ſoins que vous mépriſez, & ſans leſquels l'Amour ne ſubſiſte point.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Vous ignorez de quelle eſpéce
Eſt un amour tendre & parfait ;
Il a de la délicateſſe.

LE HOLLANDOIS.

Oh ! ce n'être point là ſon fait.

HEBÉ.

Les François raiſonnent plus juſte ;
Chez eux l'Amour eſt délicat.

LA HOLLANDOISE.

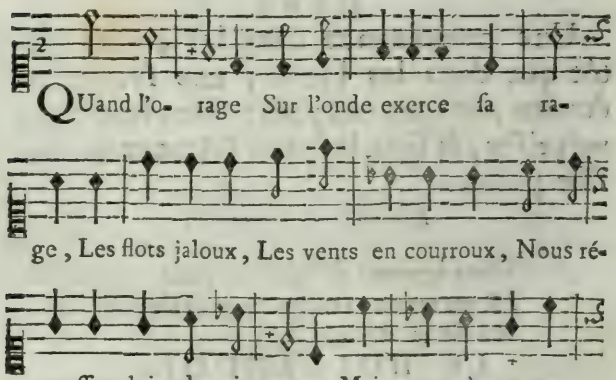
Si délicat,
Qu'un rien l'abat :
Chez nous, plé fort & plé robuſte,
L'y étre toûjours en même état.

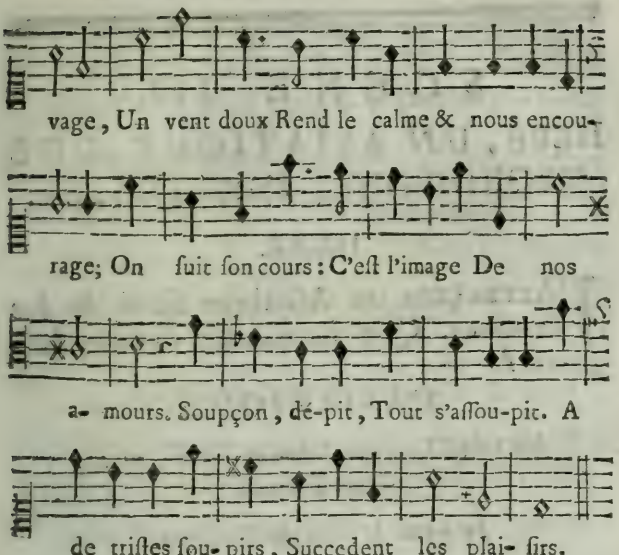
Air : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Sans jamais pouſſer de ſoupirs,
Ni dire de fadaiſes vaines,
Si nous goûter peu ſes plaiſirs,
Nous n'éprouver jamais ſes peines.

HEBÉ.

Et ce ſont ſes peines mêmes qui font valoir ſes charmes.





Je ne puis vous adjuger le Prix : votre union n'eſt qu'un trafic ; vous n'avez jamais connu l'Amour.

LE HOLLANDOIS.

Eh ! bien, nous ne vouloir pas le connoître davantache : notre Commerce en aller beaucoup plé mieux. Bon jour, Mamſelle.

SCENE III.

HEBÉ, UN ASIATIQUE, UNE GÉORGIENNE, *Eſclaves ſuivantes.*

HEBÉ.

J'Apperçois un Aſiatique ſuivi de ſes femmes. Que demandez-vous, Seigneur?

L'ASIATIQUE.

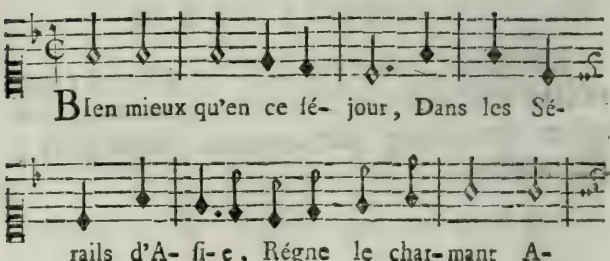
Air : de l'*Europe Galante* : *Vivir, vivir, Gran Sultana.*

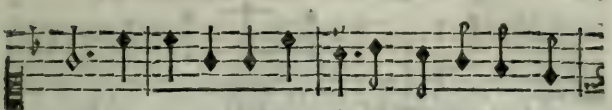
Je veux le Prix de Cythere.

HEBÉ.

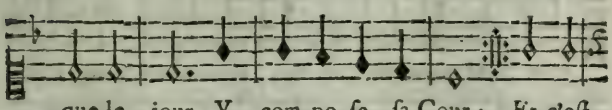
Sur quoi fondez-vous vos prétentions?

L'ASIATIQUE.

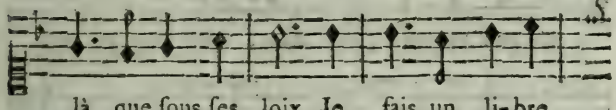




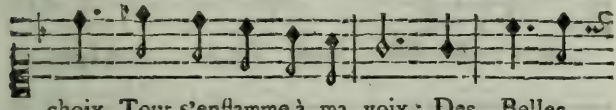
mour. U- ne troupe choi- ſi- e D'objets plus beaux



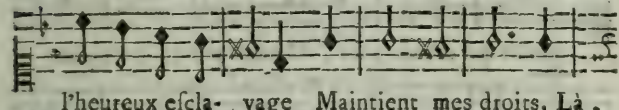
que le jour, Y com-po-ſe ſa Cour ; Et-c'eſt-



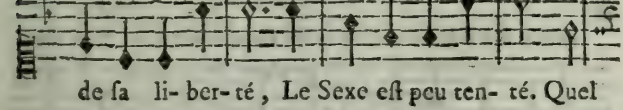
là que ſous ſes loix Je fais un li-bre



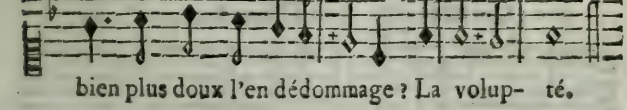
choix. Tout s'enflamme à ma voix : Des Belles



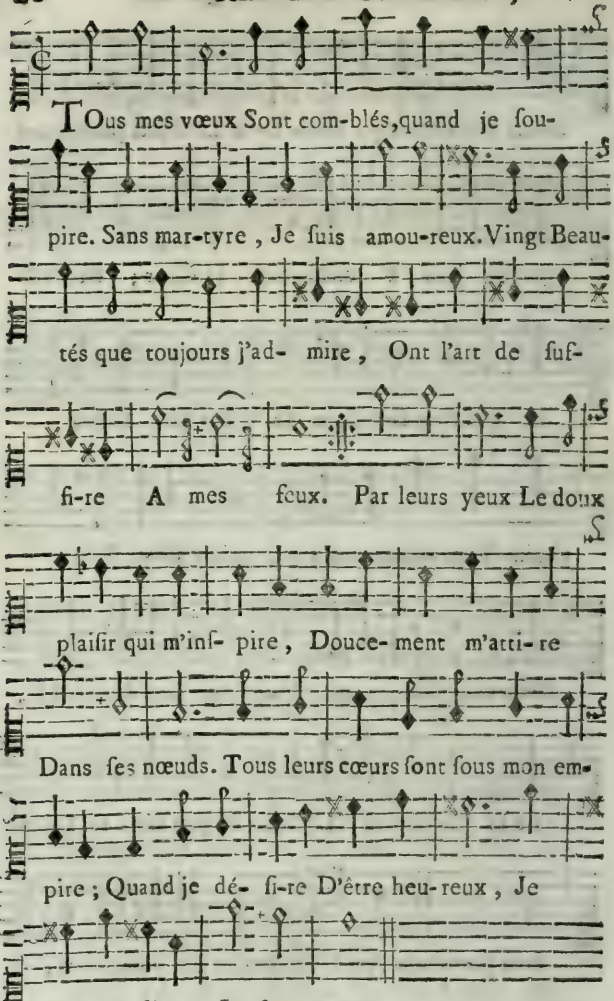
l'heureux eſcla- vage Maintient mes droits. Là,



de ſa li-ber-té, Le Sexe eſt peu ten- té. Quel



bien plus doux l'en dédommage ? La volup- té.


TOus mes vœux Sont com-blés, quand je ſou-
pire. Sans mar-tyre, Je ſuis amou-reux. Vingt Beau-
tés que toujours j'ad- mire, Ont l'art de ſuf-
fi-re A mes feux. Par leurs yeux Le doux
plaiſir qui m'inſ- pire, Douce- ment m'atti- re
Dans ſes nœuds. Tous leurs cœurs ſont ſous mon em-
pire; Quand je dé- ſi-re D'être heu-reux, Je
n'ai qu'à dire: Je le veux.

HEBÉ.

Ce n'eſt pas aſſez d'être heureux : il faut que l'objet de notre paſſion jouiſſe de la même félicité.

L'ASIATIQUE.

Toutes mes Eſclaves partagent mon bonheur & mes bienfaits. Conſtant au ſein de l'inconſtance, mon imagination vagabonde va, revient, s'arrête & parcourt le cercle enchanteur des Beautés qui m'environnent : toutes ſe diſputent l'heureux avantage de me plaire, & leur émulation m'offre ſans ceſſe des charmes renaiſſans qui renouvellent mes deſirs.

Air : *Valet chez une Fermiere* : de Raton & Roſette.

Un bon Jardinier arroſe
Avec ſoin, ſoir & matin,
Le parterre de ſon jardin ;
Il fait éclore la roſe,
Il élague le jaſmin ;
Rame l'œillet, taille le thym :
Moi, d'une ardeur auſſi vive,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli, joliet,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli Jardinet.

HEBÉ.

Vous avez de l'occupation.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mais la vingtiéme part d'un cœur
Eſt bien peu, je vous jure,
Et de cette injuſte rigueur,
L'Amour, je crois, murmure :
Le pauvre enfant tombe en langueur,
Faute de nourriture.

L'ASIATIQUE.

Ah ! perſonne n'aime avec autant d'excès que moi.

HEBÉ.

Quelle en eſt la preuve ?

L'ASIATIQUE.

Ma jalouſie. Mes Eſclaves me ſont ſi cheres, que je n'épargne rien pour me les conſerver : je préfererois le trépas à leur perte.

HEBÉ.

C'eſt quelque choſe.

L'ASIATIQUE.

Et j'aimerois mieux leur donner la

mort, que de les voir paſſer entre les bras d'un autre.

HEBÉ.

Oh ! Ceci eſt de trop. Qu'en penſent ces Belles ?

LA GÉORGIENNE.

Je répondrai avec la permiſſion du Souverain Seigneur de mes penſées, qu'il eſt le maître de ſes Eſclaves ; nous ſommes ſon bien : c'eſt à lui d'en diſpoſer.

HEBÉ.

Cette ſoumiſſion eſt-elle bien ſincere ? N'enviez-vous point la douce liberté des Européennes ?

LA GÉORGIENNE.

Nullement. Je ſuis Géorgienne, eſclave née des plaiſirs d'un Maître : je ne déſire point un bien dont j'ignore les douceurs.

HEBÉ.

J'ai peine à vous croire.

LA GÉORGIENNE.

Une petite Fable peut vous convaincre;

HEBÉ.

Voyons.

LA GÉORGIENNE.

LE SERIN ET LE MOINEAU;

FABLE.

Dans les beaux jours de l'Eté,
Un petit Moineau volage,
Tout bouffi de vanité,
Insultoit à l'esclavage
D'un Serin né dans la cage.
O charmante liberté!
Disoit-il en son ramage:
Au sein des airs je voyage;
Je dors couvert d'un feuillage;
Je folâtre sous l'ombrage;
Là, sur des grains je fourage;
Ici, je trouve un rivage,
Où sur un sable argenté,
L'eau coule en sa pureté;
J'y bois avec volupté.
Après ce grand étalage,
Il va d'un autre côté.
Le Serin, en oiseau sage,
Ne l'avoit pas écouté.

L'Hyver tout change de face;
La beauté des Cieux s'efface:
Rien dans les champs; l'eau ſe glace;
Aux oiſeaux on fait la chaſſe:
Le Moineau revint enfin,
Tranſi, demi-mort de faim,
Prier qu'on lui donne place
Dans la cage du Serin,
En tout tems pleine de grain.
Le Serin, à ſon tour, le fronde,
Et lui dit avec équité:
Gentil Moineau, qui cours le Monde;
Tu reviens bien gras de ta ronde!
Vois, par ce qu'il t'en a coûté,
Qu'une liberté vagabonde
Vaut beaucoup moins, tout bien compté;
Qu'une douce captivité.

L'ASIATIQUE.

Que dites-vous à cela, Déeſſe?

HEBÉ.

Qu'il n'eſt point d'heureux eſclavage; s'il n'eſt volontaire, & ſi l'Amour n'en fait les charmes.

L'ASIATIQUE, *à la Georgienne.*

Continuez, fleur de beauté, à juſtifier des ſentimens qui vous rendent dignes du Prix de Cythere, auſſi-bien que moi.

LA GÉORGIENNE.

Je ne le desire, Seigneur, que pour vous en faire hommage.

HEBÉ.

Air : *Quand le péril est agreable.*

Ses sentimens sont donc les vôtres ?
Et vous l'aimez beaucoup ?

LA GÉORGIENNE.

Hélas !
Pourquoi ne l'aimerois-je pas ?
J'en ai bien aimé d'autres.

HEBÉ.

Ah ! ah ! Que dites-vous à cela, Seigneur Patron ?

L'ASIATIQUE.

Que tous les différens maîtres qui l'ont possedée devoient jouir des mêmes priviléges.

LA GÉORGIENNE.

Je me suis toujours fait gloire d'une entiere soumission à leurs ordres.

HEBÉ.

Et vous croyez par-là mériter le Prix ?

LA GEORGIENNE.

Sans doute. N'eſt-ce pas une vertu de ſçavoir commander à ſon cœur, de ſurmonter ſouvent ſes dégoûts en faveur de celui qui nous achete ? Car tous les hommes ont les mêmes droits ſur notre amour; naiſſons-nous plus pour l'un que pour l'autre ?

HEBÉ.

Air : *Monſieur, en vérité.*

Si quelque Patron inconnu,
De vous faiſant emplette,
Vous diſoit, d'un air ingénu :
Je t'aime, ma Poulette ;
Accorde-moi ton petit cœur.

LA GÉORGIENNE.

Je répondrois, d'un air honnête :
M'y voilà prête ;
En vérité, Seigneur,
Vous me faites bien de l'honneur.

HEBÉ.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

S'il vous diſoit, après cela :
Prouve-moi ce que tu dis là.
Que répondriez-vous, ma Chere !

LA GÉORGIENNE.

Refrain.

Tout comme il vous plaira,
Larira,
Tout comme il vous plaira.

HEBÉ.

Air : *Ma mere étoit bien obligeante.*

Vous êtes par trop obligeante ;
Je crois qu'on ne peut l'être plus.

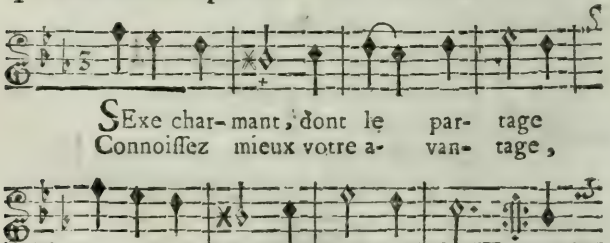
LA GÉORGIENNE.

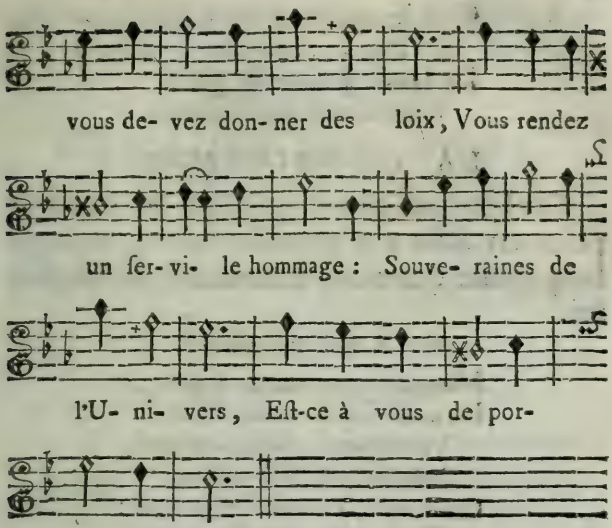
Air. *Le Confiteor.*

Les attraits qui nous ſont donnés
Ne ſont pas faits pour notre uſage ;
Aux hommes ils ſont deſtinés.
A la Nature on fait outrage,
En s'oppoſant à leurs deſirs,
Lorſque l'on naît pour leurs plaiſirs.

HEBÉ.

Qu'oſez-vous dire ? De pareils ſentimens dégradent la beauté, & doivent révolter une ame délicate ; le Sexe eſt né libre, & ſon cœur eſt moins un tribut qu'une récompenſe.





L'ASIATIQUE.

Vous pouviez vous paſſer de lui donner un ſemblable conſeil.

HEBÉ.

Apprenez comme on aime en Europe.

Air: *Eſt-il de plus douces odeurs?* Du Coq du village.

Savoir contraindre ſes deſirs,
Pour nous c'eſt une gloire.
Un tendre Amant, par des ſoupirs,
Achete ſa victoire :

C'eſt le cœur ſeul qui fait ſentir
Un bien .... un bien ſuprême !
La douce attente du plaiſir
Vaut tout le plaiſir même.

LA GÉORGIENNE.

Oh ! je vous avoue que l'on ne connoît point en Aſie une pareille vertu ; mais je ſoupçonne que nous ſommes de meilleure foi.

Air : *Le tout par nature.*

Mettre la contrainte à part,
En nous ſeroit-ce un écart ?
Vos Amans, pétris de fard,
Nourriſſent l'impoſture.
Chez eux, l'amour eſt un art ;
Chez nous, c'eſt la nature.

HEBÉ.

Vous avez beau dire, je ne puis vous juger que ſur les uſages de Cythere : les vôtres y ſont trop oppoſés. Voici comme je penſe à l'égard de vous deux : Seigneur, votre paſſion jalouſe & deſpotique effarouche l'Amour ; & vous, belle Eſclave, votre ſoumiſſion l'avilit. Réformez-vous l'un & l'autre.

L'ASIATIQUE.

J'y perdrois trop. Adieu, Déeſſe.

SCENE IV.

HEBÉ, UN ESPAGNOL

HEBÉ.

AH! voici le contraſte ; un Eſpagnol.

L'ESPAGNOL.

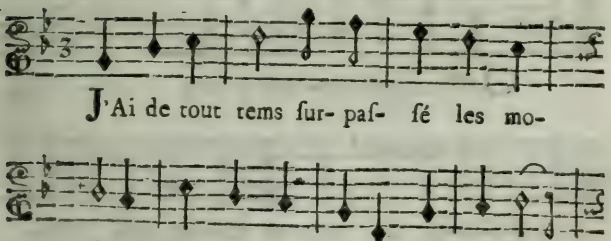
Air : *Folies d'Eſpagne.*

Charmante Hebé, ſi l'amour, la conſtance,
Accompagnés des ſoins les plus ſoumis,
En ce grand jour, obtiennent récompenſe ;
Qui, plus que moi, doit ſe flatter du Prix ?

HEBÉ.

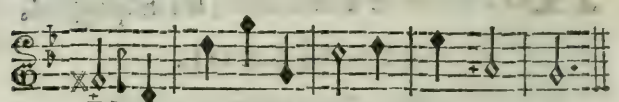
Il faut me détailler vos droits.

L'ESPAGNOL.



tans. Sans ja- mais la trai- ter de cru-

el- le, Sous le bal- çon de ma chere I- fa-

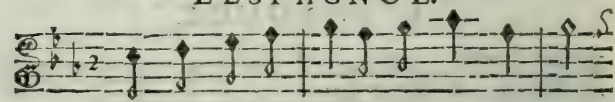


belle, J'ai ſoupi- ré pen-dant vingt ans.

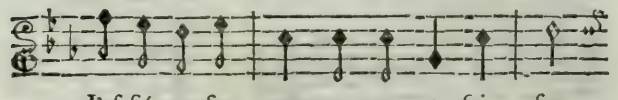
HEBÉ.

Voilà une conſtance à l'épreuve; mais ce n'eſt pas un titre ſuffiſant que d'avoir vieilli ſous les fenêtres de ſa Maîtreſſe; il faut, en amour, quelque choſe de plus que la ſpéculation.

L'ESPAGNOL.

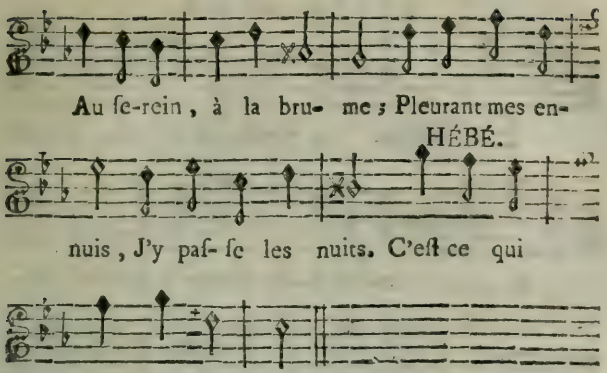


O h! pour m'intro- dui- re dans la mai- ſon,



J'aſ-ſié- ge ſa porte en tou- te ſai- ſon,

Au



La fortune ne vous a-t-elle jamais offert l'occaſion de converſer de plein pied avec votre Maitreſſe ?

L'ESPAGNOL.

Pardonnez-moi, & je dois, pour ma gloire, vous faire part de mon aventure.

HEBÉ.

Oh ! voyons, voyons.

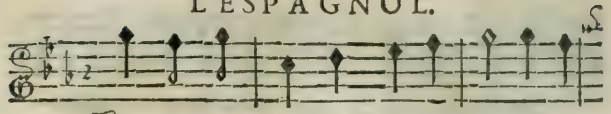
L'ESPAGNOL.

Je ſuis entreprenant de mon naturel.

HEBÉ.

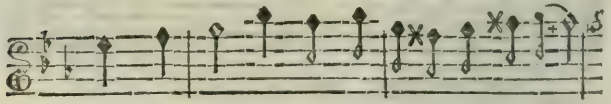
Eh ! bien ?

L'ESPAGNOL.



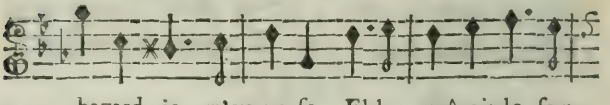
EN fai-ſant ma ronde, u- ne nuit, Je vois

ſa porte à de- mi clo-ſe; J'entre & par-viens juſ-

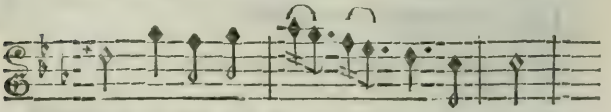


qu'au ré- duit Où mon in-hu-maine re- po-

ſe. D'un cou- rage ſans pa- reil, A tout



hazard je m'ex-po-ſe; El-le goûtoit le ſom-



meil, Et j'attends en paix ſon ré- veil.

HEBÉ.

Ah! vous joignez la prudence au courage!

L'ESPAGNOL.

Air : *Il faut l'envoyer à l'école.*

Frappé de ſon divin aſpect,
Je la pris pour une Déeſſe.
Ma tendreſſe
Fit auſſi-tôt place au reſpect.

HEBÉ.

Mais un baiſer du moins ſe vole.

L'ESPAGNOL.

Non ; c'eſt oſer plus qu'il ne faut.

HEBÉ, *à part.*

Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.
(Haut)
Votre Déeſſe fit-elle long-tems durer l'extaſe ?

L'ESPAGNOL.

Ah ! je l'aurois ſouhaité. Qu'Iſabelle me paroiſſoit charmante !

Air : *Joconde nouveau.*

Hélas ! mes regards curieux
Avoient pleine franchiſe.
Elle ouvre enfin ſur moi les yeux ;
Mais quelle eſt ſa ſurpriſe !

Le cœur ſaiſi d'étonnement,
Cette Beauté ſévere
N'a pas la force ſeulement
D'exprimer ſa colere.

HEBÉ.

Comment en agîtes-vous avec une colere de cette eſpéce ?

L'ESPAGNOL.

En téméraire. Iſabelle ne s'apperçoit pas que la ſurpriſe où elle eſt, m'offre ſes charmes dans un état qui ranime toute la vivacité de mon amour.

Air : *Cher Alain ! quel ſujet nous agite ?* De la Chercheuſe d'eſprit.

J'oublie auſſi-tôt les égards,
Et mon ardeur accroît ſon trouble.
Trop excité par ſes regards,
Mon audace à l'inſtant redouble ;
J'embraſſe & preſſe ſes génoux,
En lui diſant : ſouffrez, ma chere,
Souffrez, en ces momens ſi doux,
Que je vous jure un reſpect ſincere.

HEBÉ.

Quelle témérité ! Eh ! comment prit-elle la choſe ?

L'ESPAGNOL.

A cette proteſtation accompagnée d'une

action auſſi hardie, elle retombe demi-pâmée de courroux & de ſaiſiſſement.

HEBÉ.

Elle a dû vous ſçavoir bon gré de votre modération.

L'ESPAGNOL.

C'eſt tout le contraire : bien loin de rendre juſtice à la nobleſſe de mon procédé, elle ſort de ſa léthargie pour ſe livrer à toute ſa colere, & me voyant gagner l'eſcalier,

Air : *Du haut en bas.*

Elle s'emporte, elle me traite
Du haut en bas.
A peine étois-je au premier pas,
Que, pour mieux hâter ma retraite,
Elle accourt, me pouſſe & me jette
Du haut en bas.

HEBÉ.

Voilà une fille bien indifférente!

L'ESPAGNOL.

Depuis ce tems, elle n'ouvre plus ſes jalouſies pour écouter mes plaintes amoureuſes.

HEBÉ.

Quelle ingratitude!

L'ESPAGNOL.

Mais il me reſte une reſſource.

Air : *Tarare, ponpon.*

Je puis, ſi j'ai le Prix, toucher ſon cœur barbare ;
Je puis, ſi j'ai le Prix,
Surmonter ſes mépris.
Alors de ma Guitarre
Le tendre & joli ſon
L'adoucira.

HEBÉ.

Tarare,
Ponpon !

Il eſt tems de vous déſabuſer, mon cher. Le Prix n'eſt pas pour vous.

L'ESPAGNOL.

Comment ! Un Amant qui ſait retenir la bride à ſes deſirs par excès d'amour ; conſtant malgré les rigueurs, & dont les égards....

HEBÉ.

Tout cela vous nuit.

Air : *Pour bien peindre une femme*, ou *au Bal du Cours, les Dames.*

Le trop d'égards nous glace,
Et d'un tems précieux,
Tout autre, à votre place,
Eût profité bien mieux.

Un Amant ennuyeux
De notre cœur s'efface.
Sçachez, Amant tranſi,
Qu'ici,
Un timide reſpect,
Suſpect,
Fâche plus que l'audace.

L'ESPAGNOL.

Mais....

HEBÉ.

Il ſuffit, je m'y connois; j'ai prononcé.

Air : *Alain, Alain, je ſommeille.* De la Chercheuſe d'eſprit.

Quand l'Eſpagnol, plaintif Amant,
Soupire & pleure ſon tourment,
On ſommeille.
J'aime mieux un François actif,
Quoique ſouvent un peu trop vif :
Cela réveille.

SCENE V.

HEBÉ, UN FRANÇOIS, UNE FRANÇOISE.

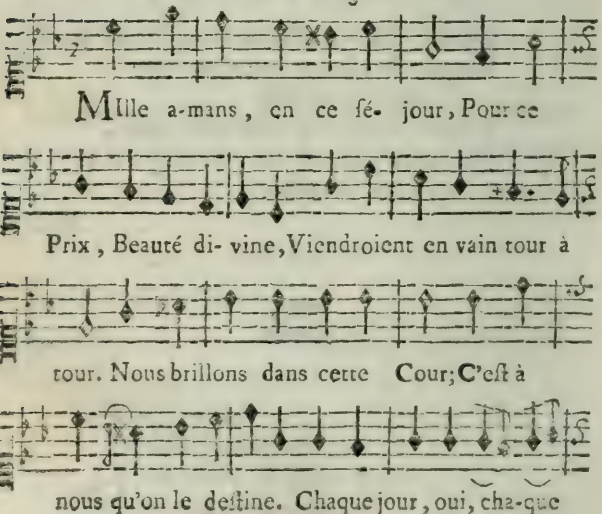
LE FRANÇOIS.

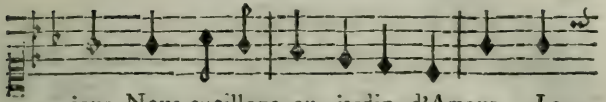
SERVITEUR, Déeſſe : nous ſommes François, vous le voyez ; qu'on nous donne le Prix.

HEBÉ.

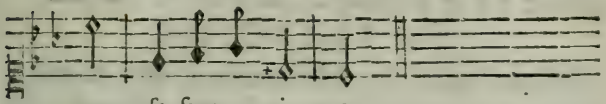
Il faut ſubir un petit examen.

LA FRANÇOISE.



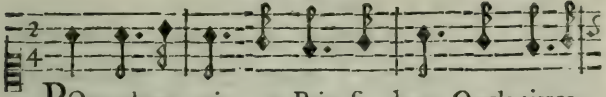


jour Nous cueillons, au jardin d'Amour, La



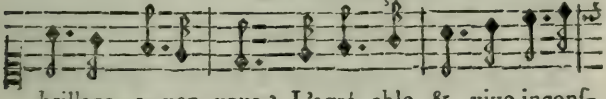
ro- se ſans - pi- ne.

HEBÉ



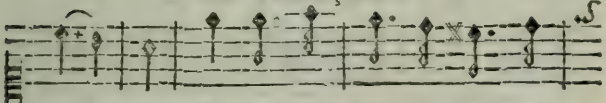
POur ob-te- nir un Prix ſi doux, Quels titres

LE FRANÇOIS.



brillans a- vez- vous ? L'agré- able & vive inconſ-

LA FRANÇOISE.



tan- ce. Où trouver l'Amour ſans cha-

grin, Toujours con- tent, toujours ba- din ? Ce

n'eſt qu'en Fran- ce.

LE FRANÇOIS.

Chez nous l'Amour n'eſt jamais une paſſion ; mais un arrangement dont le plaiſir eſt le principe, le lien & l'objet.

LA FRANÇOISE.

Chez nous la déclaration eſt douce ; l'épreuve courte, les plaiſirs vifs, la fin tranquille.

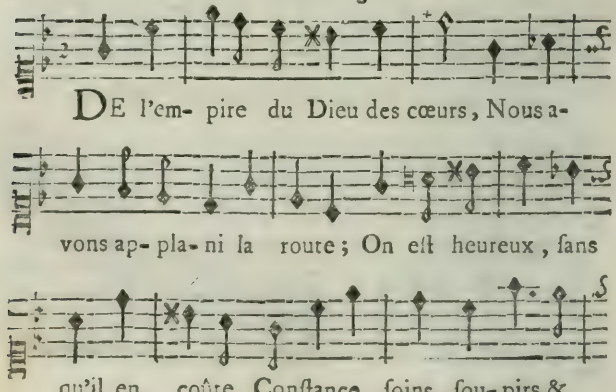
LE FRANÇOIS.

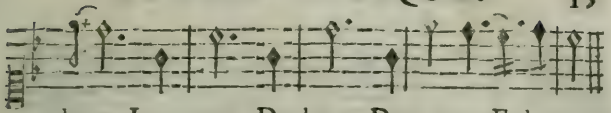
J'aime aujourd'hui Madame, elle m'idolâtre ; demain, nous nous quitterons ſans jalouſie, ſans dépit, ſans éclairciſſement.

HEBÉ.

Voilà une maniere d'aimer fort commode.

LA FRANÇOISE.





pleurs, Langueurs, Douleurs, Douceurs, Fadeurs.

LE FRANÇOIS.

On ne peut nous refuſer le Prix ſans ingratitude.

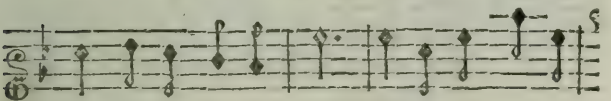
LA FRANÇOISE.

MENUETS DE M. DE ROCHET.

PREMIER MENUET.

PAr mes exploits, A la fois, Je ſoumets mille

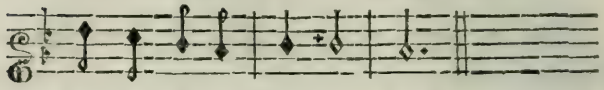
Amans ſous mes loix; Du Dieu d'Amour, Chaque



jour, J'augmente la Cour: Il m'en coûte en dé-

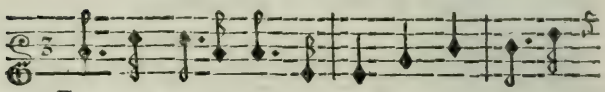
tail, Un coup d'éven- tail, Un tendre re- gard,

Un ſouris mignard : Chacun a ſa part ; Et



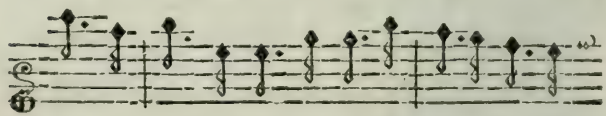
tous ſont dupes de mon art.

DEUXIÈME MENUET.



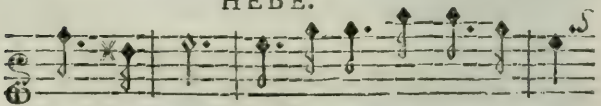
J'Attends du fils de Cy- pris, Le Prix ; J'ai vain-

cu juſqu'au jourd'hui Pour lui, Et je cours a-



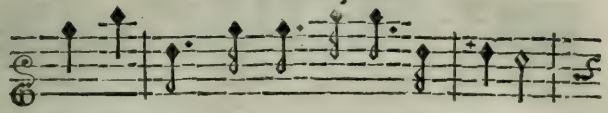
vec ar- deur De victoire en vic- toire, Sans li-

HEBÉ.

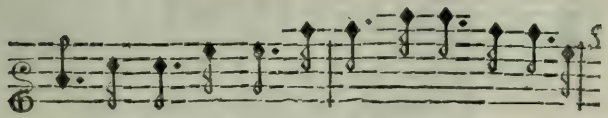


vrer mon cœur. Il eſt moins doux de charmer,

LA FRANÇOISE.



Que d'ai- mer : J'y trouve plus de gloire.



J'aime, mais d'un feu lé- ger ; Et de trop m'enga-

ger, J'é- vi- te le dan- ger.

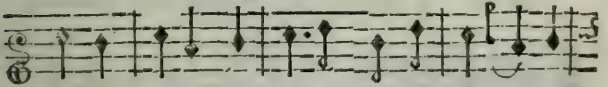
TROISIEME MENUET.

LE FRANÇOIS.

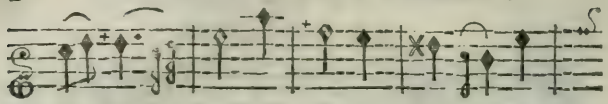
L'Amour a des aî- les en par- ta-ge,

FIN.

Pour voler- - - de plaiſirs en plaiſirs ;



Le vo- lage, En oiſeau de paſ- ſa-ge, Suit



les Zé- phyrs: Le ba- di- nage Rem-

plit ſes loi- ſirs, Suffit à ſes de- ſirs.

L'Amour, &c. *juſqu'au mot* FIN.

HEBÉ.

Oubliez-vous que la fidélité?...

LE FRANÇOIS.

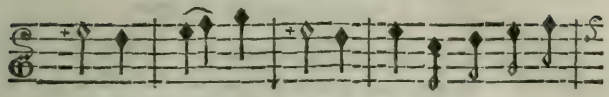
Oh! parbleu, la fidélité, auſſi-bien que la jalouſie, eſt un monſtre étranger que nous ne connoiſſons point.

LA FRANÇOISE.

ON dé-peint l'A-mour dans l'en- fance;

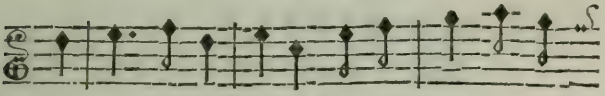
Il en a toute l'in- conſtance. Auſſi- tôt

qu'il voit un bi- jou, Jou- jou, Pour l'obte-

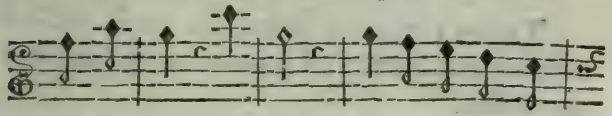


nir il pleure, il preſſe : Par ſes ſoins redou-

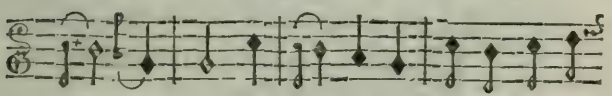
blés, il fait ſi bien qu'il l'a, Ah ! Ah ! Mais



d'a-bord il le laiſſe, Dès qu'il voit un au-



tre Jo-yau, Oh ! Oh ! Ce dernier l'inté-



reſ- ſe. Oui, l'ob-jet le plus beau N'eſt que le

plus nouveau : Nous le voyons dans ce tableau.

HEBÉ.

Vous expliquez fort mal les attributs du charmant Dieu de Cythere.

Air : *Je paſſe la nuit & le jour.*

Les aîles qu'on donne à l'Amour,
Nous marquent ſa vîteſſe extrême
A ſuivre, à ſervir, nuit & jour
Avec ardeur, l'objet qu'il aime :
Et ſi l'on le dépeint enfant,
C'eſt qu'il doit aller en croiſſant,
En augmentant,
En grandiſſant.

LA FRANÇOISE.

Bon ! Il languit en vieilliſſant.

LE FRANÇOIS.

Tenez, entre-nous, je crois qu'un Amant conſtant n'eſt purement qu'un être de raiſon.

LA FRANÇOISE.

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

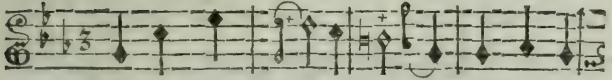
L'Amour à nous vaincre eſt preſte :
Mais la défaite d'un cœur
Lui devient ſouvent funeſte ;
Il meurt, dès qu'il eſt vainqueur.
Ainſi, quand le Frélon bleſſe,
Il ſuccombe à ſon effort ;
Son aiguillon, qu'il nous laiſſe,
Eſt la cauſe de ſa mort.

LE FRANÇOIS.

TRIOLET.

» *L'honneur de paſſer pour conſtant*
» *Ne vaut pas la peine de l'être.*
» *Doit-on briguer ſincerement*
» *L'honneur de paſſer pour conſtant?*
» *Près de l'objet le plus charmant,*
» *C'eſt bien aſſez de le paroître.*
» *L'honneur de paſſer pour conſtant*
» *Ne vaut pas la peine de l'être.*

LA FRANÇOISE.

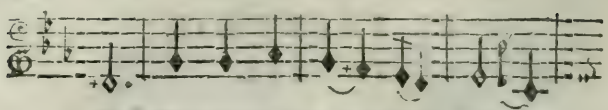


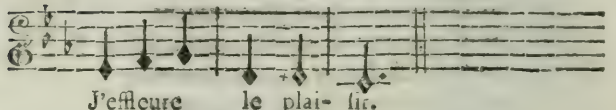
Ainſi qu'une Hiron- delle, Par cent dé-

tours nouveaux, Friſe du bout de l'aiſle

La ſur- fa- ce des eaux; Je voltige

où m'en- traine Un amou- reux de-





HEBÉ.

Vous aurez peine à faire goûter ici votre ſyſtême : il faut qu'une ardeur mutuelle ait pour but une union ſolide.

LA FRANÇOISE

Ah ! Ciel ! Que dites-vous-là ? Voudriez-vous inſinuer le mariage ?

HEBÉ.

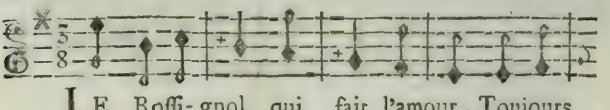
Pourquoi non ?

LE FRANÇOIS.

L'Hymen & l'Amour ſont les deux extrêmes : tout le monde ſçait cela.

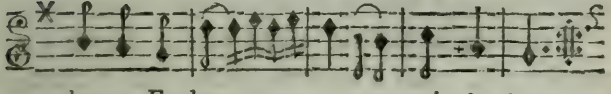
LA FRANÇOISE.

Nous en avons mille preuves dans la nature.

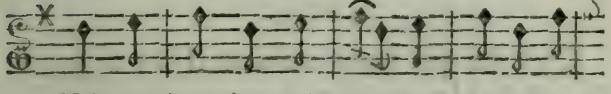


chan- - - - - te. Sa voix tou-

chante, Sur tous les tons, sé- duit, en-

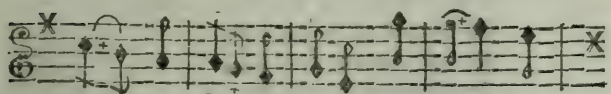


chante, Fredon- - ne nuit & jour:



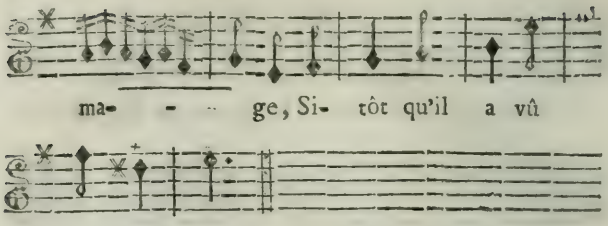
Mais au bout d'un mois, quel dom- mage! A-

dieu tous ses ac- cens gen-tils. Il cesse



son ten- dre ra- mage, Si- tôt qu'il

a vû ses Pe-tits. Il cesse son tendre ra-



LE FRANÇOIS.

Tout cela juſtifie aſſez notre façon de penſer ; & vous n'héſitez plus, ſans doute, à nous juger dignes du Prix ?

HEBÉ.

C'eſt ce qui vous trompe Il n'y a point de véritable amour ſans conſtance ; & vous n'êtes point amoureux.

Air : *Une faveur, Liſette.*

Notre Prix ne ſe donne
Qu'à la ſincérité.
Votre amour, ma mignonne,
N'eſt rien que vanité ;
Et cet Amant folâtre,
En ſervant vos appas,
Soi-même s'idolâtre.
Non, non, vous n'aimez pas.

LE FRANÇOIS

J'appelle d'un pareil jugement.

LA FRANÇOISE.

Je voudrois bien ſçavoir à qui vous reſervez le Prix ? Ah ! ah ! Eſt-ce à ces figures qui ſe préſentent ?

HEBÉ.

Il faut les examiner. Ce ſont des Sauvages.

SCENE VI.

HEBÉ, LE FRANÇOIS, LA FRANÇOISE, UN SAUVAGE, UNE SAUVAGESSE.

HEBÉ, *aux Sauvages.*

NE fuyez pas. Prétendez-vous au Prix, mes enfans ?

LE SAUVAGE.

Ma chere Aurore peut le remporter.

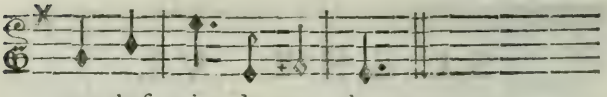
JE ne viens que pour me former ; Car mon i-

HEBÉ.

gnorance eſt pro- fonde. Qui ſçait plai-

re, qui ſçait ai- mer, A tout l'eſprit du mon-

de. Qui ſçait plai- re, qui ſçait ai- mer, A



tout l'eſ- prit du mon- de.

LA SAUVAGESSE.

Mon cher Ytis, toi ſeul mérites le Prix: c'eſt à moi de prendre pour modele l'Amante qui le remportera, afin de t'aimer autant que tu es digne d'être aimé.

LE SAUVAGE ET LA SAUVAGESSE, *enſemble.*

DUO D'ISSÉ. C'eſt moi qui vous aime.

C'eſt moi, c'eſt moi qui t'aime le moins tendrement.

LA FRANÇOISE.

Ah! ah! ah! les drôles d'Amoureux. Ils prennent le contrepied de l'Opera!

LE FRANÇOIS.

Voilà un Amour bien ſauvage.

LA SAUVAGESSE.

Ne cherche pas à aimer davantage, Ytis; ne m'aimes-tu pas de tout ton cœur?

LE SAUVAGE.

Air : *Prends, mon Iris, prends ton verre.*

Oui, je t'aime, je t'adore :
Est-ce assez de tout mon feu?
Tu mérites plus, Aurore;
J'en dois faire ici l'aveu. (FIN.)
Mais l'Amour, l'Amour lui-même,
Dont l'ardeur doit être extrême,
T'aimeroit encor trop peu.
Oui, je t'aime, &c.

LA FRANÇOISE.

Comment donc? Il n'a pas tant de tort.

LE FRANÇOIS, *examinant la Sauvagesse.*

La friponne est jolie.

HEBÉ.

(*A la Sauvagesse.*)

Interrogeons-les. Belle Aurore, pourquoi aimez-vous Ytis?

LA SAUVAGESSE.

Parce qu'il est aimable.

HEBÉ, *au Sauvage.*

Et toi, pourquoi l'aimes-tu?

LE SAUVAGE, *montrant Aurore.*
Regardez-la.

HEBÉ.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Mais, en faiſant un tel choix,
N'as-tu point cherché la naiſſance?

LE SAUVAGE.

On naît égaux dans nos Bois.

HEBÉ.

N'as-tu point cherché l'opulence?

LE SAUVAGE.

Nos cœurs, en formant leur lien,
Ne connoiſſent ni tien, ni mien.
La nature eſt tout notre bien;
Elle ne nous refuſe rien.

HEBÉ.

Air : *Il étoit un Moine blanc.*

Aurore a de la beauté.
L'aimes-tu par vanité?

LE SAUVAGE.

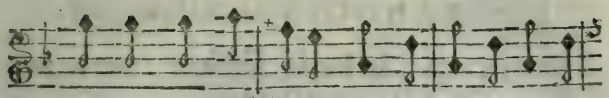
Je l'aime pour elle-même.

LA SAUVAGESSE.

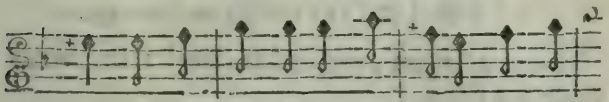
J'aime Ytis auſſi de même.

LE SAUVAGE.

LUi plaire eſt mon princi- pal; Et quoi-



que ſon choix m'ho-nore, M'en vanter ſeroit fort



mal : Content d'être ai-mé d'Au- rore, Qu'on le

ſçache ou qu'on l'i- gnore, Ce- la m'eſt é-

gal : Oui, ce- la m'eſt é- gal.

LA FRANÇOISE.

J'avoue qu'on doit être flatté d'un pareil hommage.

LE FRANÇOIS, *à la Françoiſe.*

Madame, permettez-moi de déranger un peu leur petite inclination.

LA FRANÇOISE.

J'y penſois. Déeſſe, nous allons vous montrer un échantillon de notre pouvoir.

HEBÉ.

Je ne m'y oppoſe point.

LE FRANÇOIS, *à la Sauvageſſe.*

Venez-çà, la belle Enfant : on a des deſſeins ſur votre perſonne.

LA FRANÇOISE, *au Sauvage.*

Beau garçon, regardez-moi : on vous veut du bien.

LA SAUVAGESSE, *ſe jettant dans les bras du Sauvage avec une eſpéce de crainte.*

Mon cher Ytis.

LE SAUVAGE, *la ſerrant dans les ſiens.*

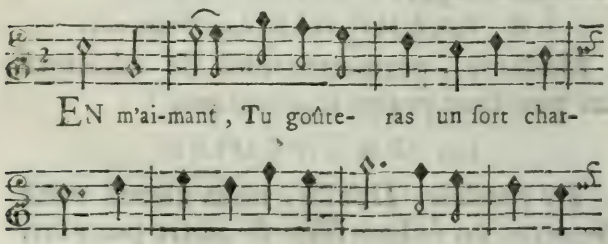
Ma petite Aurore.

LE FRANÇOIS.

Ils ne nous écoutent pas.

LA FRANÇOISE.

Ils ſe carreſſent, ſans daigner nous répondre.



LE SAUVAGE, *tenant toujours dans ſes bras la Sauvageſſe.*

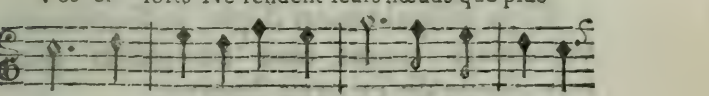
les plai- ſirs. Offrez plus en- core. De l'a-

mour de ma chere Au-rore, Quel tréſor plein d'at-

traits Me dédom- ma- ge- roit ja- mais?

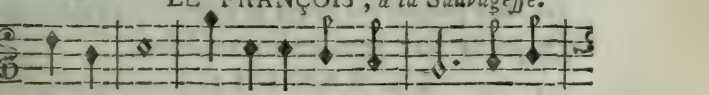
HEBÉ, *aux François.*

Vos ef- forts Ne rendent leurs nœuds que plus

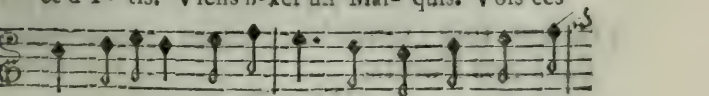


forts. Vous a-joû-tez un prix Aux feux d'Aurore

LE FRANÇOIS, *à la Sauvageſſe.*



& d'Y- tis. Viens fi-xer un Mar- quis. Vois ces

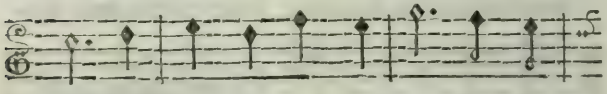


yeux attendris, Ce ſouris. Ton cœur n'eſt point é-

pris ? De tes mé- pris, Ma foi, je ſuis ſur- pris.

LA SAUVAGESSE, *au François.*

Dans nos bois Nous ne fai-ſons ja- mais qu'un



choix. Le don d'un cœur lé- ger Ne fe-

roit que t'outra- ger.

LA FRANÇOISE, *à part.*

Rien n'égale mon dépit : je ſacrifierois volontiers toutes mes conquêtes pour être aimée de ce petit homme.

LE FRANÇOIS, *à part.*

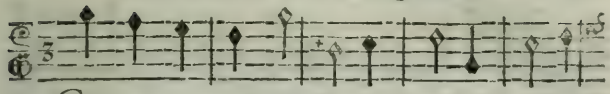
Je ſuis piqué : il n'en faudroit pas davantage pour me rendre inconſtant.

LE SAUVAGE.

Si l'on ne peut être digne du Prix qu'en faiſant une infidélité, nous retournons dans nos Forêts.

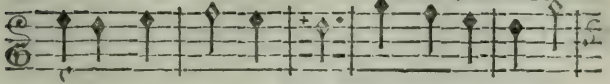
HEBÉ.

Demeurez, demeurez.



CE beau sé- jour a de quoi plai- re, A Cy-

LE SAUVAGE. & *la* SAUVAGESSE



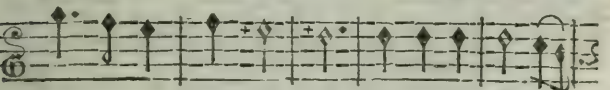
there reſ- tez tous deux. Non; je trou-ve par-

tout Cy- there, Où je vois l'o- bjet de

HEBÉ.

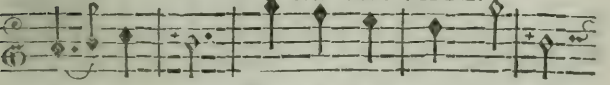
mes vœux. Vous a-vez en- fin l'avan- ta-

ge; Je dois vous donner mon ſuf- frage. Belle Au-



rore, amou- reux Y- tis, Vous méri- tez tous

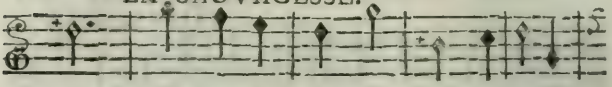
LE SAUVAGE.



deux le prix. Lorſque l'on s'aime a- vec

ten- dreſſe, Rien de plus ne ſçau-roit flat-

LA SAUVAGESSE.



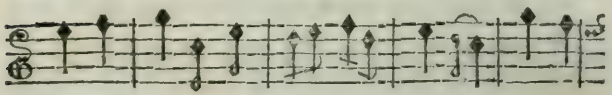
ter. Qu'a-t-on be- ſoin du Prix, Déeſſe ?

C'eſt aſ- ſez de le mé-ri- ter.

HEBÉ.

Vous ignorez apparemment l'un & l'autre la récompenſe qui vous attend.

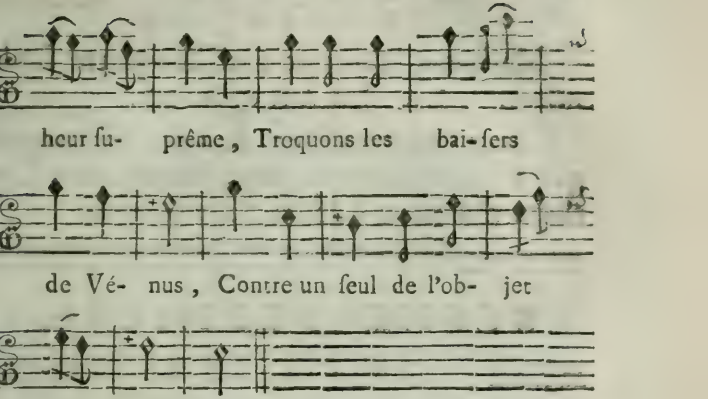
YTis, tes feux ont la vic- toire :



Vénus va te com- bler de gloi-re ; Trois de

LE SAUVAGE.

ſes baiſers te ſont dûs. Pour rendre mon bon-



HEBÉ.

Aurore ne ſera pas ſi difficile : l'Amour lui réſerve le don de plaire univerſellement.

LA SAUVAGESSE.

Oh ! qu'il garde ſon préſent pour une autre.

HEBÉ.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Eh ! quoi ! vous refuſez un bien ſi déſirable ?

LA SAUVAGESSE.

Ce n'eſt qu'aux yeux d'Ytis que je veux être aimable.

HEBÉ.

Vous verrez tous les cœurs ſoumis à votre loi.

LA SAUVAGESSE.

Le cœur de mon Amant eſt l'univers pour moi.

LE FRANÇOIS.

Madame, l'amour naïf l'emporte sur le nôtre. LA FRANÇOISE.

Il faut s'en consoler, & nous dédommager à force de conquêtes; dépeuplons Cythere d'Amans fidéles. Suivez-moi.

SCENE DERNIERE.

HEBÉ, L'AMOUR, LE SAUVAGE, LA SAUVAGESSE.

HEBÉ.

AMOUR, voilà les seuls Amans que vous devez récompenser; mais ils refusent le Prix.

L'AMOUR.

Ils en seroient indignes, s'ils l'avoient accepté; j'ai pris soin moi-même de les inspirer. Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Des ardeurs toûjours nouvelles
Rendront leurs jours fortunés.
Que ces Amans pour modeles
A Cythere soient donnés.
Que les Graces les couronnent;
Que les Jeux les environnent.
Venez, venez jeunes cœurs,
Reconnoître vos vainqueurs.

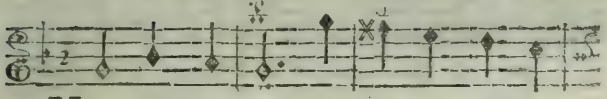
DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT.

LES AMOURS, LES GRACES, LES AMANTS ET AMANTES *viennent couronner* YTIS ET AURORE.

AURORE.

PREMIER AIR.

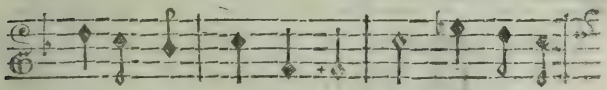


Viens doux vainqueur, Dieu de Cy-there, é-

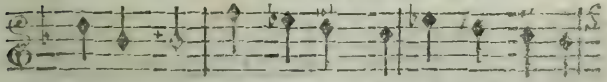
pui-ſe tous tes traits ſur mon cœur; Tu ne pour-

FIN.

ras ja- mais augmenter mon ar- deur. Que



j'aime mon cher a-mant! Ah! qu'il me pa-

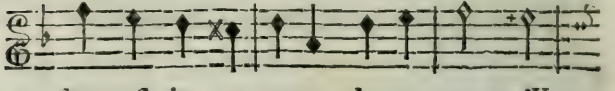


roît charmant! Oui, je l'aime, autant qu'il m'aime:

Quel bonheur écla- tant ! L'A-mour conſ-

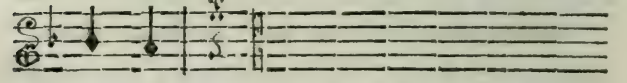
tant N'a pour prix que ſoi- même. Je

me ris Des biens de la For-tune : La gran-



deur eſt im- por- tune ; Je ne veux qu'Y-

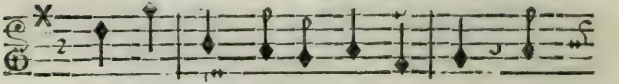
tis : Ses feux Rempliſ- ſent tous mes vœux.



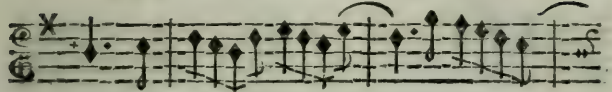
Doux vainqueur. *Au Rondeau.*

LA FRANÇOISE.

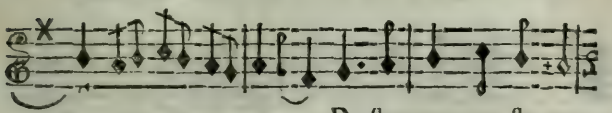
DEUXIÉME AIR.



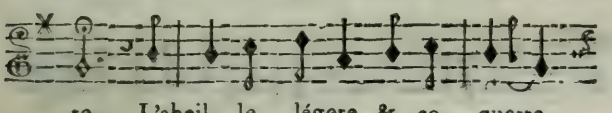
L'Inconſtance eſt un bien flat- teur ; Il



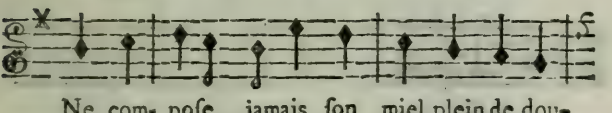
faut vo- ler - - - - - -



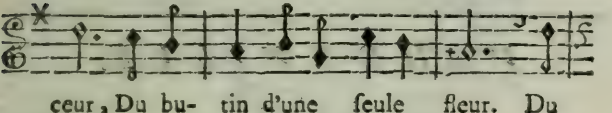
en a- mou-ret- te, De fleurette en fleuret-



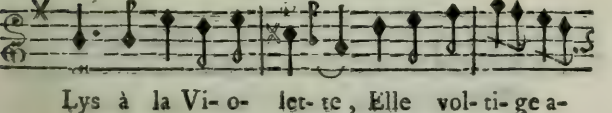
te. L'abeil- le légere & co- quette,



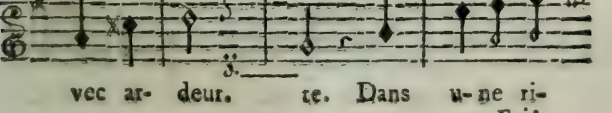
Ne com- poſe jamais ſon miel plein de dou-



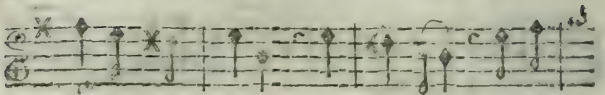
ceur, Du bu- tin d'une ſeule fleur. Du



Lys à la Vi- o- let- te, Elle vol- ti- ge a-



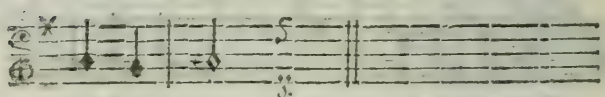
vec ar- deur. te. Dans u- ne ri-



an-te- prai- ri-e, Fleu- ri- e, Brille

plus d'u-ne cou-leur : U-ne Belle dans le jeu-

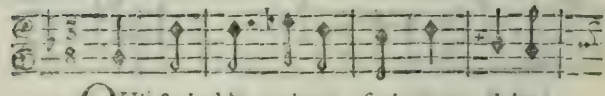
ne â- ge, En- ga-ge A ſa ſuite



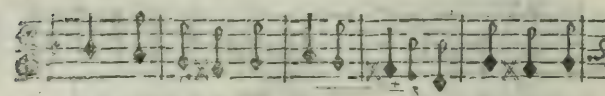
plus d'un cœur. *Au Rondeau.*

VAUDEVILLE.

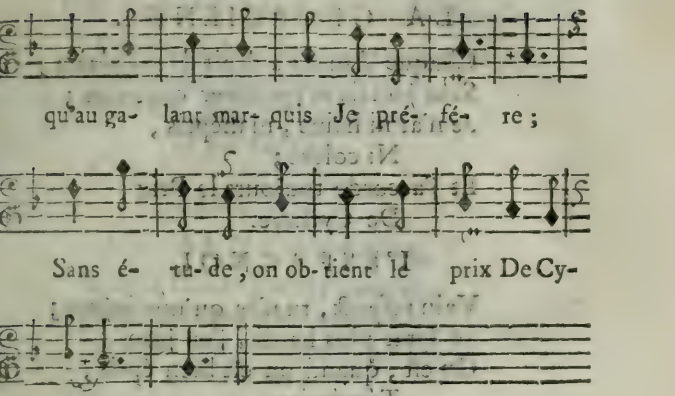
HEBÉ.



QUi ſçait bien aimer, ſçait nous plaire.



Un Sauvage a l'art néceſ- ſai-re, Et c'eſt lui



LA HOLLANDOISE.

Sans goûter li plaiſirs folâtres,
Dont François li ſont idolâtres,
Moi vais au but, & de vingt fils
L'y être mère.
N'ai-je pas bien gagné ſti Prix
De Cythere.

LE TURC.

Vingt Beautés regnent ſur mon ame ;
A ma voix l'Amour les enflâme.
Au milieu des Jeux & des Ris,
Pour me plaire,
Toutes viennent m'offrir le Prix
De Cythere.

LA GÉORGIENNE.

Chaque Amant a droit de me plaire,
Sans jamais m'éprouver contraire ;
Je n'ai ni haine, ni mépris,
Ni colere ;
Et j'accorde toujours le Prix
De Cythere.

L'ESPAGNOL.

Vain reſpect, tu n'es qu'une injure ;
Je ſerai plus hardi, j'en jure.
On eſt, quand on eſt bien épris,
Téméraire.
Je ne manquerai plus le Prix
De Cythere.

LA FRANÇOISE.

Tous mes jours ſont des jours de Fêtes,
Chaque inſtant étend mes conquêtes ;
Dans tous les cercles de Paris
Je ſçais plaire ;
N'eſt-ce pas obtenir le Prix
De Cythere ?

LE FRANÇOIS.

Volupté douce & paſſagere,
Je t'atteins d'une aîle legere.
Au milieu des Jeux & des Ris,
Sans myſtere,
Je cueille à tout moment le Prix
De Cythere.

LE SAUVAGE, *à la Sauvageſſe.*

On couronne, charmante Aurore,
Un amour que tu fis éclore ;
Sans toi, peut-on bien être épris ?
O ma chere !
C'eſt à toi que je dois le Prix
De Cythere.

LA SAUVAGESSE.

L'un à l'autre jamais contraire,
Nous cherchons en tout à nous plaire ;
Le beau feu qui nous rend épris
Eſt ſincére :
Notre amour eſt pour nous le Prix
De Cythere.

✕

Appliquez-vous, beau Mouſquetaire,
A bien aimer, plûtôt qu'à plaire ;
Etre fidelle à ſon Iris,
Et ſe taire :
C'eſt ainſi qu'on obtient le Prix
De Cythere.

✕

Un Epoux adjudicataire,
De ſa femme eſt propriétaire ;
Mais quelqu'un de ſes bons amis,
Locataire,
A ſon inſçu, cueille le Prix
De Cythere.

✕

Belles, dont le cœur mercénaire
Ose abuser du don de plaire,
Qui met les faveurs de Cypris
A l'enchere,
N'a pas droit de prétendre au Prix
De Cythere.

✕

Si tu sers un Objet sévere,
Tendre Amant, fois soumis, espere;
Pour triompher de ses mépris,
Persévere.
Un jour vient qu'on obtient le Prix
De Cythere.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregistré le 16 Mai suivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

DON QUICHOTE
CHEZ
LA DUCHESSE,
BALLET COMIQUE
EN TROIS ACTES;

Repréſenté pour la premiere fois par l'Académie Royale de Muſique, le 12 Février 1743.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix eſt de 24 ſols, avec la Muſique.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

DON QUICHOTE.
SANCHO.
ALTISIDORE, *Suivante de la Ducheſſe*
UNE PAYSANNE.
CHASSEURS ET PASTRES.
SUIVANTES DE LA DUCHESSE.
DOMESTIQUES DE LA DUCHESSE, *Repréſentant*,
MERLIN, MONTESINOS, } *Enchanteurs.*
AMANS ET AMANTES *enchantés.*
DÉMONS.
JAPONNOIS.
JAPONNOISES.

DON QUICHOTE

CHEZ

LA DUCHESSE,

BALLET COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

Bruit de chaſſe, SANCHO *pourſuivi par un Ours.*

AU ſecours, au ſecours.
Un monſtre en furie,
Veut trancher mes jours;
Fuyons, fuyons ſa barbarie.

Au ſecours, au ſecours.
(*Appercevant l'Ours.*)
Je le vois! ... Tout mon ſang ſe glace.
Ah! malheureux Sancho! ciel! où fuir? où courir?
Je vais périr.
Ah! la maudite chaſſe!

SCENE II.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *tuant l'Ours.*

EXPIRE ſous mes coups, diſcourtois Enchanteur.
Mon bras au défaut du tonnerre,
De monſtres ſçait purger la terre.

SANCHO, *fierement.*

Tout cede à notre valeur.

SCENE III.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *à* ALTISIDORE.

J'AI vaincu le Géant: vivez, Altiſidore;
Jamais en vain on ne m'implore.

ALTISIDORE.

Un Géant !

SANCHO.

Ces Géans malins
A leur gré changent de figure ;
Un jour transformés en moulins,
Ils nous ont disputé l'honneur d'une aventure.

ALTISIDORE.

Pour ce triomphe, heureux vainqueur,
Non, ce n'est pas assez de ma reconnoissance.
(*A part.*)
Feignons, pour l'arrêter, une amoureuse ardeur.
(*Haut.*)
Un sentiment plus doux vous rend cher à mon cœur.

DON QUICHOTE.

La gloire d'un bienfait en est la récompense :
Adieu, je pars content.

ALTISIDORE & SANCHO.

Quoi ! { Vous quittez / Nous quittons } ces lieux !

DON QUICHOTE.

Je pars en Héros glorieux.

ALTISIDORE & SANCHO.

Quoi ! { Vous quittez / Nous quittons } ces lieux !

ALTISIDORE.

Où regnent les plaiſirs ;

SANCHO.

Où regne l'abondance ?

DON QUICHOTE.

Je ſuis de mes exploits comptable à l'Univers ;
Dans le ſein du repos je ternirois ma gloire.
Non, non, je dois voler de victoire en victoire,
Les plaiſirs ſont pour moi plus honteux que les fers.
Je vais remplir ma deſtinée.

SANCHO.

Il n'eſt rien tel que de jouir.

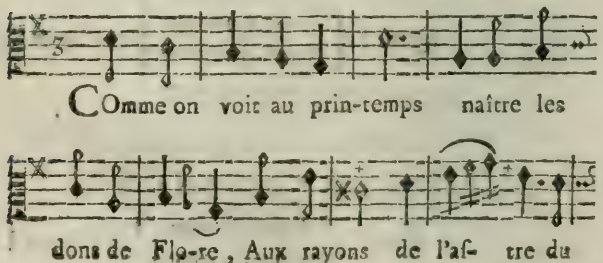
DON QUICHOTE.

Je vais mériter Dulcinée.

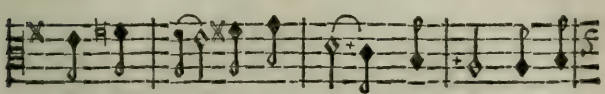
ALTISIDORE, *tendrement.*

Eh ! quoi ! tout autre bien ne peut vous éblouir !

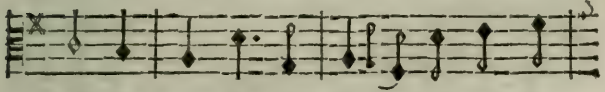
DON QUICHOTE.



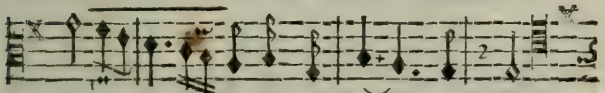
jour ; A l'aſ- pect des yeux que j'a- do-re, On



voit é- clo- re Le ten-dre A- mour : A l'aſ-



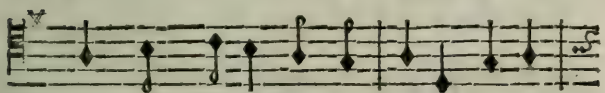
pect des yeux que j'a- do- re, On voit é-



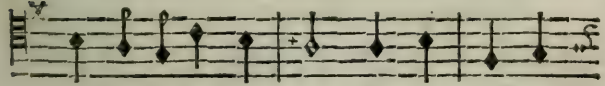
clo- - - re Le ten- dre A- mour.

SANCHO.

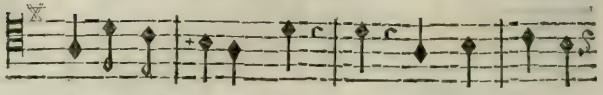
D'un riche a- zur ſa bouche é- cla-te ; Son



teint fait pâ- lir l'e- car- la-te ; Le co-



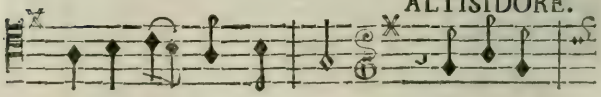
rail em-bellit ſes yeux. De ſon ſein l'é-



beine po- li-e... Ah ! ah ! ah ! c'eſt une In-

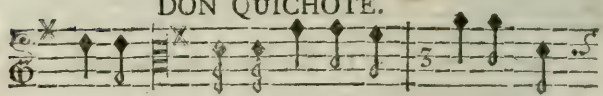
fante accom- pli- e. Rien , rien , rien n'eſt

ALTISIDORE.

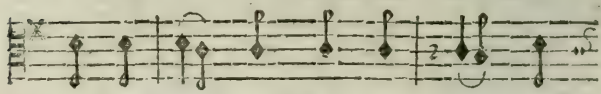


ſi par- fait ſous les cieux. Eſt- elle

DON QUICHOTE.



reine ? Elle eſt digne de l'être. On



meurt d'a- mour , on meurt d'a- mour , en

la voyant pa- roître.

ALTISIDORE.

Hélas ! que ſon ſort eſt heureux !

(A Don Quichote.)
Mais s'il faut en ce jour que le ciel nous ſépare,
Du moins voyez les jeux
Que la Ducheſſe vous prépare.
Habitans de ces forêts,
Du vainqueur célébrez la gloire;
Son bras plus ſûr que nos traits,
Remporte une illuſtre victoire.

SCENE IV.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO, PASTRES.

CHŒUR.

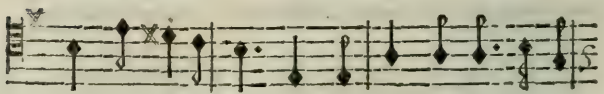
CHantons tous
Un Héros indomptable,
Auſſi vaillant qu'aimable;
Rien n'échape à ſes coups.
Ce vainqueur
Eſt le rempart des Belles;
Et des Géans rebelles
Son bras eſt la terreur.
Dans nos bois,
Célébrons mille fois
Et ſon amour, & ſes brillans exploits.
La beauté qui l'enflamme
Regne ſeule en ſon ame;
Il ne la vit jamais.

C'eſt la fleur des amans parfaits.
Chantons tous, &c.

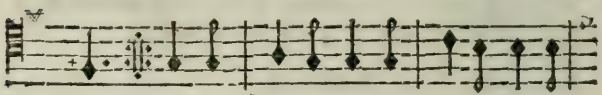
(On danſe.)

SANCHO.

DU paſ- ſé point de ſouve- nir, Point de ſou-



ci pour l'ave- nir, Au préſent il faut s'en te-



nir. Je veux ri-re, je veux boire, Aimer

quand le cœur m'en dit: Bon, bon; cela me ſuf-

fit. Bien moins de gloire, Plus de pro- fit.

(On danſe.)

SCENE V.

Les Acteurs précédens, UNE PAYSANNE.

SANCHO, *à Don Quichote, appercevant la Payſanne.*

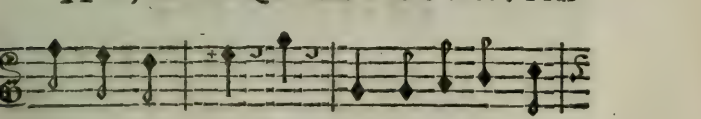
SEIGNEUR, ô favorable jour !
L'Infante Dulcinée arrive avec ſa Cour.

ALTISIDORE & DON QUICHOTE.
L'Infante Dulcinée !

SANCHO, *bas à Altiſidore.*
Il faut uſer d'adreſſe
Pour le fixer en ce ſéjour.
(A la Payſanne.)
Recevez mon hommage, adorable Princeſſe.

LA PAYSANNE.

AGa, Sti- la ! Que viant-il nous di-re ? Pour



qui me prend- on ? Non, non, Je ne veux pas

rire ; Fi-niſſez, je ne veux pas ri- re.

DON QUICHOTE.

C'eſt une villageoiſe !

SANCHO.

O ciel ! les Enchanteurs
A vos yeux cachent-ils ſes charmes ?

DON QUICHOTE.

Quoi ! c'eſt l'objet divin à qui je rends les armes !

SANCHO.

Dulcinée enleve les cœurs.

SANCHO ET LE CHŒUR.

Son éclat éblouit, tout reſſent ſon empire.

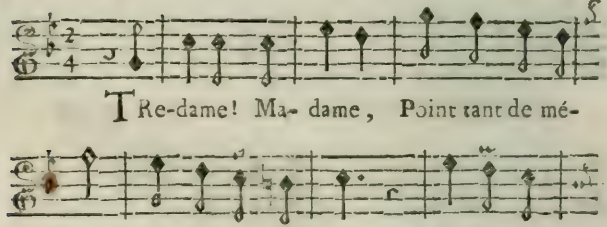
LA PAYSANNE.

Finiſſez, je ne veux pas rire.

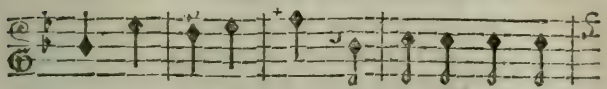
ALTISIDORE.

Que d'attraits ! que d'eſprit !
Malgré moi, je l'admire.
Ah ! mon cœur en ſoupire
De honte & de dépit.

LA PAYSANNE.

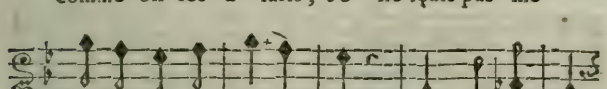


vons la peau ſi bian po- li- e, Si je n'a-



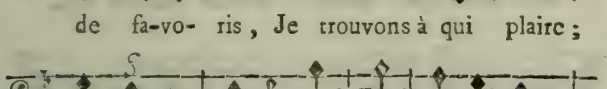
vons vos biaux at- traits, Les nôtres ſont tout

comme on les a faits; Je ne ſçais pas me

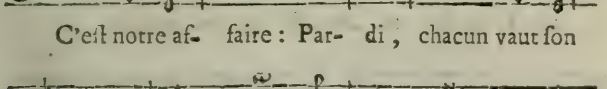


rendre plus jo- li- e. Sans avoir tant

de fa-vo- ris, Je trouvons à qui plaire;



C'eſt notre af- faire: Par- di, chacun vaut ſon

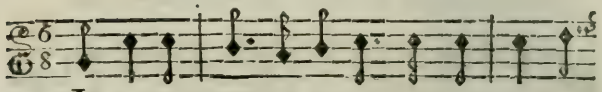


prix, chacun vaut ſon prix.

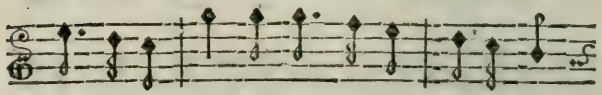
DON QUICHOTE, *se jettant aux genoux de la Payſanne.*

O miracle de la Nature !
Malgré l'effort d'un Enchanteur,
Don Quichote vous jure
Une éternelle ardeur.
Vous guidez mon bras & mon cœur,
Ce fer confondra l'impoſture.

LA PAYSANNE.

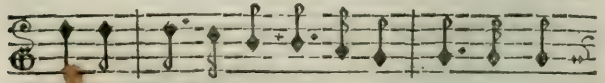


JE n'entends point le caquet D'un mu-guet ; Ja-

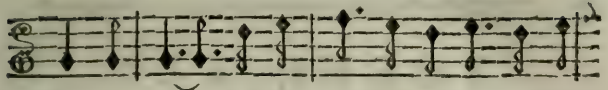


mais frelu- quet Coquet N'enti- cha ma var-

tu D'un fê tu. Je ſuis ſans re- proche ; Si

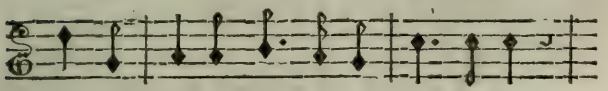


l'on m'approche, Je poche Les yeux ; Adreſ-

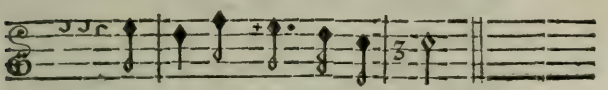


fez-vous mieux. Les Biau-tés de la vil-le, D'hi-

meur plus ci- vile, Plus poliment Recevront un ga-



lant. Je n'avons point ce ta- lent : Vraiment I



Je n'avons point ce ta- lent.

DON QUICHOTE.

Vous fuyez ! ô douleur mortelle !
Je vous ſuivrai par-tout, cruelle.

SCENE VI.

MERLIN, DON QUICHOTE, SANCHO, ALTISIDORE, LE CHŒUR.

MERLIN, *à Don Quichote.*

ARrête, tu poursuis en vain
Une Princesse infortunée ;
Reconnois la voix de Merlin,
Va, chez Montesinos, délivrer Dulcinée.
Mille coups redoublés sur le brave Sancho,
Désenchanteront cette Belle.
Espere tout d'un Ecuyer fidéle,
Qui va faire éclater son zéle
Pour l'Infante du Tobozo.

SCENE VII.

SANCHO, DON QUICHOTE, ALTISIDORE, LE CHŒUR.

SANCHO.

NENNI, nenni ; ce n'eſt qu'un badinage :
Monſieur Merlin, chacun répond pour ſoi.

CHŒUR.

Quel honneur pour Sancho! quel brillant avantage!

DON QUICHOTE.

Mon ſort ne dépend que de toi.

SANCHO.

Bon ! bon ! ce n'eſt qu'un badinage.

DON QUICHOTE.

Une Iſle ſera ton partage.

SANCHO.

Quand vous me feriez Prince ou Roi,
En pareil cas, chacun répond pour ſoi.

DON QUICHOTE.

Mon bras va te punir d'un refus qui m'outrage.

SANCHO.

Aie, aie, aie.

ALTISIDORE, *retenant Don Quichote.*

Arrêtez.

SANCHO, *tremblant de peur.*

Qu'exigez-vous de moi ?

DON QUICHOTE.

Mon bonheur fera ton ouvrage.

SANCHO.

J'enrage.

CHŒUR.

Quel honneur pour Sancho! quel brillant avantage!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'entrée de la caverne de MONTESINOS.

SCENE PREMIERE.

DON QUICHOTE.

SÉJOUR funeſte, où regne la terreur;
Devenez, s'il ſe peut, plus redoutable encore;
Vous ne m'inſpirez point d'horreur:
Vous renfermez la Beauté que j'adore.

SCENE II.

SANCHO, DON QUICHOTE.

SANCHO.

TOus vos malheurs vont prendre fin.
Je viens d'éxécuter moi-même,

L'ordre inhumain
De Merlin,
J'en ſens encore une douleur extrême.

DON QUICHOTE.

Ami Sancho, le ſuccès eſt certain.

SCENE III.

ALTISIDORE, DON QUICHOTE, SANCHO.

ALTISIDORE.

SEIGNEUR, quel deſſein téméraire
Vous fait braver les horreurs du trépas?
Fuyez ces lieux.

DON QUICHOTE & SANCHO.

La gloire a pour { moi / nous } trop d'appas.

ALTISIDORE.

Arrêtez, arrêtez, je ne dois plus vous taire
Un feu trop longtemps combattu;
L'amour eſt foibleſſe ou vertu,
Tout dépend du choix qu'on ſçait faire.
La victoire & l'honneur illuſtrent votre bras;

Des rivages brillans, où ſe leve l'Aurore,
Le bruit de vos exploits m'attire en ces climats ;
Et ſous le nom d'Altiſidore,
La Reine du Japon vous offre ſes États.

SANCHO.

Seigneur, ne les refuſons pas.

DON QUICHOTE.

Qu'entends-je ! ô Reine infortunée !

ALTISIDORE.

N'expoſez point vos jours, oubliez Dulcinée.

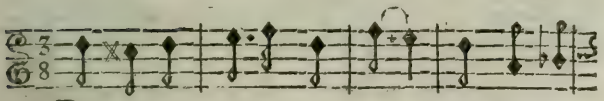
DON QUICHOTE.

Qui peut oublier ſes appas ?

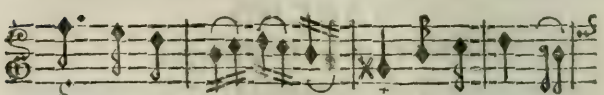
SANCHO, *à Don Quichote.*

D'un vain eſpoir, votre grand cœur s'amuſe ;
Vous perdez tout, ſongez-y bien.
Quelque choſe vaut mieux que rien.
Qui refuſe,
M'uſe ;
Quelque choſe vaut mieux que rien.

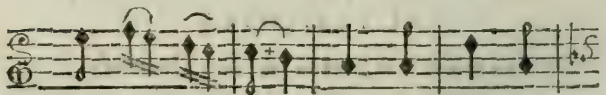
ALTISIDORE.



eux bleſſent les plus re- bel-les : Mais ſon flam-



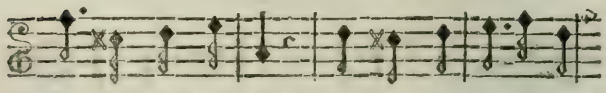
beau, ſouvent loin de brû- ler, Ne produit que



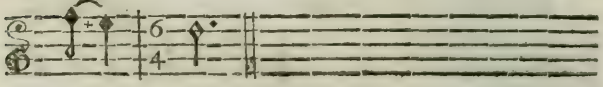
des é- tin- cel- les ; Ce dieu ne

ſemble a-voir des aî-les, Que pour vo-

ler - - - - - - - -



Que pour vo-ler A des conquêtes nou-



vel- les.

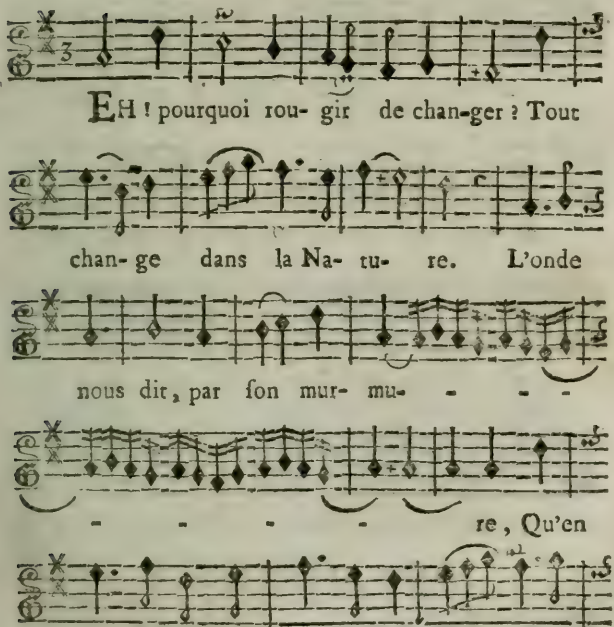
SANCHO, *à Don Quichote.*

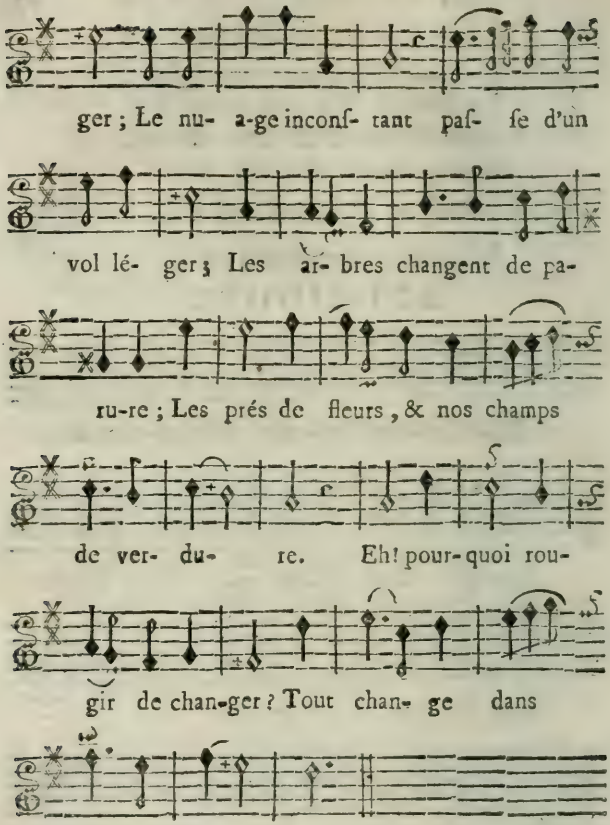
La Fortune à nous vient s'offrir,
Ne ſuivons plus une chimere :
Cette Princeſſe eſt votre affaire,
Il vaut mieux tenir que courir.

DON QUICHOTE.

Je ne ſerai jamais parjure.

ALTISIDORE.





DON QUICHOTE.

Non, rien ne peut me dégager.

ALTISIDORE.

C'en eſt aſſez, Ingrat; inſulte à ma tendreſſe :
Mais, crains ma fureur vengereſſe.
Que, juſqu'au tombeau,
La Lune gouverne
Toujours ton cerveau;
Qu'à tes yeux tout château
Se change en taverne;
Que l'on y berne
Ton Ecuyer Sancho,
Et périſſe dans la caverne
Ton Infante du Toboſo.

DON QUICHOTE.

Quelle fureur!

SANCHO.

Quel vertige!

SCENE IV.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE.

QUE je plains ſa foibleſſe! ... (*A Sancho.*) Achevons l'aventure.

SANCHO.

Je ſuis, pour vous ſervir, plein d'audace & d'ardeur.

(*Appercevant un Nain.*)

O Ciel! Quelle horrible figure!
Sauvons-nous.

DON QUICHOTE.

Un Nain te fait peur!
Combats ce vil objet que ma valeur mépriſe.

SANCHO, *mourant de peur.*

Il n'appartient qu'à vous de finir l'entrepriſe;
A tout Seigneur,
Tout honneur.

DON QUICHOTE.

Lâche, que devient ton audace?

SANCHO, *tirant ſon épée.*

Allons donc.... A bon chat, bon rat.
Mais quel charme nouveau m'arrête en cette place?
L'Enchanteur ne veut pas que je ſois du combat.

DON QUICHOTE.

Eh! bien, ouvrons-nous un paſſage.

(*Des flammes s'oppoſent à Don Quichote, & le Nain devient Géant.*)

Je trouve un ennemi digne de mon courage.

SANCHO, *épouvanté.*

Un vrai Géant! C'eſt fait de nous.
(*Il allonge de grandes eſtocades en ſe reculant.*)
Ferme, Seigneur; je ſuis à vous:
Point de quartier; fort bien: nous avons l'avantage.

SCENE V.

MONTESINOS, AMANS ET AMANTES *enchantés*, DON QUICHOTE, SANCHO.

Le Géant disparoît au bruit du tonnerre, & le Theâtre représente l'intérieur de la caverne de Montesinos; on y voit une figure de Paysanne. Les Amans & les Amantes paroissent enchantés dans differentes attitudes.

(*Symphonie qui annonce un désenchantement.*)

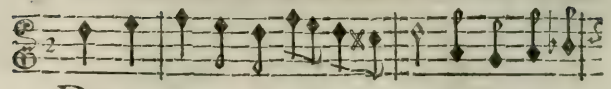
MONTESINOS.

DON Quichote est vainqueur, un nouveau jour me luit.
Amans, qui languissez dans un triste esclavage,
Renaissez, le charme est détruit.
(*Les Amans & les Amantes s'animent au bruit d'une symphonie douce.*)
A ce Héros rendez hommage.

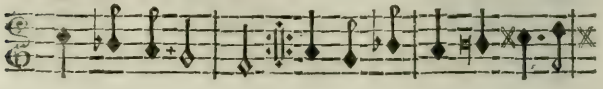
CHŒUR *des Amans & des Amantes.*

Liberté, liberté.
A ce Héros rendons hommage;
Il triomphe & nous dégage
D'une affreuse captivité.
Liberté, liberté. (*On danse.*)

UNE AMANTE.

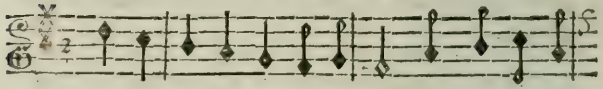


DE tous les amans du vieux temps, La conſtance é-

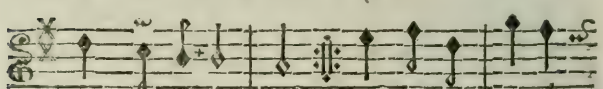


toit le partage. L'Amour ne ſuit plus cet u-

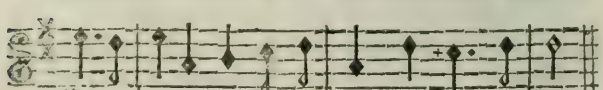
ſage ; On ne voit plus de longs romans.



Ainſi que les preux Amadis, Don Quichote eſt



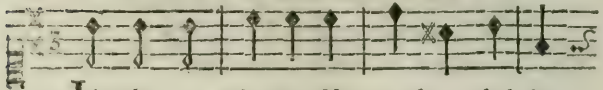
tendre & fidele : Son cœur ſenſible



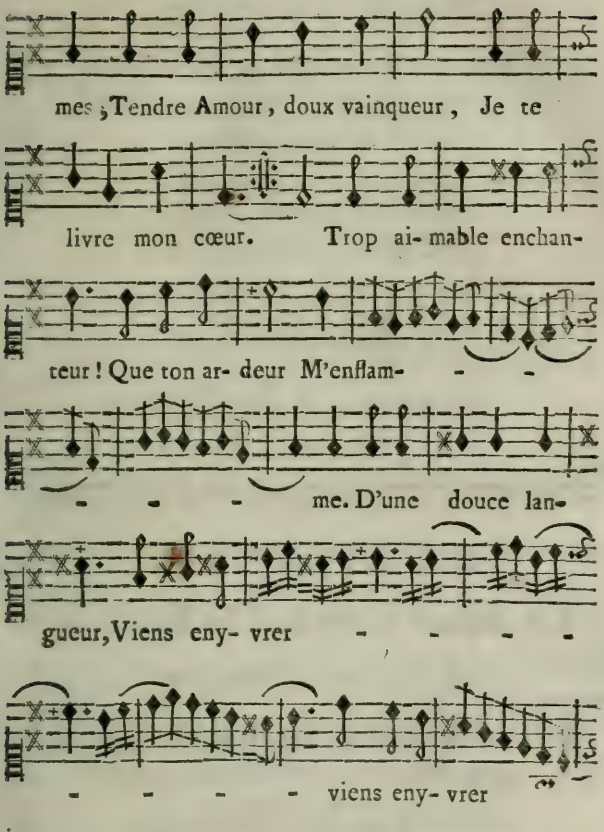
ſe modele Sur les Amans du temps jadis.

(On danſe.)

UNE AUTRE AMANTE.



JAmais tes charmes Ne cauſent d'allar-


mes ; Tendre Amour, doux vainqueur, Je te
livre mon cœur. Trop ai- mable enchan-
teur ! Que ton ar- deur M'enflam- - -
- - - me. D'une douce lan-
gueur, Viens eny- vrer - - - -
- - - - viens eny- vrer
mon a- me.

(On danſe.)

DON QUICHOTE.

Vos jeux n'ont rien qui m'intéreſſe ;
Je n'y vois point l'objet de ma tendreſſe.

MERLIN.

Infortuné vainqueur, ton eſpoir eſt trahi ;
Sancho n'a point obéi.

DON QUICHOTE.

Il faut que le traître périſſe.

MERLIN.

Laiſſe-moi le punir.

SANCHO, *à Don Quichote.*

Seigneur, ne croyez pas....

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, DÉMONS.

MERLIN, *à Don Quichote.*

TOus ces Dèmons, au défaut de ſon bras,
Vont ſervir tes amours, & faire ſon ſupplice.
(*Aux Démons.*)
Qu'il frémiſſe,
Gémiſſe ;
Frappez, frappez fort ;
Qu'il tombe,
Succombe

Sous votre effort.
Frappez, frappez fort.

(*Les Démons battent Sancho.*)

CHŒUR DE DÉMONS.

Qu'il frémiſſe,
Gémiſſe,
Frappons, frappons fort;
Qu'il tombe,
Succombe
Sous notre effort.
Frappons, frappons fort.

SANCHO, *tombant ſous les coups.*

A l'aide, je ſuis mort.

DON QUICHOTE.

D'où vient qu'en ce moment le charme dure encore?

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, ALTISIDORE.

ALTISIDORE, *tenant une baguette magique à la main.*

INGRAT, connois Altiſidore.
Accourez à ma voix, Miniſtres des Enfers,
Tranſportez Dulcinée au bout de l'Univers.

(*Des Démons enlevent la figure de la Payſanne.*)

Aux Enchanteurs, aux Démons, aux Amans & Amantes.

Fuyez, obéiſſez à mon pouvoir ſuprême.

SCENE VIII.

ALTISIDORE, DON QUICHOTE, SANCHO.

ALTISIDORE, *à Don Quichote.*

JE vais l'exercer ſur toi-même;
(A Sancho.)
Prends la forme d'un Ours; & toi, d'un Singe affreux.
(Elle les touche de ſa baguette.)

SANCHO.

Hélas! qu'ai-je fait, malheureux!

DON QUICHOTE.

Quelle rigueur extrême!

ALTISIDORE.

Vous ſeuls reconnoîtrez vos traits;
Allez, monſtres nouveaux, errer dans les forêts.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

Le Théâtre repréſente les Jardins de la DUCHESSE.

SCENE PREMIERE.

SUIVANTES DE LA DUCHESSE ; *qui feignent de prendre Sancho pour un Singe* ; SANCHO.

CHŒUR *des Suivantes de la Ducheſſe.*

LE gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

SANCHO.

Je ne ſuis plus Sancho, fatale deſtinée !
Hélas ! je fuis, ſans ſçavoir où.

CHŒUR.

Le gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

SANCHO.

Maudite ſoit la Dulcinée,
Dont mon maître eſt devenu fou.

CHŒUR.

Le gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

UNE SUIVANTE *de la Ducheſſe.*

Voyons, voyons ce qu'il ſçait faire :
Aimable Singe, approchez-vous :
Sautez, ſautez ; il paroît aſſez doux.
Sautez pour Dulcinée.* Ah ! qu'il eſt en colere !

* *Sancho paroît en fureur au nom de Dulcinée.*

SCENE II.

Les Acteurs précédens, DON QUICHOTE.

CHŒUR, *appercevant Don Quichote.*

UN Ours en fureur vient à nous !
Fuyons tous.

DON QUICHOTE.

Que mon deſtin eſt déplorable !

CHŒUR.

Quel heurlement épouventable !

DON QUICHOTE.

Tout tremble à mon aſpect !

CHŒUR.

Fuyons tous, fuyons tous.

SCENE III.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE.

EN vain l'Enfer me déclare la guerre :
Qu'Altisidore allume le tonnerre ;
Brillant Soleil de mes amours,
C'est vous que j'aimerai toujours.

SANCHO.

Voilà le fruit de votre ardeur constante.
Que m'importoit, hélas !
La liberté de votre Infante ?
Sur moi tous les Démons ont exercé leurs bras :
Pour comble de maux on m'enchante.

DON QUICHOTE.

N'aigris point mes douleurs.

SANCHO.

Pouvez-vous, sans remords,
Accabler de mépris la Reine des Pagodes,
Qui vient exprès des Antipodes,
Pour nous offrir son cœur & ses trésors ?

DON QUICHOTE.

Des Géans j'excite l'envie ;

Des Reines j'excite l'amour.
Tel eſt le deſtin de ma vie.

SANCHO.

Un trône offert mérite du retour.

DON QUICHOTE.

Je renonce au diadême,
S'il faut trahir ma foi.
La couronne eſt au Sort, mes vertus ſont à moi :
Je ne devrai ma grandeur qu'à moi-même.

SANCHO.

Quel vain ſcrupule vous retient ?
Il faut aimer, quand on nous aime :
Le plaiſir eſt le bon ſyſtême ;
Prenez le temps comme il vient.

DON QUICHOTE.

Mais j'apperçois Altiſidore.

SCENE IV.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *à Altisidore.*

AH ! rendez moi la Beauté que j'adore.

ALTISIDORE.

Non, non, ne l'espere jamais ;
Je viens jouir de tes regrets.

SANCHO.

Permettez que pour moi du moins je vous implore.

ALTISIDORE.

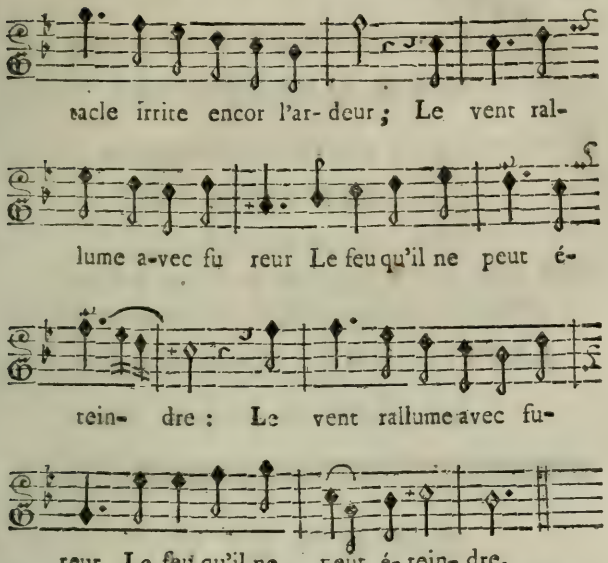
Non, non, ne l'espere jamais.

DON QUICHOTE.

Si j'ai sauvé vos jours, quel prix de mes bienfaits !

ALTISIDORE.

L'A-mour ne sauroit se con- traindre, L'obs-



Vous allez habiter des déſerts pleins d'horreur.

SANCHO.

Nous y mourrons de faim, de ſoif, & de frayeur.

DON QUICHOTE.

Mon amour m'y ſuivra.

SANCHO.

Fortune trop cruelle !

ALTISIDORE.

Vengeons-nous mieux d'un cœur rebelle.

(A Don Quichote.)

Crains pour l'objet de tes amours.

DON QUICHOTE.

En dût-elle périr, je l'aimerai toujours.

SANCHO.

Mais nous périrons avec elle;
Vous nous aſſaſſinez par votre amour conſtant :
Aimez la moins, puiſque vous l'aimez tant.

ALTISIDORE, *feignant de la ſurpriſe.*

Ciel ! Merlin en ces lieux s'avance !

SCENE V.

MERLIN, DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

MERLIN, *à Altiſidore.*

CESSE d'opprimer l'innocence.
(Montrant Don Quichote.)
Contente-toi des maux qu'il a ſoufferts,
Et reſpecte un Héros utile à l'Univers.

(Il touche Don Quichote & Sancho de la Baguette.)

ALTISIDORE.

Quel charme détruit ma puiſſance !

MERLIN.

Merlin protege les Héros.

SANCHO.

Monſieur Merlin, vous venez à propos ;
Mais ne me chargez plus des deſtins d'une Infante.

MERLIN, *à Don Quichote.*

Ta flamme ſera triomphante.
Tu peux punir qui vouloit t'outrager :
Que l'ingrate à ſon tour gémiſſe.

DON QUICHOTE.

Ce n'eſt qu'en pardonnant que l'on ſçait ſe venger,
Et les cœurs criminels renferment leur ſupplice.

ALTISIDORE.

Un trait ſi généreux me force à t'admirer ;
Mes yeux s'ouvrent enfin ; je vois mon injuſtice :
C'eſt à moi de la réparer.

ALTISIDORE, ET MERLIN.

Fidele amant, ta peine ceſſe,
Et ton amour triomphe après tant de combats :
Vas au Japon retrouver ta Princeſſe,

Avec cette Beauté, regne sur { mes / ses } États.
Merlin montre Altisidore.

DON QUICHOTE.

O bel Astre ! ce jour finit notre martyre.

MERLIN.

Calmons aussi le trouble de Sancho ;
Avec l'Isle qu'il désire,
Un jour il obtiendra l'Infante de Congo.

DON QUICHOTE.

On te donne une Infante, & j'obtiens un Empire ;
Rends grace à ma valeur.

SANCHO.

Tel maître, tel valet.
Si ma fortune est un peu mince,
Si je ne suis ni Roi ni Prince,
Je ne ferai pas moins le fait
De ce rare & charmant objet.
La renommée
N'est que fumée ;
Tout ce qui reluit n'est pas or :
Mon cœur tout seul vaut un trésor.

ALTISIDORE, *à Don Quichote.*

Ma suite va vous rendre hommage :
Moi-même avec plaisir je suivrai votre loi.
Habitans du Japon, connoissez votre Roi ;
Chantez ses feux, célébrez son courage.

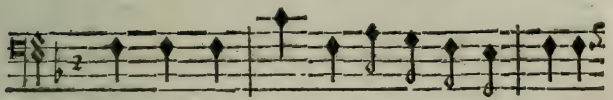
SCENE XVI. & *derniere.*

Les acteurs précédens, JAPONNOIS, JAPONNOISES.

CHŒUR.

CHantons ſes feux, célébrons ſon courage :
Que la gloire de ſes exploits
Vole d'âge en âge.
Qu'il regne & nous donne des loix.

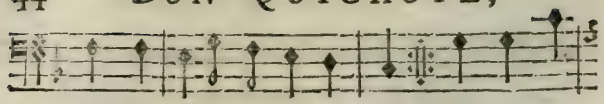
UN JAPONNOIS.



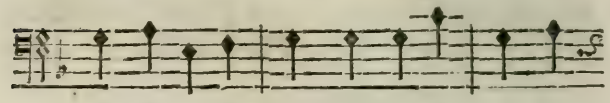
FLambeau des cieux, ta fé- conde chaleur A-

nime moins qu'une amoureuſe ar- deur ; Tout

reconnoît l'em- pire De l'A- mour, Où



même ex- pire L'Aſtre du jour. Par-tout ſes



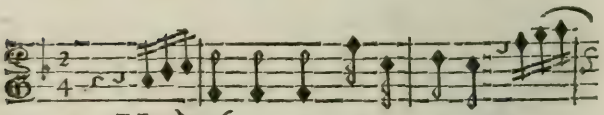
feux ne brillent pas: Mais l'Amour eſt de

tous cli- mats. Les ardens Chi-nois, Les Lappons

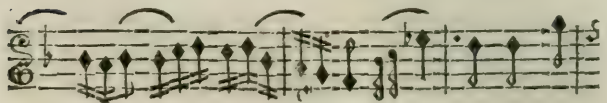
froids, Les Iro-quois, Tout brule ſous ſes loix.

(On danſe.)

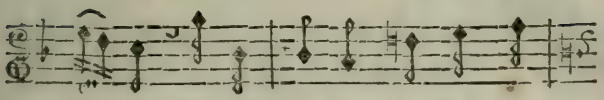
UNE JAPONNOISE.



VO- le, Amour, vole, vole, vo-

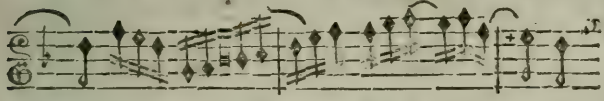


- - - - le, re- gne, ſur nos

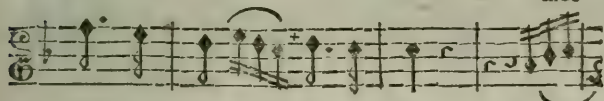


a- mes : Tu tri- omphes, tu nous en-

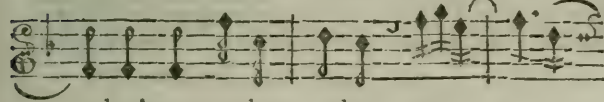
flammes, tu nous enflam- - - -



- - - - - - - mes



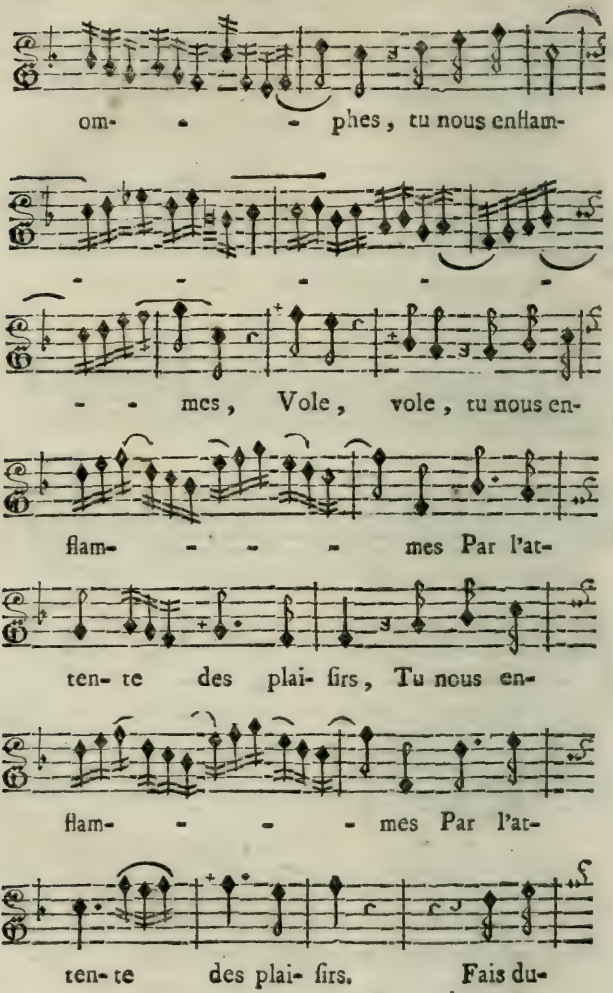
Par l'at- ten-te des plai-firs. Vo-



le, Amour, vole, vole, vo- - -

- - - le, Amour, regne ſur nos

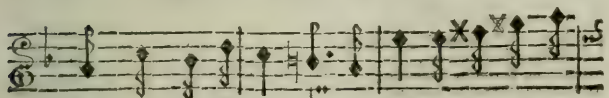
a-mes : Tu tri- omphes, tu tri-


om- - - phes, tu nous enflam-
- - - - -
- - mes, Vole, vole, tu nous en-
flam- - - - mes Par l'at-
ten- te des plai- firs, Tu nous en-
flam- - - - mes Par l'at-
ten- te des plai- firs. Fais du-

rer longtemps notre y-vreſſe ; L'art char- mant de

la ten- dreſſe Eſt l'art d'amu- ſer nos de-

ſirs ; L'art char- mant de la ten- dreſſe



Eſt l'art d'amu- ſer nos de-ſirs, Eſt l'art d'amu-

ſer nos de- ſirs.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

Catalogue de Muſiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amuſement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 Parties, 12 l.

La Toilette de Vénus dreſſée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, 10 Parties, 12 l.

Le Paſſe-tems agréable & divertiſſant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres. 10 Parties, 12 l.

Les Deſſerts des petits Soupers de Madame de ... 10 Parties, 12 l.

L'Année Muſicale, contenant un Recueil de jolis Airs, Parodies, en 20 Parties, formant 2 vol. *in*-8°. 24 l.

Les mille & une Bagatelles en 28 Parties, 33 l. 12 ſ.

Les Thémirétides, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 Parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant, 31 12 ſ.

Amuſemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chanſons nouvelles à danſer, 2 Parties, 2 l. 8.

Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danſes, Parodies chantés ſur les Théâtres de l'Académie Royale de Muſique, & de l'Opera-Com. 17 Parties, chaque Partie ſe vend ſéparément, 1 l. 4 ſ.

Recueil de Menuets, Contre-Danſes & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoiſe & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 ſ.

Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Muſique, 3 l. 12 ſ.

Airs choiſis des Troqueurs, 1 l. 4 ſ.

Ariettes du Médecin d'Amour, 2 l. 8 ſ.

Ariettes de l'Heureux Déguiſement, 2 l. 8 ſ.

La Muſique de la Pipée, 1 l. 10 ſ.

Ariettes de Blaiſe le Savetier, 1 l. 4 ſ.

Ariettes de l'Yvrogne corrigé, 1 l. 4 ſ.

Le Recueil de Chanſons de Vadé, noté. 1 l. 4 ſ.

Le Deſſert des petits Soupers agréables, ou le Poſtillon ſans chagrin, 1 l. 4 ſ.

Ariettes de la Bohemienne de la Comédie Italienne, 2 parties. 3 l. 12 ſ.

Airs choiſis de la Bohemienne de l'Opera Comique, 1 l. 4 ſ.

Ariettes du Chinois, 2 l. 8 ſ.

La Muſique de la Fille mal gardée, 1 l. 16 ſ.

Vaudevilles & Ariettes des Indes danſantes, 1 l. 4 ſ.

Vaudevilles & Ariettes de Raton & Roſette, 1 l. 10 ſ.

Vaudevilles d'Omphale, & de Baſtien & Baſtienne, 1 l. 4 ſ.

Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties. 6 l. 18 ſ.

Muſique de la Soirée des Boulevards, 1 l. 4 ſ.

Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards, 1 l. 4 ſ.

La Folie du jour, ou les Portraits à la Mode, Vaudeville & Contre-Danſe, 12 ſ.

Muſique des Airs d'Acajou, 2 l. 8 ſ.

Muſique des Nymphes de Diane, 2 l. 8 ſ.

Muſique de Cythere aſſiegé, 1 l. 16 ſ.

Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes, 4 parties. 4 l. 16 ſ.

Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties. 3 l. 12 ſ.

Amuſemens en Duo pour les Vielles, Muſettes, Haut-bois, Violons, Flutes, en 6 parties, 7 l. 4 ſ.

Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boiſſi. 1 l. 4 ſ.

Choix de différents morceaux de Muſique, 2 parties. 2 l. 8 ſ.

L'Yvrogne corrigé en partition, in fol. 9 liv.

Le volume ſe vend 12 livres, *& le cahier* 24 ſols; *le tout, ſéparément.*

LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA-COMIQUE,

EN UN ACTE;

Par M. FAVART:

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre du Fauxbourg S. Germain, le 31 Mars 1743.

NOUVELLE ÉDITION,
Augmenté de la Musique.

ACTEURS.

MAdame FROMENT.

Madame RAPÉ.

LE TABELLION.

THÉRESE.

PIERROT.

GOGO.

MATHURINE.

COLETTE.

FILLES DU VILLAGE.

LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.

ON dit bien vrai que la rareté fait le prix de toutes choſes. Tant qu'il y avoit des garçons dans le Village, les filles les dédaignoient, & Pierrot n'étoit pas regardé; mais, depuis qu'ils ſe ſont tous enrôlés volontairement par un motif de gloire, & qu'il ne reſte que Pierrot, toutes nos filles lui font la cour; c'eſt à qui l'aura: & voilà mon filleul devenu le Cocq du Village. Je voudrois bien profiter de l'occaſion pour lui procurer un bon établiſſement.

SCENE II.

PIERROT, LE TABELLION.

LE TABELLION.

AH! te voilà garçon ? Mais, que de bouquets ! Que de rubans ! Te voilà plus brave qu'un épouſeux!

PIERROT.

Morgué, mon parrein, gnia braverie qui tienne, je ne puis plus y réſiſter.

LE TABELLION.

Qu'as-tu donc?

PIERROT.

Ce que j'ai? Tenez, vous voyez bian tous ces bouquets, tous ces rubans, ce ſont les filles du lieu qui me les ont baillés à cauſe que c'eſt aujourd'hui la Fête du Village.

LE TABELLION.

Cela te fait honneur, mon enfant.

PIERROT.

Oui; &, à cauſe que c'eſt la Fête du Village, alles voulont auſſi que je les faſſe danſer tretoutes aujourd'hui.

LE TABELLION.

Cela ſe doit.

PIERROT.

Air : *Le branle de Metz.*

Comment danſer,
Sans ſe laſſer,
Avec une douzaine ?
A peine vian-je de ceſſer,
Que l'on me fait recommencer.
Morgué, que j'ai de peine !
Et l'on ne veut pas me laiſſer
Le tems de prendre haleine.

LE TABELLION.

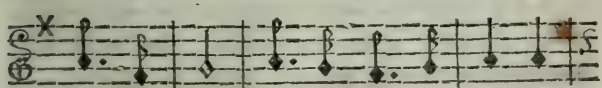
Il faut avoir des complaiſances, mon ami.

PIERROT.

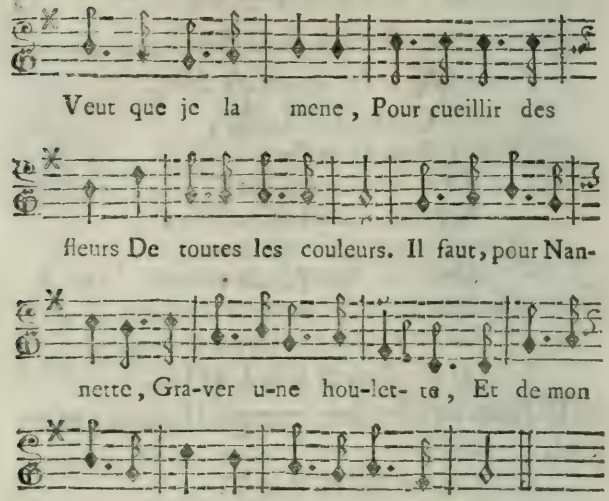
Oh ! dame, mon parrein, je ne ſuis pas de fer, je ne puis pas répondre à toutes.

LA pe-ti- te Li-ſe Veut que je la con-

dui- ſe De buiſſons en buiſſons, Pour chercher



des Pin- çons. Fanchon, dans la plaine,



Il n'y a pas juſqu'à la fille de Madame Froment, ſte petite Gogo, qui viant tous les matins me faire endêver pour avoir des noiſettes.

LE TABELLION, *riant.*

Que je te plains !

PIERROT.

Oui, riez. Alles ſont après moi pis que des enragées ; l'une me baille une taloche, l'autre une morniſle, ſtelle-là tire le cordon de ma fraize, ſtelle-ci fait cheoir mon chapeau ; & tout, ça parce qu'alles m'aimont, voyez vous ?

LE TABELLION.

Cela eſt bien terrible !

PIERROT.

Non ; queuquefois gnia de certains momens où je m'enrôlerois itou volonquiers, ſi ce n'étoit queuque choſe qui m'en empêche.

LE TABELLION.

Air : *Amis, ſans regretter Paris!*

J'entends, c'eſt faute de valeur.

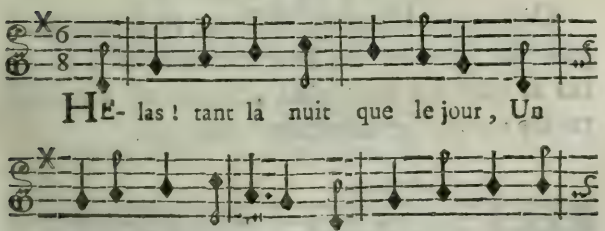
PIERROT.

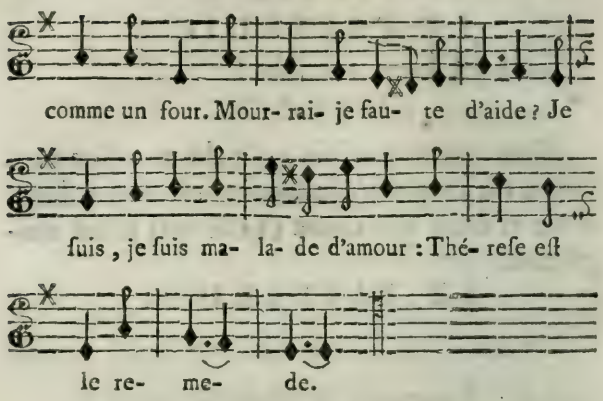
Qualle erreur eſt la vôtre !
Je ſons François, j'avons du cœur ;
L'un ne va pas ſans l'autre.

LE TABELLION.

Qu'eſt-ce donc qui te retient ?

PIERROT.





LE TABELLION.

Comment ! Tu aimes Théreſe ?

PIERROT, *d'un air timide.*

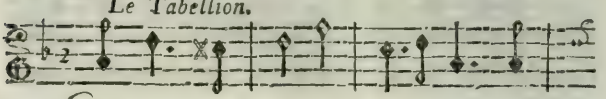
Oui, mon Parrein.

LE TABELLION.

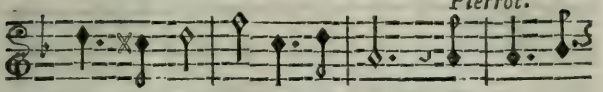
Et Théreſe t'aime-t-elle ?

PIERROT, *gaiment.*

Oui, mon Parrein. Alle ne m'a pourtant pas dit que je ſis ſon amoureux ; je ne lui ai pas dit non plus qu'alle eſt ma maîtreſſe : mais je devinons tout ça.

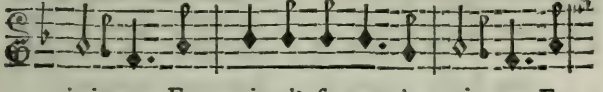


Pierrot.

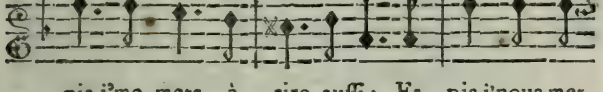


ment donc as- tu ré- uſ- ſi? Je la lor-

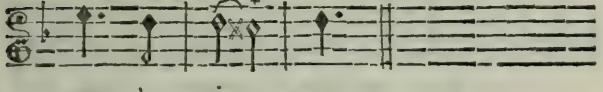
gnons tou-jours ain-ſi. Al' voit que je l'ad-



mi-re; Et pis al' ſe met à ri- re, Et



pis j'me mets à rire auſſi; Et pis j'nous met-



tons à ri- re.

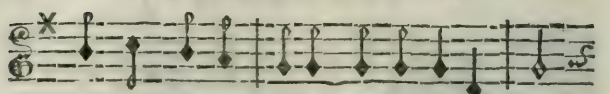
LE TABELLION.

Tu ne t'es jamais expliqué plus clairement ?

PIERROT.

Jarnicoton, je n'ai jamais pû.

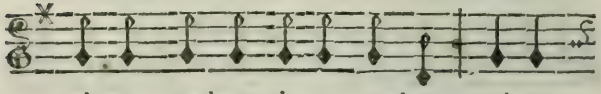
QUand je vois cet-te belle en- fant,



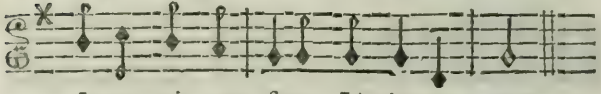
Mon cœur tambou- rine, tambou- rine tant,

Que ça me ſuffoque à l'inſ-tant. A-lors Pier-

rot Reſte tout ſot. Mon cœur tambou-



ri- ne, tambou- ri- ne, tambou- rine;



Je ne puis, ma fine, Lâ-cher un mot.

LE TABELLION.

Ah ah ah le nigaud!

PIERROT.

Oh! ce n'eſt pas tout. Je li fais des révérences en tournant mon chapeau; & ma politeſſe la rend toute honteuſe. Alle badine d'une main avec le coin de ſon tablier, & de l'autre alle cache ſes yeux;

mais alle me regarde au travers des doigts, & je m'apperçois à ſon mouchoir de cou, que ſon petit eſtomac n'eſt pas plus tranquille que le mien.

LE TABELLION.

Enſuite.

PIERROT.

Il viant toujours queuque importun qui nous ſépare.

LE TABELLION, *riant.*

Ah, ah, ah. Il n'y a pas grand mal à tout cela. (*D'un grand ſérieux.*) Ecoutez-moi, Pierrot: Théreſe ne vous convient pas; ce n'eſt qu'une petite Bergere qui n'a que ſa gentilleſſe.

PIERROT.

C'eſt juſtement ſte gentilleſſe-là qui me fait plaiſir, mon Parrein.

LE TABELLION.

Il faut s'attacher au ſolide. Vous êtes le ſeul garçon du Village, vous pouvez choiſir un parti plus convenable.

PIERROT.

Oh! tenez, mon Parrein, ſi je n'épouſe pas Théreſe, j'aurai bian de l'or & bian de l'argent; mais je ne ſerai pas riche, & je mourrai de chagrin.

Air : *V'là ç'que c'eſt qu'd'aller au bois.*

Je deviens triſte & langoureux.

LE TABELLION.

V'là ç'que c'eſt qu'd'être amoureux.
Tu vas faire le douloureux
Pour une Bergere ;
Ta bourſe eſt légere,
Ton ventre plat, ton cerveau creux.
V'là ç'que c'eſt qu'd'être amoureux.

PIERROT.

Même air.

En s'aimant bian, l'on eſt heureux ;
V'là ç'que c'eſt qu'd'être amoureux.
Par cent petits mots doucereux,
Ma chere Maîtreſſe
Fera ma richeſſe.
J'aurons tout le Monde à nous deux,
V'là ç'que c'eſt qu'd'être amoureux.

LE TABELLION.

Je m'intéreſſe à ce qui te fait plaiſir, mon filleul : ſi les Tantes de Théreſe vouloient lui rendre compte du bien de ſon Pere, ta petite Maîtreſſe ſeroit un parti aſſez ſortable ; mais il ne faut pas l'eſpérer, les bonnes femmes ſont trop tenaces.

PIERROT.

Ce n'eſt pas ça ; c'eſt qu'alles avons

itou envie de ma perſonne ; ſur-tout Madame Froment, parce que je ſis ſon valet de Farme, & qu'alle connoît bian mon mérite. Tenez, morgué, ne les v'là-t-il pas encore qui me reluquent ? Je me ſauve, mon Parrein. Amuſez-les, tandis que je vas charcher Théreſe.

LE TABELLION.

Je vais leur parler ; je verrai ce qu'il y aura à faire pour toi.

PIERROT, *embraſſant le Tabellion.*

Ah ! mon cher Parrein !

SCENE III.

Madame RAPÉ, Madame FROMENT, LE TABELLION, PIERROT.

Madame RAPÉ & Madame FROMENT, *appellant Pierrot.*

PIERROT ! Pierrot !

PIERROT, *en s'en allant.*

Oui, Pierrot, Pierrot !

Refrain.

Pierrot reviendra tantôt,
Tantôt reviendra Pierrot.

SCENE IV.

Madame RAPÉ, Madame FROMENT, LE TABELLION.

Madame RAPÉ.

IL me ſemble, ma ſœur, que vôtre amoureux ne vous écoute guères.

Madame FROMENT.

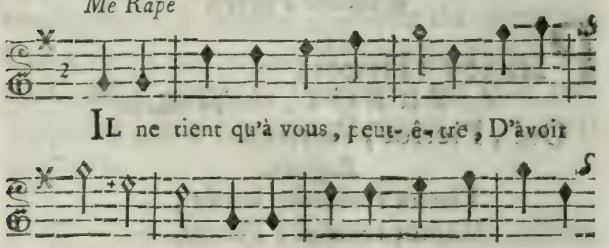
Qu'appellez-vous, mon amoureux, Madame Rapé? Je ſonge bien à Pierrot, vraiment! C'eſt bien plûtôt le vôtre.

Madame RAPÉ.

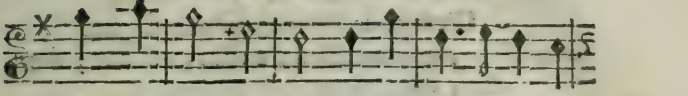
Je ne voulons pas aller ſur vos briſées, Madame Froment.

Madame FROMENT.

Eh! Qu'eſt-ce qui m'empêcheroit d'épouſer Pierrot, ſi j'en avois envie?

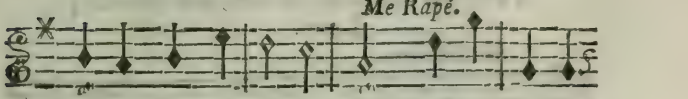


Me Froment.



Dans vo- tre mai-ſon. Il ſe- ra, ſi je l'en

Me Rapé.



ſomme, Prêt à m'épou- ſer. Je le crois trop

honnête homme Pour vous re- fu- ſer.

Madame FROMENT.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît?

LE TABELLION.

Eh! mes Commeres, tout doux, vous vous piquez mal à propos. Je ne crois pas que la plus riche Laboureuſe du canton, & la Maîtreſſe de la plus fameuſe hôtellerie, ayent deſſein d'épouſer Pierrot.

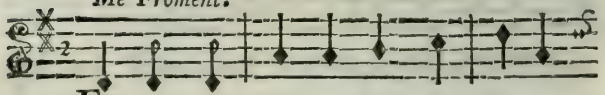
Madame RAPÉ.

Oh! Vraiment, vraiment! vous ne la connoiſſez pas. Il faut li en faire honte.

Air : *En miſtico, en dardillon.*

C'eſt pour Pierrot qu'alle ſe pare
En miſtico, en dardillon, en dar, en dar, dar,
dar, dar, dar;
Qu'à déjeuner elle prépare,
Toujours avant qu'il ſoit, miſtificoté,
Levé.

Me Froment.

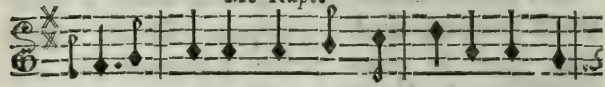


ET vous, de- puis un tems, plus brave,

Vous ne re- gardez que Pier- rot; Chaque ma-

tin il boit un pot Tout du meil- leur de

Me Rapé.



vo- tre cave. C'eſt qu'il aide à ſerrer mon

vin. On ne m'o- blige pas en vain.

LE TABELLION.

Eh! Madame Froment!

Madame

Madame FROMENT.

Air : *C'eſt pour le badinage.*

Toujours vous l'emmenez,
Quand je vais au Village,
Et vous le retenez
Une heure ou davantage,
Pour faire votre ouvrage.
Vous ſervez-vous de lui ?
Nenni.
C'eſt pour le badinage.

Madame RAPÉ.

Je ne vous reſſemblons pas.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Un jour qu'il dormoit au frais,
Vous lui jettites une orange ;
Ça l'éveillit : puis après,
Vous vous enfuites dans la grange ;
Mais, avant, vous vous fites voir.

Madame FROMENT.

Peut-on avoir
L'eſprit plus noir ?

Madame RAPÉ.

Oui, vous couriais là vous cacher,
Afin qu'il vous y vînt charcher.

LE TABELLION.

Ma Commere Rapé, à quoi bon vous faire ces reproches ? Vous êtes toutes deux fort éloignées de vous remarier.

Air : *A préſent je ne dois plus feindre.*
(De la Chercheuſe d'Eſprit.)

Vous connoiſſez tout l'avantage
Que l'on peut tirer du veuvage.
Cet état libre eſt d'un grand prix;
Vous en faites l'expérience.
Pour avoir beſoin de maris,
Vous avez trop d'intelligence.

Vous ſongez bien plûtôt à pourvoir votre niece Théreſe; cela eſt louable.

Madame FROMENT.

Théreſe ? Oh ! ça ne preſſe pas, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION, *à ſa voiſine.*

Air : *Je ſçaurois bien le déboucher.*

Elle a quinze ans.

Madame FROMENT.

Je n'en puis mais.
Qu'on ceſſe d'y prétendre.

Madame RAPÉ.

Alle a le tems d'attendre.

LE TABELLION.

Mais
L'ennui pourroit la prendre.
Fille nubile n'a jamais
Le tems d'attendre.

Croyez-moi, rendez-lui ce qui lui revient, & je lui donne Pierrot.

Madame FROMENT, Madame RAPÉ.

Pierrot ?

Madame FROMENT.

Je ſuis votre ſervante, Monſieur le Tabellion ; Théreſe n'eſt point à marier.

Madame RAPÉ.

Ça ne ſera pas ; j'avons des raiſons pour ça.

LE TABELLION.

Quelles raiſons ?

Madame FROMENT, *bas au Tabellion.*

Je vous les dirai

Madame RAPÉ, *bas au Tabellion.*

Vous les ſaurez.

Madame FROMENT, *bas au Tabellion.*

Dégoûtez ma ſœur de Pierrot.

Madame RAPÉ, *bas au Tabellion.*

Faites-la renoncer à votre filleul.

LE TABELLION.

Mais, à la fin, vous me feriez ſoupçonner que vous voulez garder Pierrot pour vous-mêmes.

Madame FROMENT.

Fi donc! encore une fois: je n'ai pas des ſentimens auſſi bas que ceux de ma ſœur.

Madame RAPÉ.

Pardi, je n'avons pas, comme vous,

épouſé un Valet. Eſt-ce que votre défunt Nicolas Froment ne ſervoit pas cheux nous quand il vous épouſit?

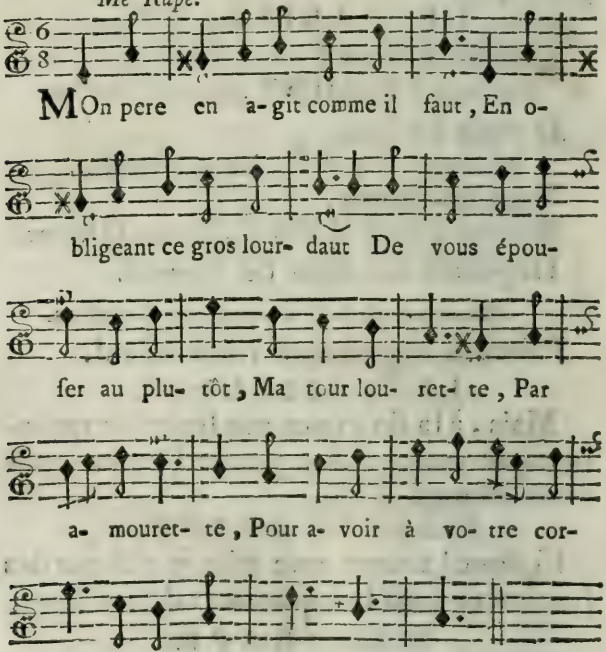
LE TABELLION.

Encore vous quereller?

Madame FROMENT.

C'eſt mon Pere qui fit ce beau mariage-là.

Me Rapé.



LE TABELLION.

Il n'y a pas ſi grand mal.

Madame RAPÉ.

Ah ! ah ! ce dit-il, quand un garçon uſe de ſte liberté-là avec une fille, il s'émancipe queuquefois davantage. Marions Cataut.

Madame FROMENT.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Pouvois-je empêcher Nicolas ?
Vous en allez juger, hélas !
C'eſt à tort qu'on m'accuſe.
Quand ce fripon prit mon bouquet,
Je dormois ſur le ſerpolet.

LE TABELLION.

C'eſt une excuſe.

Laiſſez-la dire. Changeons de propos. Je vois ce qui vous excite l'une contre l'autre ; c'eſt que chacune craint de devenir la belle-ſœur d'un ſimple Valet de Ferme.

Madame FROMENT.

Ce n'eſt pas autre choſe.

Madame RAPÉ.

Sans doute. Ce que j'en dis, n'eſt que pour l'honneur de la famille.

LE TABELLION.

En ce cas, pour faire la paix, promettez-vous réciproquement de ne point épouſer Pierrot.

Madame FROMENT.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

A lui de grand cœur je renonce.

LE TABELLION, *à Madame Rapé.*

Et vous ?

Madame RAPÉ.

Je fais même réponſe.

Madame FROMENT.

Ce garçon-là n'eſt pas mon fait :
De plus, il n'aime pas l'ouvrage.

Madame RAPÉ.

Ce n'eſt qu'un petit freluquet,
Qui ſe pardroit dans mon minage.

Madame FROMENT.

V'là ce que je demandois.

Madame RAPÉ.

Je ſuis charmée que vous penſiez comme ça.

LE TABELLION.

Et moi, je vous félicite de vous voir des ſentimens ſi raiſonnables. (*A part.*) Voilà déjà un grand point de gagné ſur leur eſprit.

Madame FROMENT, *bas au Tabellion.*

Monſieur le Tabellion, ſi vous pouvez me faire épouſer Pierrot, je vous donne trois muids de bled.

LE TABELLION.

Oh ! oh!

Madame RAPÉ, *bas au Tabellion.*

Si, par votre moyen, je deviens la femme de Pierrot, je vous fais préſent de quatre bonnes pieces de vin.

LE TABELLION.

Fort bien.

Madame FROMENT, *bas au Tabellion.*

Propoſez-lui la choſe, ſans en parler à Madame Rapé, de crainte qu'elle ne me nuiſe. (*Haut.*) Au revoir, Monſieur le Tabellion. (*Elle s'en va.*)

Madame RAPÉ, *bas au Tabellion.*

Touchez-lui deux mots de ça, ſans en rien dire à ma ſœur. (*Haut.*) Sans adieu, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon ! me voilà bien avancé ! Ah ! Pierrot, Pierrot ! adieu tes eſpérances.

SCENE V.

LE TABELLION, GOGO.

GOGO.

BON jour, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon jour, Gogo, bon jour.

GOGO.

Je ſçais bien ce que ma Mere & ma Tante vous veulent.

LE TABELLION.

Comment le ſçavez-vous ? (*A part.*) Faiſons-la jaſer.

GOGO.

J'étois cachée dans ce coin ; elles vous diſoient tout haut qu'elles renonçoient à Pierrot, & tout bas qu'elles y prétendoient.

LE TABELLION.

Sur quoi penſez-vous cela ?

GOGO.

Air : *Voyelles anciennes.*

Quand Pierrot tarde trop long-tems
A revenir le ſoir au gîte,
Tout auſſi-tôt on eſt aux champs,
Il faut l'aller chercher bien vîte.
Ma mere, tant qu'il eſt abſent,
Contre lui braille,
Et d'ennui bâille :
Dès qu'il paroît, tout dans l'inſtant,
Loin de rien dire,
On la voit rire.

Air : *Tomber dedans.*

Et ma Tante, d'une autre part,
N'a que Pierrot dans la cervelle.
Quand elle me voit par hazard,
Avec ardeur elle m'appelle :
Elle s'enquête de Pierrot.
N'ira-t-il pas aux champs tantôt ?
Que fait Pierrot ?
Que dit Pierrot ?
Nous ne parlons que de Pierrot.

Air : *Eh ! allons donc, jouez, violons.*

Mais de ma Mere & de ma Tante
Gardez-vous de remplir l'attente :
Chaque fille en murmureroit.

LE TABELLION.

Vous penchériez donc pour Théreſe ?

GOGO.

Fi donc ! Monſieur, elle eſt trop niaiſe ;
Le mariage l'ennuiroit.

LE TABELLION.

Pour Babet ?

GOGO.

Cela lui nuiroit.

LE TABELLION.

Colette ?

GOGO.

Eſt trop bruſque & rétive.

LE TABELLION.

Et Mathurine ?

GOGO.

Elle eſt trop vive.
Pierrot n'eſt point leur fait.

LE TABELLION.

Pourquoi ?

GOGO.

C'eſt qu'il faut le garder pour moi.

Air : *L'Amour eſt de tout âge.*

Toutes ſe le diſputent fort.
Si je puis devenir ſa femme,
Cela va les mettre d'accord.
Je ferai fort bien la Madame
Il ne me faudra pas longtems,
Pour me mettre au fait du ménage.

LE TABELLION.

Vous n'avez pas encore onze ans.

GOGO.

L'amour eſt de tout âge.

LE TABELLION.

Air : *Je le ſçais bien.*

L'amour vous rend l'ame attendrie.
Qu'eſt-ce que l'amour, je vous prie ?

GOGO.

Je n'en ſçai rien.
Qu'importe-t-il de le connoître ?
Dès que je vois Pierrot paroître,
Je le ſens bien.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

De plus, une fille ſage
N'eſt heureuſe qu'en ménage.

LE TABELLION.

Vous me rendez interdit.
D'où ſçavez-vous donc, morveuſe
Qu'un mari peut rendre heureuſe ?

GOGO.

Mon petit doigt me l'a dit.

LE TABELLION.

Peſte ! Vous êtes déjà bien ſçavante !

GOGO.

C'eſt que ma Mere m'a menée pluſieurs

fois à Paris ; c'eſt-là que l'eſprit ſe forme : on n'eſt que des bêtes au Village.

LE TABELLION.

Servez-vous donc de votre eſprit pour prendre patience.

GOGO.

Vous ne voulez donc pas me donner votre filleul ?

LE TABELLION.

Allons, allons, vous êtes trop jeune.

GOGO.

Oh ! bien, je ſçais ce que je ferai.

LE TABELLION.

Que ferez-vous ?

GOGO.

Rien, rien ; n'en parlons plus. A propos, Monſieur le Tabellion, ce que ma Tante vous diſoit, eſt-il vrai ?

LE TABELLION.

Quoi ?

Gogo.

J'Écou-tois de-là ſon ca-quet. Elle vous di-

ſoit que mon pe- re Fut con-traint d'épou-

ſer ma me- re, Pour a-voir volé ſon bou-quet.

LE TABELLION.

Oui, cela eſt vrai. Pourquoi?

GOGO *fait une révérence au Tabellion, & s'en va.*

Adieu, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Ouais! Voilà une petite friponne bien alerte!

SCENE VI.

PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

MON Parrein, je n'ai pas encore pû parler à Théreſe, parce qu'alle étoit aux champs ; mais je vians de l'appercevoir, & je lui ai fait ſigne d'accourir ici.

LE TABELLION.

Ah ! mon pauvre enfant ! Madame Froment & Madame Rapé veulent abſolument t'épouſer.

PIERROT.

Quoi ! toutes les deux ?

LE TABELLION.

Je vais les trouver chacune en particulier pour faire une nouvelle tentative, & tâcher de leur perſuader de t'accorder Théreſe. Mais il faut que tu y renonces, ſi je n'y réuſſis pas.

SCENE VII.

THÉRESE, PIERROT.

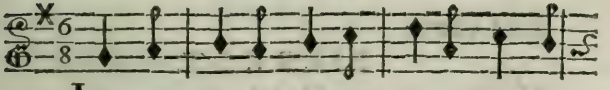
PIERROT.

V'Là Thérese ; oh ! oh !

Air : *Lassi, lasson, lasson bredondaine.*

Morgué, qu'alle est gentille !
Je sens, je sens mon cœur qui sautille ;
Morgué, qu'alle est gentille !
Déjà mon estomac
Fait tic tac, tic tac, tac.

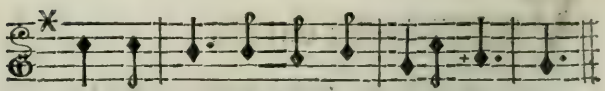
Viens-çà, Thérese.



Thérese. *Pierrot.*

je vous voi : Faut pourtant vous inſtrui-

re. Oh ! dame auſſi, c'eſt qu'vous allez vous mo-



quer de moi. Je vous vois dé-jà ri- re.

THÉRESE.

Eſt-ce que je peux me moquer de vous, Pierrot ? Parlez.

PIERROT, *embarraſſé.*

Thereſe, c'eſt que je.... je...

THÉRESE.

Eh ! bien ?

PIERROT.

Vous me regardez ?

THÉRESE.

Air : *O Pierre, ô Pierre.*

Pourquoi tant de myſtere ?

PIERROT.

Tournez la tête.

THÉRESE.

THERESE.

Eh ! bien ?
Il faut vous ſatisfaire :
Parlez, ne craignez rien.

PIERROT.

Ma chere
Bergere,
C'eſt que j' vous aime bien.

(*Il ſe cache avec ſon chapeau.*)

THERESE.

Pierrot, vous m'aimez bien ?

PIERROT.

Oui, Théreſe. (*A part.*) Ouf, ça me peſoit ſur la poitrine. (*A Théreſe.*)

Air : *Fille qui voyage en France.*

Quand m'en direz-vous de même !

THERESE.

Oh ! jamais.

PIERROT.

Cœur de rocher !

THERESE.

Moi, dire que je vous aime !

PIERROT.

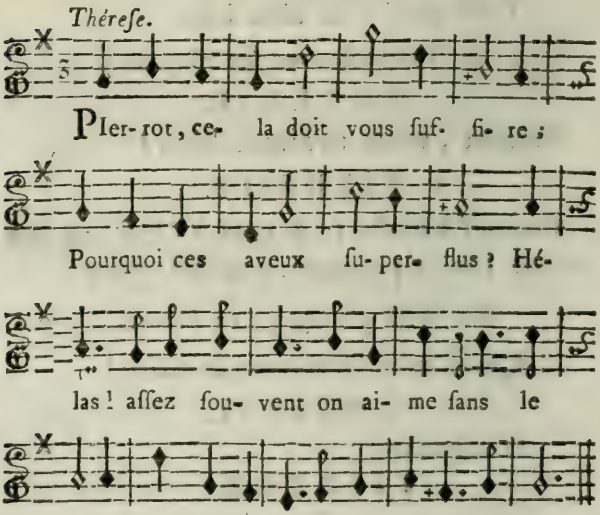
Qui peut vous en empêcher ?

THERESE.

La bienſéance.
Je dois même vous cacher
Que je le penſe.

PIERROT.

Eh ! pourquoi me cacher ça ?



PIERROT.

Eh ! bien, ne me le dites pas ; mais faites-le moi connoître par quelque choſe.

THERESE.

Comment cela ?

PIERROT.

En me laiſſant baiſer votre main.

THERESE.

Baiſer ma main !

PIERROT.

Vous vous fâcheriez de ça ?

THERESE.

Ne ſçavez-vous pas qu'il faut qu'une fille ſe fâche quand on lui fait plaiſir ? Par exemple, à quoi bon me dire que vous m'aimez ? A préſent que je le ſçais, voyez, je ſerai obligée de vous fuir.

PIERROT.

Tout de bon ?

THERESE.

Sans doute ; une fille ſage doit fuir tous ceux qui l'aiment : il faut encore par bienſéance que je vous défende de me voir.

PIERROT.

Et vous me le défendez ?

THERESE.

Vraiment oui, Pierrot.

PIERROT.

Sérieuſement ?

THERESE.

Très-ſérieuſement.

PIERROT.

Pargué, j'avons bian affaire de ſte peſte de bienſéance-là ! Auſſi, c'eſt mon Parrein qui eſt cauſe de ça ; voyez, il s'eſt moqué de moi à cauſe que je ne vous avois pas dit ça, & pis me v'là bien avancé ; allez, je ne vas pas mal li chanter pouille : il va voir. (*Il fait quelques pas pour s'en aller ; Thereſe le rappelle.*)

THERESE.

Pierrot !

PIERROT.

Plaît... Plaît-il, Thereſe ?

THERESE.

Je vous défends de me voir.

PIERROT.

Il faut donc que je ne voye plus rien.

THERESE.

Mais vous n'êtes pas obligé de m'obéir, vous.

PIERROT, *gaiment.*

Air : *Quand le péril.*

Oh ! ce mot change ma fortune,
Je désobéïs en ce cas :
Mais vous ne m'en voudrez donc pas ?

THERESE.

Je n'ai point de rancune.

Mais à quoi serviroit l'amour que j'aurions l'un pour l'autre ?

PIERROT.

Je trouverons moyen de l'employer. Mon Parrein va faire son possible pour que je vous épouse : y consentirez-vous ?

THERESE.

Je ne serois plus obligée de vous rien défendre.

PIERROT.

Ni moi de vous désobéïr. Mais en attendant il faut que je vous désobéisse encore une petite fois, en baisant ste main-là malgré-vous.

THERESE.

Oh ! ce ne sera pas malgré-moi. Doucement, Pierrot.

PIERROT, *lui baiſant la main.*

Bon, bon, ce n'eſt pas votre faute. Je ne la lâcherai point que vous ne payais ſa rançon.

THERESE.

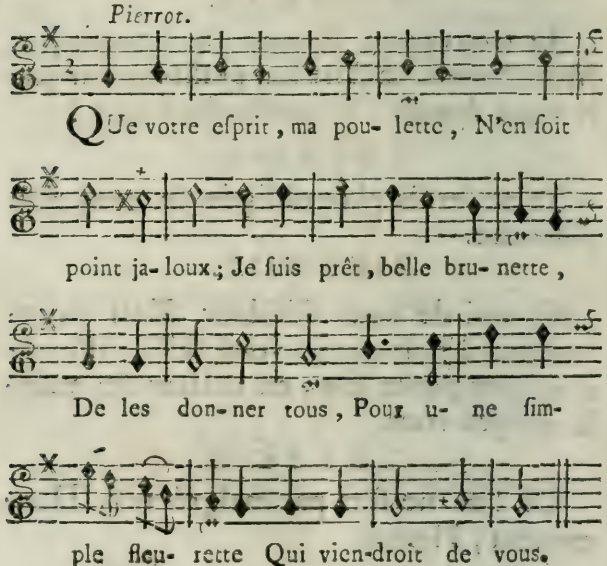
Que vous faut-il ?

PIERROT.

Vot' Bouquet.

THERESE.

Vous en avez tant d'autres.



(*Il donne tous ſes bouquets.*)

Tenez, tendez vot' tablier; v'là celui de Madame Froment, v'là celui de Madame Rapé, v'là ceux de Mahurine, de Colette, de Babet, & de toutes les Filles du Village.....

THERESE, *lui donnant le ſien.*

Et v'là le mien.

PIERROT.

Les belles fleurs! elles ſont pus vives & pus fraîches depis que vous les avez cueillies.

THERESE.

Paix, v'là Gogo qui vient.

PIERROT.

On ne voit que ſte petite eſpionne-là.

THERESE.

Air: *C'eſt la Servante de chez-nous; mon Dieu, qu'elle eſt jolie!*

Adieu; devant elle, Pierrot,
Ne faites rien paroître;
Dans le Vallon j'irai tantôt
Mener mes moutons paître.

PIERROT.

De queu côté?

THERESE.

C'eſt par là-bas.

PIERROT.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

THERESE.

J'vous défends d'y ſuivre mes pas.

(*Elle s'en va.*)

PIERROT.

J'n'y manqu'rai pas.
J'n'y manqu'rai pas.

SCENE VIII.

GOGO, PIERROT.

PIERROT.

CEs œillets ont été ſur le ſein de ma Bergere, qu'ils ſentent bon !

Air : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux d'une douceur parfaite.*

Eſt-il de plus douces odeurs ?
D'où vient que je ſoupire ?
L'Amour s'eſt niché dans ces fleurs :
C'eſt lui que je reſpire.

Le biau Bouquet!.. Mais quelle ardeur!
Je me ſens tout de braiſe.
C'eſt qu'il étoit contre le cœur
De ma chere Théreſe.

Qu'il reſte contre le mien.

GOGO.

Pierrot, vous avez-là un beau Bouquet?

PIERROT.

Ne voudriais-vous pas déjà l'avoir? Vous avez envie de tout.

GOGO.

Air : *Allons la voir à Saint Cloud.*

Le mien eſt plus beau cent fois :
Regardez-le, je vous prie.
De ces fleurs j'ai fait un choix,
Moi même, dans la Prairie.

PIERROT.

Ce Bouquet a bian plus d'appas.

GOGO.

Vraiment, je ne troquerois pas
Le mien contre le vôtre.

PIERROT.

Je ſommes contens du nôtre.

Jé ne le donnnerois pas pour un Jardin tout entier.

GOGO.

Voyons-le donc.

PIERROT.

Tout bellement.

GOGO.

Avez-vous peur qu'on ne le mange ? il eſt vrai qu'il eſt charmant : que je le ſente. (*Pierrot approche le bouquet de Gogo ; elle s'avance comme pour le flairer & le lui arrache.*) Ah ! il embaume.

PIERROT.

Eh ! bien, eh ! bien, Gogo.

GOGO.

Ah ! le nigaud, qui ſe laiſſe attraper comme ça !

PIERROT.

Voulez-vous bian me rendre mon bouquet.

GOGO.

Moquez-vous de lui.

PIERROT.

Air : *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Je vais le dire à votre mere.

GOGO.

Allez, allez, oh ! je ne le crains guère :
De Théreſe c'eſt le Bouquet.
A ce nom votre cœur ſoupire ;
Pour vous rabattre le caquet,
Je pourrois moi-même le dire.

PIERROT.

J'endeve. (*Haut.*) Eh ! ma petite Gogo, rendez-le-moi, vous ſerez bien gentille, & je vous aimerons bien.

GOGO.

Comme il veut m'engeoler !

PIERROT, *dépité.*

Voulez-vous bian me donner mon Bouquet : à la fin je me fâcherai.

GOGO.

Prr... qu'il eſt méchant !

PIERROT.

Je l'aurai bian malgré vous.

GOGO, *en cachant le Bouquet.*

Ah ! ouiche, ah ! ouiche.

PIERROT.

Nous allons voir.

GOGO.

Air : *De la beſogne.*

Je m'en vais tout le chiffonner,
Plûtôt que de vous le donner.

PIERROT, *prenant le Bouquet de Gogo.*

Eh ! bian, vous n'aurez pas le vôtre,
Que vous ne m'ayez rendu l'autre.

GOGO.

Ah ! ah ! Monſieur Pierrot , vous me prenez donc mon Bouquet ! C'eſt fort joli !

PIERROT.

Rendez-moi le mien.

GOGO.

Oui, oui, vous faites fort bien , je ne demandois que ça. Adieu, Monſieur Pierrot ; vous aurez de mes nouvelles.

PIERROT.

Ecoutez , écoutez donc.

SCENE IX.

Madame RAPÉ, Madame FROMENT, PIERROT.

Madame RAPÉ.

PIERROT, Pierrot !

PIERROT, *les appercevant.*

Bon ! en v'là d'autres, à ſt'heure.

Madame FROMENT, *à Madame Rapé.*

Ah ! ah ! Pierrot , Pierrot : je vous y prends encore ; qu'il me ſuive , j'ai affaire de lui.

Madame RAPÉ.

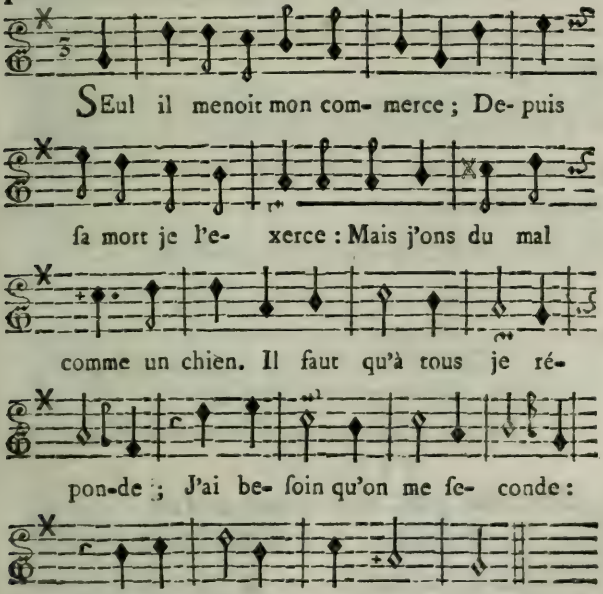
Non, non, qu'il reſte ; j'ai deux mots à lui dire : vous avez renoncé à lui tantôt en préſence de Monſieur le Tabellion.

Madame FROMENT.

Oui, oui, j'y ai renoncé ; & vous auſſi.

Madame RAPÉ.

Ça eſt vrai : mais toutes réflexions faites, je me trouve dans la volonté de remplacer le défunt.



Madame FROMENT.

Je vous vois venir.

Madame RAPÉ.

Comme il n'y a que Pierrot dans le Village, vous voyez bian que je ſuis obligée de le prendre.

(*Elle tire Pierrot à elle.*)

PIERROT.

C'eſt fort commode.

Madame RAPÉ.

Vous direz, & vous ferez tout ce qu'il vous plaira.

Madame FROMENT.

Oui, c'eſt comme ça ? Oh ! je vous approuve, il eſt juſte que vous ſouteniez votre Hôtellerie.

Air : *Tu n'as pas le pouvoir.*

Pour empêcher le décri,
Il vous faut un mari ;
Ma ſœur, il m'en faut un auſſi,
Et je prends celui-ci.

(*Elle tire auſſi Pierrot de ſon côté.*)

PIERROT.

Me v'là pris des deux côtés.

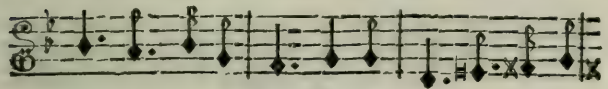
Madame FROMENT.

Vous direz auſſi tout ce que vous voudrez.

Pier-rot, qu'eſt-ce qui t'ar- rête ? Confonds-

la, decla- re- toi. Il ſe- ra tous les jours

fête, Quand j'au- rai re- çu ta foi ; Plus con-

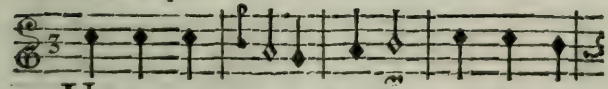


tent qu'un pe-tit Roi, Tu ſe- ras chez nous le

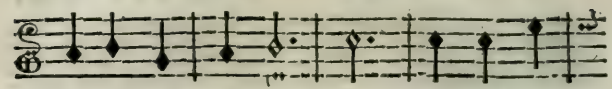
maître ; Tu vou- dras nuit & jour ê-tre

Près de moi.

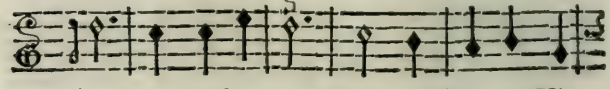
Me Rapé.



UN bon mé- na- ge je fe- rons, Dans nos



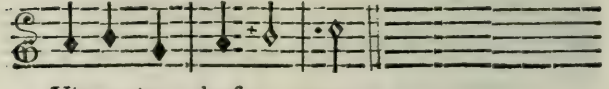
vignes tous deux j'i- rons; Soir & ma-



tin, je danſe- rons Dans ces Vignes Vi-

gnettes, Dans ces Vignes Vi- gnons. Allons

donc, Vi- o- lons Vi- o- lettes, Dans ces



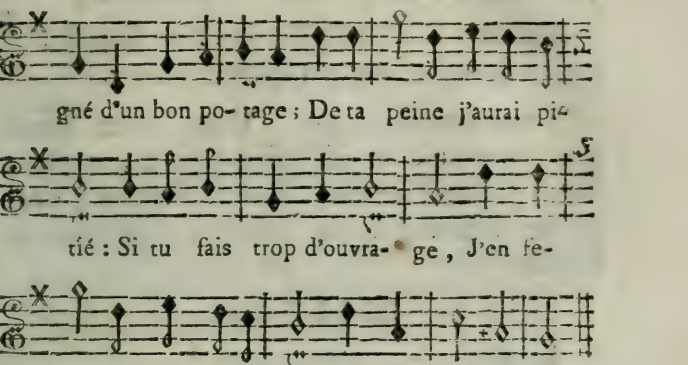
Vignes je danſe- rons.

Me Froment.

LE ſoir, a- près le la- bou- rage, Tu te

re- fe- ras, D'un Pou-let bien gras, Accompa-

gné



Madame RAPÉ.

Air : *Toujours va qui danſe.*

L'argent ne te manquera pas,
Tu feras de la dépenſe ;
Bonne chere à tous les repas,
Du vin en abondance ;
Mon ami, par-deſſus tout ça,
Grande réjouiſſance.
La, la, la, la, la, la, la, la,
Toujours va qui danſe.

Madame FROMENT.

Ah ! ah ! ah ! v'là une drôle de mijaurée, pour faire tant la renchérie !

PIERROT, *bas.*

Eſquivons-nous pendant leur débat.

Madame FROMENT, Madame RAPÉ, *enſemble, en ſe ſaiſiſſant de Pierrot.*

Vous êtes une impertinente : je ne céderai point Pierrot, & je l'étranglerois plûtôt.

Vous avez beau dire, tout ci, tout ça ; j'aurai Pierrot, duſſiez-vous en crever de dépit.

PIERROT.

Au ſecours, miſéricorde !

SCENE X.

MATHURINE, PIERROT, Madame FROMENT, Madame RAPÉ.

MATHURINE.

QU'EST-CE qu'il y a ? Queu tapage vous faites ?

PIERROT.

On m'étrangle à force d'amiquié.

Madame FROMENT.

Suis-je obligée d'endurer les ſottiſes d'une cadette ?

Madame RAPÉ.

Dois-je ſouffrir les arrogances d'une aînée ?

MATHURINE.

La, la, tout doux, patience. Faut-il ſe chamailler comme ça ? tenez, on me diroit toutes choſes au monde que je ne m'en échaufferois pas davantage.

Madame FROMENT & Madame RAPÉ, *enſemble.*

Elle veut épouſer Pierrot.

Air : *Ah ! Madame Anroux.*

Oh ! j'aurai Pierrot :
Oui, je veux tantôt
Terminer l'affaire.
Oh ! j'aurai Pierrot ;
Il m'eſt néceſſaire,
C'eſt mon vrai balot.

MATHURINE.

Moi, je dis en un mot, (*bis.*)
Que, s'il ne me préfére,
Il ne ſera qu'un ſot.

ENSEMBLE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
J'aurai Pierrot ;
Il m'eſt néceſſaire,
C'eſt mon vrai balot.

SCENE XI.

MATHURINE, PIERROT, Madame FROMENT, Madame RAPÉ, COLETTE, FILLES DU VILLAGE.

COLETTE.

Air : *Il eſt pourtant tems, pourtant tems.*

C'Est moi qui prétend,
Qui prétend, tant, tant,
C'eſt moi qui prétend
L'avoir à l'inſtant.

PIERROT.

Je ſuis perdu. Ah ! mon Parrein, venez vîte : v'là tout le Village qui veut m'épouſer malgré moi.

SCENE XII.

MATHURINE, PIERROT, Madame FROMENT, Madame RAPÉ, COLETTE, LE TABELLION.

Madame FROMENT.

MONSIEUR le Tabellion, c'eſt une choſe décidée; il faut qu'il ſoit mon mari : vous ſçavez-bien ce que je vous ai propoſé.

Madame RAPÉ.

Vous vous ſouvenez bien de ma promeſſe; il eſt tems de me ſervir.

MATHURINE.

Air : *Chacun à ſon tour.*

De quel droit oſez-vous, Meſdames,
Demander Pierrot pour époux ?
Puiſque vous avez été femmes,
De votre ſort contentez-vous.
C'eſt voler le bien d'une Fillette.
Vous avez jadis fait l'amour :
Chacune à ſon tour,
Liron, lirette,
Chacune à ſon tour,

Madame FROMENT.

Je lui fais des avantages qui le détermineront.

Madame RAPÉ.

Peut-il choiſir un meilleur parti que moi ?

MATHURINE.

Air : *Tambourin de Jephté.*

Pierrot aujourd'hui
N'eſt plus à lui,
C'eſt mon ſyſtême :
Nous avons nos droits ;
Il ne peut faire un pareil choix.

COLETTE.

Pierrot, en effet,
Pour nous eſt fait,
Non pour lui-même.

COLETTE & MATHURINE.

Perdez tout eſpoir,
Nous prétendons l'avoir.

PIERROT.

Mon Parrein, ajuſtez donc ça : je ne puis pas les épouſer toutes.

LE TABELLION.

Laiſſez du moins à Pierrot la liberté du choix.

MATHURINE.

Non, non, cela feroit des jalouſes ; il faut entre nous autres filles que le ſort en décide.

LE TABELLION.

Attendez.

Air : *Ces Filles ſont ſi ſottes !*

Cela me fait naître d'abord
Un projet qui vous plaira fort.

Madame FROMENT.

Quel eſt-il, je vous prie ?

LE TABELLION.

C'eſt qu'il faut, dès ce même jour,
Faire une Loterie d'amour,
Faire une Loterie.

Chacune tirera ſon billet elle-même.

Madame FROMENT.

Mais....

LE TABELLION.

Laiſſez-moi dire : il eſt juſte que les Filles ayent la préférence ; mais je vais rendre toutes choſes égales ; comme Pierrot n'eſt pas riche, j'imagine un moyen de lui faire une dot, qui le rendra plus agréable à celle qui l'aura.

PIERROT.

Comment donc, mon Parrein ?

LE TABELLION.

Paix, Pierrot.

Air : *Tâtez en, tourelourirette.*

Ce point eſt de grande importance.
Celle à qui tournera la chance
Aura Pierrot & le profit ;
Pour tirer, comme ces Fillettes,
Financez, tourelourirettes,
Si le cœur vous en dit.

Commencez, Meſdames, par donner chacune cinq cents livres pour acheter ce droit.

MATHURINE.

Soit : nous les recevons à cette condition-là.

Madame FROMENT.

Vous vous moquez, Monſieur le Tabellion ?

Madame RAPÉ.

Mais, mais, mais !

LE TABELLION.

Il faut en paſſer par-là.

Madame RAPÉ.

S'il le faut abſolument, j'en avons le moyen.

Madame FROMENT.

Air : *Le ſeul Flageolet de Colin*

Pour obtenir un droit ſi beau,
Ce n'eſt pas une affaire ;

COLETTE.

Moi, je n'ai rien que mon Troupeau ;
Mais il m'eſt néceſſaire.

MATHURINE.

Moi, je n'ai rien que mon Trouſſeau,
Avec mon ſçavoir faire.

LE TABELLION.

On ne taxera point les Filles en faveur de leurs priviléges : conſentez-vous à ce que je propoſe ?

TOUTES.

Oui.

PIERROT, *bas au Tabellion.*

Mais Théreſe ?

LE TABELLION, *bas à Pierrot.*

Taiſez-vous, petit ſot. (*Haut.*) Allez donc vous arranger pour cela : vous viendrez chez moi ſigner les conventions ; ne tardez pas.

Madame RAPÉ.

J'y ſuis dans l'inſtant ; ſans adieu, Pierrot.

Madame FROMENT, *à Pierrot.*

Vois ce que je riſque pour toi.

(*Toutes ſe retirent en faiſant des carreſſes à Pierrot.*)

SCENE XIII.

PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

VOus voulais donc qu'on me tire au ſort, mon Parrein? Eh! que deviendra Thereſe? Je lui ai dit enfin que je l'aime; elle penſe itou qu'elle m'aime.

Air : *Il étoit un Moine blanc.*

J'avons un amour ardent,
Qui s'augmente à chaque inſtant.
Si je n'en faiſions uſage,
Ce ſeroit un grand dommage.

LE TABELLION.

Je crains que cet amour-là ne te porte malheur.

PIERROT.

Oh! tous les malheurs du monde ne ſont rien auprès du plaiſir qu'on a d'aimer Thereſe! Si l'on prétend m'en donner une autre, j'enverrai tout au berniquet. Arrangez-vous là-deſſus.

LE TABELLION.

Ne déſepere de rien, le ſort peut tom-

ber ſur elle : envoye-la moi ſi-tôt que tu la verras ; mais ſur-tout prends garde de ne point faire ſoupçonner ton amour à ſes Tantes.

PIERROT.

Paſſe pour ça ; je vas la charcher.

SCENE XIV.

PIERROT.

Air : *Charivari de Ragonde.*

DEs Veuves je crains la tendreſſe :
A leur âge prendre un mari !
Charivari, charivari.
Chaque Fille auſſi me carreſſe,
Et pour m'avoir, fait à l'envi
Charivari, charivari.
Si je n'ai ma Maitreſſe,
Moi, je vais faire auſſi
Charivari, charivari.

La voilà qui arrive ; ne l'envoyons pas tout d'abord à mon Parrein.

SCENE XV.

PIERROT, THÉRESE.

PIERROT.

Air : *Ma Bergere, ſur la fougere.*

AH ! Thereſe,
Que je ſuis aiſe,
Quand je vois
Votre minois !
Du moment que je l'apperçois,
Tout le chagrin que j'ai s'appaiſe.
Ah ! Thereſe,
Que je ſuis aiſe,
Quand je vois
Votre minois !

THÉRESE.

Eſt-ce que vous aviez du chagrin ?

PIERROT.

Oui. Toutes les femelles d'ici avont envie de moi, & moi je n'ai envie que de vous.

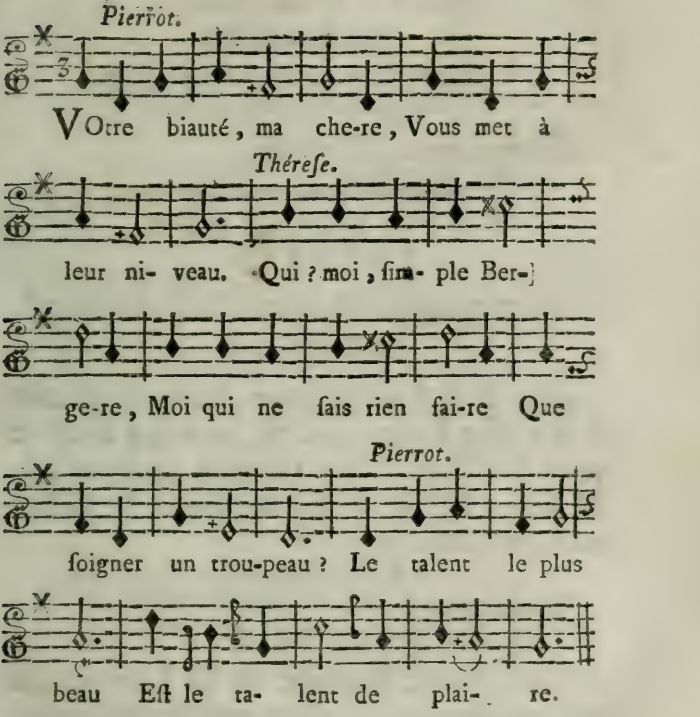
THÉRESE.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Les plus riches vous font la cour :
Elles attendent du retour.

Comment me flatter, en ce jour,
D'avoir la préférence?
Moi, qui n'ai rien que mon amour,
Avec mon innocence.

Pierrot.



Ah! Théreſe, la jolie choſe que de s'aimer! Depuis que je vous ai ouvert mon cœur, je ſis tout autre.

Air : *Ingrat Berger, qu'eſt devenu.*

Je penſe mieux, je parle mieux.

THÉRESE.

Moi, loin de fuir, j'écoute.

PIERROT.

Vous m'animez par vos biaux yeux.
La premiere fois coûte.

Mais, tenez, Théreſe,

Quand on a dit un mot d'amour,
On en veut parler nuit & jour.

THERESE.

Avez-vous vû Monſieur le Tabellion ?

PIERROT.

Oui. Il s'eſt aviſé d'une drôle de choſe! Il fait une Loterie; c'eſt moi qui ſerai le gros lot. Les Filles tireront comme à la Milice ; & ſtellà qui attrapera le Billet noir, m'aura.

THÉRESE.

Vous aura ?

PIERROT.

Oui, avec l'argent de la Loterie, à ce que dit mon Parrein ; mais je ſais qu'en penſer, moi. Il faudra toujours que vous y mettiez un billet. Mon Parrein veut vous parler pour ça.

Air : *On n'aime point dans nos Forêts.*

Qu'avez-vous donc, mon cœur ?

THÉRESE.

Hélas !

PIERROT.

Cela vous rend triſte & rêveuſe.

THÉRESE.

Non, Pierrot, je n'y mettrai pas :
Je ne ſuis pas aſſez chanceuſe.

PIERROT.

Théreſe, je ſerons heureux.
La Fortune aide aux Amoureux.

Allez, mon Parrein eſt bon & ſage ; & ſi vous ne gagnez pas, perſonne ne gagnera.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Ne craignez rien, ma chere.

THÉRESE.

Quoi, ſans aucun égard,
Mon amitié ſincere
Vous devroit au hazard ?

PIERROT.

Eh ! bien, quoiqu'on en gronde,
Je vous préférerons ;
Oui, malgré tout le monde,
Je nous épouſerons.

THÉRESE.

On nous en empêcheroit bien, & je ſuis trop ſage pour m'attirer des reproches. Adieu, Pierrot.

PIERROT.

Faut-il comme ça jetter le manche après la coignée ? Un peu de patience.

THÉRESE.

On ne permettra pas que je ſois à vous. Pourquoi vous ai-je vû ? Oubliez-moi, & me rendez le Bouquet que je vous ai donné tantôt. Vous ne l'avez plus.

PIERROT, *embarraſſé.*

Théreſe.....

THÉRESE.

Qu'en avez-vous fait ?

PIERROT.

Théreſe, on me l'a pris.

THÉRESE.

Et vous l'avez laiſſé prendre ? Allez, je vois bien que vous ne me conſerveriez pas mieux votre cœur.

Air : *Non, vous ne m'aimez pas.*

De mon Bouquet, volage,
Vous avez fait préſent ;
Et celui ci, je gage,
Vous plaît mieux à préſent.

PIERROT.

PIERROT.

Non, pour donner le vôtre,
J'en faisois trop de cas.

THERESE.

Vous en avez un autre.
Ah ! vous ne m'aimez pas.

PIERROT.

Ecoutez-moi.

THERESE.

Je n'écoute rien. Je vais trouver le Tabellion ; mais c'est pour lui dire que je ne suis pas de sa Loterie, & que je renonce pour jamais à un perfide comme vous.

(*Elle s'enfuit.*)

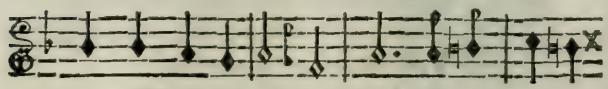
SCENE XVI.

PIERROT.

THérese... Théreſe... C'eſt Gogo... Elle s'enfuit tout de bon. Que je ſuis malheureux !

COmment ſor-tir d'embar-ras ? Ah ! je me

déſeſ-pe- re. Je me vais, la tête en bas, Jet-



ter dans la ri- vie-re. Non; je ne verrois

plus, hé- las! Les yeux de ma Ber-ge- re.

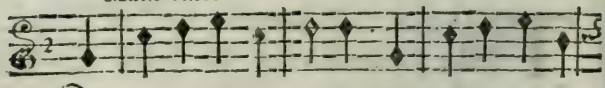
SCENE XVII.

PIERROT, MATHURINE, UNE FILLE *qui bat le Tambour.*

PIERROT.

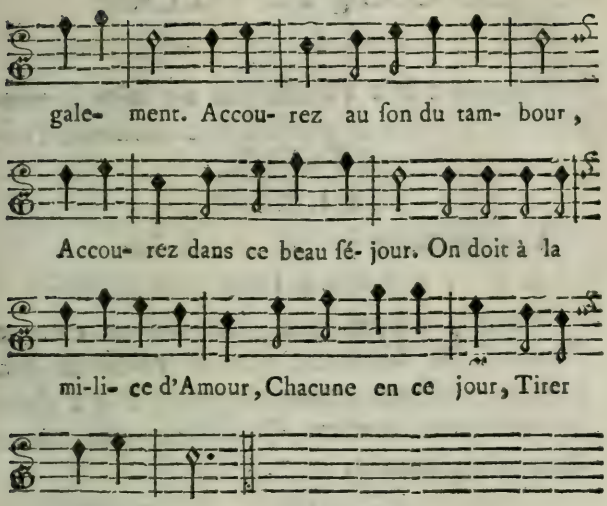
O Ciel! v'là les Filles qui s'aſſemblent.

Mathurine.



QU'i-ci toutes les filles S'aſſemblent prompte-

ment. Laides, comme gen- tilles, Ont droit é-



SCENE XVIII.

LE TABELLION, PIERROT, THÉRESE, Madame RAPÉ, Madame FROMENT, MATHURINE, FILLES DU VILLAGE.

PIERROT, *bas au Tabellion.*

AH! mon Parrein, ſi vous n'avez pitié de moi, je ſuis mort!

LE TABELLION, *bas à Pierrot.*

Encore ! Ne t'aviſe pas de faire le mutin, ſi tu ne veux perdre entierement l'eſpérance d'être à Théreſe.

PIERROT.

Voyons donc juſqu'où cela ira.

LE TABELLION, *bas à Théreſe.*

Vous, n'ayez plus de colere contre Pierrot, & faites ce que je vous ai dit. (*Haut.*) Allons, tout eſt prêt ; il y a dans ce chapeau autant de billets que vous êtes d'aſpirantes.

Air : *Suivons, ſuivons, tour à tour, Bacchus & l'Amour.*

Tôt, tôt, que toutes s'avancent,
Que l'on n'ait point de débats :
Çà, que les Filles commencent,
En faveur de leurs appas :
La Jeuneſſe, en pareil cas,
Doit avoir le pas.

Air : *Fi de la Loterie.*

Cette Loterie
Sera ſans tricherie.
Tirez, je vous prie,
Chacune à votre rang.
Allons, Claudine,
Vous, Mathurine.

PIERROT, *à part.*

On m'aſſaſſine.

MATHURINE, *ouvrant ſon billet.*

J'ouvre en tremblant.
Hélas ! j'ai pris un billet blanc.

Madame FROMENT, *regardant les billets des autres.*

Ceux-ci ſont de même.

Madame RAPÉ.

Ça va bien.

LE TABELLION.

A vous, Thereſe.

PIERROT, *à part.*

Nous y voilà.

LE TABELLION.

Air : *T'a t'y tâté tes tettons ?*

A la Loterie amoureuſe,
Venez tirer, ma belle Enfant ;
Nous allons voir à l'inſtant
Si vous avez la main heureuſe.

PIERROT, *bas à Thereſe.*

Tâchez d'amener Piérrot,
Vous n'aurez pas un mauvais lot.

THERESE.

Air : *Nanon dormoit.*

Non, non, Monſieur,
Il n'eſt pas néceſſaire.

LE TABELLION.

Quelle froideur!

THERESE.

Un autre ſçait lui plaire.

PIERROT, *bas à Thereſe.*

Vous me déſeſpérez.
Tirez, tirez;
Mon cœur me dit que vous m'aurez.

Madame FROMENT.

Elle ne veut point; cela ſuffit.

Madame RAPÉ.

Cela ne doit pas arrêter.

LE TABELLION.

Pardonnez-moi; il faut que toutes les Filles tirent avant vous: on eſt convenu de cela; & Thereſe fera comme les autres.

MATHURINE.

Sans doute, il ne faut pas qu'elle laiſſe empiéter ſur nos droits.

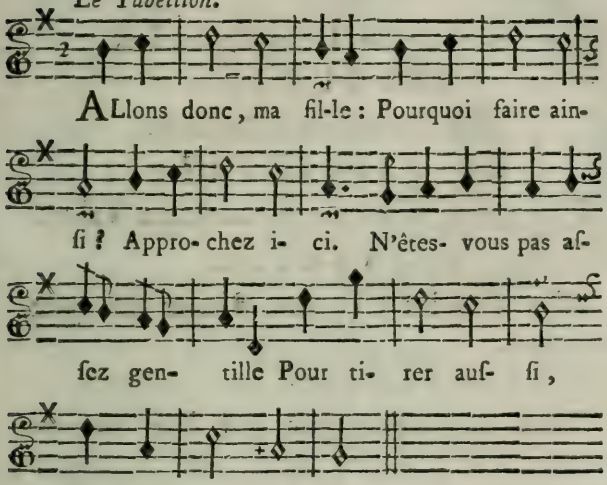
Madame FROMENT.

Dépêchez, dépêchez donc, puiſqu'il le faut.

Madame RAPÉ.

C'eſt bien néceſſaire!

Le Tabellion.



THERESE.

Eh ! bien, j'obéis ; mais je ne veux pas ſeulement regarder le billet.

(*Elle le déchire avec ſes dents.*)

LE TABELLION.

Air : *De la beſogne.*

Arrêtez donc.

PIERROT.

Que faites-vous ?

Vous me portez les derniers coups.

LE TABELLION, *frappant du pied.*

Pierrot !

PIERROT.

C'eſt le gros lot qu'elle déchire.

MATHURINE.

Il faudra donc que l'on retire.

LE TABELLION.

Non, non; Théreſe ne renonce à rien.

PIERROT, *bas.*

Alle ſoupire ; ça me donne un peu courage.

LE TABELLION, *bas aux Veuves.*

Vous ne voulez pas que l'on recommence ? Il y auroit bien plus de riſque pour vous.

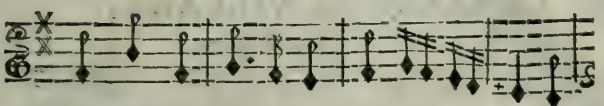
Madame FROMENT.

Vous dites bien. Continuons.

Madame RAPÉ.

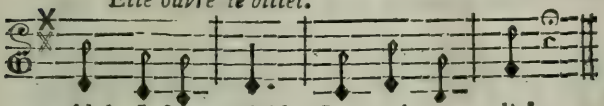
Ma ſœur, entre-nous le débat. Je tire avant vous, comme cadette. (*Tirant un billet.*) Stici ſera bon.

Pierrot n'eſt dû qu'à ma vi-ve ten- dreſſe;



J'en ons dé- jà le cœur plein d'al-le- greſſe.

Elle ouvre le billet.



Ah ! Juſte ciel ! Que vois-je là !

Madame FROMENT, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, &c.

Madame RAPÉ.

Je ſuis au déſeſpoir.

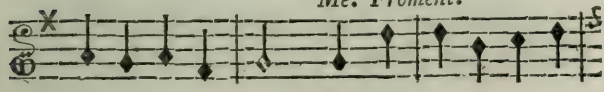
LE TABELLION.

Il n'y a plus qu'un billet.

Pierrot.

C'Eſt ce dargnier qui dé- cide De ma

Me. Froment.

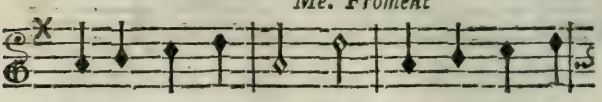


vie ou de ma mort. Le tendre amour qui me

Le Tabellion.

guide, Pour moi fait pencher le ſort. Nous

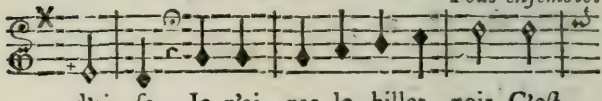
Me. Froment



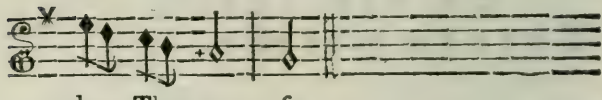
l'allons bien-tôt voir. C'eſt moi qui vas t'a-

voir, Dans ce charmant eſ- poir, Je pâme

Tous enſemble.



d'ai- ſe. Je n'ai pas le billet noir. C'eſt



donc The- re- ſe.

PIERROT.

C'eſt elle. Que je ſis joyeux !

Madame FROMENT.

Comment donc, petit perfide !

PIERROT.

Dam', oui ; c'eſt Théreſe que j'aime. Mon Parrein, vous me permettez de dire à préſent tout ce que je penſons. Ma chere Amie,

Air : *Mon honneur alloit faire naufrage.*

Le ſoupçon à tort vous effarouche.
J'ai pour vous une fidelle ardeur.
Par piquié, que mon amour vous touche.

THERESE.

Votre excuſe eſt moins dans votre bouche
Que dans mon cœur.

Si mes Tantes conſentent que je vous épouſe.

LE TABELLION.

Il faut bien qu'elles y conſentent.

SCENE XIX. *& derniere.*

LE TABELLION, PIERROT, THERESE, Madame RAPÉ, Madame FROMENT, MATHURINE, FILLES DU VILLAGE, GOGO.

GOGO.

DOUCEMENT ; je m'y oppoſe, moi. Tout ce que Monſieur le Tabellion vient de faire là ne vaut rien ; & je cherchois ma Tante & ma Mere pour leur apprendre la tricherie.

LE TABELLION.

Que veut-elle dire ?

GOGO.

Oui, oui ; il n'y avoit que des billets blancs dans la Loterie. Il disoit à ma cousine : Thérese, faites semblant d'être encore fâchée contre Pierrot, & déchirez le billet que vous tirerez, sans l'ouvrir, afin qu'on croye que c'est le noir qui vous est échû.

LE TABELLION.

Ah ! le petit Serpent !

GOGO.

Ils ne sçavoient pas que je les écoutois.

Madame FROMENT.

Puisqu'il y a de la tricherie, recommençons.

GOGO.

Non, non ; c'est moi qui épouse Pierrot.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Il m'appartient, en vérité.

Madame RAPÉ.

Eh ! pourquoi donc ?

GOGO.

Oh ! dame,
Il est dans la nécessité
De me prendre pour femme.

Madame FROMENT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

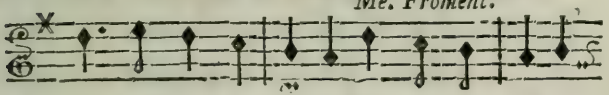
PIERROT.

Pargué, je n'en ſçais rien.

Gogo.

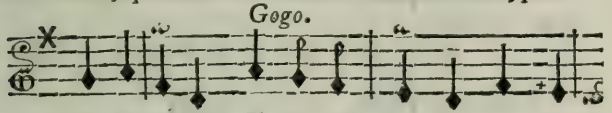
J'Ai des droits ſur ſa perſonne. Il me doit ſa

Me. Froment.



foi ; qu'il me la donne. Comment donc, peti-

Gogo.

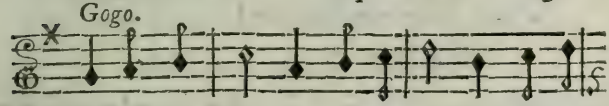


te friponne ! Il m'a pris mon bouquet, vrai-

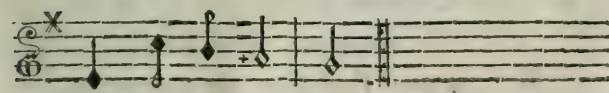
Le Tabellion.

ment. Bon ! bon ! ce n'eſt qu'un badi- nage.

Gogo.



Voi-là com-ment, Sans le ſça-voir, Sans le vou-



loir, On s'en- ga- ge.

Air : *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Un beau jour, dans ſon corſet,
Pour avoir pris un bouquet,
Mon Pere épouſa Maman;
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.
Que l'on m'épouſe à l'inſtant;
Car on m'en a fait autant.

PIERROT.

Pourquoi m'a-t-elle arraché celui de Théreſe ? C'eſt elle, au moins.

LE TABELLION.

Vous voyez bien que c'eſt un enfant qui parle.

Madame FROMENT.

Retirez-vous, petite fille.

GOGO.

Mais, ma Mere....

Madame FROMENT.

Vous oſez répliquer !

GOGO, *en s'en allant.*

Allez, c'eſt bien injuſte de m'empêcher de faire comme vous.

Madame RAPÉ.

Il faut que l'on tire de nouveau.

Madame FROMENT.

Je le prétends bien.

MATHURINE.

C'eſt mon avis.

PIERROT.

Ce n'eſt pas le mien. Gnia qu'à leur rendre tout ce qu'alles ont donné ; mais je garde Théreſe.

Air : *L'autre jour, deſſous un ormeau.*

Je m'engage à toi pour jamais ;
Sois moi conſtante :
De leurs biens, & de leurs attraits,
Rien ne me tente :
Tu vas m'en dédommager.
Sans vigne ni verger,
J'aurons l'ame contente.
Mes tréſors & mon bonheur
Sont au fond de ton cœur.

Si l'on me chicanne encore, j'irai ſi loin que l'on ne me reverra jamais.

LE TABELLION.

Ne crains rien, Pierrot : j'ai leurs ſignatures ; & les mille francs qu'elles ont donnés, ſont ce qui revient à Théreſe.

Madame RAPÉ.

Je ne vous aurois jamais cru capable d'un pareil tour.

Madame FROMENT.

Qu'ils se marient ; mais qu'ils ne se présentent plus devant moi. Vous êtes un grand fripon, Monsieur le Tabellion.

PIERROT.

Air : *Ici, je fonde une Abbaye.*

C'est à ce coup que je suis aise.

THÉRESE.

Ah ! Que mon cœur est satisfait !

MATHURINE.

J'aimons mieux qu'il soit à Théreſe,
Que de le perdre tout-à-fait.

LE TABELLION.

Allons, mes enfans, faisons la nôce ; & que l'on célebre le Cocq du Village.

FIN.

LES
BATELIERS
DE
SAINT CLOUD,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE.

ACTEURS.

COLETTE.

MATURINE.

CLITANDRE.

Me. THOMAS.

THOMAS.

NICOLAS.

La Scene eſt à St Cloud.

LES BATELIERS DE SAINT CLOUD.

SCENE PREMIERE.

MATURINE, COLETTE.

MATURINE.

QU'AS-TU donc, Couſine, il ſemble que tu veuilles m'éviter.

COLETTE *d'un ton d'impatience.*

Tiens, je t'avourai franchement que j'attends queuqu'un.

MATURINE.

Dont la compagnie te plaît mieux que la mienne ?

COLETTE.

Tu l'as deviné.

MATURINE.

Gramerci, ma Couſine.

COLETTE.

La tienne me fait plaiſir auſſi, mais dam, c'eſt bian differant.

MATURINE.

J'entens, c'eſt queuque Amoureux.

COLETTE.

Il ne faut pas encore que mon pere & ma mere ſachent ça.

MATURINE.

Eſt-ce queuqu'un du Village ?

COLETTE.

Du Village, da ? C'eſt bian un Monſieur de Paris : Monſieur Clitandre.

AIR. *J'étois malade d'amour.*

Il eſt galant & fait au tour,
A nul autre il ne cede ;
Il m'a dit, je perdrai le jour,
Si je ne vous poſſede,
Je ſuis, je ſuis malade d'amour,
Apportez-y remede.

MATURINE.

Eh ! quel remede demande-t-il ?

COLETTE.

Belle queſtion, de m'épouſer ; & il veut que ça ſe faſſe au plutôt.

MATURINE.

Prens-y garde, Colette, il y a comme ça des épouſeux ſi preſſés ſi preſſés d'épouſer, qu'ils ne ſe donnont pas la patience d'attendre la çarimonie.

COLETTE.

Oh! je n'ai rien à craindre de Mr Clitandre.

MATURINE.

AIR. *Daphnis le vit, Philis le vit.* N° 1.

Eſt-il bian çartain, Couſine,
Qu'il veut te donner ſa foi ?

COLETTE.

Oui ſans doute, Maturine,
Il eſt trop charmé de moi ;
D'abord que nous nous vîmes,
Il s'attendrit,
Je m'attendris,
Et nous nous attendrîmes.

MATURINE.

C'eſt aller bian vîte.

COLETTE.

AIR. *Mr, en vérité vous avez bien de la bonté.*

Il me prit la main poliment,
Avec un air ſi tendre.

MATURINE.

Et tu le ſouffrois !

COLETTE.

Oui vraiment,
Je n'oſois m'en défendre ;
Doit-on montrer de la fiarté
Aux gens qui nous font politeſſe ?

Quelle rudeſſe !

MATURINE.

Colette, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

COLETTE.

AIR. *Ton petit vilain mouton.* N° 2.

Tout en jaſant, tout en cauſant,
Il baiſe ma main doucement,
Si joliment, ſi drolement,
Puis il me la preſſe, ma chere,
En me regardant tendrement,
Et moi, ſans y penſer, je ſerre
La ſienne auſſi.

MATURINE.

Couſine, tu fis mal.

COLETTE.

Moi ! je fis mal ?
Tout au contraire,
Son plaiſir fut ſans égal.

Ça le rendit ſi joyeux, qu'il me dérobit un baiſer.

MATURINE.

Et tu ne lui donnis pas tape ?

COLETTE.

Eh pourquoi donc ? il ne me faiſoit pas mal non plus, lui : oh dam ! je ne ſais pas rendre le mal pour le bien.

MATURINE.

C'eſt ce qui me paroît. Enſuite ?

COLETTE.

Oh enſuite, il me dit tout plein de jolies choſes, me fit bien des ſerments qu'il n'en auroit jamais d'autre que moi, & tout ça, pendant que ma mere étoit occupée à voir tirer les fuſées volantes; car pour moi j'étois ſi troublée, ſi troublée, ſi troublée, que je ne voyois rien.

MATURINE.

Voyez ce que c'eſt.

COLETTE.

Je nous ſéparimes, & il envoyit exprès à St Cloud, pour me rendre ce billet..... Ah! je l'ai perdu. (*)

MATURINE.

Et ſi queuqu'un le trouve.

COLETTE.

Nia pas de riſque, il n'eſt ni mal ni fumelle, écoute, je le ſais par cœur :

„ Faites choix d'un endroit où je puiſſe „ vous parler ſans témoin, le tumulte de „ la Fête nous favoriſera, j'ai bien des „ choſes à vous dire, qui concernent no- „ tre amour.

V'là tout.

AIR. N° 3.

Tu vois que ce Monſieur-là,

(*) *Elle cherche ſon Billet dans ſes poches, & ne le trouve pas.*

M'aime pour le mariage,
C'eſt pour m'aſſurer de ça,
Qu'il doit venir au Village.

MATURINE.

Vas, vas, vas, toureloure, vas,
Nage toujours, & ne t'y fi' pas.

COLETTE.

Après tout, s'il m'attrapoit, je m'en apperceverois bien, je ne ſis pas dupe.

AIR. *Bon temps dure long-temps.* N° 4.

Je veux d'un ſûr engagement,
Et qu'un Mari toujours Amant,
Ait pour moi de ces feux ardents,
Qui durent, durent long-temps.

MATURINE.

Pour plus de ſûreté, je ne te quitte pas, & je t'aiderai à découvrir ſes ſentiments.

COLETTE.

Et ſi ça lui fait de la peine de te voir avec moi?

MATURINE.

Oh! tampis pour lui, mais à propos, que deviendra donc ce pauvre Nicolas?

COLETTE.

Bon, ne voudrois-tu pas que j'épouſiſſe un ſot,

MATURINE.

Pardi, ce ſeroit autant de fait,

SCENE II.

NICOLAS, COLETTE, MATURINE.

NICOLAS *chante dans la couliſſe.*

Refrain.

AS-tu vu l'feu, Giroſme, as-tu vu l'feu,
Giroſme, as-tu vu l'feu ?

COLETTE.

AIR. *Car je ſuis tout embarelificorelicoté.* N° 5.

Ah ! Maturine, te voilà !
Éloignons-nous vîte.
COLIN *les arrêtant.*
Tout doucement, demeurez là !
Colette m'évite ;
Quand je ſis tout embarelificorelicoté
De ſon métite,
Quand je ſis tout embarelificorelicoté
De ſa biauté.

MATURINE.

Oh ! nous n'avons pas le temps de t'écouter.

COLETTE.

Laiſſez-moi, Nicolas.

NICOLAS.

AIR. *Entre vous jeunes filles.* N° 6.

Qu'avez-vous donc, Colette ?

Vous m'avez l'air piqué.
Oh guai !
Suivez-nous, ma Poulette,
Je rirons, jarnigué.
Oh guai !
Nous irons promener tous deux,
Nous jouerons à des petits jeux.
Ça, point de rigueur, mon petit Cœur.
Mettez-vous donc de belle himeur.

Palſangué, le jour d'aujourd'hui n'arrive pas tous les jours, il faut en porfiter, pour ſe divartir com' les autres.

AIR. *Je ſuis un bon Jardinier.*

Mais quoi ! vous parlez tout bas,
Et ne me répondez pas,
Pour vos biaux appas,
Vous ſavez, Hélas !
Que l'amour me tourmente,
En voyant ce minois ſi doux,
Je le ſens qui s'augmente pour vous,
Je le ſens qui s'augmente.

Mam'ſelle Colette, dites-nous donc queut' choſe ?

COLETTE.

Que veux-tu que je te diſe ?

MATURINE.

Eh ! dis-lui.... qu'il s'en aille.

NICOLAS.

Com'vous êtes rude au Monde, [*à Colette.*] parguenne, écoutez-nous ?

COLETTE.

He bien, parle, j'écoute.

NICOLAS.

AIR. *Quand je partis de la Rochelle, ma Lirette.*

Je deviens comme une Alumette,
Vos yeux greſillent tout mon cœur,
Ma Lirette,
Pernez piquié de mon ardeur.

Quand je vous vois, belle Brunette,
Le feu ſe prend à mon jabot,
Ma Lirette,
Vous m'enflammez comme un fagot.

Dans la riviere je me jette,
Je me baignons vingt fois le jour,
Ma Lirette,
Sans éteindre le feu d'amour.

Pour l'appaiſer, chere Colette,
Faut la pompe de vos faveurs,
Ma Lirette,
Car ſans vous, Belle, je me meurs.

COLETTE.

T'es tout feu, Nicolas : Adieu, adieu, y a trop de riſque à t'approcher.

MATURINE.

J'allons faire ſonner le tocſin ſur toi.

NICOLAS.

Attendez donc Man'ſelle Colette, vous ne vous en irez pas ſtefois-ci, ſans qu'vous

m'ayez avoué du moins que vous m'aimez.

COLETTE.

Me lairas-tu tranquille après ?

NICOLAS.

Je vous en donne ma parole.

COLETTE *(elle le quitte en riant.)*

Eh bian ! oui, je t'aime, au revoir : ah, ah, ah.

NICOLAS.

Jarnigué, queu go, queu plaiſir, queu ſatisfation, mais elle me ſuit, Maturine.

MATURINE.

C'eſt qu'alle t'aime, Nigaud.

SCENE III.

NICOLAS *ſeul.*

ALle a raiſon, Colette me fuit, c'eſt bon ſeigne.

AIR. *Tomber dedans*, ou *Encore un coup, va donc l'voir au filet de St Cloud.* N° 7.

Quand Jeane voit ſon Amoureux,
La fine mouche rit ſous cape.
Li baille une taloche ou deux,
Tout auſſitôt de li s'échappe,
Et court au grenier ſe cacher,
Et le Galant va li charcher.
Va li charcher *(bis.)*
Et le Galant va li charcher.

Morgué, c'eſt un Garçon d'eſprit, & je ſis un ſot de ne pas aller charcher itou Colette.

SCENE IV.

CLITANDRE, NICOLAS.

CLITANDRE.

ENſeignez-moi, mon ami, la demeure de maître Thomas, Marinier.

NICOLAS.

C'eſt là. Je ſommes à ſon ſarvice; ſi vous voulez, j'allons l'avartir.

CLITANDRE.

Cela ne preſſe pas. C'eſt, dit-on le cocq du Village, un homme riche, qui a une Fille & une Niece aſſez aimable.

NICOLAS (*à part.*)

Ouais, ça m'a l'air d'un dénicheux de Marles, n'en voudroit-il pas à Colette? Tirons-li finement les vars du nez [*haut*] he he he, not' Bourgeois, m'eſt avis que vous charchez plutôt les Poulettes que le Cocq.

CLITANDRE.

Ce drole eſt curieux.

NICOLAS.

N'auriez-vous pas déja jetté vot' plomb ſur Colette, par haſard.

CLITANDRE.

[*à part*] Diſſimulons [*haut*] tu te trompes, mon ami.

NICOLAS.

Hom..... C'eſt donc ſur Matureine : ah! je le vois bian, vous riais. En ce cas, touchez là, je vous accorde ma protection.

CLITANDRE.

C'eſt très-flatteur.

NICOLAS.

C'eſt que j'aime Colette, moi, ſu vot' reſpect.

CLITANDRE.

Vous aimez Colette!

NICOLAS.

Oui, & vous Maturine apparemment!

CLITANDRE.

Comme tu devines. [*à part*] Faiſons-le jaſer.

NICOLAS.

Je gagerois queuque choſe, qu'il y a long-temps qu'vous vous aimais.

CLITANDRE.

Tu gagnerois.

NICOLAS.

Je ſis charmé de l'aventure, par ainſi je nous aïderons comme freres, & pargué, com' dit le Magiſter, *Aſinus Aſinum fricaſſe*, je vous rendrons ſarvice auprès de Maturine, en tout bien & tout honneur s'entend,

& vous m'aïderez itout à épouſer Colette.

AIR. *Vantez-vous-en.*

Morgué, je meurs d'amour pour elle.
CLITANDRE.
Et ſur le cœur de cette Belle,
Tu ne produis pas même effet.
NICOLAS.
Oh que ſi fait ! (*bis.*)
Le mariage eſt preſque fait.
CLITANDRE *à part.*
Pour moi, quelle triſte nouvelle !
NICOLAS.
J'aurons Colette avant un an,
Vantez-vous-en.

Je n'attends pu que le conſentement de ſon pere & de ſa mere, & le ſian, & pis c'eſt tarminé.

CLITANDRE.
Ah! je reſpire.

NICOLAS.
AIR. *Toujours va qui danſe.*

Si je ne ſis pas gros Seigneur,
J'aimons de meilleur courage,
J'ons peu d'argent, mais par bonheur,
Je ſis propre à l'ouvrage ;
Souvent avec ces talents-là,
On a la parfarance,
Eh ! la, la, la, la, la, la, la, la,
Et toujours va qui danſe.

CLITANDRE.

Quelle preuve as-tu que Colette t'aime ?

NICOLAS.

Alle viant de me l'avouer toute à l'heure, en riant comme une folle.

AIR. *Entrez, entrez petit Oiseau*, ou *j'ai fait l'amour, c'est pour un autre*, ou *Sti-la qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Je nous aimons que c'est piquié,
Quand je li dis mon amiquié,
Sans m'écouter, alle s'esquive,
Mais c'est afin que je la suive.

CLITANDRE.

Et tu n'y manque pas.

NICOLAS.

Tout franc, je n'ose, sarpedié, Maître Thomas ne se contente pas d'être jaloux de sa femme, il ne veut pas non pu que sa Fille ni sa Niece parlissions à personne, mais morgué, tampis pour li, tamieux pour nous, n'y a que patience.

AIR. *Il réveille le Chat qui dort.* N° 8.

Et maugré cet ordre sévere.
Je serons leurs Époux ;
Pour s'assurer de nous,
Alles feront..... laissons-les faire ;
Qui gêne une Fille, a grand tort,
Il réveille le Chat qui dort.

Il

Il eſt bon d'accorder par fois aux filles queuques petites libertances, crainte qu'alles n'en pregnent de pu grandes.

CLITANDRE.

Tu raiſonnes juſte.

NICOLAS.

AIR. *Des routes du monde.* N° 9.

L'honneur dans un jeune tendron,
Eſt morgué, ſans comparaiſon,
Comme un vin nouviau qui travaille;
Si l'on ne li baille un peu d'air,
Il fait écarter la futaille,
Et tout eſt au guiable, & ſe perd.

CLITANDRE.

Écoute, ne ſeroit-il pas à propos que je miſſe Colette dans ma confidence?

NICOLAS.

C'eſt bien penſé, j'on mis Matureine dans la nôtre, & je trouvarons tous quatre queuque invention de ſtartagême pour rompre les meſures du Daron.

CLITANDRE.

Fais-moi donc au plutôt parler à Colette?

NICOLAS.

Oh! très-volonquier.

CLITANDRE.

Si mon mariage réuſſit, tu peux être sûr qu'elle en ſera la premiere récompenſée.

NICOLAS.

Je vous en remercions davance pour elle & pour moi. Tenez, la vlà : Matureine eſt avec elle.

SCENE V.

CLITANDRE, COLETTE, MATURINE, NICOLAS.

COLETTE. (*à Maturine.*)

MA Couſine, v'là Monſieur Clitandre.

NICOLAS.

Approchez, Matureine, c'eſt vot' Amoureux.

MATURINE.

Mon Amoureux!

NICOLAS.

Et oui, à quoi bon faire la miſtérieuſe? je ſavons tout, y a long-temps qu'vous vous connoiſſez [*à Clitandre.*] Couſin, allez li parler pu loin, à cauſe.....

COLETTE.

Qu'eſt-ce à dire? Je ne fouffrirai point qu'il aille avec elle.

CLITANDRE.

Ne vous allarmez point, belle Colette, vous ne nous quitterez pas.

NICOLAS.

Sans doute il a queut choſe à vous dire, Mam'ſelle Colette, éloignez-vous au plus vîte, allez dégoiſer tous trois dans mon Bachot, pendant que je ferons ici ſentinelle pour vous, dénichez.

(*Quand ils ſont partis.*)

Sarpedié, je ſis un fin Marle, com' je liai là tiré ſon ſecret en douceur : V'là la porte de cheux nous qui s'ouvre, ha, ha ! qu'eſt-ce que c'eſt que ſte figure-là.

SCENE VI.

NICOLAS, THOMAS *en femme.*

THOMAS.

AIR. *Du pain, de l'eau, elle vit.* N° 10.

J'Ai la plus méchante femme,
Dont ſe ſoit chargé Mari ;
Alle veut, comme eune Dame,
Le ragoût d'un Favori :
Il faut enfin que j'éclate,
J'allons la ſuivre par-tout :
Tu veux me trahir, ingrate,
Tu n'en viendras pas à bout.

NICOLAS.

Quoi! c'eſt vous, not' Maître, he, he, he, comme vous v'là fait ?

THOMAS.

AIR. *Pour danſer, Biron.*

Heureux le ſort d'un garçon,
Ma femme eſt un vrai démon ;
La mutine,
Me lutine,
Nicolas,
J'en ſuis las :
J'en ai par-deſſus la tête,
Dix pieds au-delà,
Mais que faire à ça ?

NICOLAS.

Baillez-nous donc la ſignifiance de ce que ça veut dire ?

THOMAS.

Je vians de trouver cheux nous un Billet, qu'un Galant adreſſe, ſans doute, à ma femme : Il li demande un rendez-vous pendant le tulmulte de la Fête, pour des choſes qui conçarnent leur amour.

NICOLAS.

Un rendez-vous à Madame Thomas !

THOMAS.

A qui donc ? Colette & Matureine ſont trop bian élevées, & ma jalouſie me baille un sûr avartiſſement ; mais je ſommes madrés, j'ons mis le papier où il étoit, & j'ons pris l'habit que vlà, pour ſuivre ma Pendarde, ſans qu'alle en ait douttance.

AIR. *Je vous la gringole.*

Alle veut ſoir & matin
Que l'on la cageole ;
Mais ſi j'apparçois enfin
Qu'alle faſſe la folle ,
Je vous la grin , grin , grin , grin ,
Je vous la gringole.

NICOLAS.

Oh ! ne faut pas en revenir à cette eſtarmité-là , not' Maître.

THOMAS.

AIR. *Baiſe-moi donc , me diſoit Blaiſe.*

Comme dit çartain Filoſofe ,
Morgué , la femme eſt tout comme une étofe ,
Fort ſujette à ſe chifonner :
Pour la conſerver , il en coûte ,
On doit ſouvent la houſſiner ,
Crainte que le var ne s'y boute.

NICOLAS.

AIR. *Tant de valeur , tant de charmes.* N° 11.

Ce Firloſofe eſt une bête ;
D'une femme craignez les droits :
Si vous chargiais ſon dos de bois ,
Alle en chargeroit votre tête.

THOMAS.

Tarare.

NICOLAS.

AIR. *Je gage boire autant qu'un Suiſſe.* N° 12.

On dit que la Leune eſt l'image
De la bonne amiquié du ménage,
Entertenez en mari ſage
Toujours votre amour dans ſon plein,
Sinon il arrive du domage,
Et le Croiſſant ſuit le déclin.

THOMAS.

Oh! ſi c'eſt com'ça, not' amiquié ne tardit guere à décliner : Quien, crois-moi, Nicolas, ne te riſque pas dans la choſe du mariage, gnia pas pied là, autant vaut ſe jetter dans un principice.

NICOLAS.

AIR. *Confiteor.*

Vous me ſurprenez, mais pourtant
Il faut bian vrament que ça plaiſe,
Puiſque l on ſe réjouit tant.

THOMAS.

Le premier jour on eſt bien aiſe,
Le ſecond on en fait ſemblant,
Et le troiſieme on ſe repent.

NICOLAS.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

En ceſſant d être garçon,
D'où viant qu'à la joie on ſe livre.

THOMAS.

J'en ſavons bian la raiſon ;
Car j'avons lû ça dans un livre,
Qui dit que les époux nouveaux
Sont du naturel des chevreaux
Qu'on voit danſer & tremouſſer,
Quand leur bois commence à pouſſer.

NICOLAS.

Je ne diſpute point là-deſſus, vous devez ſavoir ça mieux que moi.

THOMAS.

Par exemple, quand j'épouſis ma femme, tout chacun diſoit que j'allions être contents comme des Rois : mais au diable ſoit le contentement qu'on nous envioit, la chance a bien torné, ma foi.

NICOLAS.

Ne peut-on ſavoir de qui vous êtes jaloux ?

THOMAS.

D'un Eſprit, jarnigué.

NICOLAS.

D'un Eſprit!

THOMAS.

AIR. *Ici ſont venus en perſonnes, eh allons donc, jouez violons.*

Eune nuit ronflant à merveille,
Pouf, patatras, un bruit m'éveille ;
J'entends ouvrir notre volet,

Je vois une figure blanche,
Que je veux saisir par la manche,
Mais ça me donne un bon soufflet,
Et trois coups de manche à balet,
Et puis après mainte gambade
Par la fenêtre, ça s'évade:
Ma Femme dit c'est le Folet
Qui viant panser notre mulet,
Et l'air seul forme sa figure;
Moi j'ai bian senti, je te jure,
A ma joue, ainsi qu'à mon dos,
Que l'esprit est de chair & d'os.

NICOLAS.

Bon, c'est queuque vision.

THOMAS.

Oh que nani! & j'ai soupçon que c'est li qui donne aujourd'hui rendez-vous à not' Femme; mais, sarpéjeu, si je le trouve avec alle.

NICOLAS.

Eh ben! queuque vous ferez, voyons ça?

THOMAS.

Je ne li dirons rian, mais je nous en prendrons à ma Femme, & je publirons par-tout son devargondage.

NICOLAS.

Vous serez ben vangé, not' Maître.

THOMAS.

Quien-toi là, & fais-moi signal, drés que tu la verras sortir. J'allons me poster plus loin.

AIR. *Morgué, laiſſe-la Pierrot.* N° 13.

Faut-il en homme ſans cœur
Que j'endure
Qu'on me faſſe injure ?
Faut-il en homme ſans cœur
Que j'endure qu'on m'ôte l'honneur ? (*fin.*
Morgué ſi cette volage
Se dégage,
Je ferai tapage,
Je le publirai, je le dirai dans le Village.
Oui, je compte
L'accabler de honte,
Tretous le ſauront,
On ne peut trop li faire affront.
Faut-il en homme d'honneur, &c.
(*juſqu'au mot fin.*)

SCENE VII.

THOMAS, NICOLAS, Mde. THOMAS *en homme.*

NICOLAS.

AH, ah, ah, qu'il eſt drole com' ça ! Mais quel eſt ce perſonnage qui ſort de cheux nous.

Mde. THOMAS.

AIR. *Le Gourdin, dindin, dindin.* N° 14.

Oui, Thomas n'eſt qu'un franc vaurien,

Qui dissipe tout mon bien ;
C'est un jaloux qui murmure,
Et qui tant que le jour dure,
S'enivre & charche aventure,
Lure, lure, lure, lure, lure,
Pour l'en punir, j'ai bon moyen,
Guerelinguin, guin, guerelinguin, guin,
guerelinguin, guin.

NICOLAS.

Ça ne sent rien de bon pour not' Maître.

Mde. THOMAS.

AIR. *Charchez un autre Nicolas.* N° 15.

Ah ! Nicolas, dis-moi de grace,
As-tu vu ton Maître Thomas ?
Je veux par tout suivre ses pas,
Instruis-moi de ce qui se passe.

NICOLAS.

Morgué, je ne vous connois pas,
Charchez un autre Nicolas.

Mde. THOMAS.

Tu ne reconnois point Mde. Thomas.

NICOLAS.

Comment, c'est vous, Maîtresse !

Mde. THOMAS.

Moi-même ; un billet que je vians de ramasser, m'apprend qu'on donne aujourd'hui rendez-vous à mon Mari.

NICOLAS.

[*à part.*] C'est peut-être le même bil-

let qu'il a trouvé, [*haut.*] êtes-vous bian sûre de ça, l'adresse est-elle à Maître Thomas ?

Mde. THOMAS.

Non, mais j'ai des soupçons trop bian fondés, tu connois une certaine Avocate qui viant d'ordinaire en cette saison prendre le Bain à St Cloud.

NICOLAS.

Je ne connois autre.

AIR. *N'oubliez pas votre houlette.*

Alle trouve liau de la Seine,
Moins saine
Toute autre part qu'ici.

Mde. THOMAS.

Alle ne veut que mon Mari,
Jamais d'autre au bain ne la meine :

Eh, oui, oui.

Alle trouve liau de la Seine
Moins saine,
Toute autre part qu'ici.

AIR. *Il a la fin' montre au gousset.*

Ce qui fait croître mon soupçon,
Thomas reviant à la maison,
Rapportant pour sa peine,
D'argent sa poche pleine.

NICOLAS.

AIR. *On y va deux, on revient trois.* N° 16.

Puiſqu'on li baille finance,
Pourquoi faire du fracas?

Mde. THOMAS.

Oh! tu ne ſais point, Nicolas,
Ce que j'en penſe;
Mon mari ne m'apporte pas
Ce qu'il dépenſe.

NICOLAS.

AIR. *Vous y perdez vos pas, Nicolas.* N° 17.

Mais de ce qui lui reſte,
Du moins il vous fait part.

Mde. THOMAS.

Il m'en fait part! eh zeſte,
C'eſt pour le tiers & le quart,
Je n'en profite pas, Nicolas,
Nicolas, je ne m'en ſens pas.

AIR. *C'eſt pour le badinage.*

Jamais il ne ſera
Qu'un dépenſier volage;
Du peu de bien qu'il a,
Il fait mauvais uſage:
Eſt-ce pour ſon ménage
Qu'il ſe ruine ainſi, nani,
C'eſt pour le badinage?

NICOLAS.

Il ne faut pas non plus, Maîtreſſe, ſe mettre des chaumieres dans la tête.

Mde. THOMAS.

Oh ! tu ne connois pas le pellerin, il ne montre pas ſes mauvaiſes magnieres à tout le monde.

AIR. *Pour ma Voiſine.*

Pour moi ce n'eſt qu'un impoli,
Qui toujours chante gamme,
Dans la pareſſe enſeveli,
C'eſt un ivrogne infâme,
Qui met toute choſe en oubli,
Juſqu'à ſa femme.

NICOLAS.

AIR. *Allons la voir à S. Cloud.*

Vous avez de la vartu,
Mépriſez ſon inconſtance.

Mde. THOMAS.

Si j'en avois moins, ſais-tu
Que je prenrois patience.

NICOLAS.

Pardi, c'eſt avoir du guignon.

Mde. THOMAS.

Je n'ons un mari que de nom,
Et quand je me déſole,
Je n'ons rian qui m'en conſole.

NICOLAS.

Dame, c'eſt autre choſe.

Mde. THOMAS.

AIR. *La Bergere de nos Hameaux.* N° 13.

Ce n'eſt qu'aux Dames qu'il ſied bian

D'avoir un époux de parade,
Nous, je n'avons pas ce moyen,
Et je ne fons point d'eſcapade :
Mon chien de mari
Eſt de moi trop chéri ;
Je ſuis bian de mon village,
Moi qui n'en ons qu'un,
Faut-il qu'il ſoit commun,
Comme à Paris c'eſt l'uſage.

NICOLAS.

Je vous avoue que c'eſt triſte.

Mde. THOMAS.

Je vais ſous cet habit l'épier de ſi près, que rien ne m'échappera, ſeconde-moi de ton côté.

AIR. *On voit dès le deuxieme.*

Va voir, je t'en conjure,
Où peut être Thomas,
Guette ſi le parjure
Ne me fait point d'injure.

NICOLAS.

Laiſſez faire, je vous en rendrons bon compte. [*à part.*] Allons plutot avartir Colette de ce qui ſe paſſe. [*il ſort.*]

SCENE VIII.

THOMAS, Mde. THOMAS.

Mde. THOMAS *continue l'air.*

DE bon cœur je m'apprête
A toſſer les appas
De ſa belle conquête,
Je m'en fais une fête;
S'il eſt en tête à tête,
Je ſaurai l'en punir,
Thomas n'a qu'à ſe bian tenir,
J'ai ma vengeance prête.

THOMAS *paroît en habit de femme.*
Hois, v'là une femme qui me regarde bian.

SCENE IX.

Les Acteurs précédents.

THOMAS.

VOilà un Vivant que je vois roder autour de not' maiſon, ne ſeroit-ce point le Galant de not' femme, ſachons ça?

AIR. *Turlurette.*

Ici n'attendez-vous pas

La femme à Maître Thomas,
C'eſt une franche coquette,
Turlurette.

Mde. THOMAS.

AIR. *J'ai paſſé, repaſſé devant votre porte.* N° 19.

Alte là, s'il vous plaît,
Votre audace eſt extrême,
C'eſt un autre moi-même,
J'en prenons l'intérêt
Mieux que ſon Époux même,
Je ſais ce qu'elle fait.

THOMAS *à part.*

Ouf! j'ai peine à me contenir.

Mde. THOMAS.

Mais répondez à votre tour, n'êtes-vous pas celle qui donne des rendez-vous à Thomas.

AIR. *Vîte, battez la retraite.* N° 20.

N'avez-vous pas là ſur vos hanches
L'habit de Madame Thomas?
Voilà ſon corſet des Dimanches,
Morbleu, je ne nous trompons pas:
Allons, Madame la Griſette,
Deshabillez-vous à l'inſtant,
Ratapata patapan,
Et battez-moi la retraite.

THOMAS.

Mais, mais, de quel droit, s'il vous plaît?

Mde. THOMAS.

Mde. THOMAS.

De quel droit ? Apernez que c'eſt moi qui ſommes Madame Thomas.

THOMAS.

Oh ! oh ! & nous Thomas : Que veut dire ce déguiſement-là, not' Femme ?

Mde. THOMAS.

Que veut dire le vôtre, not' homme ?

THOMAS.

C'eſt donc ainſi qu'au dépens de mon honneur.

Mde. THOMAS.

De votre honneur ! Eſt-ce que vous avez un honneur, Maître Thomas ?

THOMAS.

Jarnigué, qu'eſt-ce que ça ſignifie encore ?

Mde. THOMAS.

Que vous êtes un ſot avec vos chimeres.

THOMAS.

En v'là morgué plus que je n'en demandions.

Mde. THOMAS.

Il vous ſied bian de ſoupçonner une Femme comme moi ; tout le monde ſait que je ſuis ſage extraordinairement.

THOMAS.

Oh ! oui ; extraordinairement.

Mde. THOMAS.

Allez, vous avez perdu l'eſprit.

THOMAS.

A propos de ça, ſi je rencontrons vot' Eſprit familier à vous.

Mde. THOMAS.

Et moi votre Avocate.

AIR. *La mort pour les malheureux.* N° 21.

Quoi ! toujours ſur un ſoupçon
Pris ſans raiſon,
Tu feras carillon
Hors de ſaiſon :
A quoi bon ces éclats !
Tu te chêmes, Thomas,
Et pour un mal que tu n'as pas ;
Tandis qu'on voit en tous lieux
Tant de Meſſieux
Qui ne ſont pas, ma foi,
Francs comme toi,
Et tous ces gens de bien
Le ſavent bien,
Sans en témoigner rien.
Je déplore mon malheur ;
Devois-je t'épouſer, volage ?
A Paris un Procureur
Me vouloit en mariage,
Là, j'aurois eu chaque jour
Nombreuſe cour,
Des Galans faits au tour,
Au lieu que je n'ons ici
Jamais que du ſouci.

THOMAS.

Bon, bon, quoique Villageois,

Je ſuis Matois,
De tout je m'apperçois,
En tapinois,
Vous voudriez, je crois,
Au mépris de mes droits,
Me traiter ainſi qu'un Bourgeois,
Pour moi c'eſt trop de faveur,
C'eſt trop d'honneur,
Je ſis un homme vil,
Trop peu civil
Pour connoître le prix
Des Favoris,
Comme on fait à Paris.

Mde. THOMAS.

C'eſt toi, c'eſt toi qui n'es qu'un franc libartin,
Ah, ah, ah, quel chagrin!
Hélas! cruel, je paſſe tous les jours à gémir.
Fais, fais, fais-moi mourir,
Si tu ne veux mieux agir.

THOMAS.

C'eſt toi.

Mde. THOMAS.

C'eſt toi qui n'es qu'un franc libartin.
Ah, ah, ah, quel chagrin!

THOMAS.

Morgué, taiſez-vous.

Mde. THOMAS.

Tu n'es qu'un jaloux.

THOMAS.

Morgué, filez doux.

Mde. THOMAS.

Qu'un vieux loup garou.

THOMAS.
Vous criez trop fort.
Mde. THOMAS.
Tu n'es qu'un butort.
THOMAS.
Voyons qui de nous a tort ;
Hier au soir,
Tu donnis un baiser à Colinet.
Mde. THOMAS.
Non, esprit noir,
Non, c'étoit lui qui me le donnoit.
THOMAS.
Avec gros Guillot....
Mde. THOMAS.
He bien, qu'en est-ti ?
THOMAS.
Tu fus à Chaillot.
Mde. THOMAS.
Oh ! t'en a menti.
THOMAS.
J'en fus avarti.
Mde. THOMAS.
C'étoit à Passi,
Peut-on m'accuser ainsi ?

AIR. *Ah ! Barnaba, ta Bequille, &c.* N° 22.
ENSEMBLE.

De ce tracas,
Il est temps que je me venge,
Ne puis je pas
Agir comme tu feras,
Change pour change,

N'y a rien là d'étrange,
Quand on se dérange.

Mde. THOMAS. THOMAS.
Mon Mari Thomas. Ma femme Thomas.
Ah!
Quel fracas, &c.

SCENE DERNIERE.

NICOLAS, COLETTE, CLITANDRE, MATURINE, THOMAS, Mde. THOMAS.

NICOLAS, *se mettant vîte entre Thomas & sa Femme.*

QU'eſt ce qu'y a, qu'eſt-ce qu'y a not' Maître com'vous gueulez.

THOMAS.

Comment eune femme qui accepte un rendez-vous qu'un Galant li demande par un billet.

Mde. THOMAS.

Que voulez-vous dire, c'eſt bien pour vous ce billet & le voici.

MATURINE.

Voyons, voyons, il n'eſt pour l'un ni pour l'autre.

NICOLAS.

Non, car c'eſt pour Matureine, contes-

leus ça, Hé, hé, hé, rien n'eſt pû drôle.

MATURINE.

Vous vous trompez tous, il eſt pour Colette.

Mde. THOMAS.

Pour Colette?

COLETTE, *s'avançant.*

Oui, ma mere.

Mde. THOMAS.

Et qu'eſt-ce qui vous écrit ça.

CLITANDRE, *s'avançant.*

Moi, Madame Thomas, je voulois être inſtruit des ſentiments de Colette avant de vous la demander en mariage, j'eſpere que vous ne me la refuſerez ni l'un ni l'autre.

Mde. THOMAS.

Comment c'eſt vous Monſieur Clitandre, tout de bon vous voulez.... en verité vous nous faites trop d'honneur & de grand cœur je vous l'accorde.

THOMAS.

J'y conſens itou, j'aime mieux qu'on recharche ma fille que ma femme.

NICOLAS.

Et je n'y conſens point moi, jarnigué qu'eu trahiſon.

MATURINE.

Hé, hé, hé, tu ne trouves pas ça drôle, Nicolas,

THOMAS.

Allons ma femme, puiſque je n'ons eu qu'une fauſſe alarme, racommodons-nous.

Mde. THOMAS.

Volontiers.

THOMAS.

Dans le fond je vous ai toujours conſideré com'une bonne femme.

Mde. THOMAS.

En mon particulier, je vous ai toujours regardé comme un bon homme.

MATURINE.

Qu'il n'en ſoit plus parlé, ne ſongeons qu'à nous réjouir. *Elle ſort.*

THOMAS, *emmenant ſa femme.*

C'eſt bian dit.

CLITANDRE *à Nicolas qui reſte ſtupefait.*

Va je me ſouviendrai du petit ſervice que tu m'as rendu. *Il emmene Collette.*

NICOLAS.

Allons donc gros gauſſeux, vantregué je m'en vengerons & quand je le rencontrerons ſeul à ſeul, je veux bien que le Diable m'enleve ſi je l'y ôtons mon Chapeau. Adieu parfide Colette.

Il ſe retire en criant après Clitandre.

VAUDEVILLE

Noté N° 23.

Sans avoir aucune amourette
Nos Bateliers vont gaiement,
Quelquefois par amuſement
Nous écoutons fleurette :
Mais ſi quelque malin garçon
A la parole joint le geſte
Ziſte, zeſte,
Zon, zon, zon,
On lui fait faire le plongeon.

Sur l'océan de la chicane,
Plutus & Vénus voguent bien,
Notre barque avec leur ſoutien
Ne fait jamais la canne ;
Mais que l'on ait bon droit ou non,
Quand l'un des deux vous le conteſte,
Ziſte, &c.
Ma foi Themis fait le plongeon.

Vous avez un ami fidele
Tout vous eſt garant de ſon cœur,
Tant que le vent de la faveur
Pouſſe votre nacelle
Dans la rigueur de la ſaiſon :
Éprouvez un peu votre Oreſte,
Ziſte, &c.
Son amitié fait le plongeon.

La grandeur n'eſt qu'une chimere,
Tout gît dans la comparaiſon,
En vain, Monſieur de Satyoſon,
Eſt Roi dans ſa chaumiere.
A la cour, loin de ſon donjon,
Plus grand que lui le rend modeſte,
Ziſte, &c.
Sa vanité fait le plongeon.

Les premiers jours de l'hymenée,
Un époux jure à ſa moitié
Que ſa vive & tendre amitié
Ne ſera pas bornée.
Mais au bout d'un mois, quel guignon!
L'amour à décamper eſt preſte,
Ziſte, &c.
Monſieur l'époux fait le plongeon.

L'amour habite ſur nos rives
Il nous brûle juſques dans l'eau,
Défiez-vous de ſon flambeau,
Jeunes filles craintives,
Au milieu du bain le fripon,
A vous ſurprendre eſt toujours preſte,
Ziſte, &c.
Votre vertu fait le plongeon.

Un Narciſſe dont la marotte
Eſt de paroître aimable & beau,
Eſt ainſi qu'un liege ſur l'eau,
Que chaque flot balotte.
En amour un petit mignon
Si gentil, ſi léger, ſi leſte,

Ziſte, &c.
Surnage & ne va pas à fond.

Vous, fringants à bonnes fortunes,
Vos feux ſont par trop diviſés,
Inceſſamment vous courtiſez
Les blondes & les brunes :
Je me défie avec raiſon
De votre air conquérant & leſte,
Ziſte, &c.
Qui nage trop fait le plongeon.

Un Galant paſſe ſa jeuneſſe
A courir d'objets en objets,
L'Amour épuiſe tous ſes traits
Pour ſa vaine tendreſſe ;
Mais quand il ſe voit vieux garçon,
Le regret eſt ce qui lui reſte.
Ziſte, &c.
Ce fanfaron fait le plongeon.

Un auteur qui voit ſon ouvrage
Applaudi par le ſpectateur,
Nous fait valoir avec hauteur
Un ſi brillant ſuffrage :
Malgré ſa rime & ſa raiſon
Quand il vient un revers funeſte
Ziſte, &c.
Monſieur l'auteur fait le plongeon.

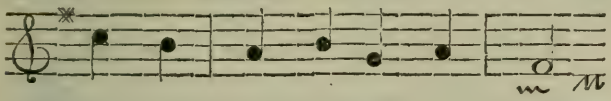
FIN.

AIRS

DES BASTELIERS DE S. CLOUD.

N° 1. MATURINE.

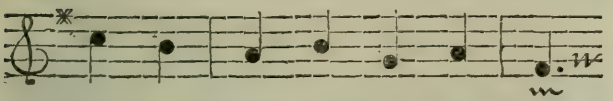
Eſt - il bian çartain, Cou-ſi - ne,



Qu'il veut te donner ſa foi?

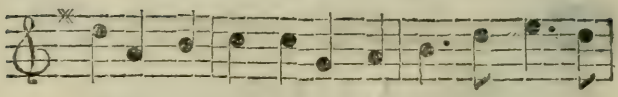
COLETTE.

Oui, ſans doute, Ma - tu - ri - ne,



Il eſt trop char - mé de moi:

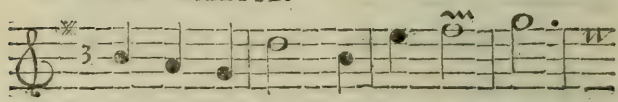
D'a - bord que nous nous vî - mes,



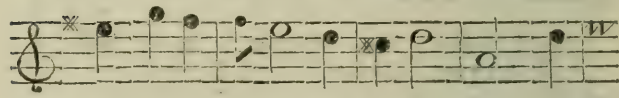
Il s'at-ten-drit, je m'atten-dris, Et nous nous

at-ten-drî-mes.

N°2. COLETTE.



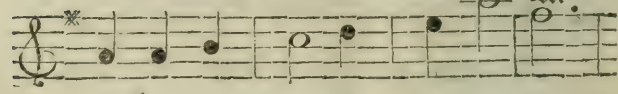
Tout en ja-ſant, Tout en cau-ſant,



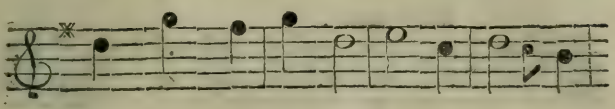
Il baiſe ma main doucement, Si

jo-liment, Si dro-lement! Puis

il me la preſ-ſe, ma che-re,

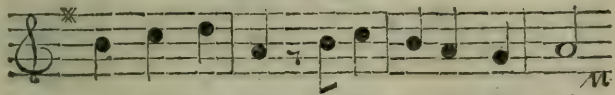


En me re-gardant ten-drement,



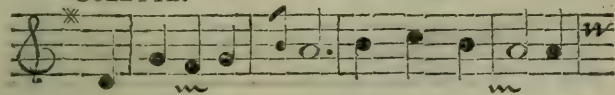
Et moi, ſans y penſer, je ſer - re

MATURINE.

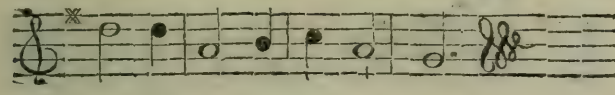


La ſienne auſſi; Couſi - ne, tu fis mal.

COLETTE.

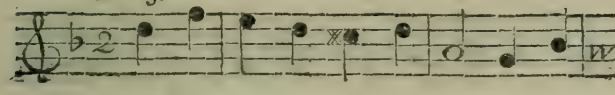


Moi, je fis mal? Tout au contraire,



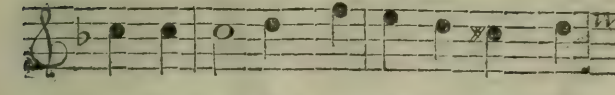
Son plai-ſir fut ſans é - gal.

N° 3.



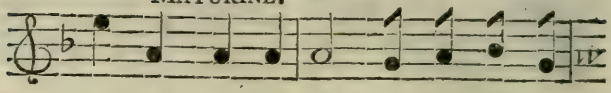
Tu vois que ce Monſieur là, M'aime

pour le ma - ri - age. C'eſt pour m'aſſu-

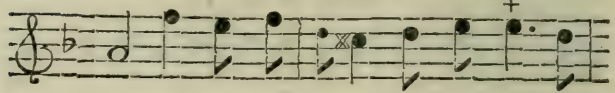


rer de çà Qu'il doit ve - nir au Vil-

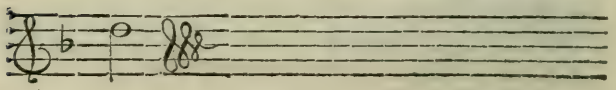
MATURINE.



la - ge. *Vas, vas, vas, tour-re lou - re,*

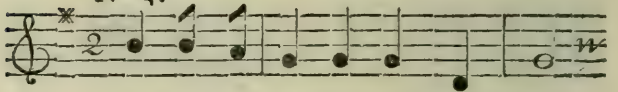


vas, Nâ - ge tou - jours, & ne t'y fi'

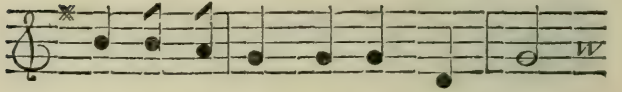


pas.

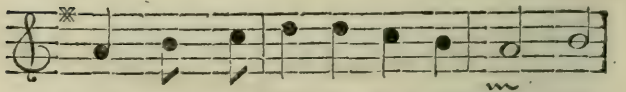
N° 4.



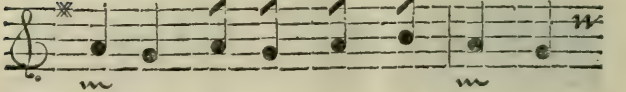
Je veux d'un fûr en ga - ge - ment,



Et qu'un Ma-ri toujours a - mant



Ait pour moi de ces feux ardents, Qui



durent, durent, du - rent, du - rent,

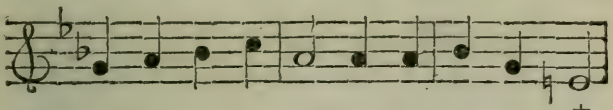
Qui durent, du - rent long - temps.

N° 5. COLETTE.

Ah! Ma tu - ri - ne, te voi - là!

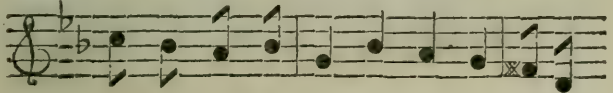
(NICOLAS *les arrêtant*)

E - loignons-nous vî - te. Tout douce-



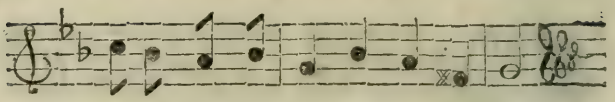
ment, demeu - rez-là. Colet - te m'é - vi-

te Quand je fis tout em - ba - re - li-fi-



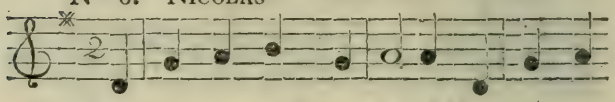
co - re - li - co - té De ſon mé-ri-te,

Quand je fis tout em - ba - re - li - fi -

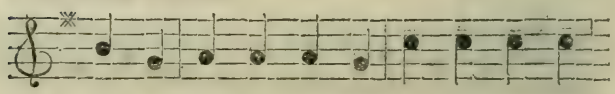


core - li - co - té De ſa biau - té.

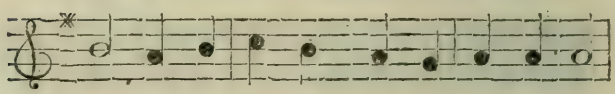
N° 6. NICOLAS



Qu'a - vez-vous donc, Co - lette? Vous m'avez



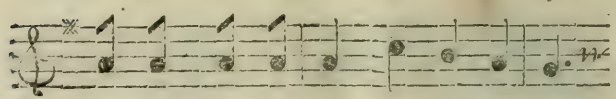
l'air pi - qué. Oh! guai. Suivez-nous, ma pou-



let - te. Je rirons, jar - ni - gué, Oh! guai.

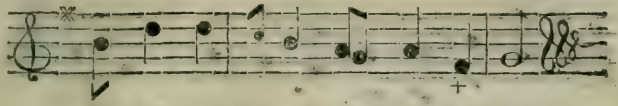
Nous i - rons pro - me - ner tous deux,

Nous jou' - rons à de pe - tits jeux.



Çà, point de rigueur, Mon pe - tit cœur.

Mettez-



Mettez-vous donc de belle humeur.

N° 7.

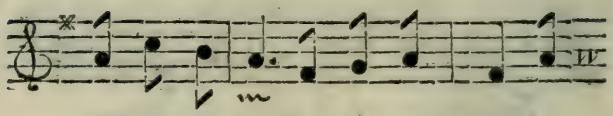
Quand Jeanne voit ſon Amoureux

La fi - ne mouche rit ſous ca - pe;

Li baille u - ne ta - loche ou deux,

Tout auſ - ſi - tôt de li s'é - chap - pe,

Et court au gre - nier ſe ca - cher,



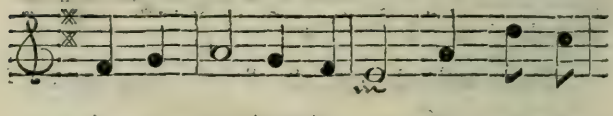
Et le ga - lant va li char - cher, va

li charcher, va li charcher, Et le ga-

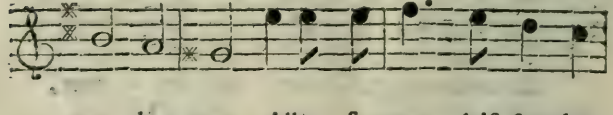
lant va li charcher.

N° 8.

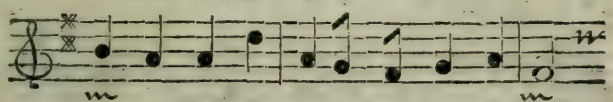
Et maugré cet or - dre ſé - ve - re,



Je ſe - rons leux E-poux; Pour s'aſ-ſu-

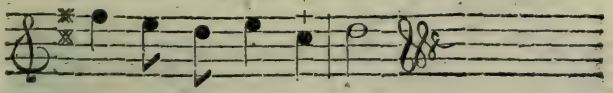


rer de nous Alles ſe-ront... laiſ-ſons-les



faî-re; Qui gêne u-ne Fille, a grand tort,

Il re-veil-le, Il ré-

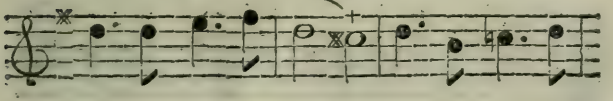


veil-le le chat qui dort.

N° 9.

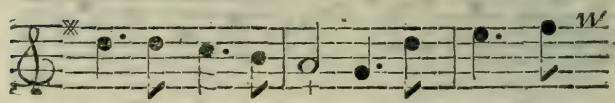
L'honneur dans un jeune tendron, Eſt

Morgué, ſans compa-rai-ſon, Comme un vin

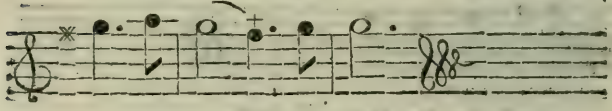


nouveau qui tra-vail-le. Si l'on ne

Il bâille un peu d'air, Il fait é-

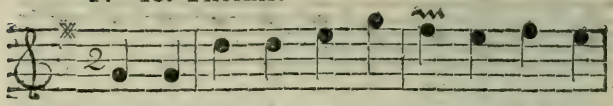


car-ter la fu-tail-le, Et tout eſt

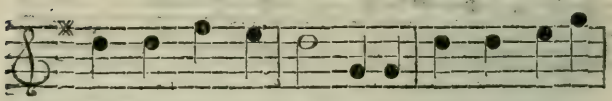


au guiable, & ſe perd.

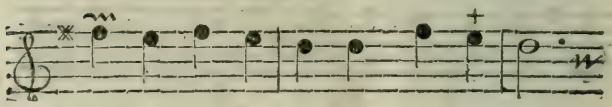
N° 10. THOMAS.



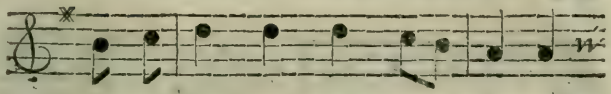
J'ai la plus méchan-te femme, Dont ſe



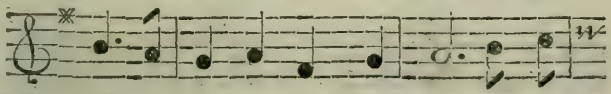
ſoit chargé Ma-ri; Alle veut comm'eune



Da-me, Le ra-goût d'un fa-vo-ri:

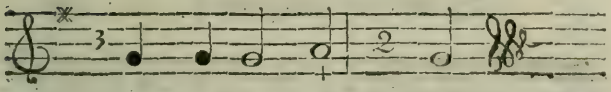


Il faut en - fin que j'é - cla - te,



J'allons la ſui - vre par - tout : Tu veux

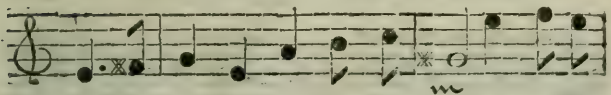
me trahir, in - gra - te, Tu n'en



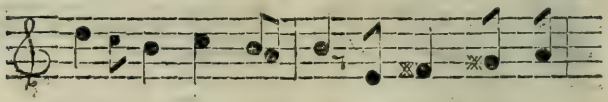
vien - dras pas à bout.

N° 11. NICOLAS.

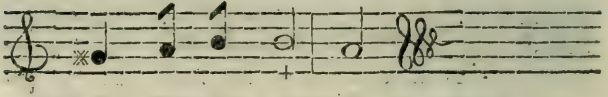
Ce Fir - lo - ſofe eſt eu - ne bê - te;



D'eune femme, craignez les droits : Si vous char-

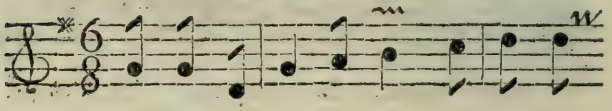


giais ſon dos de bois, Alle en charge-

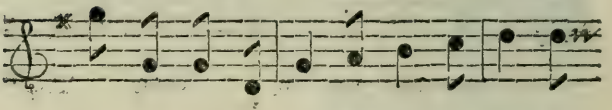


roit vo-tre tê-te.

N° 12. NICOLAS.



On dit que la Leune eſt l'i-mage

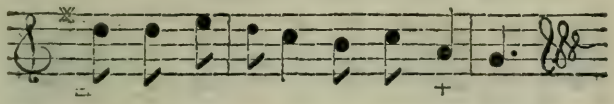


De la bonne a-mi-quié du mé-na-ge,

En-tre-te-nez en Ma-ri ſa-ge

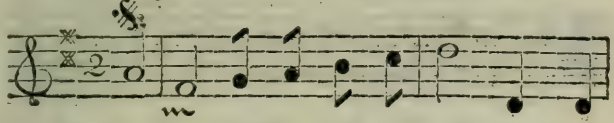
Toujours votre amour dans ſon plein.

Si-non, il ar - ri - ve du domma - ge,



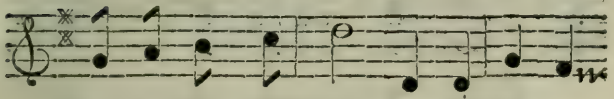
Et le croiſ - ſant ſuit le déclin.

N° 13.



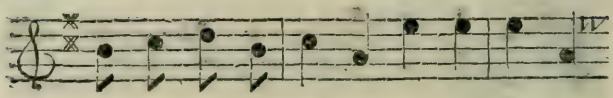
Faut-il en homme ſans cœur Que j'en-

dure Qu'on me faſſe in - jure? Faut-il

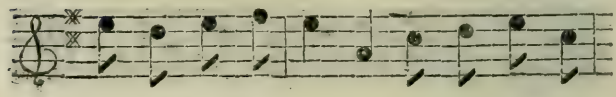


en homme ſans cœur Que j'en - du - re

Qu'on m'ô - te l'honneur? Mor - gué,



Si cet-te vo-la-ge Se dé-ga-ge,



Je fe-rai ta pa-ge, Je le pu-bli-

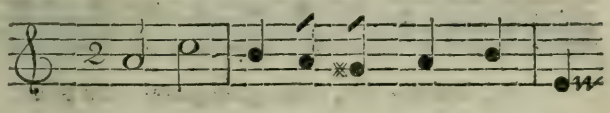
rai, Je le dirai dans le Vil-la-ge,

Oui, je compte L'ac-ca-bler de honte,

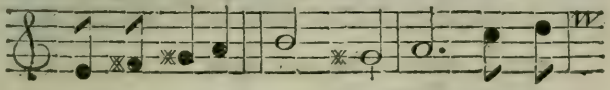
Tretous le fauront, On ne peut

trop li fai-re af-front.

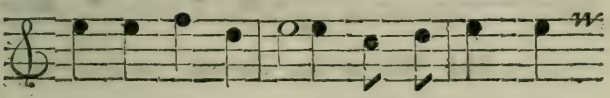
N° 14. MAD. THOMAS.



Oui, Thomas n'eſt qu'un franc vaurien,



Qui diſ-ſi-pe tout mon bien; C'eſt un

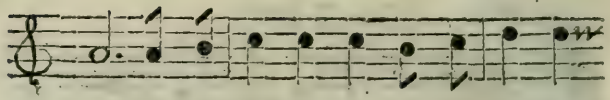


Jaloux qui mur-mure, Et qui tant que

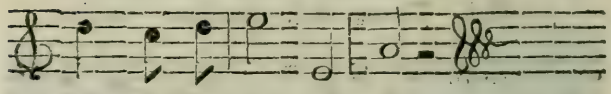
le jour du-re S'enivre & charche avan-

ture Lure, lu-re, lu-re, lu-re,

lu-re, Pour l'en pu-nir j'ai bon moy-

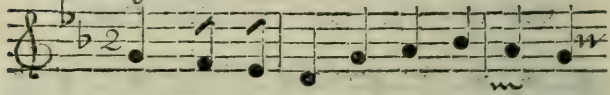


en, Guere - lin, guin, guin, guere - lin guin,

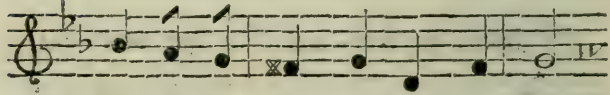


guin, guere - lin guin, guin.

N° 15. MAD. TH.



Ah! Ni-co-las, dis-moi, de grace,



As-tu vû ton Maître Tho-mas?

Je veux par-tout ſui-vre ſes pas,

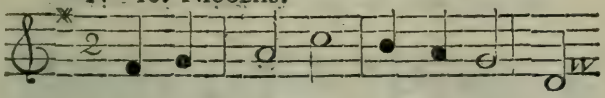
Inſtruis-moi de ce qui ſe paſ-ſe.

NICOLAS.

Morgué, je ne vous con-nois pas,

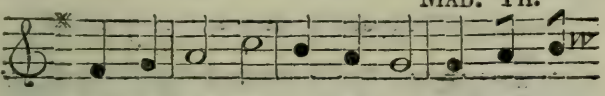
Charchez un autre Ni - co - las.

N° 16. NICOLAS.

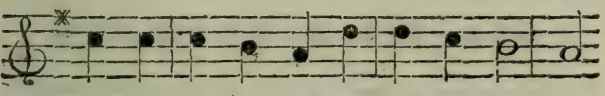


Puiſqu'on l'i bail - le fi - nan - ce

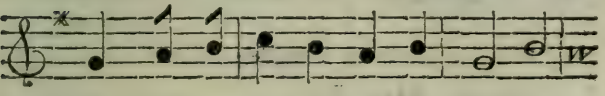
MAD. TH.



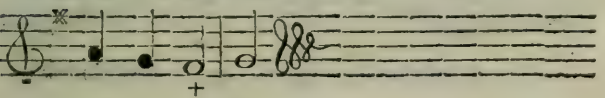
Pourquoi fai - re du fra-cas! Oh! tu ne



ſais point, Ni - co-las, Ce que je pen-ſe;

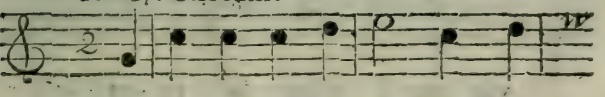


Mon Ma-ri ne m'appor-te pas Ce



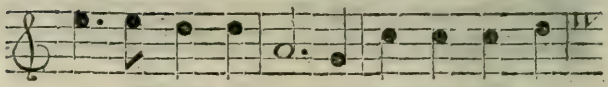
qu'il dépen - ſe.

N° 17. NICOLAS.

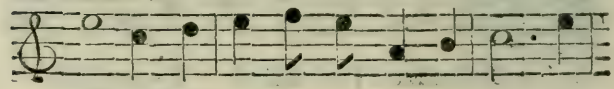


Mais de ce qui lui reſ - te, Du

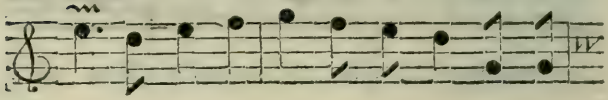
MAD. TH.



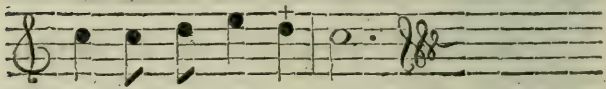
moins il vous fait part. Il m'en fait part! Eh



zeſ-te! C'eſt pour le tiers & le quart, Je

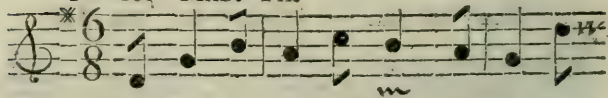


n'en pro-fi-te pas, Ni-co-las, Ni-co-

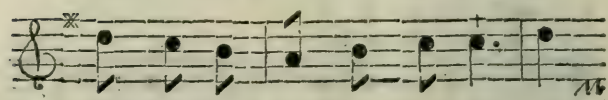


las, je ne m'en ſens pas.

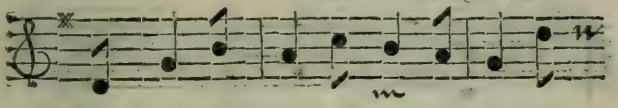
N° 18. MAD. TH.



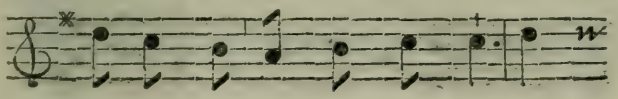
Ce n'eſt qu'aux dames qu'il ſied bien D'a-



voir un E-poux de pa-ra-de,



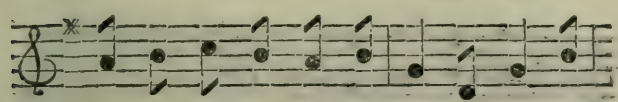
Nous, je n'a - vons pas ce moyen, Et



je ne fons point d'eſ - ca - pa - des:

Mon chien de Ma - ri Eſt de moi trop chéri; Je

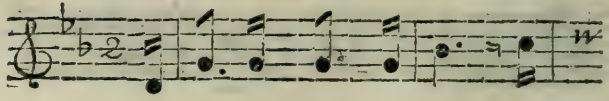
ſuis bien de mon Villa - ge. Moi qui n'en ons



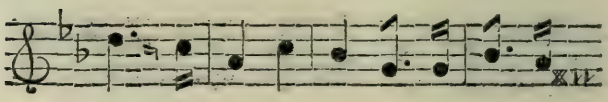
qu'un, Faut-il qu'il ſoit commun, Comme à Pa-

ris C'eſt l'u - ſa - ge.

N° 19. MAD. TH.

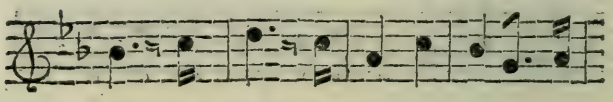


Al - te - là; s'il vous plaît Votre

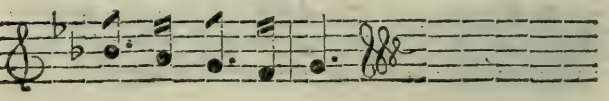


au - dace eſt ex - trême; C'eſt un au-

tre moi-mê - me, J'en prenons l'in - té-

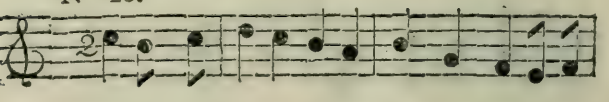


rêt Mieux que ſon Epoux! même, Je

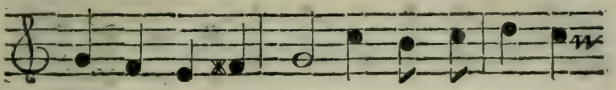


fais ce qu'elle fait.

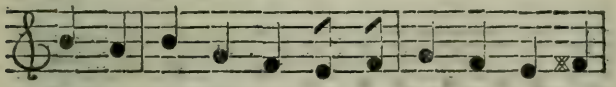
N° 20.



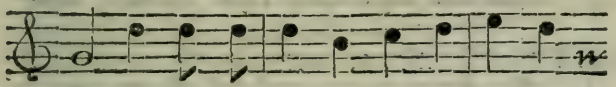
N'avez-vous pas là ſur vos hanches L'habit de



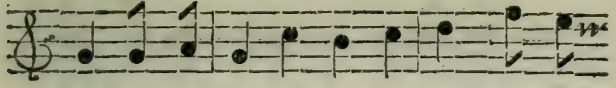
Ma-da-me Thomas? Voi-là ſon coreet



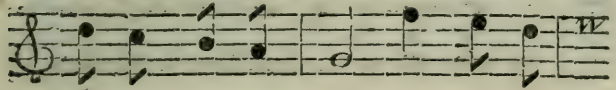
des Dimanches, Morbleu, je ne nous trompons



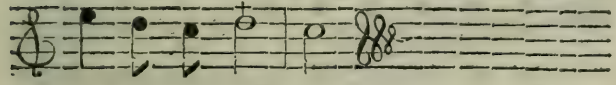
pas; Al-lons Ma-da-me la gri-ſet-te,



désha-bil-lez-vous à l'inſtant, Ra-ta



pa-ta, pa-ta-pan, Et bat-tez-



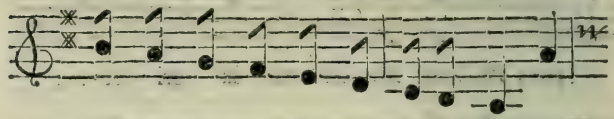
moi la re-trai-te.

N° 21.

Quoi! tou-jours ſur un ſoupçon Pris ſans raiſon,

Tu fe - ras ca - ril - lon Hors de ſai - ſon:

A quoi bon ces é - clats. Tu te chêmes, Tho-



mas, Et pour un mal que tu n'as pas: Tan-

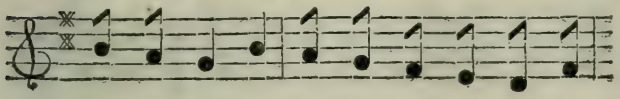
dis qu'on voit en tous lieux Tant de Meſſieux

Qui ne ſont pas, ma foi, Francs comme toi,

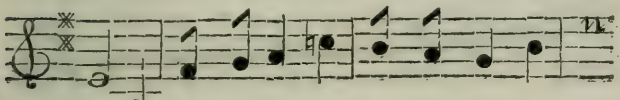
Et tous ces gens de bien Le ſavent bien

Sans

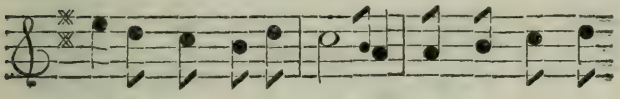
Sans en té-moigner rien. Je déplo-re



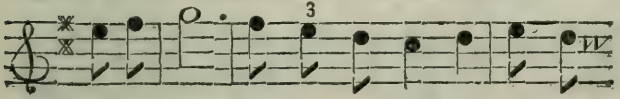
mon malheur, De-vois-je t'é-pou-ſer, vo-



la-ge? A Paris un procu-reur Me



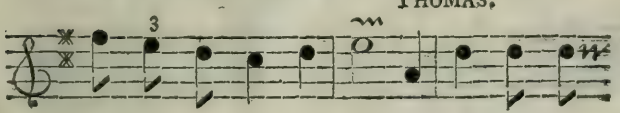
vouloit en mari-a-ge, Là, j'aurois eû



chaque jour Nombreuſe cour De galant

faits au tour, Au lieu que je n'ons i-ci

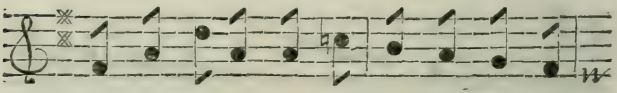
THOMAS.



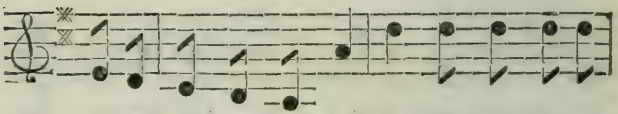
ja-mais que du ſou-ci. Bon, bon, quoique

Villa-geois, Je ſuis Matois, De tout je

m'apperçois En-tapinois: Vous voudri-ez, je



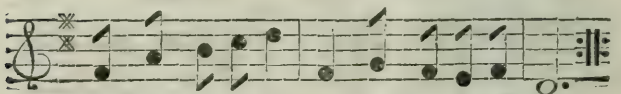
crois, Au mépris de mes droits. Me traiter



ainſi qu'un Bourgeois. Pour moi c'eſt trop de fa-

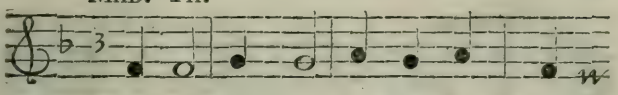
veur, C'eſt trop d'honneur, Je ſis un homme

vil, Trop peu ci-vil Pour connoî-tre le

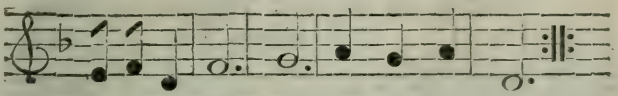


prix Des favo-ris Comme on fait à Pa-ris.

MAD. TH.

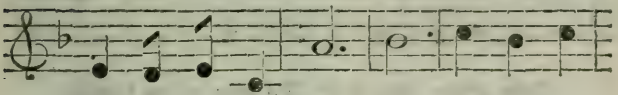


C'eſt toi, c'eſt toi qui n'eſt qu'un franc



libartin. Ah! ah! ah! quel cha-grin!

Helas! cru-el, je paſ-ſe tous les



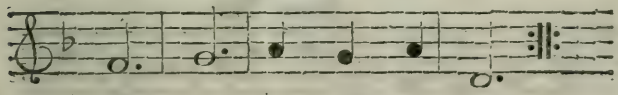
jours à gé-mir. Fais, fais, faits-moi mou-

THOMAS.

rir, Si tu ne veux mieux a-gir. C'eſt toi,

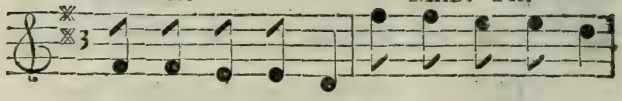
MAD. TH.

C'eſt toi, qui n'eſt qu'un franc li-bartin.



Ah! ah! ah! quel chagrin!

THOMAS. MAD. TH.

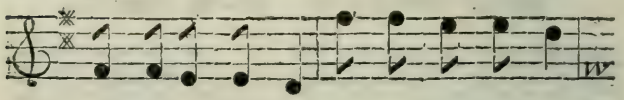


Morgué, tai-ſez-vous. Tu n'eſt qu'un Jaloux,

TH. MAD. TH.

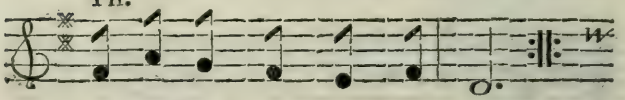
Morgué, filez doux. Qu'un vieux loup garoux.

TH. MAD. TH.

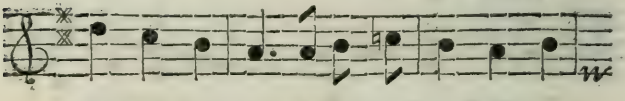


Vous criez trop fort. Tu n'es qu'un butort.

TH.

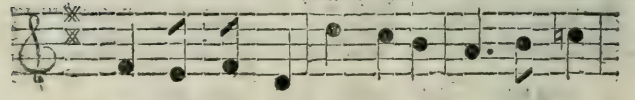


Voyons qui de nous a tort.



Hi-er au ſoir Tu donnois un bai-ſer

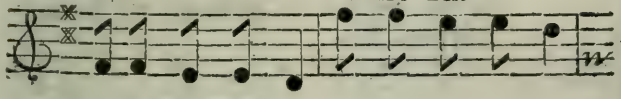
MAD. TH.



à Cu-il-net. Non, eſprit noir, non, c'é-

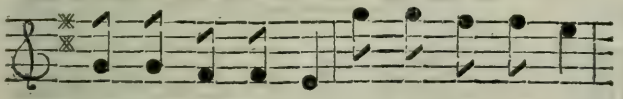
toi lui qui me le don - noit.

TH. MAD. TH.



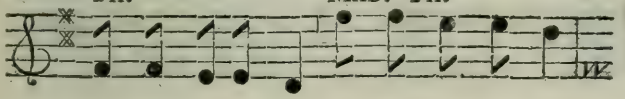
Avec gros Guillot.., Hé ben, qu'en eſt-il?

TH. MAD. TH.



Tu fus à Chaillot. Oh! t'en a men - ti.

TH. MAD. TH.



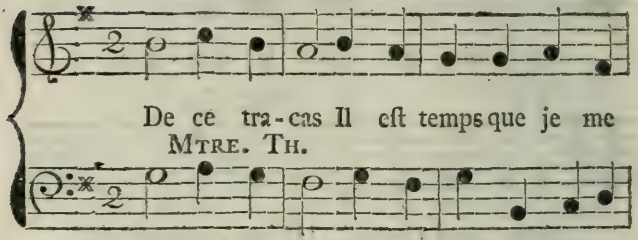
J'en fus avar - ti, C'étoit à Paſ-ſi,

peut-on m'accu - ſer ain - ſi?

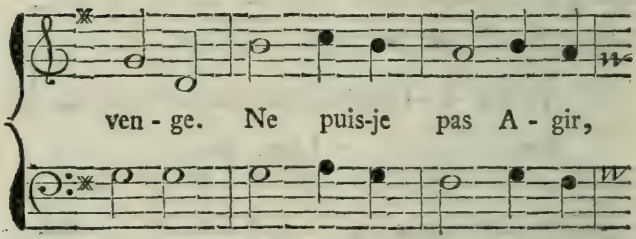
DUO.

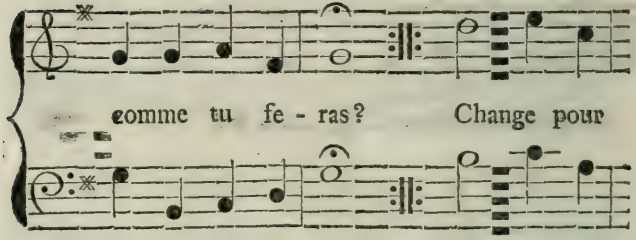
N° 22.

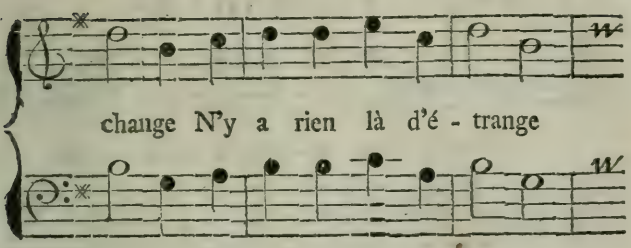
MAD. TH.

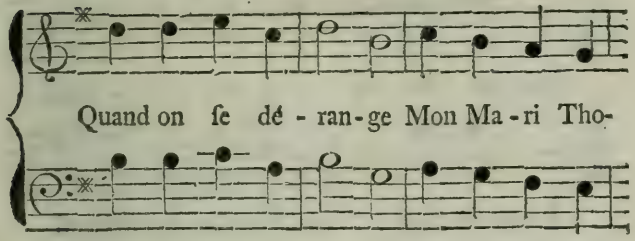


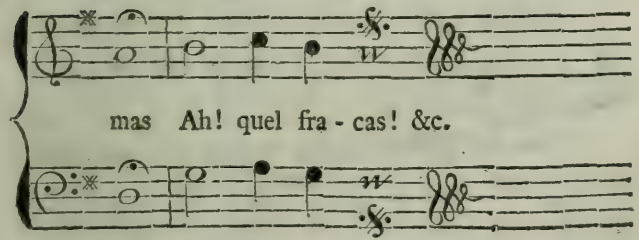
MTRE. TH.






change N'y a rien là d'é - trange
change N'y a rien là d'é - tran - ge

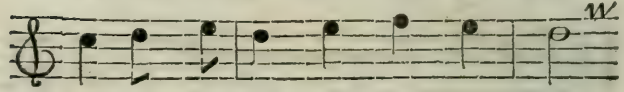

Quand on ſe dé - ran - ge Mon Ma - ri Tho-
Quand on ſe dé - ran - ge Ma femme Tho-


mas Ah! quel fra - cas! &c.
mas Ah! quel fra - cas! &c.

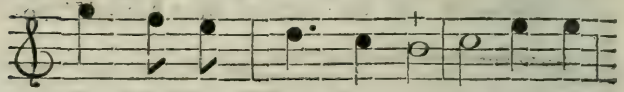
N° 23. VAUDEVILLE.

ſans a - voir au - cune a - mou - ret - te

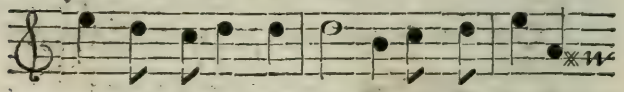
Nos Ba - te - lie - rs vont gaï - ment.



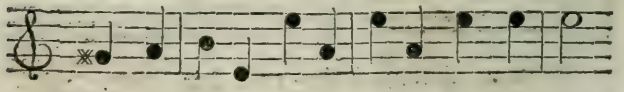
Quelque fois par a - mu - ſe - ment



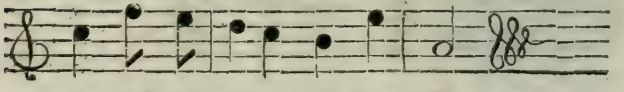
Nous é - cou - tons fleu - ret - te; Mais ſi



quelque malin garçon, A la pa - ro - le



joint le geſte, Ziſte, zeſte, zon, zon, zon,



On lui fait faire le plongeon.

FIN.